

SZECHARIA
ITCHIN

Quand les géants dominaient sur Terre

Dieux, demi-dieux
et ancêtres de l'homme :
la preuve de notre
ADN extraterrestre

Savoirs
Anciens



Zecharia Sitchin

Quand les géants dominaient sur Terre

*Dieux, demi-dieux et ancêtres de l'homme : la preuve
de notre ADN extraterrestre*



Pour de plus amples informations sur cet auteur et sur cette collection visitez
notre site **www.macrolivres.com**

Titre original : There Were Giants Upon the Earth
© 2010 Zecharia Sitchin

traduction Olivier Magnan *révision* Laurent Palet *couverture* Luca Gardelli
et Matteo Venturi, Cesena - Italie *mise en page* JMD srl comunicazione e
marketing, Como - Italie ebook by ePubMATIC.com

1^{re} édition novembre 2010
© 2010 **Macro Éditions**
Collection « Savoirs Anciens »

www.macrolivres.com (France)
www.macroedizioni.it (Italie)

Via Bachelet, 65
47522 Cesena - Italie

ISBN 978-88-6229-408-9

Toutes les notes sont du traducteur

Table des matières

Introduction

En ces jours-là...

Chapitre 1 - Alexandre en quête d'immortalité

Babylone et Mardouk

Chapitre 2 - Avant le Déluge

Le vaisseau de Noé

Chapitre 3 - À la recherche de Noé

Le Déluge

Chapitre 4 - La civilisation commence à Sumer

Sur les terres de l'Éden

Chapitre 5 - La royauté venue du Ciel

Demeure de l'or et des eaux courantes

Chapitre 6 - Planète Nibiru

Ce que Bérose a écrit

Chapitre 7 - Anunnaki et Igigi

Histoire du diabolique Zu

Chapitre 8 - L'esclave créé pour rester maître... de la situation

Les gènes « aliens » d'Adam

Chapitre 9 - Dieux et autres ancêtres

Le pouvoir du sept

Chapitre 10 - Des Patriarches aux demi-dieux
Des mots et du sens

Chapitre 11 - Il y avait des géants sur Terre...
La confusion des langages

Chapitre 12 - Immortalité : la grande illusion
Pour épeler le mot « vie »

Chapitre 13 - L'aurore des déesses
M. « Héros », je présume ?

Chapitre 14 - Gloire d'empire, vents du destin
Le « Vent du Diable »

Chapitre 15 - Enterrements grandeur nature
Quand meurent les « immortels »

Chapitre 16 - La déesse qui jamais n'abandonna...
L'ADN de Nin.Puabi et les lignages mtADN

Notes

Postface

Les ancêtres extraterrestres de l'humanité : toutes les preuves

Introduction

En ces jours-là...

Et il arriva lorsque les hommes commencèrent à se multiplier sur la face de la Terre et que des filles leur furent nées, que les fils de Dieu virent les filles des hommes, qu'elles étaient belles, et ils prirent des femmes d'entre toutes celles qu'ils choisirent.

Il y avait des géants sur la terre en ces jours-là, et aussi après cela lorsque les fils de Dieu vinrent vers les filles des hommes, et elles leur enfantèrent des enfants ; ceux-ci devinrent des hommes puissants qui de tout temps étaient des gens de renom¹.

Le lecteur tant soit peu familier de la Bible en sa version anglaise du Roi Jacques reconnaîtra ces versets du livre 6 de la *Genèse*, prélude aux récits du Déluge, la grande montée des eaux au cours de laquelle Noé, confiné dans une arche, fut sauvé, avec mission de repeupler la terre.

Ce même lecteur tant soit peu familier de mes écrits reconnaîtra aussi en ces versets la raison qui avait poussé cet élève, il y a bien des décennies, à demander à son professeur pourquoi l'on avait traduit le sujet de la phrase, *Nephilim*, par « géants ». Or, *Nephilim* est forgé sur la racine du verbe hébreu *NaFol*, s'effondrer, être jeté à bas, chuter : en aucun cas il ne fait allusion à « géants ».

Ce jeune questionneur, c'était moi, bien sûr. Je m'attendais à des félicitations pour ma perspicacité linguistique. Je fus vertement remis à ma place. « Assis, Sitchin, siffla l'enseignant en contenant son irritation, on n'interroge pas la Bible ! » Je fus cruellement blessé, ce jour-là.

Je n'interrogeais pas la Bible – tout au contraire, je manifestais mon besoin de la comprendre avec précision. Cet incident fit basculer ma vie. Je partis en quête des *Nephilim*. Qui furent-ils ? Qui furent leurs descendants « de renom » ?

La recherche de réponses passa par un questionnement linguistique. Le texte hébreu ne fait pas mention d'« hommes » qui se multiplièrent, mais d'*Ha'Adam* – l'Adam –, terme générique, celui d'une espèce. Il ne parle pas de fils de « Dieu », mais emploie l'expression *Bnei Ha-Elohim* – les fils des *Elohim*, terme pluriel pour « dieux » mais dont la traduction littérale donne « Les Élevés » (ou les Nobles, les Imposants). Les « filles de l'espèce Adam » n'étaient pas « belles », elles étaient *Tovoth*, c'est-à-dire « bonnes pour... » au sens de « compatibles ». Inévitablement, nous voilà confrontés aux *origines*. Comment l'humanité advint-elle sur cette planète, et de qui provient le code génétique que nous portons ?

En trois versets et quelques mots – exactement quarante-neuf dans la version hébraïque de la *Genèse* – la Bible décrit la création du Ciel et de la Terre, puis consigne la réalité de la préhistoire d'une humanité originelle, avec une série d'événements extraordinaires, dont un Déluge universel, la présence sur terre de dieux et de leurs fils, des mariages interespèces qui donnent naissance à des demi-dieux...

C'est ainsi qu'en partant d'un mot (*Nephilim*), je finis par raconter l'histoire des *Anunnaki*, « Ceux qui du Ciel sur la Terre vinrent » – voyageurs de l'espace et colonisateurs interplanétaires venus depuis leur planète menacée jusque sur Terre en quête de l'or dont a besoin son écosystème, pour finir par façonner l'Adam à leur image. Je les ai ainsi fait revivre – j'ai reconnu chacun d'eux pour ce qu'il était, révélé leurs relations compliquées, décrit leurs travaux, leurs amours, leurs ambitions et leurs guerres – et identifié le fruit de leurs unions interespèces, les « demi-dieux ».

On m'a parfois demandé où mes pistes de recherche auraient bien pu me conduire si le professeur, au lieu de me tancer, m'avait complimenté. C'est une tout autre question que

je me suis posée : quelles seraient les conséquences de la réalité factuelle de cette affirmation, « Il y avait des géants sur la terre en ces jours-là, *et aussi après cela* » ? Les implications culturelles, scientifiques, religieuses en seraient terribles ; elles conduiraient forcément aux questions incontournables : pourquoi les compilateurs de la Bible hébraïque, totalement vouée au monothéisme, ont-ils inclus une telle « bombe », ces versets consacrés à la haute mémoire préhistorique ? – et leurs sources, dès lors, quelles furent-elles ?

Je crois détenir la réponse. Parce que j'ai déchiffré l'énigme des demi-dieux (auxquels appartient Gilgamesh), je peux conclure dans ce livre-ci – le couronnement de mon *œuvre*² : la preuve physique incontestable de la présence extraterrestre dans le lointain passé a été ensevelie dans une très ancienne tombe sous la forme d'un récit. Ce qu'il implique de nos origines génétiques est immense : il est la clé des secrets du bien-être, de la longévité, de la vie, de la mort ; un mystère dont la levée va entraîner le lecteur dans une aventure à nulle autre pareille ; et au final, lui révéler ce qui demeura tu depuis Adam dans le jardin d'Éden.

Zecharia Sitchin

Chapitre 1

Alexandre en quête d'immortalité

Au printemps de l'année 334 av. J.-C. Alexandre de Macédoine mena une énorme armée grecque à travers l'Hellespont, détroit resserré qui marque le passage de l'Europe à l'Asie (il est nommé de nos jours détroit des Dardanelles), et ainsi lança la toute première invasion armée de l'Asie à partir de l'Europe. Ses forces militaires, quelque 15 000 soldats d'infanterie et de cavalerie, constituaient l'alliance de plusieurs cités grecques en réponse aux incursions répétées de leur territoire par les Perses d'Asie : en 490 av. J.-C. (repoussée à Marathon), puis en 479/480 av. J.-C., date à laquelle les Perses humilièrent les Grecs par l'occupation et le saccage d'Athènes.

Les deux peuples belligérants eurent l'occasion par la suite de se combattre en Asie Mineure où les colonies grecques se multipliaient (Troie fut l'une d'elles, et la plus décrite), et de s'affronter pour la maîtrise des couloirs maritimes de l'est de la Méditerranée. Tandis que les Perses s'appuyaient sur un puissant empire gouverné par une lignée de « rois des rois », les Grecs étaient divisés en cités-États hostiles les unes envers les autres. Sous le coup des destructrices et humiliantes invasions perses qui prenaient la forme d'assauts permanents sur terre et sur mer, le monde grec forma une Ligue dont l'hégémonie revint à la Macédoine. C'est à Alexandre que fut confié le soin de mener la contre-attaque.

Il choisit de passer d'Europe en Asie *via* l'Hellespont (marqué par « A » sur la carte, *Fig. 1*), autrement dit le détroit choisi par les Perses pour envahir l'Ouest. Jadis, le passage était contrôlé par la cité fortifiée de Troie – épice de la guerre éponyme qui fit rage, selon *L'Iliade* d'Homère, bien des siècles auparavant. Alexandre, parti avec un exemplaire de

l'œuvre épique, don de son tuteur Aristote, tint à faire halte sur les ruines de Troie pour y offrir des sacrifices à la déesse Athéna et s'incliner sur la tombe d'Achille (dont il admirait tant le courage et le sens de l'héroïsme).



Figure 1

La traversée du détroit ne fut marquée d'aucun incident. Au lieu d'arrêter les envahisseurs sur le rivage, les Perses conçurent le projet d'attirer les Grecs à l'intérieur des terres pour les y massacrer. Une armée perse sous les ordres de l'un de leurs meilleurs généraux attendit Alexandre et ses combattants le long d'une rivière, ligne de bataille fixée en

territoire perse. En dépit de son avantage de position et de nombre, l'armée perse fut enfoncée par les Grecs. Elle se replia, les Perses formèrent une nouvelle armée et envisagèrent même une contre-invasion. Mais l'ennemi grec en profita pour s'avancer sans entrave en Asie Mineure, le long de l'actuelle frontière turco-syrienne (« B » sur la carte, *Fig. 1*).



Figure 2

À la fin de l'année 333 av. J.-C., le Perse *Sha-in-Sha*, (roi des rois), Darius en personne, lança sa cavalerie contre l'avancée des troupes d'Alexandre. Une bataille immortalisée sous le nom d'Issus (tant dépeinte par les artistes grecs, *Fig. 2*) se solda par la prise de la tente royale, mais pas de Darius lui-même. Le roi perse, défait mais non battu, se réfugia à Babylone (« C » sur la carte, *Fig. 1*), quartier général occidental

d'un empire qui s'étendait depuis l'Asie Mineure – point d'entrée de l'invasion d'Alexandre – jusqu'en Inde.

Inexplicablement, Alexandre renonça à écraser l'ennemi une fois pour toutes. Il ne donna pas l'ordre de poursuivre les débris de l'armée et son roi affaibli. De quoi laisser Darius battre en retraite à l'est vers Babylone, et lui donner le temps de relever l'empire pour la poursuite de la guerre. Alexandre renonça donc à une victoire décisive et s'engagea vers le sud... Il remit la défaite perse à plus tard – venger les attaques contre les Grecs constituait pourtant bien sa mission sous l'égide de l'alliance des cités grecques. Les généraux grecs, abasourdis, découvrirent alors l'objectif réel, prioritaire, d'Alexandre : l'Égypte, non pas la Perse.

Ce qu'il avait en tête, on le comprit plus tard, était sa propre destinée avant celle de la Grèce. Il était conduit par ces rumeurs entêtantes, à la cour de Macédoine, qui voulaient que son vrai père ne fût pas le roi Philippe, mais un mystérieux pharaon égyptien venu en visite à la cour royale, à en croire plusieurs récits. Les Grecs le nommaient Nectanebus. Il passait pour maître en magie et devin. Il séduisit en secret la reine Olympias, femme de Philippe. Ainsi, quoique son père officiel fût le roi Philippe, le véritable géniteur d'Alexandre était-il ce visiteur égyptien.

Ces bruits récurrents qui avaient altéré l'entente entre le roi et la reine, gagnèrent en crédibilité quand Philippe accusa officiellement Olympias d'adultère – sans doute pour rendre possible son remariage avec la toute jeune fille d'un noble macédonien. Au passage, la légitimité d'Alexandre héritier de la couronne en fut affectée. C'est vraisemblablement à cette époque, en tout cas au plus tard quand la nouvelle épouse du roi Philippe donna naissance à un enfant, que « l'affaire » prit un nouveau tournant : le mystérieux visiteur, père supposé d'Alexandre, n'avait rien d'un Égyptien moyen : il était un dieu, travesti sous les traits d'un humain. Le dieu d'Égypte Amon (ou Ammon, ou Amun, ou Amen). Si l'on devait en croire cette version, Alexandre était

bien plus qu'un prince royal en tant que fils de reine : il était un demi-dieu.

Le sort de la succession du trône de Macédoine fut scellé par l'assassinat du roi Philippe, en plein cœur de la fête qu'il donnait pour la naissance du fils que lui avait donné sa nouvelle épouse. Alexandre avait vingt ans. Il fut sacré roi. Mais la vérité autour de sa propre naissance obsédait le jeune souverain. Si cette divine ascendante était vérifiée, alors, bien plus que d'un trône royal, il devait hériter de l'immortalité des dieux !

À la tête de la Macédoine, Alexandre avait obtenu le commandement de l'alliance des cités grecques, détenu par feu le roi Philippe, et fait sien leur projet d'invasion. Mais avant d'entamer sa marche sur l'Asie, il se rendit à Delphes, le site sacré, au fin fond du sud du territoire grec. C'était là que se tenait le plus renommé des oracles de la Grèce antique auprès duquel se rendaient rois et héros désireux de connaître leur avenir. Là, au cœur du temple d'Apollon, une prêtresse de légende nommée Sybille était supposée entrer en transe pour, au nom du dieu, répondre à la question de son visiteur.

Suis-je un demi-dieu ? Gagnerai-je l'immortalité ? Alexandre voulait des certitudes. La réponse de la Sybille, comme à chaque fois, fut laconique. Elle prit la forme d'une énigme ouverte à interprétations. Un point sûr, malgré tout : Alexandre allait trouver la réponse en Égypte. Sur le site de l'oracle le plus réputé du pays, l'oasis de Siwa (« D » sur la carte, *Fig. 1*).



Une telle suggestion n'était si étrange qu'en apparence : les deux oracles étaient liés par la légende et l'histoire. Le site de Delphes – étymologiquement « utérus » en grec ancien – avait, dit-on, été choisi par Zeus, le dieu des dieux du panthéon grec, après que deux oiseaux, lâchés aux antipodes l'un de

l'autre sur terre, s'étaient retrouvés à cet endroit même. Zeus avait décrété le site « nombril de la Terre » et y avait placé une pierre de forme ovale baptisée l'Omphalos – « nombril » en langue grecque. Cette pierre était dotée du pouvoir de chuchoter la parole des dieux. Les traditions anciennes faisaient d'elle l'objet le plus sacré du temple apollinien. Elle servait de siège à la Sybille de Delphes quand elle rendait ses oracles. (Cet Omphalos original fut remplacé, du temps des Romains, par une réplique, *Fig. 3a*, que l'on peut encore voir de nos jours.)

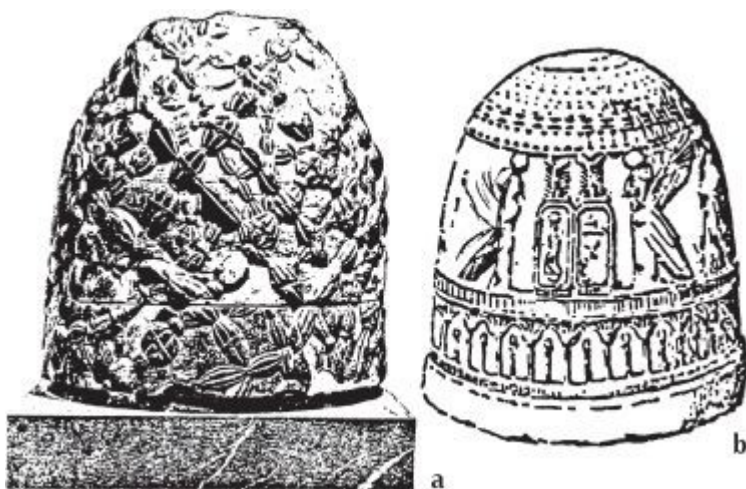


Figure 3

Le site oraculaire de Siwa – une oasis en plein désert, à quelque 480 kilomètres à l'ouest du delta du Nil – fut de la même manière déterminé par le vol de deux oiseaux noirs (formes supposées prises par deux prêtresses du dieu Amon). Le temple principal y était dédié au dieu égyptien Amon, pour les Grecs l'homologue de leur « Zeus ». Là aussi était érigée une pierre douée de parole, un omphalos égyptien (*Fig. 3b*). Et

l'endroit passait pour sacré dans l'histoire mâtinée de mythes grecs dans la mesure où le dieu Dionysos, errant dans le désert, avait été miraculeusement guidé vers l'oasis et, ainsi, sauvé. Dionysos était le demi-frère d'Apollon, il le remplaçait à Delphes quand Apollon était au loin. Surtout – et Alexandre était sensible à ce point –, Dionysos avait acquis le statut de dieu bien qu'il fût en réalité un demi-dieu – fils de Zeus qui avait séduit une princesse du nom de Séléné en prenant l'apparence d'un homme. Un précédent, en substance proche d'Alexandre – un dieu métamorphosé géniteur d'un fils par son union avec une femme humaine de statut royal. Si Dionysos avait pu se voir déifier et rejoindre le cercle des Immortels, pourquoi pas Alexandre ?

Parmi ceux qui étaient venus chercher les oracles de Siwa, deux fameux généraux, Cimon d'Athènes et Lysandre de Sparte, et, bien plus significatif encore pour Alexandre, le demi-dieu Persée, cet autre fils bien-aimé de Zeus qui avait terrassé la Méduse sans être changé en pierre. Le légendaire héros Hercule, renommé pour ses Douze Travaux, avait, dit-on, consulté lui aussi l'oracle de Siwa. Rien de surprenant, il était lui-même un demi-dieu, fils de Zeus, lequel avait fécondé la sage et belle Alcmena sous l'apparence de son mari, roi d'une île. Tous ces précédents correspondaient clairement à la propre quête d'Alexandre.

Telle fut donc la raison qui poussa le roi macédonien à continuer sa route vers le sud au lieu de poursuivre le souverain perse et son armée défaite. Alexandre laissa en garnison sur les terres conquises quelques phalanges de son armée et s'enfonça le long des côtes méditerranéennes. Mise à part la forteresse phénicienne de Tyr (alliés des Perses, les Phéniciens avaient mobilisé leurs forces marines), les Grecs avaient rencontré peu de résistance dans leur avancée : dans l'ensemble, Alexandre était accueilli en libérateur d'un ordre perse exécré.

En Égypte, les troupes perses se rendirent sans combattre, et les Égyptiens eux-mêmes réservèrent à

Alexandre un accueil encore plus chaleureux qu'à un libérateur : les prêtres de Memphis se montrèrent tout prêts à tenir pour vraie la rumeur d'une parenté divine avec le dieu *égyptien* Amon. Ils suggérèrent à Alexandre de se rendre à Thèbes (aujourd'hui Karnak et Louxor) en Haute Égypte, où se dressait l'immense temple amonien, pour y prêter hommage au dieu et y recevoir la couronne de pharaon. Mais Alexandre tint absolument à obéir aux directives de l'oracle de Delphes. Il s'engagea dans le dangereux périple qui devait le conduire à travers le désert en trois semaines à Siwa : il lui fallait entendre la vraie parole à propos de son immortalité.

Personne ne sait ce qui s'est dit au cours de l'oracle strictement circonscrit à la pythie et Alexandre. Une version laisse entendre qu'à la sortie de son entrevue, il aurait dit à ses compagnons qu'il « avait reçu la réponse à laquelle aspirait son cœur », et qu'il « avait été instruit de secrets qu'il n'aurait pu recevoir autrement ». Une autre version fait état de la confirmation de son ascendance divine, mais non de sa nature immortelle – ce qui l'aurait poussé, dès lors, à payer ses troupes en monnaie d'argent à son effigie cornue (*Fig. 4a*), à l'image du dieu cornu Amon (*Fig. 4b*). Une troisième version que crédibilisent les actions ultérieures d'Alexandre affirme que le Macédonien fut invité à partir à la recherche d'une certaine montagne percée de passages souterrains dans la péninsule du Sinaï, où devaient survenir des rencontres avec l'ange, avant de gagner Babylone et le temple du dieu babylonien Mardouk qui s'y trouve. Cette dernière instruction, à n'en pas douter, fait partie des « paroles secrètes » recueillies par Alexandre à Siwa : *Amon* est une épithète signifiant « Le Caché », par laquelle l'on désignait le dieu égyptien **Ra** depuis environ l'an 2160 av. J.-C., époque à laquelle il quitta l'Égypte pour chercher à asseoir sa domination sur la terre entière. Son nom complet était **Ra-Amon** ou **Amon-Ra**, « Ra le Dieu Caché ». Dans mes précédents livres, j'ai montré que Ra-Amon avait établi son nouveau lieu de résidence à Babylone, en Mésopotamie – il y était reconnu comme Mardouk, fils du dieu

plus ancien que les Égyptiens dénommaient **Ptah** et les Mésopotamiens **Enki**. Il est probable que le secret révélé à Alexandre fut que son véritable père, le Dieu Caché d'Égypte (*Amon*), était le dieu Mardouk à Babylone. Quelques semaines seulement après cette révélation, Alexandre mit le cap sur la lointaine Babylone.



Figure 4

Au moment où commence l'été de l'an 331 av. J.-C., Alexandre assemble une grande armée et fait route vers l'Euphrate sur les bords duquel, à mi-chemin vers le sud, s'étend Babylone. Les Perses, toujours menés par Darius, lèvent eux aussi une grande troupe de cavalerie et de chars de guerre, et attendent Alexandre, persuadés qu'il va emprunter la route traditionnelle du sud, le long du fleuve.

Dans une grande manœuvre de débordement, Alexandre s'écarte de l'itinéraire pour marcher plein est, il contourne les Perses et atteint la Mésopotamie *via* l'ancienne Assyrie. Mis au fait de la manœuvre du Macédonien, Darius, à

marche forcée, fonce vers le nord-est. Les deux armées s'affrontent sur la rive est du Tigre, au lieu-dit Guacamole (« E » sur la carte, *Fig. 1*), près des ruines de l'ancienne capitale assyrienne Ninive (aujourd'hui en territoire kurde, dans le nord de l'Irak).

Alexandre l'emporte, ce qui lui offre la possibilité de retraverser le Tigre sans avoir à franchir le large Euphrate : une plaine ouverte conduit à Babylone. Il refuse la troisième offre de paix de Darius et avance vers la ville. C'est à l'automne 331 qu'il atteint l'illustre cité et y entre par la magnifique porte d'Ishtar (reconstituée, *Fig. 5* ; elle fut exhumée puis reconstruite, et est désormais exposée au musée du Proche-Orient ancien, à Berlin).

La noblesse babylonienne et les prêtres accueillent Alexandre, ravis de se voir délivrés de la domination perse qui a profané puis démoli le grand temple de Mardouk. Le temple avait l'allure d'une grande ziggourat (pyramide à degrés), au centre du quartier sacré de Babylone, élevé en sept plates-formes conçues avec précision selon un repérage astronomique (reconstitution, *Fig. 6*). Fort sagement, Alexandre avait fait savoir avant son arrivée qu'il venait rendre hommage au dieu national babylonien Mardouk, et restaurer son temple saccagé (Esagil). La tradition voulait que les nouveaux rois de Babylone fissent reconnaître leur légitimité par la divinité qui prenait dans les siennes leurs mains tendues. Mais Alexandre en serait privé pour la bonne raison qu'il trouva le dieu enseveli dans un cercueil d'or, immergé dans des huiles de conservation.



Figure 5

Quoiqu'averti très certainement de la mort de Mardouk, Alexandre dut être frappé par le spectacle de la momie : le corps qui reposait là n'était pas celui d'un homme, pas seulement son supposé père, c'était celui d'un *dieu* – au rang des vénérés « Immortels ». Dès lors, quelle chance lui restait-il, à lui, au mieux un demi-dieu, d'échapper à la mort ? Comme un défi au destin, il recruta des milliers d'ouvriers pour restaurer l'Esagil, y consacra ses maigres ressources. Quand il quitta la cité pour poursuivre ses conquêtes, il était clairement établi qu'il avait décidé de faire de Babylone la capitale de son nouvel empire.

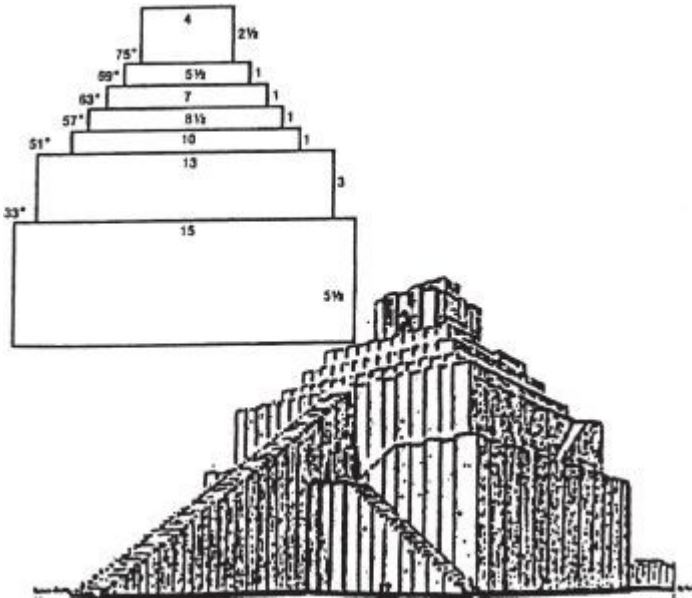


Figure 6

En 323 av. J.-C., maître de la Perse, de l'Égypte à l'Inde, il retourne à Babylone. Mais les prédictions des prêtres l'avertissent : si tu franchis les portes de la ville, tu mourras. Ces mauvais présages, qui se manifestèrent peu de temps après son premier séjour, se renouvelèrent alors même qu'Alexandre s'était, cette fois, abstenu de pénétrer dans la cité même. Très vite, il tomba malade, affaibli par de fortes fièvres. Il demanda à ses officiers de continuer, en son nom, à veiller à l'intérieur de l'Esagil. Au matin de ce que nous savons être le 10 juin de l'année 323, Alexandre mourut – il atteignait à l'immortalité, non pas physique, mais par son souvenir à tout jamais conservé.



Le récit de la naissance, de la vie et de la mort d'Alexandre le Grand a rempli des livres, suscité des études, inspiré des films, occupé des programmes de classe et mobilisé bien d'autres évocations, depuis des générations. Les chercheurs contemporains ne doutent pas de son existence, ils multiplient sans cesse la publication de documents sur lui et son temps, se penchent sur chaque détail. Ils savent que le grand philosophe Aristote fut le professeur et le mentor d'Alexandre, ils ont reconstitué son itinéraire, analysé la stratégie de chaque bataille, établi le nom de ses généraux. Mais que ces éminents érudits se prêtent à ce jeu sans une once de pudeur est proprement stupéfiant. Ils décrivent en long et en large le moindre fait, le moindre événement à la cour de Macédoine, ses intrigues de palais, et ils tournent en dérision ce qui a tout déclenché – article de foi pour cette cour, pour Alexandre lui-même, pour les Grecs instruits –, qu'un dieu puisse faire un enfant à une humaine mortelle !

Ce « dédain » à l'égard du mythe englobe plus largement l'art grec. Les étagères de bibliothèques publiques et privées croulent sous les livres qui traitent du moindre détail de l'« art grec » à travers ses multiples styles, ses contextes culturels, ses origines géographiques. Des galeries entières de musées exposent sculptures de marbre, bronzes, vases peints et autres objets artisanaux. Et que représentent-ils, tous ? Toujours et sans cesse des dieux anthropomorphes, des héros demi-dieux et des épisodes des récits prétendus mythiques (comme cette évocation du dieu Apollon accueillant son père, le dieu Zeus, qu'accompagnent d'autres dieux et déesses, *Fig. 7*).

Pour des raisons qui défient l'entendement, la norme en vigueur dans les milieux universitaires veut que l'on classe ainsi les documents en provenance des civilisations anciennes : si les textes ou les récits anciens traitent de rois, alors ils ont appartenu aux archives royales. S'ils traitent de personnages héroïques, alors ce sont des épopées. Mais si le thème a trait

aux dieux, classons-les dans les mythes. Car quel esprit scientifique orthodoxe pourrait croire, comme le croyaient les Grecs (ou Égyptiens, ou Babyloniens) anciens, que les dieux étaient des êtres vivants – omnipotents, navigateurs aériens, guerriers, « maniganceurs » d'épreuves et de tribulations à l'usage des héros – et même géniteurs de ces mêmes héros en copulant avec des femmes de l'espèce humaine ?

Il est dès lors des plus ironique de penser que la saga d'Alexandre le Grand est étudiée comme péripétie historique, alors même que sa naissance, ses visites aux oracles, ses expéditions, et sa fin à Babylone n'auraient aucun sens sans la présence de dieux aussi « mythiques » qu'Amon, Ra, Apollon, Zeus et Mardouk, et de demi-dieux tels Dionysos, Persée, Hercule – sans oublier peut-être Alexandre lui-même.



Figure 7



Figure 8

Nous savons désormais que les traditions de toutes les civilisations anciennes sont remplies de récits – et représentations – de dieux qui, quoique très proches de nous par l'aspect, étaient différents – et même apparemment immortels. Des récits fondamentalement les mêmes tout autour du globe. Où ces êtres révéérés avaient beau ne pas porter les mêmes noms selon les latitudes, leurs dénominations offraient *grosso modo* le même type de signification : une épithète qui fixe une caractéristique de la divinité dénommée.

C'est ainsi que les dieux romains Jupiter et Neptune n'étaient autres que les dieux grecs antérieurs Zeus et Poséidon. Indra, le grand dieu indien des tempêtes, conquiert sa suprématie en bataillant contre ses rivaux à coups d'éclairs détonants (*Fig. 8*), à l'image de Zeus. Et son nom, épelé par ses syllabes In-da-ra, se retrouve dans les listes de dieux hittites

d'Asie Mineure : une autre appellation du dieu des dieux hittites, **Teshub**, le dieu du tonnerre et des éclairs (*Fig. 9a*) – **Adad** (« celui qui change le vent en tempête ») pour les Assyriens et les Babyloniens, **Hadad** pour les Cananéens, et même en Amérique du Sud où, comme le dieu **Viracocha**, il est représenté sur la Porte du Soleil de Tiahuanaco, en Bolivie (*Fig. 9b*). L'on pourrait allonger cette liste à l'infini. Comment est-ce possible ? Pourquoi en est-il ainsi ?

Au gré de leur progression à travers l'Asie Mineure, les Grecs rencontrèrent d'imposants monuments hittites : dans le nord de la Mésopotamie, ils traversèrent les ruines de vastes cités assyriennes, ravagées mais point encore recouvertes par les sables du temps. Et partout, les mêmes symboles. Pas seulement le nom des divinités, mais les représentations picturales, dominées par le disque ailé (*Fig. 10*), qu'ils rencontrèrent en Égypte et partout ailleurs – y compris sur les monuments des rois perses, en qualité de symbole suprême. Que représente-t-il ? Quel est son sens total ?

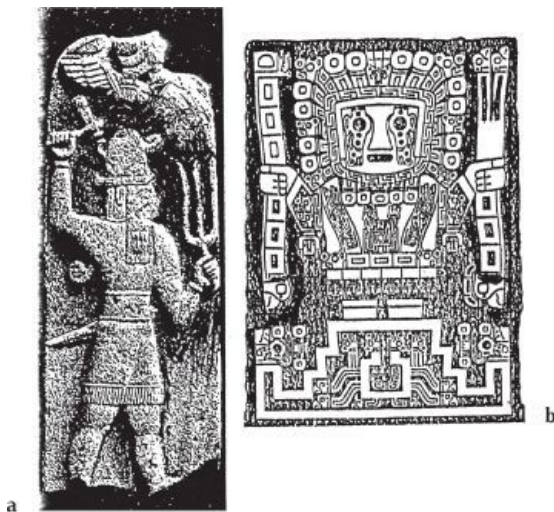


Figure 9

Sitôt survenue la mort d'Alexandre, ses généraux se partagèrent les terres conquises puisque ses héritiers – son fils de quatre ans et son tuteur, le frère d'Alexandre – avaient été assassinés. Ptolémée et ses successeurs, installés en Égypte, se saisirent des domaines africains. Séleucus et ses descendants, depuis la Syrie, gouvernèrent l'Anatolie, la Mésopotamie et les lointaines terres d'Asie. Les deux nouveaux maîtres firent l'effort d'apprendre toute l'histoire des dieux et des territoires placés sous leur autorité. Les Ptolémées, fondateurs de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, choisirent un prêtre égyptien, du nom de Manéthon, pour décrire en grec l'histoire des dynasties égyptiennes et leur préhistoire d'essence divine. Les Séleucides s'attachèrent les services d'un prêtre babylonien hellénophone, connu sous le nom de Bérosee (Berossus), pour qu'il compile à leur usage l'histoire et la préhistoire de l'humanité et de ses dieux, selon le savoir mésopotamien. Dans les deux cas, la motivation attachée à de telles entreprises dépassait la simple curiosité. Comme le montrèrent les événements ultérieurs, les nouveaux maîtres cherchaient à asseoir leur pouvoir en laissant entendre que leurs règnes n'étaient que la poursuite légitime des dynasties royales, en ligne directe ascendante avec les dieux.

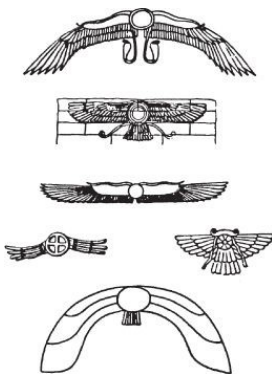


Figure 10

Ce que nous connaissons des écrits de ces deux savants nous emmène au cœur même de la préhistoire et des événements dont l'étrange verset 6 de la *Genèse* garde la trace. Ils nous portent à penser que les « mythes » pourraient refléter de quelque façon la réalité factuelle – ils seraient alors la mémoire collective d'événements. Ils nous projettent dans la prise de conscience qu'ils sont autant de versions de souvenirs réels, dont certains des *jours d'avant le Déluge*.

Babylone et Mardouk

Nommée *Bal-Ili* (Porte des dieux) en akkadien (d'où le *Babel* de la Bible), Babylone était la capitale qui donna son nom à un royaume de l'Euphrate au nord de Sumer et d'Akkad. Jusqu'à ce que des fouilles archéologiques entamées avant la première guerre mondiale ne mettent en lumière son emplacement et son extension, l'on ne connaissait son existence qu'à travers la Bible – d'abord dans le récit sur la tour de Babel, puis dans celui des événements historiques rapportés dans le *Livre des Rois* et *Le livre des Prophètes*.

L'avènement et l'histoire de Babylone s'entrelacent étroitement avec les aventures et les ambitions du dieu *Mardouk* dont le temple majeur – une ziggourat, *E.sag.il* (« La Maison au fronton élevé ») – occupait une aire sacrée étendue de la cité, servi par une pléthore de prêtres organisés en une hiérarchie qui comptait des chargés du nettoyage, des bouchers, des guérisseurs, comme des administrateurs, des scribes, des astronomes et des astrologues. *Mar.duk* (« Fils du tertre parfait ») était le premier-né du dieu sumérien Ea/Enki, et régnait sur une portion de l'Afrique (où, comme j'en ai émis la supposition, père et fils étaient vénérés respectivement sous la forme des dieux Ra et Ptah). Mais Mardouk voulut étendre sa domination en fixant son propre « Nombriil du monde » en Mésopotamie même – dans un effort qui impliquait le fallacieux incident de la tour de Babel. Une entreprise couronnée de succès, finalement, en 2000 av. J.-C., date à

laquelle un Mardouk resplendissant (*voir l'illustration*) invita tous les autres dieux majeurs à résider à Babylone en qualité de dieux auxiliaires.

La Babylonie parvint au statut d'empire avec le commencement de la dynastie du roi Hammourabi, vers 1800 av. J.-C. Le déchiffrement des textes en cunéiforme glanés dans tout le Proche-Orient ancien apporta des informations historiques sur la motivation des conquêtes à finalité religieuse de la cité, et sa rivalité avec l'Assyrie. Après un déclin de quelque cinq siècles, fleurit à nouveau un empire néo-babylonien jusqu'au VI^e siècle av. J.-C. Ses conquêtes impliquèrent plusieurs attaques à l'encontre de Jérusalem et la destruction de son temple en 587 av. J.-C. sous les ordres du roi Nabuchodonosor II – ce qui corrobore pleinement les récits bibliques.

La cité de Babylone en tant que capitale impériale, centre religieux et symbole de son royaume, s'effaça en 539 av. J.-C., date de sa prise par le roi achéménidoperse, Cyrus. Lequel respecta Mardouk, contrairement à son successeur, Xerxès, qui détruisit le célèbre temple-ziggourat en 482 av. J.-C. afin qu'il ne servît plus que de tombe glorieuse au défunt Mardouk. Ce sont ces ruines du temple-ziggourat qu'Alexandre tenta de restaurer.



Chapitre 2

Avant le Déluge

Sur ordre du roi Ptolémée Philadelphe, vers 270 av. J.-C., Manéthon (du grec *men-Thot*, « présent de Thot ») compila l'histoire et la préhistoire de l'Égypte en trois volumes. Le manuscrit original, connu sous le titre d'*Ægyptiaca*, fut déposé à la Bibliothèque d'Alexandrie pour finir par y périr en compagnie d'autres trésors littéraires et documentaires, par la faute de catastrophes naturelles et humaines, dont la destruction de la bibliothèque par le feu, causée par les conquérants musulmans en 642 apr. J.-C. Nous savons avec certitude, malgré tout, de par les citations et les références d'autres auteurs de l'Antiquité (dont le Judéo-Romain Josèphe), que Manéthon avait dressé la liste des dieux et demi-dieux qui avaient régné bien avant que les pharaons ne devinssent rois d'Égypte.

Les Grecs n'étaient pas totalement incultes à propos de l'Égypte et de son passé, sans doute parce que l'historien-explorateur Hérodote avait exploré le territoire deux siècles auparavant. À propos des maîtres de l'Égypte, Hérodote avait consigné que les prêtres égyptiens « avaient dit que Mên fut le premier roi d'Égypte ». Puisée apparemment aux mêmes sources, la liste des pharaons de Manéthon commence par un nommé Mên (en grec, Menes). Mais il revient à Manéthon d'avoir classé les successions en dynasties – ordre jusqu'alors respecté –, combinaisons de filiations généalogiques et de ruptures historiques. Sa liste étendue de rois donnait les noms, la durée de leur règne, l'ordre de la succession et quelques pertinentes informations supplémentaires.

Il est significatif que la liste pharaonique de Manéthon, avec ses dynasties, *commence avec les dieux*, non avec des pharaons. Dieux et demi-dieux, écrit Manéthon, régnèrent sur

l'Égypte avant tout pharaon humain !

Leurs noms, l'ordre dans lequel ils apparaissent, la longueur de leurs règnes – « fabuleux », « fantastique », disent les spécialistes – débutent avec une dynastie divine à la tête de laquelle figure le dieu **Ptah**, dieu créateur de l'ancienne Égypte:

Ptah régna 9 000 ans

Ra régna 1 000 ans

Shu régna 700 ans

Geb régna 500 ans

Osiris régna 450 ans

Seth régna 350 ans

Horus régna 300 ans

Sept dieux régnèrent 12 300 ans

Tout comme son père Ptah, **Ra** était dieu « du Ciel et de la Terre », il était arrivé dans des temps très reculés de la « Planète aux millions d'années », à bord d'une barque céleste dénommée *Ben-Ben* (comprendre « L'Oiseau pyramidion »). Il était conservé dans le saint des saints d'une tombe, au cœur de la cité sacrée Anu (*On*, dans la Bible, plus connue sous son nom grec postérieur d'Héliopolis). Le règne de Ra, successeur de Ptah, fut brutalement stoppé au terme de mille ans seulement, alors même que le dieu bénéficiait d'une longévité sans limite, et qu'il allait jouer un rôle dans les affaires égyptiennes pour le millénaire à venir. La raison ? Nous allons le découvrir, elle intéresse directement notre recherche.

La première dynastie divine, close avec Horus, selon Manéthon, fut suivie d'une seconde emmenée par le dieu **Thot** (autre fil de Ptah, mais seulement demi-frère de Ra). Son règne s'étendit sur 1 570 ans au total. En tout, d'après Manéthon, les dieux dominèrent pendant 13 870 années. Une dynastie d'une trentaine de demi-dieux leur succéda pour 3 650 ans. Au total, écrit toujours Manéthon, les maîtres divins et semi-divins régnèrent tout au long de 17 520 ans. Puis, après une période chaotique de 350 années pendant laquelle personne ne fut le chef de tout le pays (autrement dit à la fois de la Haute et de la Basse Égypte), *Mên* inaugura la première dynastie humaine de pharaons à régner sur l'Égypte entière.

Plusieurs découvertes archéologiques contemporaines corroborent la liste pharaonique successorale de Manéthon. Parmi lesquelles, conservés dans les musées italiens qui leur donnèrent leur appellation, un document connu sous le nom de « papyrus de Turin », et un objet dénommé « la pierre de Palerme ». Au rang des trouvailles qui recourent à leur tour la liste de Manéthon, figure en outre une inscription lapidaire, les tables d'Abydos, sur lesquelles les pharaons de la XIX^e dynastie, Sési I^{er} et de son fils Ramsès II, qui régnèrent un millier d'années avant l'époque de Manéthon, ont livré leurs propres portraits (*Fig. 11*). Les tables gravées sur les murs du temple majeur d'Abydos, ville de Haute Égypte, listent les noms de leurs soixante-quinze prédécesseurs, à commencer par « Mên ». Le papyrus de Turin recoupe les récapitulations de Manéthon, qu'elles soient divines, semi-divines et d'interrègnes chaotiques. Au total, il nomme, y compris les pharaons ultérieurs, 330 gouvernants, soit exactement ce qu'Hérodote avait recueilli.



Figure 11

Le fameux égyptologue Sir W. M. Flanders Petrie dégaga un groupe de tombes dans le plus ancien cimetière des environs d'Abydos. Des stèles qui avaient servi de pierres tombales et d'autres inscriptions désignèrent l'endroit – à côté de la tombe présumée d'Osiris – comme le site funéraire des pharaons des première et seconde dynasties. La série de tombes, d'est en ouest, commence avec celle qui porte le nom de Roi Ménès. Pétrie reconnut les tombes porteuses des noms de tous les pharaons de la première dynastie. Dans son ouvrage majeur, *Les Tombes royales de la première dynastie* (1900-1901), il admit que ces trouvailles confirmaient les listes manéthoniennes. En outre, il trouva les tombes porteuses des noms de rois prédynastiques, qu'il surnomma « Dynastie o ». Les égyptologues qui lui succédèrent les identifièrent comme les dirigeants de l'Égypte de la période chaotique relevée par Manéthon. De quoi corroborer aussi cette partie de ses listes.

La portée de telles vérifications dépasse les dynasties de dieux et de demi-dieux de l'âge prépharaonique : elles jettent un éclairage déterminant sur le Déluge et les temps qui l'ont précédé. On sait désormais avec certitude que la loi pharaonique commença en Égypte aux environs de 3100 av. J.-

C. L'échelle du temps de Manéthon nous plonge 20 970 ans avant le Christ ($12\ 300 + 1\ 570 + 3\ 650 + 350 + 3\ 100 = 20\ 970$). Le climat et d'autres données présentés dans mes livres, *La Douzième planète* et *Genesis Revisited*³, conduisent à la conclusion que le Déluge survint il y a 13 000 ans, vers 10 970 av. J.-C.

Que signifie cette différence de 10 000 ans (20 979-10 970) ? C'est exactement la durée du règne divin de Ptah (9 000 ans), combiné à celui, coupé net, de Ra (10 000 ans). Le synchronisme entre le calendrier manéthonien et le Déluge est on ne peut plus significatif. Il suggère que Ptah régna avant le Déluge et que le règne de Ra se vit brutalement stoppé par le Déluge. De quoi confirmer deux choses, le Déluge lui-même et sa datation, et la véracité des informations de Manéthon à propos des dieux et des demi-dieux.

Ce calendrier synchrone a beau se montrer stupéfiant, il ne s'agit pas d'une simple coïncidence. Les Égyptiens ont nommé leur pays « La terre qui s'est soulevée » parce que, rapporte la tradition, une avalanche d'eau s'était abattue sur elle et l'avait complètement engloutie. Le dieu Ptah, grand homme de science, vint à son secours. Il établit, sur l'île du Nil nommée Abu (ou Éléphantine en raison de sa forme), proche de la première cataracte du fleuve en Haute Égypte, un système de vannes en creusant dans la roche massive, destiné à canaliser le flot et assécher le sol en aval – aux yeux des Égyptiens, la terre s'est alors littéralement soulevée au-dessus des eaux. L'art égyptien a conservé l'image de la proue (*Fig. 12*). Le grand barrage contemporain d'Assouan prend place au même endroit, près de la première cataracte.

De tels événements pourraient bien expliquer pourquoi le dieu régnant sur l'Égypte fut appelé *Shu* – « Assèchement » – un nom qui « colle » si bien à l'issue de la catastrophe hydrique. Son successeur porta le nom de *Geb* (« Celui qui accumule »), car il se lança dans de grands travaux de terrassement destinés à rendre la terre plus habitable et plus

productive. Les pièces du puzzle s'emboîtent : tous ces enchaînements dessinent le souvenir égyptien d'un Déluge, un grand engloutissement survenu 10 970 ans environ av. J.-C.

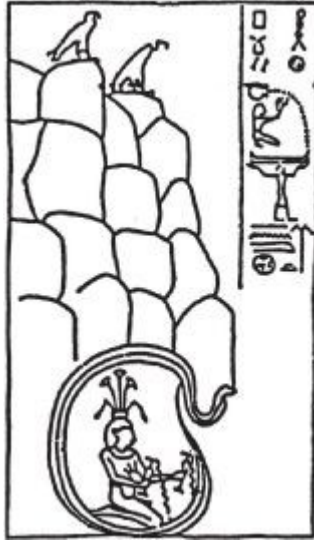


Figure 12

À ces éléments majeurs de la préhistoire égyptienne liée au Déluge, s'en ajoute un autre. Pour unifier l'Égypte, Mên s'inspira de Ptah pour créer une île artificielle sur le Nil, là où le fleuve diverge en delta, et il y établit une ville en l'honneur du dieu Ptah. Il la baptisa Mên-Nefer (« Le Site heureux de Mên ») – Memphis, en grec.

À l'exemple de l'art grec, l'on ne saurait séparer l'histoire et la préhistoire égyptienne ancienne de la présence active et de l'existence physique de ses dieux. Partout où l'on tourne son regard ou que l'on dirige ses pas en Égypte, statues, sculptures, représentations picturales, temples, monuments, textes gravés et illustrés au sein des pyramides, sur le couvercle des sarcophages ou sur les parois des tombes, tout

évoque, dénomme, dépeint les dieux d'Égypte et leur panthéon majeur (*Fig. 13*). Tout ce qui fut archivé et représenté avant Manéthon, puis découvert après coup, confirme ses listes des dynasties pharaoniques. *Pourquoi, dès lors, ne pas reconnaître la réalité de ces dieux, de ces demi-dieux, leurs successeurs, maîtres de l'Égypte avant les pharaons humains?*



Du côté des Séleucides, la tâche de compiler les récits du passé fut assignée à un prêtre-historien babylonien du nom de Bérose (Berossus, la transcription grecque de *Bel-Re'Ushu*, c'est-à-dire « Le Seigneur [Bel = Mardouk] est son berger »), né à Babylone au temps de la présence d'Alexandre. Son travail se révéla bien plus complexe que celui de Manéthon en Égypte puisque son archivage ne se limitait pas à un pays. Il devait embrasser bien des territoires, plusieurs royaumes, de multiples dirigeants dont les règnes eux-mêmes ne se succédaient pas forcément mais s'exerçaient en parallèle dans des capitales diverses, parfois en guerre.

Les trois volumes dont il est l'auteur, intitulés *Babyloniaca* et dédiés au roi Antioche I^{er}, 279-261 av. J.-C., n'existent plus. Mais des extraits demeurent grâce aux copies et aux citations abondantes des savants contemporains grecs de l'Antiquité, puis, plus tard, des historiens grecs et romains (dont Flavius Josèphe). C'est grâce à ces références et citations, globalement nommées *Fragments de Bérose*, que nous savons comment il choisit de « synthétiser » : il coucha par écrit non pas l'histoire d'une nation ou d'un royaume, mais celle de la terre entière. Non pas celle d'une assemblée de dieux, mais de tous les dieux, l'histoire globale de l'humanité,



LE DISQUE CÉLESTE ET LES DIEUX D'ÉGYPTE

- | | | | |
|-----------|-----------------|-------------|-----------|
| 1. Ptah | 2. Ra-Amon | 3. Toth | 4. Seker |
| 5. Osiris | 6. Isis & Horus | 7. Nephthys | 8. Hathor |

Les dieux et leurs attributs

- | | | | | |
|--------------|------------------|------------------------------|---------------|------------------|
| 9. Ra/Faucon | 10. Horus/Faucon | 11. Seth/le silence du Sinaï | 12. Toth/Ibis | 13. Hathor/Vache |
|--------------|------------------|------------------------------|---------------|------------------|

Figure 13

comment tous ces personnages et organisations – dieux, demi-dieux, royautes, rois, êtres humains, civilisation – en sont venus à exister. L'histoire complète, depuis les origines jusqu'à Alexandre. Grâce à ces *Fragments*, nous savons que Bérose divisa le passé entre l'avant-Déluge et les ères postérieures, et qu'il affirma qu'avant l'avènement des hommes, seuls les dieux régissaient la Terre.

Alexandre Polyhistor, historien-géographe gréco-romain du I^{er} siècle av. J.-C., rapporta à propos de l'ère prédiluvienne que « le second livre [de Bérose] contenait l'histoire des dix rois chaldéens et les durées de chaque règne, qui, toutes ensemble, comptaient pour cent vingt *Shars*, ou *saris*, soit 432 000 années jusqu'au temps du Déluge » (par « chaldéens », on entendait les astronomes avisés de l'ancienne Mésopotamie).

Ce total de 432 000 ans englobait les règnes combinés des dix monarques cités par Bérose, dont les règnes individuels durèrent, selon les uns et les autres, de 10 800 à 64 800 ans. Les historiens grecs citant Bérose expliquaient que les vastes durées des règnes de ces monarques étaient en fait exprimées dans l'unité du *Shar*, et que chaque *Shar* – *saros* en grec, *sarus*, *saris* dans la transposition latine conservée en français – valait 3 600 ans. Citant Bérose, l'historien grec Abydenus, disciple d'Aristote, confirma que ces dix rois vivaient tous en ancienne Mésopotamie, et il expliqua comment leurs périodes régnantes étaient décrites :

On dit que le premier roi de la terre fut Aloros ;
Il régna dix *saris*. Savoir, un *sarus* est estimé durer 3
600 ans.

Après lui, Alaprus régna trois *saris*.

Amillarus lui succéda, de la cité de Pantibiblon, et
régna treize *saris*.

Après lui, Ammenon régna douze *saris* ; de la cité de
Pantibiblon.

Alors vint Megalarus, de la même cité, dix-huit *saris*.

Alors vint Daos, le Berger, qui gouverna l'espace de dix *saris*.

Après quoi régnèrent Anodaphus et Euedoreschus.

Il y eut d'autres rois, et le dernier de tous, Xisuthrus.

Si bien qu'à eux tous ils furent dix rois,

Et le terme de leur règne atteignit cent vingt *saris*.

Apollodore d'Athènes (II^e siècle av. J.-C.), à son tour, reprit les révélations de l'avant-Déluge de Bérose dans les mêmes termes : dix monarques régnèrent durant cent vingt *saris* (432 000 ans), et le règne de chacun fut compté dans l'unité *sarus* (*Shar*) de 3 600 ans. Bien sûr, tous ceux qui avaient cité Bérose affirmèrent qu'il avait dressé la liste de dix gouvernants, depuis l'origine jusqu'au Déluge, événement majeur. Les noms des dix rois prédiluviens (transcrits en leur nom grec par ceux qui citaient Bérose) et la durée de leurs règnes tout au long de cent vingt *saris* apparaissent *infra*. (Les ordres de succession varient, mais tous ceux qui se réclament de Bérose citent Aloros comme premier roi et Xisuthros comme dernier.)

Aloros régna 10 *saris* (= 36 000 ans)

Alaparos régna 3 *saris* (= 10 800 ans)

Amelon régna 13 *saris* (= 46 800 ans)

Ammenon régna 12 *saris* (= 43 200 ans)

Megalarus régna 18 *saris* (= 64 800 ans)

Daos (Daonos) régna 10 *saris* (= 36 000 ans)

Euedoreschus régna 18 *saris* (= 64 800 ans)

Amempsinos régna 10 *saris* (= 36 000 ans)

Obartes régna 8 saris (= 28 800 ans)

Xisuthros régna 18 saris (= 64 800 ans)

Dix rois régnèrent 120 saris (432 000 ans)

Les citations de Bérose laissent à penser que ses écrits consignèrent plusieurs événements en prise directe avec l'humanité – son avènement sur terre, son accès à la connaissance, comment elle se multiplia et colonisa le globe. Au commencement, seuls les dieux résidaient sur la planète. Les hommes apparurent, selon les *Fragments de Bérose*, quand *Deus* (« dieu »), *alias Belos* (« Le Seigneur »), décida de créer l'Homme. Il usa pour ce faire d'un « principe double », mais aboutit à des « êtres hideux ». « Des hommes qui portaient deux ailes, d'autres quatre, d'autres qui présentaient deux visages... Certains laissaient voir des pattes et des cornes de chèvre... Des semblants de taureaux arboraient une tête d'homme... On les avait enfermés derrière les murs du temple de Belus à Babylone. » (*Belus*, variante grecque de *Bel/Ba'al*, « Le Seigneur », épithète du dieu Mardouk).

Quant à la façon dont les hommes acquièrent intelligence et savoir, voici comment Bérose l'expliqua : un chef de file parmi les premiers monarques divins, **Oannès**, surgit de la mer et enseigna aux hommes toutes les articulations de la civilisation. « Il était un être doué de raison, un dieu venu de la mer Érythrée qui lèche Babylone. » Sous l'apparence du poisson, note Bérose, il portait tête humaine sous celle du poisson, et possédait des pieds d'homme sous la queue du poisson. « Sa voix et son langage étaient articulés, humains. » (« L'on a conservé sa représentation, ajouta Alexandre Polyhistor, jusqu'à nos jours. »)

Cet Oannès « conversait avec les hommes ; il leur offrit des aperçus des lettres et des sciences et de toutes les formes

de l'art ; il leur montra comment construire des maisons, bâtir des temples, élaborer des lois ; et il leur enseigna les bases de la géométrie ». Oannès encore, si l'on en croit les *Fragments* réunis par Polyhistor, coucha par écrit le récit de la création de l'humanité, création que devança « un âge où tout était ténèbres et abîme aquatique ».

Les *Fragments* bérosiens en viennent à aborder le détail de l'événement fondateur, le Déluge, marque de rupture entre l'ère des dieux, antérieure à l'âge des hommes. Abydenus affirme que Bérose indiqua que les dieux turent aux hommes la venue du Déluge destructeur. Mais le dieu Cronos, ou Chronos (dans la mythologie grecque fils d'Uranus, le Ciel, et père de Zeus), révéla le secret à « Sisuthros », **Xisuthros**, celui qui clôt la liste des dix monarques prédiluviens :

Cronos révéla à Sisuthros qu'advierait un Déluge au quinzième jour du mois de Daisios, et lui ordonna de consigner à Sippar, cité du dieu Shamash, tous les écrits qu'il pourrait rassembler. Sisuthros s'exécuta, puis, alors, prit la mer en direction de l'Arménie ; et de tout ce que le dieu avait dit il arriva.

Pour chercher à savoir si le Déluge avait pris fin, révèlent les citations d'Abydenus, Sisuthros lâcha des oiseaux pour voir s'ils trouveraient une terre émergée. Quand le navire atteignit l'Arménie, Sisuthros sacrifia aux dieux. Il donna pour consigne à ses compagnons de retourner à Babylone. Puis il fut ravi au ciel par les dieux pour vivre parmi eux.

La narration de Polyhistor fut plus longue et plus circonstanciée. Il nota qu'« après la mort d'Ardates [*alias* Obartes] son fils Xisuthros régna dix-huit *saris*, règne sous lequel survint le Déluge », puis rendit ainsi les récits chaldéens:

La divinité Cronos lui apparut en vision

*et l'avertit qu'au quinzième jour du mois de Daisios
il y aurait un Déluge qui détruirait l'humanité.*

*Il lui enjoignit de s'engager à écrire une histoire
des commencements, de la poursuite et de la fin
de toute chose, jusqu'aux temps présents. Puis
d'ensevelir avec précaution ces récits dans la cité du
dieu Soleil, à Sippar.*

*Et de construire un vaisseau, et d'y prendre à bord,
avec lui, sa famille et ses amis, d'avoir à y arrimer
denrées et récipients d'eau, et d'y faire monter oiseaux
et animaux, puis de naviguer quand tous ces
préparatifs seraient terminés.*

Xisuthros suivit ces instructions, il construisit un navire de « cinq stades de long sur deux de large⁴ ». Le dieu, pour anticiper la suspicion des habitants de la ville, avait ordonné à Xisuthros de dire qu'« il partait naviguer à la rencontre des dieux pour les prier de faire pleuvoir leurs bienfaits sur les hommes ». Il fit monter à bord femme et enfants, « et ses proches amis ».

Quand le Déluge se calma, « il laissa s'envoler quelques oiseaux, lesquels, bredouilles, retournèrent au navire ». À la troisième tentative, les oiseaux ne revinrent pas, et Xisuthros en conclut que la terre était réapparue. Le navire s'échoua, il débarqua avec sa femme, sa fille et le capitaine du bateau, et plus personne ne les revit, « car ils avaient été enlevés pour vivre parmi les dieux ». Une voix prévint ceux qui étaient restés à bord qu'ils étaient en Arménie, qu'ils devaient regagner leur pays, et « s'assurer des écrits de Sippar pour les distribuer partout sur terre ». Ainsi firent-ils :

Ils retournèrent à Babylone, exhumèrent les écrits de Sippar, fondèrent bien des cités, bâtirent bien des lieux de culte, puis rétablirent Babylone.

Les *Fragments* stipulent que Bérose avait écrit qu'à

l'origine « tous les hommes parlaient la même langue ». Mais il advint que « parmi eux, quelques-uns entreprirent d'ériger une grande tour élevée, de telle sorte qu'elle pourrait les conduire au ciel ». Mais Belus envoya sur ces entre-faites un tourbillon, « brouilla leurs plans, et donna à chaque tribu un langage propre ». « L'endroit où ils élevèrent la tour se nomme aujourd'hui Babylone. »



Les similitudes entre les récits de Bérose et la *Genèse* biblique sautent aux yeux. Elles dépassent l'épisode du Déluge et se recourent en bien des points.

Le Déluge, dit Bérose, survint sous le règne du dixième monarque, Sisuthros, au mois de Daisios, le deuxième de l'année. La Bible (*Genèse* 7, 12) à son tour fixe pour date au Déluge « la 600^e année de vie de Noé, *au deuxième mois* ». Noé fut le dixième patriarche biblique d'avant le Déluge (à partir d'Adam).

À l'image de Xisuthros/Sisuthros, Noé fut averti par son dieu qu'une trombe d'eau dévastatrice était imminente. Qu'il devait construire un vaisseau étanche selon des plans précis. Qu'il embarquerait sa famille, des animaux, des oiseaux – comme Xisuthros. Quand les eaux se calmèrent, Xisuthros, comme Noé, lâcha des oiseaux pour voir si la terre était réapparue (Noé envoya deux oiseaux, un corbeau d'abord, une colombe ensuite). Le navire de Sisuthros s'échoua « en Arménie » ; l'arche de Noé dans les « monts Ararat », qui sont en Arménie.

Autre événement majeur rapporté en toute similitude par la Bible et Bérose : l'affaire de la tour de Babel qui se solda par la confusion des langues. Nous avons cité *supra* la version bérosienne. Pareillement, la Bible entame le récit (*Genèse* 11) par le constat qu'en ces temps, « ce peuple est un, et ils ont tous un même langage ». Alors le peuple dit : « Allons,

bâtissons-nous une ville et une tour, dont le sommet puisse atteindre jusqu'au ciel. » *Idem* chez Bérose : le peuple se prépara à « ériger une grande tour élevée, de telle sorte qu'elle pourrait les conduire au ciel ». Dans la Bible, Dieu (« Yahvé ») « descendit pour voir la ville et la tour que les enfants d'Adam bâtissaient ». Il s'en inquiéta et « confondit là leur langage, afin qu'ils ne puissent pas comprendre l'allocution l'un de l'autre », puis « les dispersa de là sur la surface de toute la terre ». Bérose attribue la confusion des langues au Seigneur (« Belus »), et explique la dispersion de l'humanité par le recours à un tourbillon divin.

Doit-on conclure de ces similitudes que les premiers chapitres de la *Genèse* ne sont qu'un grand *Fragment de Bérose*, que les rédacteurs de la Bible hébraïque ont plagié Bérose ? Pas vraiment, dans la mesure où toute la Torah de la Bible hébraïque, c'est-à-dire les cinq premiers livres, de la *Genèse* au *Deutéronome*, étaient déjà « scellés » – canonisés en une version restée immuable depuis lors – bien avant que ne vécût Bérose.

Il est historiquement établi que la Bible des Hébreux était déjà « scellée » quand les cinq livres de la Torah et la Bible tout entière furent traduits en grec, en Égypte, sur l'ordre de Ptolémée Philadelphe (285-244 av. J.-C.), celui-là même qui avait assigné à Manéthon d'écrire l'histoire égyptienne. Cette traduction existe toujours, reste disponible, elle est connue sous son appellation de « Septante » (les « Soixante-dix »), car portée par un groupe de soixante-dix savants. Comparer sa version grecque à la Bible en hébreu ôte tout doute : ces traducteurs ont travaillé à partir du texte canonique tel que nous le connaissons aujourd'hui – une Bible déjà fixée dans sa forme finale *avant* Bérose (et Manéthon).

Bérose utilisa-t-il alors la Bible comme source ? Pas plus probable. Sans même s'arrêter à ses références aux dieux « païens » (Cronos, Belus, Oannès, Shamash), ignorés de la Bible monothéiste, un grand nombre de particularités des écrits de Bérose ne se retrouvent nullement dans la Bible, ce

qui atteste que ses sources ne furent pas bibliques. Une différence plus significative se relève dans le récit de la création de l'homme où le contretemps terrifiant de la version bérosienne contraste avec le gentil « Créons l'Adam... » biblique.

De menues différences subsistent, même quand les deux versions se recoupent, comme dans la narration du Déluge où les dimensions du navire fluctuent. Plus importantes sont les variantes à propos des gens embarqués en vue de leur survie. Quelquesunes des divergences ne sont pas sans signification. Bérose voit à bord, outre la famille proche de « Noé », plusieurs de ses amis, tout comme un pilote habile. Rien de cela dans la Bible qui liste en tout et pour tout Noé, sa femme, leurs trois fils et leurs femmes. Et la question n'est pas mince :

si Bérose a raison, alors l'humanité de l'après-Déluge, génétiquement et généalogiquement, n'a pas pour seule souche Noé et ses trois fils.

Le passage sur Oannès, le dieu à enveloppe de poisson, débarqué pour procurer la civilisation à l'humanité, n'apparaît nulle part dans la Bible. Pas davantage la référence à une ville de l'avant-Déluge, Sippar (« la cité du dieu-soleil Shamash »), et le dépôt de « tous les écrits disponibles ». En affirmant l'existence d'archives prédiluviennes des « commencements, de la poursuite et des fins », et pas seulement leur existence mais leur sauvegarde par la dissimulation, puis leur récupération après la refondation de « Babylone », Bérose pourrait bien avoir cherché à légitimer sa version des événements préhistoriques. Mais il suggère au passage que ces archives du passé contiennent des indices pour le futur – ce que la Bible, tout comme nous désormais, nommons la « fin des temps ». Même si l'idée de lier passé et futur appartient en partie à la prophétie biblique, le Livre n'en fait pour la première fois mention qu'à propos de Jacob – longtemps après

le Déluge.

La conclusion logique – les compilateurs de la *Genèse* puis Bérose ont puisé aux mêmes sources, chacun de leur côté – a commencé à faire son chemin dans le domaine de l'archéologie. Mais alors, similitudes et différences nous ramènent au point de départ, les versets énigmatiques de *Genèse* 6 : qui furent les Nephilim, ces fils de dieux – **et avant tout, qui fut Noé ?**

Le vaisseau de Noé

Dans le texte sumérien, le navire de Ziusudra apparaît sous le terme ***Ma.gur.gur*** : « Un bateau qui peut rouler et culbuter ». Les textes akkadiens font référence à un *Tebitu* (« T » dur), qui désigne un bateau submersible. Le rédacteur de la Bible usa d'un « T » doux, *Teba* – « boîte » (d'où la traduction « arche »). Toutes les versions le décrivent hermétiquement étanchéifié au bitume, à l'exception d'un accès occultable.

Dans l'*Épopée de Gilgamesh*, le navire qu'*Utnapishtim*, nom du héros du Déluge dans le récit akkadien, fut invité à construire, mesurait 300 coudées dans sa longueur (environ 525 pieds, soit 160 mètres), 120 dans sa plus grande largeur (environ 210 pieds, un peu plus de 65 mètres), et son appareil intérieur, en hauteur, atteignait 120 coudées, divisé en 6 ponts pour 7 étages, « un tiers du navire s'élevait au-dessus de la ligne de flottaison ».

Genèse 6, 15 fait aussi état de 300 coudées de long, mais de seulement 50 de large (environ 88 pieds, soit près de 27 mètres) et pas plus de 30 coudées (soit 53 pieds, ou 16,15 mètres) de haut, sur 3 niveaux en tout (toit supérieur inclus).

Au début du XX^e siècle, les exégètes de la Bible comparèrent les plus grands navires de transport de passagers jamais construits à leur connaissance :

Le *Great Eastern*, construit en 1858, 680 pieds de long, 83 de large, 48 de hauteur (207,2, 25,3 et 14,6 mètres). Le *Ville de Rome*, construit en 1861, 560 pieds en longueur, 52 en

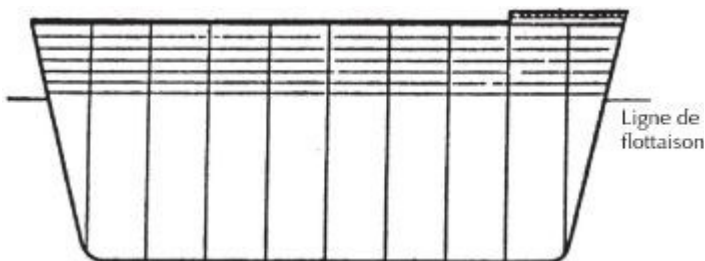
largeur et 37 en hauteur (170,7, 15,9 et 11,3 mètres).

Le fameux *Lusitania*, 1907, mesurait 762 pieds sur 88 et 57 (232,2, 26,8 et 17,4 mètres).

Son jumeau, le *Mauretania*, fut le premier à compter 8 ponts.

Ces proportions de longueur / largeur / hauteur d'aujourd'hui semblent mieux s'accorder à la description biblique : l'Arche de Noé égalait en longueur le *Ville de Rome*, équivalait en largeur au *Great Eastern* et culminait comme le *Lusitania*.

Dans son étude de 1927, *Le Navire de Noé le Babylonien*, l'assyriologue Paul Haupt esquissa ce schéma, à partir des textes anciens.



Chapitre 3

À la recherche de Noé

Le déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique égyptienne fut singulièrement facilité par l'heureuse trouvaille de la pierre de Rosette – une table de pierre datée de 196 av. J.-C. (exposée au British Museum, *Fig. 14*) – au cours de l'expédition d'Égypte de Napoléon en 1799. Une proclamation royale ptoléméenne y figure en trois langues : en hiéroglyphes égyptiens, en écriture cursive égyptienne postérieure, le démotique, et en grec. La partie grecque servit de clé pour lever les secrets de l'ancien langage égyptien et de son écriture.



Figure 14

Nulle pierre de Rosette, nulle découverte déterminante d'une tablette de pierre ne se produisit du côté du Proche-Orient ancien. Cette fois, le processus de déchiffrement se montra long et laborieux. Mais, *bis repetita*, d'autres formes d'inscriptions multilingues aidèrent au déchiffrement. Surtout, on fit des progrès dès que l'on réalisa que la Bible – la Bible hébraïque – servait de clé au décodage de ces écrits énigmatiques. Quand le déchiffrement fut complet, ce ne sont pas seulement plusieurs langues qui resurgirent à la lumière, mais *plusieurs empires du lointain passé* – et l'un d'eux plus stupéfiant que les autres.



Figure 15

Des voyageurs européens que fascinaient les récits d'Alexandre le Grand (embellis par les siècles) s'aventurèrent jusqu'à la lointaine Persépolis (la « cité des Perses », en grec). Ils y trouvèrent les ruines de palais, de portes, d'escaliers processionnels et autres monuments (*Fig. 15*). Des lignes gravées (qui se révélèrent des inscriptions) furent d'abord prises pour des frises décoratives. En 1686, un visiteur des ruines de ce site perse royal (Engelbert Kampfer) rendit compte de ces marques par le mot « cunéaires » (« en forme de coins », *Fig. 16*). La dénomination « cunéiforme » est restée depuis pour désigner ce qui, aujourd'hui, a été reconnu comme l'écriture d'une langue.

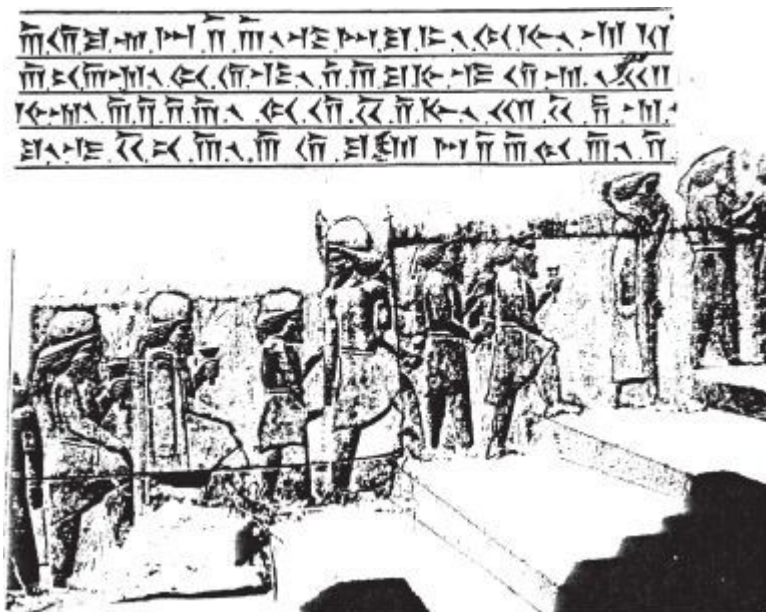


Figure 16

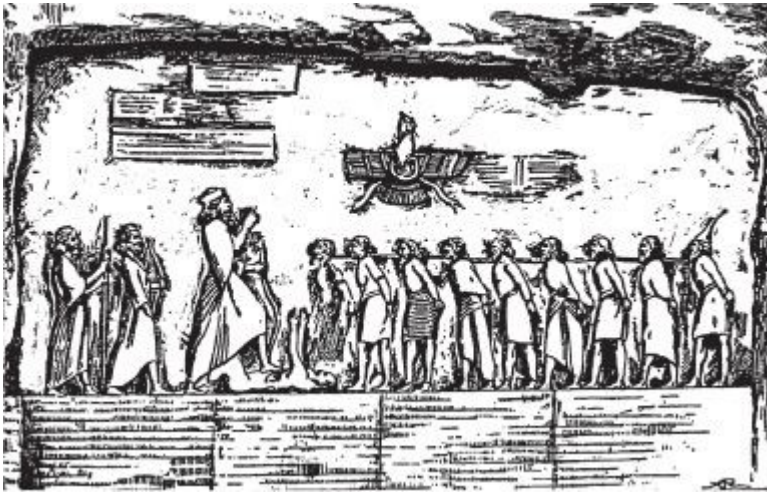


Figure 17

Les variantes d'inscriptions cunéiformes d'un monument à l'autre laissèrent planer l'idée que, comme ce fut le cas en Égypte, les proclamations royales perses, au sein d'un empire qui embrasse des peuples divers, pourraient se vouloir aussi multilingues. Des rapports divers et variés de la part de voyageurs attirèrent de plus en plus l'attention sur quelques-unes de ces inscriptions à variantes linguistiques. La plus importante et complexe de toutes fut découverte sur un site actuellement au nord de l'Iran. C'est alors qu'il voyageait, en 1835, au nord du Proche-Orient profond jadis sous la coupe des rois perses, que le Britannique Henry Rawlinson tomba sur un bas-relief au milieu de rochers inaccessibles, au lieu-dit Behistun, « Place des dieux ». L'imposant monument commémorait une royale victoire, dominée par un dieu incrusté dans l'omniprésent disque ailé (*Fig. 17*). La représentation s'accompagnait de longues inscriptions dont la traduction (assurée par Rawlinson et d'autres) révéla qu'il s'agissait d'un compte rendu en trois langues dicté par le roi

perse Darius I^{er}, prédécesseur d'un siècle et demi de Darius III, l'ennemi d'Alexandre.

De nos jours, on a compris que l'un des langages de Behistun, répertorié « vieux persan », ressemblait au sanskrit, la langue souche indo-européenne. Ce rapprochement ouvrit la voie au déchiffrement du vieux persan. De là, on établit la nature et le sens des deux autres langages. L'un s'identifia à l'élamite, dont l'usage dans l'Antiquité se limitait aux marches sud de l'actuel Iran. Quant au troisième, il coïncidait avec les écrits babyloniens : classé dans le « sémitique », il appartient à un groupe où entrent l'assyrien et le cananéen, dont la langue mère est appelée « akkadien ». Le point commun entre ces trois langues de Behistun était l'emploi de la même écriture cunéiforme, dans laquelle chaque signe exprime une syllabe entière, non pas une simple lettre. Nous avons là, sur un même monument, un exemple de la confusion des langues...

L'hébreu, langue de la Bible, appartient au groupe « sémitique » souché sur l'akkadien. Que l'hébreu soit demeuré l'unique langue parlée, lue et écrite à travers les âges donna en l'occurrence la clé du déchiffrement – à telle enseigne que les premières études savantes consacrées au babylonien et à l'assyrien (deux langues du type akkadien) dressèrent des listes de mots accompagnés de leur équivalent hébreu, et comparèrent les catalogues de signes cunéiformes à leurs équivalents dans l'écriture hébraïque traditionnelle (*Fig. 18* – tiré de la *Grammaire assyrienne* du Rév. A. H. Sayce, 1875).

On entendit parler en Europe, de la bouche de quelques voyageurs entre les XVII^e et XVIII^e siècles, de ruines énigmatiques éparpillées dans la grande plaine qui s'étend entre l'Euphrate et le Tigre (donc la *Mésopotamie*, la « Terre entre les deux fleuves »). Dès lors, les hypothèses selon lesquelles ces ruines pouvaient être celles de Babylone et Ninive de la légende (et objets du courroux) biblique éveillèrent davantage l'intérêt. Prendre conscience que dix-neuf siècles av. J.-C. des gens étaient en mesure de lire les

inscriptions de peuples d'avant la Grèce et la Perse, écrits des temps bibliques, suscita l'intérêt géographique pour les territoires de la Bible, et l'intérêt chronologique pour le lointain passé.

Dans quelques-unes de ces ruines, les écrits cunéiformes furent trouvés gravés sur des tablettes aplaties – façonnées de main d'homme dans l'argile durcie, et la plupart du temps, mais pas toujours, carrées ou oblongues, dans lesquelles les signes en coin avaient été poinçonnés quand l'argile était encore humide et molle (*Fig. 19*). Curieux de savoir ce que représentaient et signifiaient ces écrits, des consuls européens, en poste ici et là dans l'empire ottoman, initièrent ce que l'on peut appeler l'archéologie moderne du Proche-Orient. À commencer par la mise au jour de la Babylone ancienne – au sud de l'Irak, en 1811. (Par un clin d'œil du destin, certaines des tablettes d'argile découvertes dans les ruines de Babylone étaient des rappels comptables en écriture cunéiforme des versements en monnaie d'argent d'Alexandre pour le déblaiement du temple d'Esagil.)

En 1843, Paul Botta, consul français en poste à Mossoul, ville sise, aujourd'hui, en territoire kurde dans le nord de l'Irak, et à l'époque en Mésopotamie administrée sous loi ottomane, s'en alla fouiller un gisement de ces tablettes d'argile dans un *Tell* (ancien tertre), près de Mossoul. Son nom, tiré du village voisin, était Kuyunjik (Quyundjiq). Un tertre contigu portait l'appellation de *Nebi Yunis* (Prophète Jonas), donnée par la population arabe locale. Botta, après des sondages sans résultats, abandonna le site. Peu soucieux de se laisser distancer par le Français, l'Anglais A. Henry Layard s'attribua l'emplacement trois ans plus tard. Les deux tertres où Layard se montra plus heureux que Botta s'avèrent l'emplacement de l'antique capitale assyrienne Ninive, à plusieurs reprises mentionnée dans la Bible. La ville de destination de Jonas, selon le récit biblique de Jonas et la Baleine.

N, a, d, āa 𐌲	
𐌲, a 𐌳, ā	$\left. \begin{array}{l} \text{𐌲} \text{ ab, } \text{𐌳} \text{ ib, } \text{𐌴} \text{ ub.} \\ \left\{ \begin{array}{l} \text{𐌲} \text{ ba, } \text{𐌳} \text{ bi, } \text{𐌴} \text{ bu, } \text{𐌵} \text{ be.} \\ \text{𐌶} \text{ pa, } \text{𐌷} \text{ pi, } \text{𐌸} \text{ or } \text{𐌹} \text{ pu.} \end{array} \right. \end{array} \right\}$
𐌴, g 𐌵, c 𐌶, h	$\left. \begin{array}{l} \text{𐌴} \text{ ag, } \text{𐌵} \text{ ig, } \text{𐌶} \text{ ug.} \\ \left\{ \begin{array}{l} \text{𐌷} \text{ ga, } \text{𐌸} \text{ gi, } \text{𐌹} \text{ gu, } \text{𐌺} \text{ ge.} \\ \text{𐌻} \text{ ca, } \text{𐌼} \text{ ci, } \text{𐌽} \text{ ci.} \\ \text{𐌾} \text{ ka, } \text{𐌿} \text{ ki, } \text{𐍀} \text{ ku.} \end{array} \right. \end{array} \right\}$
𐌷, d 𐌸, dh 𐌹, t	$\left. \begin{array}{l} \text{𐌷} \text{ ad, } \text{𐌸} \text{ id, } \text{𐌹} \text{ ud.} \\ \left\{ \begin{array}{l} \text{𐌺} \text{ da, } \text{𐌻} \text{ di, } \text{𐌼} \text{ du, } \text{𐌽} \text{ de.} \\ \text{𐌾} \text{ dha, } \text{𐌿} \text{ or } \text{𐍀} \text{ dhi, } \text{𐍁} \text{ dhu,} \\ \text{𐍂} \text{ dbe.} \\ \text{𐍃} \text{ ta, } \text{𐍄} \text{ ti, } \text{𐍅} \text{ tu, } \text{𐍆} \text{ te.} \end{array} \right. \end{array} \right\}$
𐌺, h	𐌺 → 𐌲 ab, hi, h, 𐌻 ub.
𐌻, u, v	𐌻 hu, ū, < u, < 𐌻 va, u. <i>See also m.</i>
𐌼, z 𐌽, j 𐍀, sc	$\left. \begin{array}{l} \text{𐌼} \text{ az, } \text{𐌽} \text{ iz, } \text{𐍀} \text{ uz.} \\ \left\{ \begin{array}{l} \text{𐌾} \text{ za, } \text{𐌿} \text{ zi, } \text{𐍁} \text{ zu.} \\ \text{𐍂} \text{ ja, } \text{𐍃} \text{ ji, } \text{𐍄} \text{ ju.} \\ \text{𐍅} \text{ sa, } \text{𐍆} \text{ si, } \text{𐍇} \text{ su.} \end{array} \right. \end{array} \right\}$
𐌻, dh	𐌻 → 𐌲 akh, 𐌻 → 𐌲 ikh and ukh, 𐌻 → 𐌲 ukh; 𐌻 < kha, 𐌻 khi, 𐌻 khu.
𐍁, i	𐍁 i, i.
𐍂, l	𐍂 al, 𐍃 il, < ul, 𐍄 el; 𐍅 la, 𐍆 il, 𐍇 or 𐍈 lu.
𐍉, u, also v	$\text{𐍉} \begin{array}{l} \text{am,} \\ \text{av,} \end{array} \quad \text{𐍊} \begin{array}{l} \text{im,} \\ \text{iv,} \end{array} \quad \text{𐍋} \begin{array}{l} \text{um,} \\ \text{uv;} \end{array} \quad \left \begin{array}{l} \text{𐍌} \text{ or } \text{𐍍} \begin{array}{l} \text{ma,} \\ \text{va,} \end{array} \quad \text{𐍎} \begin{array}{l} \text{mi,} \\ \text{vi,} \end{array} \quad \text{𐍏} \begin{array}{l} \text{mu,} \\ \text{vu,} \end{array} \\ \text{𐍐} \begin{array}{l} \text{me} \\ \text{ve.} \end{array} \end{array}$
𐍑, n	𐍑 an, 𐍒 in or 𐍓 in, 𐍔 na, 𐍕 ni, 𐍖 nu, 𐍗 ne. 𐍘 un, 𐍙 en.
𐍚, c	𐍚
𐍛, r	𐍛 ar, 𐍜 ir, 𐍝 or 𐍞 in, 𐍟 ir, 𐍠 or 𐍡 ru. 𐍢 ur.
𐍣, s	𐍣 or 𐍤 as, 𐍥 is, 𐍦 us, 𐍧 or 𐍨 as, < n, 𐍩 or 𐍪 su, << es. 𐍫 or 𐍬 se
Diphthongs: 𐍏 ni (eye), 𐍑 ya (ia).	

Figure 18



Figure 19

La chance sourit à Botta plus au nord, sur un site nommé Khorsabad, où il mit à jour la capitale du roi assyrien Sargon II (721-705 av. J.-C.) et de son successeur, Sennachérub (705-681 av. J.-C.). Layard acquit ses lettres de noblesse en tant qu'inventeur de Ninive et de la cité royale de *Kalhû* (le Calah de la Bible), sur le site nommé là-bas *Nimrud*. Sans parler de Babylone, les découvertes des deux hommes offrirent, pour la première fois, des preuves matérielles qui corroboraient dans la Bible (*Genèse 10*) l'existence du héros *Nemrod*, de l'Assyrie et de ses cités majeures :

Il commença à être puissant sur la terre.
[...] Et le commencement de son royaume

fut Babel, et Erech, et Accad [...], dans le pays de Shinar.

De ce pays-là sortit *Assur*, et il bâtit *Ninive* – aux larges rues – et [...] *Calah*, et Resen, [la grande cité] entre *Ninive* et *Calah*.

À Khorsabad, l'excavatrice découvrit, parmi les somptueux bas-reliefs muraux à la gloire de Sennachérîb et de ses conquêtes, des panneaux illustrant le siège qu'il entreprit de la ville fortifiée de Lakish en Judée (701 av. J.-C.). La Bible (*2 Rois* et dans *Isaïe*) mentionne ce siège (dont Sennachérîb sortit vainqueur), tout comme celui, avorté, de Jérusalem. Parmi les trouvailles de Layard, figure une colonne de pierre dévolue au roi assyrien Shalmaneser III (858-824 av. J.-C.) où est contée, par le texte et les gravures, sa capture du roi Jéhu de Jérusalem (*Fig. 20*) – événement que rapporte la Bible (*2 Rois, 2 Chroniques*).

Il semblait qu'en quelque endroit que l'on fit des découvertes, l'on piochait dans la véracité biblique. (Par une autre fantaisie du sort, les sites découverts par Layard, Nimrud et Ninive, étaient établis chacun d'un côté d'un méandre du fleuve, là où Alexandre avait traversé le Tigre, et porté le dernier coup à l'armée perse.)

Vers la fin du XIX^e siècle, quand les répercussions du conflit dénommé première guerre mondiale s'apaisèrent, les Allemands se joignirent à la course archéologique (qu'accompagnaient la production de cartographie, les espionnages de toute sorte et les trafics d'influence). Ils débordèrent le Français et le Britannique, s'établirent sur des sites plus loin dans le sud, et mirent au jour à Babylone (sous la conduite de Robert Koldewey) la majeure partie du quartier sacré, le temple-ziggourat Esagil, et le grand chemin processionnel riche de ses portes diverses, dont celle d'Ishtar (*Fig. 5*). Plus au nord, Walter Andrae arracha aux sables la vieille cité assyrienne d'*Assur* – éponyme du dieu national, *Assur* (Resen, mentionnée à son tour dans la *Genèse*, nom qui

signifie « La bride du cheval » en raison de la vocation du site assyrien, l'élevage de chevaux), et qui donna son nom au pays même, l'Assyrie.

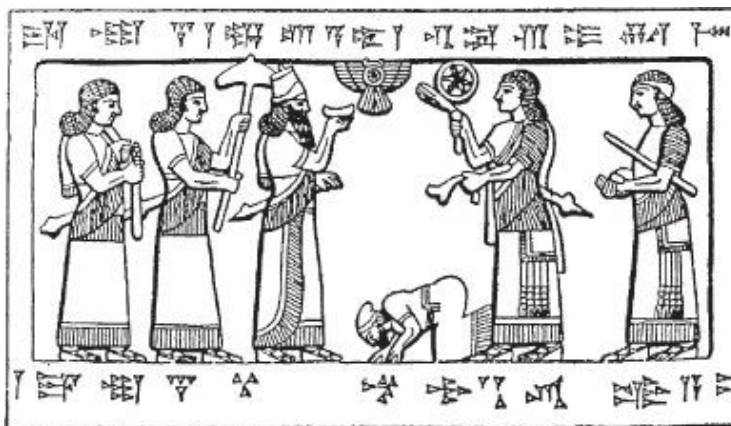


Figure 20



Figure 21

Les découvertes assyriennes ne se limitèrent pas à corroborer le fondement historique de la Bible. À leur tour, l'art et l'iconographie semblèrent soutenir d'autres pans bibliques. Les bas-reliefs muraux de Khorsabad et de Nimrud représentaient des « anges » ailés (*Fig. 21*), apparentés aux gardiens divins que décrit la vision du prophète Isaïe (6, 2), ou ceux que mentionne la vision du prophète Ézéchiel (1, 5-8, où chacun porte quatre ailes tout comme quatre faces, dont l'une est celle d'un aigle).

Les sculptures mises au jour et les fresques murales semblaient valider à leur tour certaines des assertions attribuées à Bérose à propos de ce que l'on appellerait aujourd'hui de la « bio-ingénierie ratée » d'hommes porteurs d'ailes, de taureaux à face humaine, etc. (le détail en a été cité plus haut). À Ninive et à Nimrud, les entrées des palais royaux étaient signalées par de colossales sculptures de pierre de taureaux et de lions à tête humaine (*Fig. 22*). Sur les bas-reliefs, apparaissent des images d'êtres humains à costume de poissons (*Fig. 23*) – à l'image même d'Oannès, selon le descriptif précis qu'en a donné Bérose.



Figure 22

Au moment où Bérose se met à écrire, près de quatre siècles se sont écoulés depuis qu'Assur, Ninive, d'autres centres assyriens ont été pris et détruits, et quelque trois siècles depuis que le même destin a frappé Babylone. Leurs ruines restaient visibles sans que l'on eût à les dégager – leurs sculptures et bas-reliefs, images de ce que Bérose décrivait, étaient accessibles au regard de tout un chacun. Les monuments anciens confirmaient point par point ce qu'il avait décrit.



Mais en dépit de la mise en lumière de la majesté de l'Assyrie et de Babylone, de leurs trésors, de cet art démesuré, les découvertes les plus importantes consistaient bien en ces innombrables tablettes d'argile, certaines en collection dans de réelles bibliothèques : la première tablette sur l'étagère dressait la liste des autres tablettes rangées sur le rayon. À travers toute la Mésopotamie – que dis-je, dans tout le Proche-Orient –, la plupart des centres urbains importants possédaient leur bibliothèque, annexe du palais royal, du temple principal, ou des deux. À l'heure actuelle, ont été trouvées des milliers et des milliers de tablettes d'argile (ou leurs fragments). La plupart gisent, non traduites, dans les musées et les sous-sols des universités.

Parmi les bibliothèques retrouvées, une pèsera de tout son poids, celle que Layard a identifiée dans les ruines de Ninive : la grande bibliothèque du roi Assurbanipal (*Fig. 24*, tirée de ses monuments, 668-631 av. J.-C.). Elle rassemblait plus de 25 000 (!) tablettes. Leurs textes – tous d'écriture cunéiforme – couvrent tout un éventail de documents, des archives royales et de la comptabilité des rations des travailleurs, jusqu'aux contrats commerciaux ou de mariage et de divorce, en passant par des textes littéraires, des récits historiques, des données astronomiques, des prévisions astrologiques, des formules mathématiques, des thésaurus de

mots, des compilations géographiques. Sans oublier des rangées entières de tablettes – textes évoquant les dieux, leurs généalogies, leurs pouvoirs, leurs hauts faits – que les archéologues classèrent parmi les « textes mythologiques ».



Figure 23

Assurbanipal ne se contenta pas de collecter et de ramener à Ninive de tels textes historiques et « mythologiques » de tous les coins de son empire : il mit à contribution des légions de scribes chargés de lire, trier, préserver, copier, traduire en akkadien les pièces essentielles (des représentations des scribes akkadiens les montrent vêtus comme des dignitaires – signe de leur statut éminent).

La plupart des tablettes découvertes à Ninive furent

partagées entre les autorités ottomanes à Constantinople (Istanbul dans l'actuelle Turquie), et le British Museum à Londres. Quelques tablettes de la même eau prirent le chemin des grands musées de France et d'Allemagne. À Londres, on recruta un jeune graveur de billets de banque, de surcroît assyriologue amateur, George Smith, pour aider au tri des tablettes de cunéiformes. Sa capacité rare à discerner telle ou telle caractéristique d'une ligne de cunéiformes lui permit, le premier, de comprendre que plusieurs des tablettes fragmentées formaient un tout, constituaient des récits cohérents (*Fig. 25*). L'un des récits parlait d'un héros et d'un Déluge, un autre de dieux créateurs du Ciel, de la Terre et de l'homme. Dans un courrier des lecteurs adressé à un quotidien de Londres, Smith fut le premier à attirer l'attention sur les similitudes entre les récits de ces tablettes et les histoires bibliques de la *Genèse*.



Figure 24



Figure 25

Des deux lignes d'histoire ancienne, l'une offrait le plus d'écho religieux, c'était celle qui s'apparentait à l'histoire biblique de la création. Il arriva que les recherches menées dans cette direction fussent conduites par une brochette de spécialistes, non pas en Angleterre mais en Allemagne : des assyriologues pionniers, tels que Peter Jensen (*Kosmologie der Babyloniers*) et Friedrich Delitzsch (*Das babylonische Weltshöpfungsepos*) s'inspirèrent des trouvailles supplémentaires des archéologues allemands pour constituer un texte plus cohérent, et comprendre le panorama religieux, philosophique et historique de ce récit.

Au British Museum de Londres, un élève de Layard, Hurmuzd Rassam, avait ajouté aux tablettes rassemblées par Smith celles venues de nouvelles découvertes faites à Ninive et à Nimrud. Axé sur la ligne du récit de la création, le conservateur du Musée égyptien et des antiquités babyloniennes, Leonard W. King, s'aperçut qu'une véritable

Épopée de la création s'étendait sur sept tablettes, pas moins. Dans son livre, en 1902, *Les Sept Tablettes de la création*, il concluait qu'un « texte standard » avait existé en Mésopotamie, lequel, comme la *Genèse*, contenait une histoire séquentielle de la création – du chaos jusqu'à un ciel et une terre, puis sur terre, depuis le rassemblement des océans jusqu'à la création de l'homme. Le tout non pas, comme l'explique la *Genèse*, dans l'élan de six jours, plus un d'autosatisfaction, mais à travers six tablettes, plus une septième d'éloges.

Le titre originel du récit, calqué sur ses premiers mots, était *Enuma elish* (« Quand, dans les hauteurs d'au-dessus »). Des tablettes en provenance de sites divers semblaient véhiculer le même texte, à l'exception du nom par lequel était désignée l'entité divine créatrice (**Assur** chez les Assyriens, **Mardouk** chez les Babyloniens) : de quoi laisser penser qu'il s'agissait d'interprétations d'une seule version canonique akkadienne. Pourtant, les mentions retenues, par-ci, par-là, de quelques mots étranges, et les noms des divinités célestes impliquées dans les événements – comme **Tiamat** ou **Nudimmud** –, suggèrent qu'une telle version originale pourrait ne pas avoir été composée en assyrien-babylonien-akkadien, mais dans quelque langue inconnue.

La quête de l'origine, à l'évidence, ne faisait que commencer.



Retour en Angleterre victorienne et à George Smith : dans le pays, à cette époque, c'était l'autre ligne de l'histoire – le récit du Déluge, avec le « Noé » non-biblique – qui captivait l'imagination populaire. Le prolifique George Smith avait centré son attention en conséquence, il s'était plongé dans l'étude de milliers de fragments de tablettes en provenance de Ninive et de Nimrud. À force de réunir les pièces, il put annoncer qu'il s'agissait d'un long récit-épopée autour d'un

héros qui avait levé le secret du Déluge. Les trois signes cunéiformes qui désignaient son nom étaient lus *Iz-Du-Bar* par Smith, lequel y voyait par hypothèse le bien réel **Nemrod** de la Bible – le « Grand chasseur », celui, selon la *Genèse*, qui avait fondé les royaumes assyriens –, dont le nom dérivait de l'ancien site Nimrud, où avaient été trouvées une partie des tablettes.

La lecture des fragments, pour Smith, attestait de la survenance d'un Déluge assyrien en cohérence avec celui de la Bible. La nouvelle causa un tel enthousiasme que le quotidien londonien *The Daily Telegraph* offrit un grand prix d'un millier de guinées (une guinée valait bien plus qu'une livre sterling) à quiconque exhumerait les fragments manquants à même de compléter l'ancien récit. Smith lui-même releva le défi. Il se rendit en Irak, fouilla les sites, et revint porteur de 384 nouveaux fragments. Suffisants pour combler les trous et boucler les douze (!) tablettes de l'épopée, dont l'essentielle, la « tablette du Déluge », Tablette XI (*Fig. 26*). (Quant au prix, ce fut le musée, fort reconnaissant, qui l'empocha, au prétexte que Smith se rendit en Irak dans le cadre du travail pour lequel il était employé...)

On ne peut qu'imaginer l'émotion que suscita la découverte de la narration du Déluge et de Noé de la bible hébraïque transcrite dans une autre langue ancienne étrangère à la Bible – un texte qui fut dès lors reconnu comme l'*Épopée de Gilgamesh* (la lecture initiale « Izdubar » fut réinterprétée plus sûrement de nos jours en **Gilgamesh**). Mais cette euphorie ne pouvait occulter quelques tensions, parmi lesquelles la variété des dieux impliqués dans l'événement, face à l'unique Yahvé de la Bible.

Au grand désarroi des experts, un roi du nom de Gilgamesh ne figurait nulle part sur les listes des rois babyloniens ou assyriens. Le héros Gilgamesh, découvrirent-ils, était présenté, dès les premières lignes de la Tablette I, comme le roi d'**Uruk** [Ourouk], qui était, à en croire le texte, une ville aux murs larges et aux remparts élevés. Oui, mais

aucune ancienne cité ne portait ce nom en Babylonie, pas davantage en Assyrie. Quand on eut rassemblé les fragments, l'on s'aperçut en outre que ledit Gilgamesh n'était pas le héros du Déluge. Pour cet être « aux deux tiers divin », l'aventure était vouée à la quête de l'immortalité. Ce fut au cours de cette quête qu'il recueillit la narration du Déluge de la bouche d'un nommé **Utnapishtim** – un « Noé » mésopotamien survivant du cataclysme. Alors, qui était ce Gilgamesh, se demandaient les chercheurs comme les journalistes, faute de l'assimiler au Noé de la Bible pas plus qu'au Nemrod biblico-assyrien?



Figure 26

En 1876, Smith synthétisa ses multiples découvertes dans un petit livre, *Le Conte chaldéen de la Genèse*. C'était le

premier à décrire et à comparer les textes anciens trouvés en Mésopotamie aux récits de la Création et du Déluge de la Bible. Et ce fut le dernier, pour Smith : il mourut cette même année, à l'âge précoce de trente-six ans. Mais l'on doit souligner que c'est à l'ingéniosité et aux découvertes de ce maître autodidacte de l'akkadien que l'on doit l'existence des myriades d'études qui s'en sont suivies.

Des études qui devaient révéler l'existence d'un autre récit du Déluge, encore un, et d'antériorité plus grande. D'autant plus importante pour notre propos qu'elle fut sans doute l'une des sources de Bérose. Son titre, à la façon antique habituelle, rend compte des premiers mots du récit, *Inuma ilu awilum* (« Quand les dieux, comme les hommes »). Mais il est désormais connu sous le nom d'*Épopée d'Atra-Hasis*, d'après le nom du héros qui conta, en première main, le récit du Déluge – où il apparaît, lui, **Atra-Hasis**, comme le vrai « Noé » de cette version de la grande submersion.

L'on avait Noé en direct !

Les exégètes mirent du temps, l'on ne sait trop pourquoi, à se pencher sur ce texte crucial – crucial parce qu'Atra-Hasis (« le très grand sage ») y livre *ce qui a précédé le Déluge*, ce qui l'a provoqué, et ce qui s'en est ensuivi. Dans le processus d'ajustement des fragments des trois tablettes, l'un d'eux, répertorié « S », se révéla essentiel pour l'identification du nom, *Atra-Hasis*. « S » pour « Smith ». C'est lui, avant son décès, qui avait trouvé la clé d'une autre histoire « babylonienne » étonnante, celle des dieux, de l'homme et du Déluge. Quant au nom du héros, on avait suggéré, avec prudence, qu'*Atra-Hasis*, transposé en *Hasis-atra*, était le *Xisuthros/Sisuthros* des *Fragments de Bérose* – dixième monarque prédiluvien contemporain du Déluge, tout comme Noé fut le dixième ancêtre biblique de la lignée d'Adam !

(Cette transposition nominative est l'une des raisons en faveur du lien entre Bérose et le texte *Atra-Hasis*. Une autre

repose sur le constat que c'est dans cette seule version mésopotamienne du Déluge qu'il est fait mention de l'épisode – cité par Bérose – des habitants de la cité interpellant le bâtisseur du navire.)

C'était la merveille des merveilles : l'homme occidental qui avait foi en la Bible avait sous les yeux, dans une transcendance du temps, depuis le Babylonien Bérose au III^e siècle av. J.-C. jusqu'au XIX^e siècle ap. J.-C., « un récit du Déluge hébreu écrit en cunéiforme » (selon la définition tirée d'une publication de l'Université de Yale, en 1922), sur une tablette tirée d'une bibliothèque assyrienne du VII^e siècle av. J.-C. Un raccourci incroyable d'au moins 2 600 années. Mais il allait s'avérer que cette phase ne serait à son tour qu'une étape dans ce *playback* de l'histoire.



Car une fois de plus, ce texte assyrien révéla l'existence d'une version babylonienne similaire ou parallèle. Il comptait à son tour des mots et des noms peu familiers, certainement pas de provenance sémitico-akkadienne – des dieux dénommés **Enlil**, **Enki** et **Ninurta**, les déesses **Ninti** et **Nisaba**, des groupes divins, les **Anunnaki** et les **Igigi**, un site sacré, **Ekur**. D'où venaient-ils tous ?

La stupéfaction fut à son comble quand on apprit qu'une tablette partielle du *Atra-Hasis*, qui avait atterri d'une façon ou d'une autre dans la bibliothèque de J. Pierpont Morgan⁵, à New York, vers 1897, révélait un « colophon » – annotation du scribe de la tablette – qui datait le document du *second millénaire* av. J.-C. Les assyriologues plongeaient cette fois 3 500 ans en arrière !

Il a fallu, pour reconstituer au mieux le texte complet en comparant plusieurs tablettes et leurs variantes, partir en quête des *trois* tablettes de cette version babylonienne du

Atra-Hasis, depuis le British Museum jusqu'au Musée de l'Orient ancien à Istanbul en Turquie (en tenant compte de leur fragmentation). Fort heureusement, avait été préservée sur chacune la mention du scribe qui l'avait gravée, le titre de la pièce et la date à laquelle la tablette avait été achevée. Exemple relevé à la fin de la première tablette :

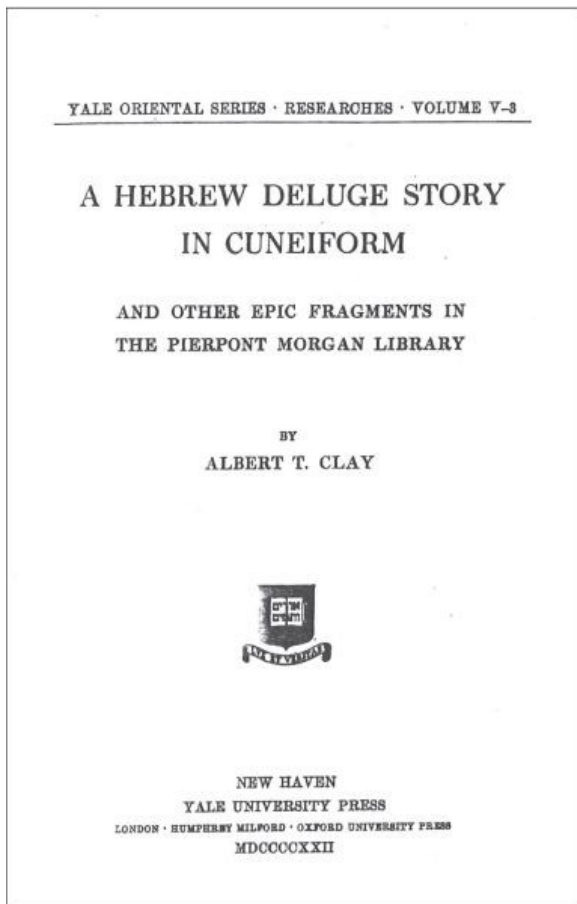


Figure 27

Tablette I. Quand les dieux, comme les hommes.

Nombre de lignes : 416.

[copiée] par Ku-Aya, scribe junior.

Mois de Nisan, 21^e jour.

[de l'] année au cours de laquelle Ammi-Saduka, roi, se fit représenter en statue.

Les Tablettes II et III étaient, aussi, signées du même scribe, et datées d'une année précise du règne du roi Ammi-Saduka. Ce nom royal n'était pas inconnu : Ammi-Saduka appartenait à la fameuse dynastie d'Hammourabi de Babylone. Il y régna de 1647 à 1625 av. J.-C.

Donc, cette version babylonienne du récit de Noé et du Déluge se révélait de mille ans antérieure à la version assyrienne d'Assurbanipal. Elle était elle-même une copie. De quel original ?

Les chercheurs incrédules avaient la réponse juste sous leur nez. Sur l'une des tablettes, Assurbanipal se vantait en ces termes :

Le dieu des scribes m'a honoré du don
de la connaissance de cet art.

Je fus initié aux secrets de l'écriture.

Je puis même lire les difficiles tablettes en sumérien.

Je comprends les mots énigmatiques gravés dans la
pierre des jours d'avant le Déluge.

Outre la révélation de l'existence d'un « dieu des scribes », nous avons là la confirmation, de source indépendante, des siècles avant Bérose, de la survenue du Déluge, à quoi s'ajoute le détail de la présence de « mots énigmatiques », *conservés gravés dans la pierre « des jours d'avant le Déluge »*. Cette mention recoupait et confirmait les affirmations bérosiennes selon lesquelles le dieu Cronos «

révéla à Sisuthros qu'advierait un Déluge... et lui ordonna de consigner à Sippar, cité du dieu Shamash, tous les écrits qu'il pourrait rassembler ».

Et puis nous voilà face à la fière vantardise d'Assurbanipal qui sait « même lire les difficiles tablettes en *sumérien* ».

Sumérien ? Les spécialistes interloqués – ceux-là mêmes qui étaient venus à bout des déchiffrages en babylonien, en assyrien, en vieux persan, en sanskrit – se demandaient bien à quoi Assurbanipal faisait allusion. Jusqu'au moment où l'on s'aperçut que la Bible était porteuse de la réponse depuis le début. Jusqu'alors, les versets de la *Genèse* 10, 8-12 qui délimitent les territoires du puissant héros Nemrod avaient inspiré les déchiffreurs de ces langues anciennes pour dénommer la langue souche du babylonien et de l'assyrien, l'« akkadien ». Ils avaient servi en outre de « carte exploratoire » pour les archéologues de terrain. À présent, ces versets éclairaient aussi le mystère sumérien :

[...] il commença à être puissant héros sur la terre
[...] Et le commencement de son royaume fut Babel, et Erech, et Accad et Calneh, dans le pays de **Shinar**.

Sumer (ou, plus précisément, **Shumer**) était le biblique **Shinar**, **Shine'ar** – cette terre même où les colons d'après le Déluge tentèrent l'élévation d'une tour dont le sommet atteindrait le ciel.

Il fallait, c'était clair, chercher Noé du côté de **Shumer** – le **Shine'ar** de la Bible – cette terre qui avait précédé sans aucun doute les capitales de Babylone, d'Assyrie et d'Akkad, redevenues des phares. Mais quelle avait été cette terre, et où se trouvait-elle ?

Le Déluge

On se représente habituellement le Déluge (en hébreu

Mabul, dérivé de l'akkadien *Abubu*) comme des pluies torrentielles, causes d'une inondation déferlante qui a tout submergé et tout balayé à la surface de la terre. En réalité, la Bible (*Genèse* 7, 11-12) dit que le Déluge commença quand « **toutes les fontaines du grand abîme se rompirent...** ». C'est seulement dans un second temps (ou par voie de conséquence) que « les fenêtres du ciel s'ouvrirent, et la pluie était sur la terre quarante jours et quarante nuits ». Le Déluge prit fin dans une séquence identique (*Genèse* 8, 2-3), quand « les fontaines de l'abîme », puis « les fenêtres du ciel » se fermèrent.

La variante mésopotamienne du Déluge le décrit comme une avalanche d'eaux montantes *jaillies du Sud*, recouvrant tout, submergeant tout sur son parcours. La version akkadienne (Gilgamesh, Tablette XI) signale que le premier signe du Déluge fut « un nuage noir paru à l'horizon » auquel succédèrent des tempêtes qui « arrachèrent les piliers et forcèrent les digues ».

« En un jour souffla la Tempête du Sud, elle submergea les montagnes, rattrapa les populations comme une armée... sept jours et [sept] nuits hurla le Vent-Déluge et la Tempête du Sud balaya le sol... et toute la terre déborda comme un pot. »

Le récit sumérien mentionne des vents rugissants, mais ne parle pas de pluie : « Toutes les tempêtes, incroyablement puissantes, attaquèrent comme réunies en une seule... sept jours et sept nuits, l'inondation (A.ma.ru) envahit les terres, et le grand navire fut le jouet des tempêtes sur les grandes eaux. »

Dans *La Douzième Planète* et les livres suivants, j'avais suggéré que le « grand abîme » d'où était venue la « Tempête du Sud » fût l'Antarctique. Et que le Déluge avait été un immense raz de marée causé par l'effondrement de la banquise dans l'Antarctique – cause de la fin brutale de l'âge des glaces, voilà quelque 13 000 ans (*voir aussi Fig. 43*).

Chapitre 4

La civilisation commence à Sumer

Sumer, sait-on désormais, fut le pays d'un peuple plein de talents, adroit, qui occupait l'emplacement de l'actuel sud de l'Irak. Les Sumériens furent les premiers à enregistrer et décrire les événements du passé, conter les légendes de leurs dieux, sous la forme habituelle de statues et statuettes en représentation de dévotion (*Fig. 28*). C'est là, dans la grande plaine fertile arrosée par les fleuves puissants que sont l'Euphrate et le Tigre, que la première civilisation humaine connue, il y a quelque 6 000 ans, se mit à fleurir – « soudain », « de façon inattendue », « d'une manière étonnamment abrupte », conviennent l'ensemble des savants. Ce fut une civilisation à laquelle nous devons, aujourd'hui, pratiquement toutes les « prémices » de ce que nous estimons relever d'une civilisation avancée : la roue et les transports sur roue ; la brique, qui rendit possible (et rend encore maintenant possible) l'élévation de bâtiments très élevés ; les fourneaux et le four, éléments fondateurs pour l'industrie, qu'il s'agisse de cuisson ou de métallurgie ; l'astronomie et les mathématiques ; les cités et la vie urbaine ; la royauté et les lois ; les temples et la prêtrise ; la mesure du temps, le calendrier, les fêtes ; et de la bière aux recettes de cuisine, de l'art à la musique et ses instruments, et avant tout l'écriture et le moyen de la fixer, tout apparut pour la première fois ici, à Sumer.

Tout cela, nous le savons grâce aux succès de l'archéologie et au déchiffrement des langues anciens au cours du siècle et demi passé. La route qui conduisit d'une Sumer totalement obscure à l'appréciation admirative de sa *grandeur* fut longue et tortueuse. Elle est jalonnée de bornes porteuses des noms des savants qui ont rendu possible ce voyage. Nous en citerons quelques-uns parmi ceux qui se sont donné du mal



Figure 28

sur les sites de fouilles. D'autres qui, durant un siècle et demi d'archéologie mésopotamienne, rassemblèrent les pièces d'écriture et les fragments d'objets, sont trop nombreux pour être passés en revue.

Et puis n'oublions pas les épigraphistes – parfois sur le terrain, mais la plupart du temps penchés sur les tablettes dans les départements d'étude bondés d'un musée ou d'une université – dont la persévérance, le dévouement, le talent, muèrent des parcelles d'argile poinçonnées de curieux « cunéaires » en trésors historiques, culturels et littéraires lisibles. Leur travail fut déterminant. À une époque, le schéma normal de la découverte archéologique et ethnographique était, à partir des reliques d'un peuple, de déchiffrer ses

archives écrites (s'il en avait). Dans le cas des Sumériens, la restauration de leur langage – jusqu'à son déchiffrement – précéda la découverte de leur territoire, *Sumer* (façon courante d'épeler ce nom en anglais et en français, plutôt que Shumer). Non parce que cette langue, le sumérien, existait avant ses locuteurs. Au contraire, c'est parce qu'elle survécut, avec son écriture, très longtemps après Sumer (tout comme le latin et son écriture perdurèrent des milliers d'années après l'Empire romain).

La reconnaissance philologique du sumérien ne commença pas seulement avec la découverte spécifique des tablettes sumériennes. Mais, comme nous l'avons montré, par l'emploi répété, au sein des textes en akkadien, de « mots d'emprunt » non akkadiens, par la dénomination de dieux et de cités qui n'avaient aucun sens en akkadien ou en babylonien. Et bien sûr par l'affirmation positive de l'existence d'écritures antérieures en sumérien, comme Assurbanipal a pu en témoigner. Son attestation fut vérifiée par la mise à jour de tablettes composées dans les deux langues, en akkadien et dans cet autre mystérieux langage : une ligne sur deux, l'écriture donnait l'akkadien puis l'autre langue, etc. (les spécialistes parlent d'écritures « entrelacées » pour définir ces textes bilingues).

En 1850, Edwards Hincks, qui étudiait les déchiffres de Behistun par Rawlinson, suggéra dans une étude savante qu'un « syllabaire » akkadien – la liste de 350 signes cunéiformes, chacun renvoyant à une consonne pleine attachée à une voyelle syllabique – devait avoir évolué à partir d'un précédent ensemble *non* akkadien de signes syllabiques. L'idée (qui dut faire son chemin) fut enfin avérée quand certaines des tablettes d'argile trouvées dans des bibliothèques akkadiennes se révélèrent n'être pas autre chose que des *dictionnaires* « *syllabaires* » *bilingues* – des listes : d'un côté de la tablette, un signe cunéiforme dans le langage inconnu, de l'autre une liste de correspondances en akkadien (avec, en addition, la notation de la prononciation et le sens, *Fig. 29*). Sous forme de tout-en-

un, l'archéologie avait obtenu *le dictionnaire d'une langue étrangère* ! En plus des tablettes gravées sous forme de dictionnaires, les pseudo-syllabaires – une série d'autres tablettes bilingues – servirent d'outils inestimables pour déchiffrer l'écriture et la langue sumériennes.

En 1869, Jules Oppert, devant l'assemblée de la Société française de numismatique et d'archéologie, souligna que le titre royal de « Roi de Sumer et d'Akkad », mentionné au hasard de tablettes, traduisait l'appellation du peuple qui avait précédé les Assyriens et Babyloniens « akkadophones » : il suggéra **Sumériens**. On garda cette appellation par la suite – quoique la tendance actuelle, pour les musées et les médias, soit d'intituler leurs expositions, programmes et articles à l'aide de l'adjectif « babylonien », ou, mieux, « babylonien ancien », de préférence au peu familier « sumérien ». Alors que pratiquement tout ce que nous considérons comme primordial dans le développement d'une civilisation provient des Sumériens, beaucoup de nos compatriotes demandent encore, après un léger silence, « Qui ça ? », quand ils entendent le mot « sumérien »...

L'intérêt porté à Sumer et aux Sumériens constitua une rupture aussi chronologique que géographique : du premier au deuxième millénaire av. J.-C., on glissa aux troisième et quatrième millénaires, et du nord et du centre de la Mésopotamie, au sud. Ces anciens sites enfouis ne se manifestaient pas seulement par l'existence des nombreux tertres éparpillés sur les terres plates limoneuses, des tertres nés de couches d'habitats empilés (les strates). Ils révélaient de plus curieux objets, que les peuplades locales arrachaient des tertres pour les montrer aux voyageurs européens occasionnels. Ce que nous en connaissons aujourd'hui est le fruit de 150 années d'un effort archéologique qui dévoila, à des degrés divers, quelque quatorze sites sumériens anciens majeurs (carte, *Fig. 30*), la quasitotalité de ceux que mentionnaient les anciens textes.



Figure 29

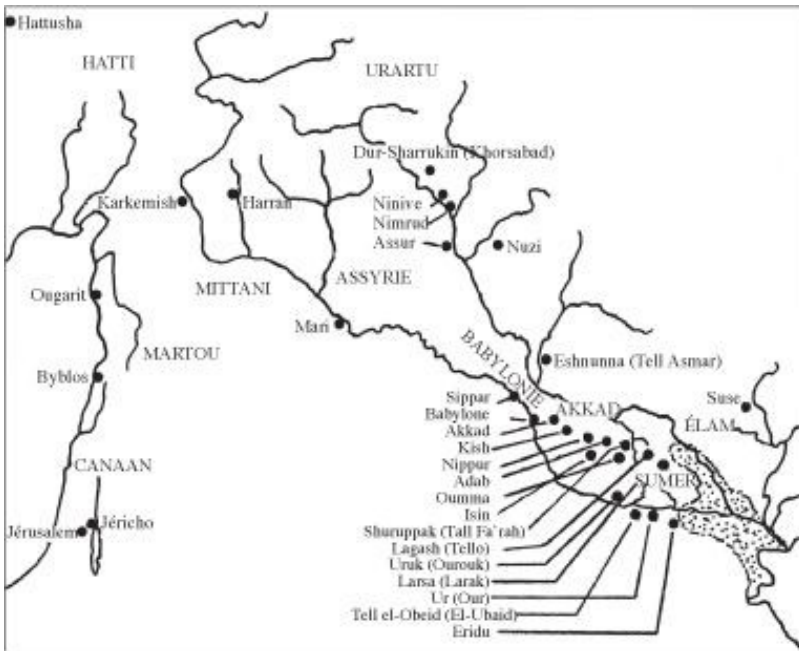


Figure 30



Le champ exploratoire archéologique de Sumer est réputé avoir été systématisé par Ernest de Sarzec à partir de 1877. Il était alors vice-consul à Basra, ville portuaire du sud de l'Irak, sur le golfe Persique. (Des rumeurs, à l'époque, prétendirent que, fasciné par le trafic commercial des trouvailles, il n'y voyait que l'intérêt de dénicher des objets pour les vendre.)

Il commença ses fouilles sur un site localement dénommé *Tello* (« le tertre »). Les découvertes se révélèrent si

importantes – elles prirent aussitôt le chemin du Louvre, à Paris, où elles remplirent des galeries entières –, si inépuisables, que les équipes françaises d'archéologues se relayèrent sur le site durant *plus de cinquante ans*, jusqu'en 1933.

Tello s'avéra le quartier sacré, le *Girsu*, d'un grand centre urbain, **Lagash**. Les couches archéologiques montrèrent qu'il fut occupé sans discontinuer pratiquement depuis 3800 av. J.-C. Des basreliefs muraux datés d'une période dite « dynastique précoce », des pierres sculptées porteuses d'inscriptions soignées en cunéiforme sumérien (*Fig. 31*), et un beau vase d'argent présenté par un roi, Entenema, à son dieu (*Fig. 32*), prouvent une culture sumérienne millénaire de haute tenue. Et pour couronner le tout, l'on trouva plus de 10 000 tablettes d'argile gravées dans la bibliothèque de la cité (nous reviendrons sur leur importance).



Figure 31



Figure 32

Des inscriptions et des textes listaient une suite ininterrompue de rois de Lagash, des environs de 2900 à 2550 av. J.-C. – une monarchie sans solution de continuité de près de sept siècles. Tablettes et plaques commémoratives attestaient de la réalisation de grandes constructions, de complexes d'irrigation et de canaux (en les attribuant aux rois qui les avaient entrepris). Elles gardaient trace d'échanges commerciaux avec des pays lointains, sans omettre les conflits avec les cités proches.

Fort surprenantes semblèrent les statues et les inscriptions d'un roi nommé Gudea (env. 2 400 av. J.-C., *Fig. 33*) sur lesquelles il décrivit les circonstances miraculeuses qui présidèrent à l'édification d'un complexe religieux dédié au dieu Ningirsu et à sa parèdre, Bau. Le chantier, que l'on détaille plus loin, bénéficia d'instructions divines délivrées dans de bien mystérieuses circonstances où entrèrent des alignements astronomiques, une architecture raffinée, l'import de matériaux rares depuis de lointains horizons, le savoirfaire d'un calendrier, des rituels précis – le tout quelque 4 300 ans

dans le passé. Les découvertes de Lagash ont été résumées par leur dernier explorateur français, André Parrot, dans un livre intitulé *Tello, vingt campagnes de fouilles (1877-1933)*, paru en 1948.

À quelques kilomètres au nord-ouest des tertres de Lagash, on localisa un autre tertre, dit Tell el-Madineh. Les Français y jetèrent un œil, mais n'y trouvèrent pas grand-chose à exhumer : l'ancienne cité qui gisait là avait été, à une certaine époque, complètement détruite par le feu. Quelques restes, pourtant, permirent de déterminer cette cité antique : **Bad-Tibira**. Son nom en ancien sumérien pouvait être rendu par « Le mur des métallurgistes ». Des trouvailles ultérieures en attestèrent : Bad-Tibira fut effectivement identifié comme un centre de travail des métaux.



Figure 33

Une dizaine d'années après le début des fouilles de Sarzec à Lagash, un acteur majeur nouveau apporta son renfort à la mise à jour de Sumer : l'Université de Pennsylvanie à Philadelphie. On avait établi, à partir des fouilles antérieures en Mésopotamie, que le centre religieux majeur de Sumer était la ville de **Nippur** [Nippour]. En 1887, un professeur d'hébreu à l'université, John Peters, réussit à obtenir un soutien académique pour le centre universitaire et le concours financier de particuliers donateurs pour monter une « expédition archéologique » en Irak dans le but de trouver Nippur.

Sa localisation ne semblait pas difficile à conjecturer : au centre géographique du sud mésopotamien, un immense tertre aussi visible que le nez au milieu du visage dominait de ses vingt mètres la plaine limoneuse. Les autochtones l'appelaient *Niffar*. Il correspondait au cadre de référence de l'ancienne Nippur, « Nombri de la Terre ». L'expédition de l'Université de Pennsylvanie y mena à bien quatre campagnes de fouilles, de 1888 à 1900. D'abord sous la direction de John Peters, puis sous l'autorité d'Hermann Hilprecht, un assyriologue, allemand de naissance, chercheur de réputation internationale.

Les archéologues le confirment, Nippur fut occupée en continu du *sixième millénaire av. J.-C.* jusqu'aux alentours de l'an 800. Les fouilles débutèrent par le quartier sacré, dont l'emplacement – incroyable mais vrai – fut révélé par un plan de ville millénaire gravé sur une grande tablette (*Fig. 34*, transcription et traduction). Les restes d'une haute ziggourat (pyramide à degrés) dans le périmètre sacré (reconstitution, *Fig. 35*) montraient sa domination sur la ville. Son nom : **E.kur** (« La Maison semblable à la montagne »). Il s'agissait du plus vaste temple dédié au dieu majeur de Sumer, **En.lil** (« Seigneur de l'Autorité »). Le temple comptait une chambre intérieure, expliquent les inscriptions, où étaient conservées les « Tablettes des destinées ». Plusieurs textes la décrivent comme le cœur du **Dur.An.Ki**. (« Le Lien Ciel-Terre ») – le

centre de commande et de contrôle où le dieu Enlil établissait la connexion de la Terre avec les cieux.

Le bilan des expéditions de Nippur, que d'aucuns ont qualifié de « sans précédent », comptabilise entre autres près de 30 000 tablettes (ou fragments) d'argile issues de la bibliothèque d'un quartier de la ville qui passe pour avoir été réservé aux écritures et à la science, le périmètre sacré inclus. Hilprecht prévint de publier pas moins de vingt tomes consacrés aux textes majeurs des tablettes, dont beaucoup d'inspiration « mythologique », et d'autres consacrés aux mathématiques et à l'astronomie, datés du troisième millénaire av. J.-C. Parmi les écrits de Nippur transcrits, traduits et publiés figure un vestige du **récit original sumérien du Déluge**, où le « Noé » se nomme **Ziusudra** (« [Celui] dont la vie est prolongée ») – l'homologue de l'Akkadien *Utnapishtim*.

Selon cette inscription sumérienne (que les exégètes connaissent sous sa référence CBS-10673), c'est le dieu Enki qui révèle à son fidèle disciple Ziusudra un « secret des dieux » – qui est qu'à l'instigation d'un Enlil courroucé, les dieux avaient décidé de « détruire la semence de l'humanité par le Déluge » sur le point de frapper. Et Enki (le « Cronos » des *Fragments de Bérose*) donna consigne à Ziusudra (le « Xisuthros » de Bérose) de construire le bateau salvateur.

Au final, les plans de l'expédition universitaire tournèrent court. Peters se mit à déverser un torrent d'accusations à l'encontre d'Hilprecht, soupçonné d'attribuer des « provenances » (emplacements) trompeurs aux trouvailles annoncées. Il aurait passé un accord avec le sultan turc de Constantinople (Istanbul) au terme duquel il lui réserverait la plupart des objets – d'où spoliation de l'Université de Pennsylvanie à Philadelphie – moyennant, de la part du sultan, quelques « largesses » au profit de la collection privée d'Hilprecht. La controverse fit rage de 1907 à 1910, divisa les plus hautes autorités philadelphiennes et fit les

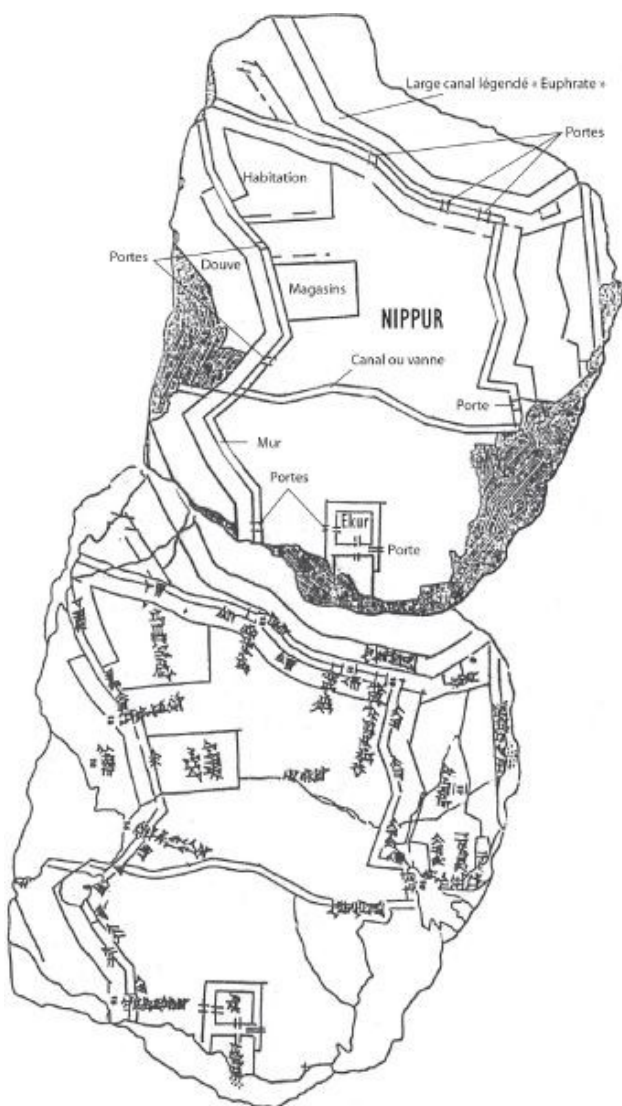


Figure 34

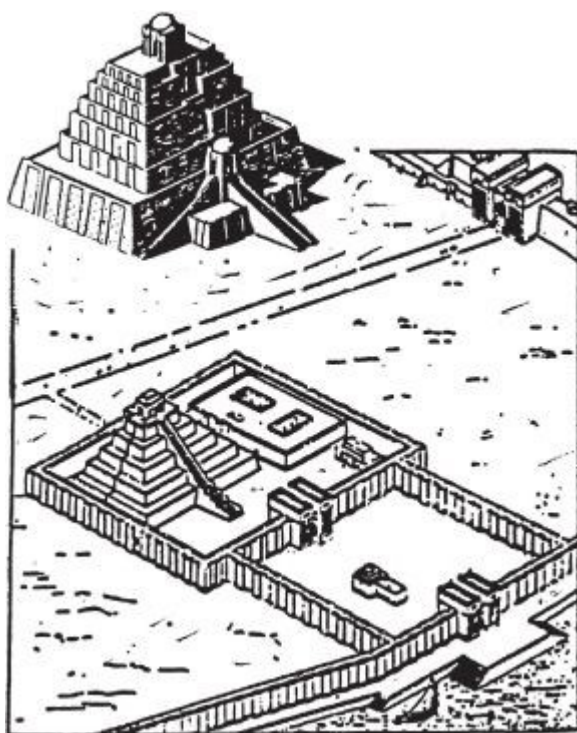


Figure 35

gros titres du *New York Times*. Une commission d'enquête formée au sein de l'université finit par estimer les accusations de fautes professionnelles à l'encontre d'Hilprecht « sans fondement ». Mais dans les faits, bon nombre des tablettes nippuriennes se retrouvèrent bel et bien à Constantinople/Istanbul. Et la collection privée d'Hilprecht débarqua à Iena, sa ville universitaire en Allemagne.

L'Université de Pennsylvanie, par le biais de son musée archéologique, ne retourna à Nippur qu'après la seconde guerre mondiale, à l'occasion d'une expédition jumelée avec

l'Institut oriental de l'Université de Chicago. La querelle Peters-Hilprecht demeure aux yeux des historiens une rupture majeure pour l'archéologie proche-orientale. Mais sous l'empire de la loi des conséquences imprévisibles⁶, toujours à l'œuvre, elle donna lieu en fin de compte à l'un des plus formidables progrès pour la sumérologie en offrant son premier job à un jeune épigraphiste, Samuel Noah Kramer : lequel devint un « sumérologue » éblouissant.



Les fouilles de Lagash et de Nippur, au prix de continuel efforts archéologiques année après année après année, mirent au jour des centres urbains majeurs, rivaux en taille des sites babyloniens et assyriens du nord, alors même que ceux de Sumer étaient plus vieux de mille ans et davantage. La présence de quartiers sacrés entourés de murs, tous dotés d'une ziggourat gratte-ciel, montrait la maîtrise d'une technologie de construction antérieure aux Babyloniens et aux Akkadiens auxquels elle servit de modèle. Les ziggourats – littéralement « Ce qui s'élève haut » – se dressaient en plusieurs plates-formes (d'ordinaire sept) jusqu'à des hauteurs qui pouvaient atteindre quatre-vingt-dix mètres. Elles étaient construites à partir de deux sortes de briques de terre, séchées au soleil pour le gros œuvre en hauteur, et cuites au four pour assurer la rigidité aux escaliers, aux appareils d'architecture extérieurs, aux avancées en saillie. Taille, forme et courbure des briques s'adaptaient à leur fonction. Elles étaient jointoyées au bitume en guise de mortier. (Des tests récents en laboratoire montrent que des briques de terre cuites au four sont cinq fois plus résistantes que des briques séchées au soleil.)

Les ziggourats dégagées ont confirmé à la lettre les descriptifs bibliques dans *Genèse* 11, 1-4 des méthodes de construction des colons sur la terre de Shine'ar après le

Déluge:

Et toute la terre était d'un seul langage
et d'une seule allocution.

Et il arriva que, comme ils voyageaient partis de l'Est,
ils trouvèrent une plaine dans le pays de Shinar,
et ils y demeurèrent.

Et ils se dirent l'un l'autre :

Allons, faisons des briques, et cuisons-les bien au feu.

Et ils avaient la brique à la place de pierre,
et ils avaient le bitume pour mortier.

Et ils dirent : *Allons, bâtissons-nous une ville et une
tour,*

dont le sommet puisse atteindre jusqu'au ciel [...]

Dans des pays comme Canaan où l'on utilisait la pierre pour bâtir et où la chaux sert toujours de mortier dans la mesure où le bitume fait défaut, l'allusion aux briques, à leur technique de fabrication (« cuisons-les bien au feu ») et au bitume (que le sol exsude dans le sud mésopotamien) montre une connaissance extraordinaire et remarquablement détaillée des événements qui se sont déroulés dans une contrée dépourvue de pierre comme Sumer. En déblayant le passé de Sumer, les pelles des archéologues ont légitimé la Bible.

Au-delà des réussites technologiques des habitants de la plaine entre Euphrate et Tigre – la roue et le chariot, le four, la métallurgie, les médicaments, le textile, les vêtements de couleur, les instruments de musique –, innombrables sont les « inventions » qui signent encore toute civilisation avancée. Listons-les : un système mathématique qualifié de « sexagésimal » (base 60), d'où est sorti le cercle de 360°, une mesure du temps où nuit et jour sont divisés en « deux fois 12 heures », un calendrier lunaire de 12 mois où s'intercale à juste titre un 13^e mois glissant, la géométrie, des unités de distance, de poids et de capacité, une astronomie avancée au fait du système planétaire, sidéral, zodiacal et des constellations, des

codes de lois et des cours de justice, des systèmes d'irrigation, des réseaux de transport avec leurs stations-service, la danse, la musique (et les notes musicales), jusqu'aux impôts – le tout lié à une organisation sociale de forme monarchique et à une religion structurée autour de temples aux fêtes imposées et à la prêtrise spécialisée. À quoi s'ajoutent des écoles de scribes, des bibliothèques liées au temple et au pouvoir royal, autant d'indicateurs d'effarants degrés d'avancement intellectuel et littéraire.

Le sumérologue Samuel Noah Kramer, dans un livre d'avantgarde, *L'histoire commence à Sumer* (1956), décrit vingt-sept de ces « premières fois⁷ », dont le commencement de la légalité, le commencement des idéaux moraux, le commencement de l'Histoire, le commencement de la chanson d'amour, le premier « Job », etc. – tous tirés des tablettes d'argile écrites sumériennes. Les dernières trouvailles d'objets et de représentations imagées soulignent et confirment cette large moisson de textes.

La prise de conscience, en Europe et sur le continent américain, de telles réalités, a contribué à accélérer l'exploration de Sumer. Plus les archéologues fouillent, plus ils s'enfoncent dans le temps.

Le site de Bimaya fut dégagé par une expédition organisée par l'Université de Chicago. Il correspondait à l'ancienne cité sumérienne nommée **Adab**. On y trouva des ruines de temples et de palais, et des objets porteurs d'inscriptions votives. Quelques-unes révélèrent le nom d'un roi d'Adab, Lugal-Dalu, qui régna vers 2400 av. J.-C.

Au cœur de tertres groupés autour du lieu-dit Tell Uhaimir, des archéologues français découvrirent l'antique ville sumérienne de **Kish** et les ruines de deux ziggourats. Elles avaient la particularité d'avoir été construites à l'aide de briques plano-convexes. Une tablette porteuse d'une écriture sumérienne précoce délivra le nom du dieu auquel était dédié le temple, **Ninurta**, le fils guerrier d'Enlil. Les ruines les plus anciennes, attribuées à la toute première dynastie, comptaient

un palais de taille « monumentale ». Il était à colonnes, chose rare à Sumer. On exhuma à Kish des vestiges de chariots et d'objets métalliques. Les inscriptions identifièrent deux rois, Mes-alim et Lugal-Mu. On data plus tard leurs règnes du troisième millénaire.

Après la première guerre mondiale, les travaux reprirent à Kish sous la direction du Field Museum de Chicago et du Musée Ashmole d'histoire naturelle d'Oxford. Parmi leurs collections figurent les tout premiers exemples d'impressions à partir de cylindres. (En 2004, le Field Museum lança le projet de rassembler, sous forme de numérisation informatique, plus de 100 000 objets en provenance de Kish, jusque-là dispersés entre Chicago, Londres et Bagdad.).



Au cours des années 1880, un site nommé Abu Habbah attira l'attention de L. W. King, du British Museum, à l'occasion de la mise en vente d'« intéressantes tablettes » arrachées au site par des clandestins du coin. Son collègue Theophilus Pinches identifia sans erreur le site à l'antique **Sippar** – la ville même du dieu Shamash qu'avait mentionnée Bérose dans son récit du Déluge !

L'endroit avait été brièvement fouillé par l'assistant de Layard, Hormuzd Rassam. L'une des trouvailles les plus connues y avait été une grande tablette de pierre représentant le dieu Shamash, pas moins, assis sur son trône à baldaquin (*Fig. 36*). La mention d'accompagnement nommait le roi qui se présentait au dieu : Nabuapla-iddin. Il avait rénové le temple de Shamash à Sippar, on était au IX^e siècle av. J.-C.

Les deux tertres de la ville furent passés au peigne fin dans les années 1890 par une expédition jumelée entre le Deutsche Orient Gesellschaft et le Service des antiquités ottomanes. Elle donna lieu, non seulement à la découverte

d'une profusion de tablettes non dispersées – que se partagèrent Berlin et Constantinople –, mais en outre à celle de quelques bibliothèques riches des plus vieux documents aux plus curieux rangements : les tablettes étaient conservées dans des « casiers » ménagés dans le mur de briques de terre, et non (comme plus tard) sur des étagères. Les œuvres de la bibliothèque incluait des tablettes où le colophon (l'équivalent de « l'achevé d'imprimé » moderne) expliquait qu'il s'agissait là de copies de tablettes plus anciennes venues de Nippur, de la ville d'Agadé et de Babylone – ou bien trouvées sur place. *Parmi elles, figuraient des tablettes tirées du texte **sumérien** du Atra-Hasis !*

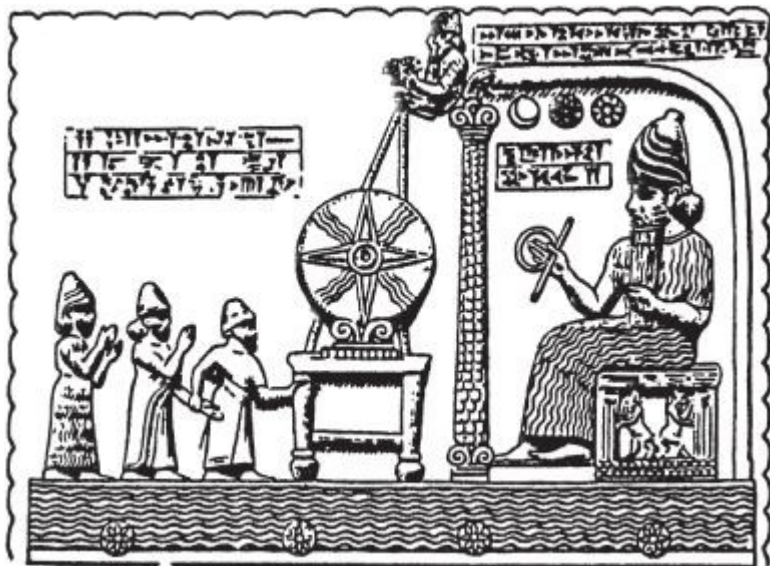


Figure 36

Avons-nous affaire à un indice qui suppose que Sippar fut très tôt un dépôt d'écrits, comme le suggère Bérose ? Impossible de trancher, sinon en citant à nouveau Bérose : en

premier lieu, « Cronos » ordonna à Xisuthros « *de creuser un trou* et d'ensevelir tous les récits des commencements, de la poursuite et de la fin dans la cité du dieu Soleil [Shamash], à Sippar ». Puis les survivants au Déluge « retournèrent à Babylone, exhumèrent les écrits de Sippar, fondèrent bien des cités, bâtirent bien des lieux de culte, puis rétablirent Babylone». Le stockage centralisé sous forme de casiers creusés pouvait-il être une réminiscence de l'injonction de « creuser des trous » pour préserver les tablettes les plus anciennes ? Nous sommes condamnés à nous en tenir aux suppositions...

À Sippar, le récit du Déluge commença à se teinter de *quelque réalité*. Mais ce n'était qu'un début.

La décennie qui a précédé la première guerre mondiale a vu des archéologues allemands, sous les auspices de la Deutsche Orient Gesellschaft, commencer à fouiller un site que, sur place, l'on nomme Fara. Il s'agissait d'une grande ville sumérienne, **Shuruppak**, fondée bien avant l'an 3000. Parmi ses équipements remarquables, des immeubles réservés, sans aucun doute, à des services publics, dont des écoles avec leurs gradins intégrés de briques séchées. Les contenus de monceaux de tablettes éclairaient sur la vie au quotidien, sur la façon d'appliquer les lois, sur la propriété privée des habitations et des champs – bref, le reflet de la vie urbaine il y a cinq mille ans. Les tablettes affirment que cette cité sumérienne eut une devancière prédiluvienne – un site qui joua un rôle clé dans les événements du Déluge.

Les découvertes, cette fois, sont marquées par un nombre inhabituel de *cylindres-sceaux* ou leurs déroulés imprimés – une invention spécifiquement sumérienne qui fut, tout comme l'écriture cunéiforme, adoptée par l'ensemble des territoires anciens. Ils consistaient en cylindres (de 2,5 centimètres à un peu plus de 5 de long pour la plupart) taillés dans une pierre (souvent semi-précieuse) sur laquelle l'artisan gravait un dessin avec ou sans mention écrite (*Fig. 37*). Le « truc », c'était de graver le tout à l'envers, à la façon d'un

négatif, de telle façon que, roulée sur de l'argile molle, l'image ressortît positive – une « rotative » avant l'heure. On nomma « sceaux » ces œuvres d'art cylindriques en raison de leur fonction : le propriétaire du sceau l'apposait sur un morceau d'argile fraîche qui scellait un chargement d'huile ou de vin, ou sur une enveloppe d'argile pour authentifier la lettre sur tablette qu'elle contenait. Quelques impressions de sceau avaient déjà été dénichées à Lagash, porteuses du nom de leur propriétaire. Mais celles de Fara/Shuruppak se montaient à plus de 1 300, dont certaines plus anciennes dans le temps.



Figure 37

Mais le caractère le plus extraordinaire de la découverte de Shuruppak fut Shuruppak elle-même, puisque, selon la Tablette XI de la version akkadienne de l'*Épopée de*

Gilgamesh, elle était la ville d'Utnapishtim, le « Noé » du Déluge ! C'est là que le dieu Enki révéla à Utnapishtim le secret du Déluge à venir et lui donna pour instruction de construire le bateau de la survivance :

Homme de Shuruppak, fils d'Ubar-Tutu,
Jette ta maison à bas, construis un navire !
Abandonne tes biens, cherche à te sauver !
Renonce à ce qui t'appartient, garde-toi en vie !
À bord du navire, emporte avec toi la graine de tout ce
qui vit.
Ce navire tu construiras –
Ses dimensions mesureras.

(Enki, rappelons-le, fut décrit comme celui qui trahit le secret de l'arrêt des dieux, y compris dans la version sumérienne antérieure.)

La découverte de Shuruppak et des documents que contenait la cité, en parallèle avec les trouvailles réalisées à Sippar, firent basculer le récit du Déluge : du statut de légende et de « mythe », il passa à celui de réalité matérielle. Dans *Divine Encounters*⁸, j'avais conclu, en m'appuyant sur les documents anciens et les avancées scientifiques modernes, que le Déluge avait consisté en un colossal raz de marée qu'avait déclenché le glissement de la banquise antarctique du continent sous-jacent.

La première guerre mondiale (1914-1918) mit un coup d'arrêt à cette exploration et aux autres, entreprises au Proche-Orient, territoire sous autorité de l'Empire ottoman avant son démembrement d'après-guerre. La Mésopotamie fut laissée aux mains de fouilleurs autochtones – qu'il s'agisse de chercheurs officiels ou (en plus grand nombre) de clandestins. Une partie des objets finirent bien au Musée de l'Orient ancien de Constantinople/Istanbul, preuve que, durant les années de guerre, des fouilles avaient été menées à Abu Habbah, l'ancienne Sippar. Mais il restait tant à explorer que plusieurs

fouilles se sont poursuivies au cours des années 1970 – presque un siècle après les premières.



Une série d'explorations suivies avec détermination, entamées à la fin de la première guerre mondiale et continuées jusqu'au second conflit planétaire de 1939 (puis reprises en 1954), concernent un site du sud sumérien, aujourd'hui Warka – *mais en fait l'Uruk de l'épopée de Gilgamesh, l'Erech de la Bible !*

Forts d'une technique de fouille qui consiste à opérer une coupe verticale à travers toutes les couches de terrain, les archéologues allemands dépêchés par la Deutsche Orient Gesellschaft étaient à même d'apprécier d'un seul coup d'œil les occupations du site et son histoire culturelle – depuis la dernière occupation à partir du sommet jusqu'à la fondation de la cité *au 4^e millénaire av. J.-C.* pour la plus basse couche. Depuis toujours, au moins à partir de 3800 av. J.-C., il est patent que tous les pouvoirs, à commencer par les Sumériens, les Akkadiens, les Babyloniens et les Assyriens, puis les Perses, les Grecs et les Séleucides, tous ont voulu marquer leur passage à Uruk. Uruk, à l'évidence, constituait un carrefour très particulier.

C'est là que les archéologues allemands furent confrontés à plusieurs « premières fois » – les premiers exemples d'une poterie colorée cuite dans un four, le premier témoignage de l'utilisation d'un tour de potier, les premiers objets en alliage de métal, les premiers cylindres-sceaux, et les premières inscriptions dans une écriture par pictogrammes d'avant le cunéiforme. Autre précédent : une chaussée constituée de blocs d'une pierre calcaire, cas inhabituel d'usage de pierres plutôt que de briques de terre séchée pour la construction – inhabituel dans la mesure où les pierres devaient être acheminées depuis des montagnes situées à plus

de quatre-vingts kilomètres à l'est. Les archéologues décrivirent certains des édifices de pierre de la ville comme de « proportions monumentales ».

Une muraille massive ceignait la cité – les archéologues suivirent sa trace sur une longueur de plus de dix kilomètres. Elle entourait les deux parties de la ville – une zone résidentielle et le quartier sacré où les chercheurs identifièrent la plus ancienne ziggourat, une plate-forme élevée par degrés, support d'un temple. Quand ils la mirent au jour, ils se trouvèrent plutôt face à un tertre qui révéla au moins sept couches de reconstructions. Au sommet, une plate-forme artificielle supportait un temple, *E. Anna* (« Maison/Demeure d'Anu »), que les archéologues connaissaient aussi sous l'appellation de Temple blanc pour la bonne raison – encore un phénomène inhabituel, une « première » – qu'il était peint en blanc (*Fig. 38*, reconstitution). Les ruines de deux autres temples jouxtaient *E. Anna*. L'un, revêtu de rouge, était dédié à la déesse **In.anna**, « La Bien-aimée d'Anu » (plus connue sous son appellation tardive akkadienne d'*Ishtar*). L'autre temple adossé avait été consacré à la déesse Ninharsag.

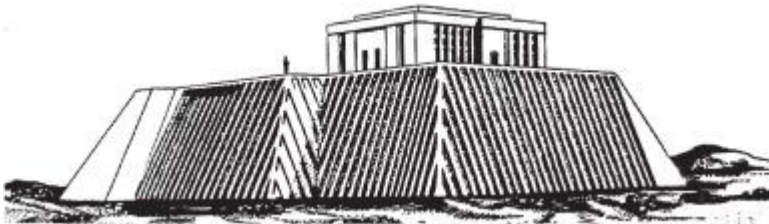


Figure 38

Il ne faisait aucun doute que **les pelles des archéologues eussent rendu à la lumière la ville de Gilgamesh**, monarque de la cité vers 2750 av. J.-C. (voire antérieurement, selon une autre chronologie). La ville ressuscitée par les archéologues faisait écho littéralement aux

mots mêmes de l'*Épopée de Gilgamesh* :

En souvenir de tout son labeur, il [Gilgamesh]
Grava sur une colonne de pierre :
D'Uruk il éleva le rempart, le mur il bâtit,
Du béni E. Anna, il fit le sanctuaire.
À son mur du dehors, telle une ceinture de cuivre,
tu porteras attention,
Son mur intérieur, à nul autre égal,
Tu admireras !
À la plate-forme, faite d'or,
tu jetteras le regard.
Sur les murs d'Uruk
tu monteras et les parcourras,
E. Anna approcheras comme la maison d'Ishtar.

Parmi les « petites trouvailles » de la couche correspondant à 3200-2900 av. J.-C., des objets sculptés que le Musée d'Irak de Bagdad étiqueta comme « découvertes lauréates » : la tête grandeur nature d'une femme (*Fig. 39*), surnommée « Femme d'Uruk » – l'artiste l'avait à l'origine dotée d'une coiffe d'or et d'yeux en pierres précieuses. Et un grand vase d'albâtre sculpté (presque un mètre de haut), orné d'une procession d'adorants porteurs de dons pour une déesse. L'ensemble portait l'art sumérien vieux de plus de 5 000 ans à la hauteur de la beauté de la sculpture grecque, 2 500 ans plus tard !

Tout à fait au sud de Sumer, là où le Tigre et l'Euphrate se rejoignent en une zone marécageuse bordant le golfe Persique, le site d'Abu Shahrain avait attiré l'attention du British Museum dès 1854. L'un de ses experts, J. E. Taylor, avait remis un rapport après les premiers creusements. Il concluait à l'« impuissance » de l'effort « de conduire à des résultats significatifs ». Il tint à rapporter avec lui quelques-unes des « insignifiantes » trouvailles – quelques briques de terre inscrites. Cinquante ans plus tard, deux assyriologues

français conclurent à partir de ces briques que le site en question était l'ancienne **Eridu**. Son nom signifiait « La Maison construite au Lointain ». **Elle était la première cité de Sumer.**



Figure 39

Il fallut deux guerres mondiales et l'intervalle de temps entre les deux pour que fussent mises en œuvre sur le site les premières fouilles méthodiques et continues, sous l'autorité de la Direction générale des antiquités d'Irak. Au fur et à mesure de leurs manœuvres de dégagement des couches d'occupation, une après l'autre, la plus récente tout en haut et la plus ancienne tout en bas, les archéologues ne découvrirent pas moins de dix-sept niveaux audessus du premier. Leur compte à rebours suivit le creusement : 2500, 2800, 3000, 3500 av. J.-

C. Quand les pioches atteignirent les fondations du premier temple d'Eridu, le « compteur » s'arrêta à 4000 avant notre ère environ. En dessous, les chercheurs tapaient dans un sol vierge.

Le temple originel de la cité, tant de fois reconstruit, avait été bâti en briques de terre cuite. Il prenait appui sur une plate-forme faite de main d'homme. Sa salle d'entrée centrale affectait une forme rectangulaire, flanquée de chaque côté dans sa longueur de plus petites salles – selon un modèle qu'allaient respecter les temples à venir au cours des millénaires. À une extrémité se trouvait un piédestal, peut-être pour supporter une statue. À l'autre, un podium ménageait une zone surélevée. À leur grande surprise, les fouilleurs mirent au jour, à cet emplacement, aux niveaux VI et VII, d'énormes quantités d'arêtes de poisson mêlées à la cendre – de quoi supposer que du poisson y était offert au dieu.

Pas de quoi les surprendre, pourtant : le temple était dédié au dieu sumérien **E.A**, dont le nom se traduit par « Celui dont la demeure sont les eaux ». Lui qui, comme en attestent son autobiographie et autres récits, avait abordé au rivage du golfe Persique à la tête de cinquante *Anunnaki* astronautes, venus sur Terre depuis leur planète. Il était traditionnellement représenté accompagné d'écoulements d'eau (*Fig. 40*). **Et c'était bien le légendaire Oannès**. Comme l'explique le préambule du *Atra-Hasis*, Ea était alors associé à l'épithète **En.ki** – Le Seigneur de la Terre. C'était lui qui avait alerté Utnapishtim/Ziusudra de la survenance du Déluge, lui qui l'avait conduit à construire le navire étanche, lui qui l'avait sauvé.

Tout à fait fortuite, la mise à l'air libre d'Eridu ouvrit la voie à la confirmation archéologique de l'un des « mythes » de Sumer les plus fondamentaux : la venue sur Terre des *Anunnaki*, et la fondation, par leurs soins, **des cités des dieux aux temps prédiluviens**.

En 1914, l'un des premiers « sumérologues », Arno Poebel, rendit publics les surprenants contenus d'une tablette

rangée dans une boîte à débris, cataloguée CBS-10673 dans les



Figure 40

collections du musée de l'Université de Philadelphie. Ces restes de moins de la moitié du *récit original du Déluge sumérien* offraient à l'avers la partie inférieure de trois colonnes de textes. Au revers, le haut des colonnes IV-VI.

Les lignes de la dernière section content la façon dont Ziusudra fut prévenu par avance (par le dieu Enki) de la survenue du Déluge, et des instructions qu'il reçut pour construire un bateau, comment l'avalanche d'eau se déchaîna pendant sept jours et sept nuits, puis la façon dont les dieux conduits par Enlil accordèrent à Ziusudra « la vie, à l'égal d'un dieu » – d'où son nom, « Celui dont les jours furent prolongés ».

Les colonnes I-III de l'avers, pourtant, élargissent considérablement le conte. Le texte décrit les circonstances du

Déluge et les événements qui l'ont précédé. Mais oui. L'on revient à l'âge où les Anunnaki s'en étaient venus sur Terre

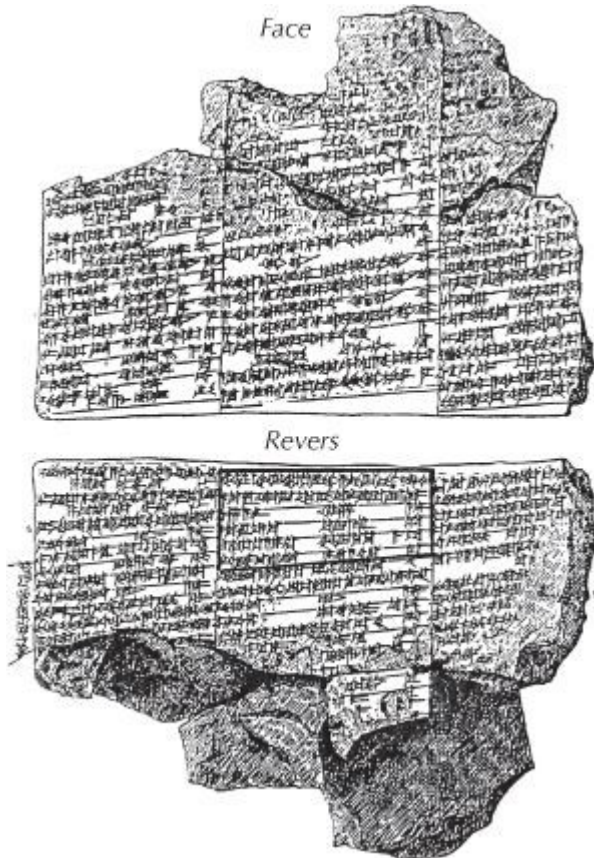


Figure 41

pour s'installer dans l'**Edin** – un conte que certains ont eu envie de surnommer *La Genèse d'Eridu*. C'est à cette époque très reculée, affirme le texte (en colonne II), quand les

Anunnaki avaient instauré la « royauté » venue du Ciel, que cinq cités des dieux furent créées :

Après que le [...] de la royauté
fut apportée du Ciel,
Après que la noble couronne et le trône royaux
furent du Ciel reçus,
[...] parfait le [...]
[...] fondèrent [...] des cités dans [...],
leur donnèrent leurs noms,
leur assignèrent leurs places parfaites :

La première de ces cités, Eridu,
Au chef, Nudimmud, fut donnée.
La deuxième, Bad-Tibira, il donna à Nugig.
La troisième, Larak, fut donnée à Pabilsag.
La quatrième, il donna au héros Utu,
La cinquième, Shuruppak, à Sud fut donnée.

Apprendre que, peu de temps après leur arrivée sur Terre – mais bien avant le Déluge –, les Anunnaki ont établi cinq fondations, devient une énorme révélation. Que soient cités les noms des villes et de leurs dieux totems est vraiment étonnant. Mais ce qui dépasse l'imagination face aux listes des villes et des dieux, c'est que *quatre des sites ont été repérés et explorés par des archéologues de notre temps !* À l'exception de **Larak**, dont les ruines n'ont pas été découvertes malgré une localisation approximative confirmée, **Eridu, Bad-Tibira, Sippar et Shuruppak** ont été exhumées. Ainsi, tout comme ont été mis au jour Sumer, ses villes, sa civilisation, émergent comme autant de réalités historiques non seulement le Déluge, mais les événements et les sites qui l'ont devancé.

Les narrations mésopotamiennes affirment que le Déluge a dévasté la terre et tout ce qui se trouvait à sa surface : on est tout à fait fondé à se demander comment ces cités ont pu exister après le cataclysme. La réponse ? Elle est donnée

par ces mêmes récits mésopotamiens. Mais pour la placer en pleine lumière, il nous faut lever les rideaux du temps et de l'obscurité, et révéler la pleine histoire des Anunnaki, « *Ceux qui du Ciel sur la Terre vinrent* ».

Comme d'habitude, ce sont les textes venus du passé qui vont nous donner la clé de l'histoire.

Sur les terres de l'Éden

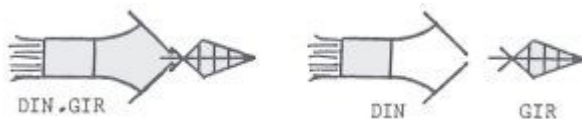
Le nom de **Shumer** par lequel le territoire du sud de la Mésopotamie était connu dans le lointain passé a pour origine les inscriptions akkadiennes liées au royaume de « Shumer et Akkad » –, une entité géopolitique apparue après l'accession au trône du roi de langue sémitique Sargon I (*Sharrukin*, « Le roi vertueux »), comme monarque du Grand Sumer, vers 2370 av. J.-C. (Quand le royaume de David fut partagé après sa mort entre les royaumes de Judée et d'Israël, on surnomma affectueusement le nord de la région, *Shomron*, le « Petit Sumer ».)

Étymologiquement lié au verbe akkadien (et hébreu) « surveiller, garder », le nom de *Shumer* désignait le royaume comme « La terre des veilleurs » ou « La terre des gardiens » – les dieux qui veillent sur l'humanité et qui la protègent. Le mot rejoint le vocable égyptien ancien qui désigne les dieux – **Neteru** –, souché sur le verbe NTR, « garder, surveiller ». La tradition égyptienne dit que les Neteru vinrent en Égypte depuis **Ur-ta**, « La place ancienne » : leur symbole hiéroglyphique était la hache d'un mineur :



NETERU

Avant Sumer et Akkad, quand la terre n'accueillait que les cités des dieux, le site portait le nom d'**E.din** – « La Maison/Demeure des Justes » –, le biblique *Éden*. Mot dérivé du déterminatif *Din.gir* qui précéda le nom des dieux en sumérien. Il signifie « Les Justes/Les Vertueux », sa représentation pictographique traduit leur fusée à deux étages:



Chapitre 5

La royauté venue du Ciel

Les cités – centres urbains où vivent des populations – sont la marque de toute civilisation avancée. La tablette sumérienne qui relate le récit des cinq premières cités sur Terre détermine donc le commencement d'une civilisation avancée sur la planète.

Les cités impliquent : une spécialisation entre production agricole et industrie ; des bâtiments, des rues, des places de marché ; le développement du commerce et des échanges ; les transports et communications ; des archives – la lecture, l'écriture, l'arithmétique. Elles demandent en outre une société organisée et des lois, une hiérarchie administrative, la nomination ou l'onction d'un chef opérationnel. À Sumer, et par la suite pratiquement partout, ce poste était occupé par un **Lu.gal** – littéralement « grand homme », rendu en traduction par « roi ». Les Sumériens gardèrent la trace de ce savoir affirmé et le résumé complet de civilisation dans le terme **Nam.lugal.la**, habituellement traduit par « royauté ». ***Une royauté, affirment les Sumériens, qui, du Ciel, vint sur Terre.***

En qualité d'institution divine, la royauté exigeait, pour se montrer légitime, que le roi fût choisi (en réalité oint) par les dieux. En conséquence, tout au long du monde ancien, la succession royale fut méticuleusement consignée dans des listes de rois. En Égypte, nous l'avons vu, elles étaient orchestrées en dynasties. En Babylonie et en Assyrie, en Élam et en Hatti, en Perse et au-delà – et dans la Bible avec ses deux *Livres des Rois*, les listes des rois passaient en revue les monarques successifs, précisaient la durée de leurs règnes et, à l'occasion, se complétaient d'une brève note biographique. À Sumer, où les rois gouvernaient au travers de nombreuses cités-États, la liste principale s'organisait par cités royales, tout

à tour centres du territoire ou « capitales » nationales, selon les époques – la fonction tournait d'une cité à l'autre. La plus connue, et la mieux préservée, des listes royales de Sumer débute par cette affirmation : « Quand la royauté fut reçue du Ciel... » – elle rejoint les stances d'ouverture du récit des cités divines prédiluviennes que nous avons citées un peu plus haut : « Après que le [...] de la royauté fut apporté du Ciel, après que la noble couronne et le trône royaux furent du Ciel reçus... »

De telles assertions, parlons clairement, ne traduisent pas seulement la volonté de consacrer le statut divin de la royauté. Un point fondamental de l'histoire et de l'enseignement de la doctrine sumérienne stipule que la royauté était *en actes* apportée du Ciel sur Terre, non pas de façon figurée. Et que les **Anunnaki** (« Ceux qui du Ciel sur la Terre vinrent ») entamèrent physiquement leur présence sur Terre par cinq fondations de cités – ce que précise la tablette CBS-10673. Quand bien même le nom du dieu qui dispensa les onctions est omis sur cette tablette, l'on peut affirmer qu'il s'agit d'Enlil, qui vint sur Terre dans le sillage d'Enki – un détail qui transparait dans la phrase : « La première de ces cités, Eridu, au chef, Nudimmud [Ea/Enlil], fut donnée. » Qui plus est, chacun de ceux qui reçurent l'une des cités – Nugig (le dieu de la Lune Nannar/Sin), Pabilsag (Ninurta), Utu (Shamash) et Sud (« Le Soignant », Ninmah) – n'était pas seulement un membre du panthéon sumérien de haut rang, il était apparenté à Enlil. C'est après la venue d'Enlil que l'avant-poste initial d'Enki (Eridu) se vit démultiplié en cinq (puis huit) sites à part entière.

Le lien entre ces premières cités des dieux et l'apport de la civilisation sur Terre en provenance du Ciel est de nouveau établi à travers plusieurs autres documents sumériens consacrés aux événements post-Déluge. Deux d'entre eux sont visibles par quiconque visite le Musée Ashmole d'art et d'archéologie d'Oxford, en Angleterre – musée dont la fondation a été permise par la donation, en 1683, par Elias

Ashmole, de douze « charretées » de pièces de collection, que l'historique officiel du musée décrit comme « une arche de Noé d'objets rares ». La collection originelle se diversifia et s'enrichit au cours des siècles jusqu'à devenir une institution officielle de l'Université d'Oxford. La foule ne se presse pas au portillon : ici, nulle *Mona Lisa* pour attirer les visiteurs ni les documentaristes. Pourtant, au milieu des objets qu'il abrite, figurent deux découvertes archéologiques sans prix d'une extrême importance pour l'histoire de l'humanité et de notre planète. Toutes deux rappellent le Déluge, *alias* la crue de Noé: ***copies ou originaux, elles ne sont autres, à très haut degré de probabilité, que les sources des écrits de Bérose.***

Les deux plaquettes d'argile (cataloguées WB-62 et WB-444 par Stephen Langdon dans ses *Éditions Oxford des textes cunéiformes*, 1923) appartiennent à la collection privée qu'Herbert Weld-Blundell – journaliste britannique, explorateur, archéologue – légua au musée en 1923. WB-444 est la plus connue des deux, car si WB-62 revêt la forme « habituelle » d'une tablette d'argile, WB-444 affecte celle d'un rare, extraordinaire, magnifique prisme à quatre faces, en terre cuite (*Fig. 42*). Sous l'appellation de ***Liste royale sumérienne***, le document explique par le détail comment la capitale de Sumer fut d'abord la cité de Kish avant de trouver élection à Uruk, puis Ur, avant Assouan, comment Kish redevint capitale, fut transférée à Hamazi, puis de nouveau à Uruk et à Ur, et enfin, après tribulations, élut résidence dans une ville nommée Isin. (La dernière mention cite un roi, Utu-Hegal, dont le règne à Uruk est daté de 2120 av. J.-C. – soit il y a plus de 4 100 ans.)

Mais ces rois, et le texte du prisme le montre clairement, n'entamèrent leurs règnes qu'*après* le Déluge, « Après que la royauté fut du Ciel [à nouveau] reçue ». La première portion du prisme donne la liste des rois de cinq cités *prédiluviennes* des dieux, en prêtant à leurs règnes des durées qui laissèrent perplexes les spécialistes. Jugez-en :

Nam.lugal an.ta. e.de.a.ba

[Après que] la royauté fut du Ciel reçue

Erida.ki nam.lugal.la

La royauté était à Eridu

Erida.ki A.lu.lim. Lugal

[à] Eridu, Alulim était roi,

Mu 28 800 i.a

28 800 années il régna ;

A.lal.gar mu 36 000 i.a

Alalgar régna 36 000 ans ;

2 lugal

2 rois

Mu.bi 64 800 ib.a

Leurs 64.800 années régnèrent.

Continuons, mais en nous en tenant à la traduction :

On délaissa Eridu,

La royauté à Bad-Tibira échut.

À Bad-Tibira Enme.enlu.anna régna 43 200 ans ;

Enme.engal.anna régna 28 800 ans ;

Dumuzi, un berger, régna 36 000 ans ;

3 rois régnèrent durant leurs 108 000 ans.

On délaissa Bad-Tibira,

La royauté à Larak échut.

À Larak En.sipazi.anna régna 28 800 ans ;

1 roi régna ses 28 800 ans ;

On délaissa Larak,

La royauté à Sippar échut.

À Sippar, Enme.endur.anna devint roi,

et régna 21 000 ans.

1 roi régna ses 21 000 ans.

On délaissa Sippar,
La royauté à Shuruppak échut.
À Shuruppak, Ubar-Tutu devint roi,
et régna ses 18 600 ans.

5 cités étaient ;
8 rois régnèrent 241 200 ans.
Le Déluge balaya tout.

Après que l'inondation a tout balayé,
[Après que] la royauté [à nouveau] fut du Ciel reçue,
la royauté à Kish échut.
Etc.



Figure 42

Cette transcription courante des premières lignes du WB-444 se trompe sur un point clé : sur le document d'argile original, les chiffres de la durée des règnes sont donnés en *Sars* (on a utilisé le signe numérique de « 3 600 ») : le règne d'Alulim à Eridu n'est pas noté « 28 800 ans », mais « 8 Sars » ; le règne d'Alagar ne fut pas de « 36 600 ans » mais de « 10 Sars », et ainsi de suite jusqu'au terme de la liste des monarques prédiluviens. *L'unité en **Sar** du prisme n'est autre que le **Sarus** de Bérose.* C'est significatif : l'unité *Sar* des règnes ne s'applique qu'aux monarques prédiluviens des cités des dieux. L'unité de compte change pour les nombres ordinaires dans la partie du document intéressant l'après-Déluge.

Pas moins significatif, le constat que cette liste de monarques *dénomme les mêmes cinq premières cités, dans le même ordre, que la tablette CBS-10673.* Mais plutôt que de nommer les dieux dont chacune des cités était le « centre de culte », WB-444 liste les « rois » – administrateurs – de chacune de ces cités. Une étude majeure de William W. Hallo (*Les Cités antédiluviennes*) l'a établi, les deux documents ont fixé une tradition canonique liée au commencement de la civilisation (« royauté ») sur Terre, née à Eridu pour finir à Shuruppak au moment du Déluge.

L'on ne peut pas ne pas remarquer que WB-444 ne mentionne pas le héros du Déluge, Utnapishtim/Ziusudra, parmi les huit rois nommés. Alors que la liste rassemble les cités et les règnes, depuis le commencement à Eridu jusqu'à la finale sous les eaux à Shuruppak, elle se clôt avec Ubar-Tutu et non Ziusudra. Mais comme l'établit clairement la Tablette XI de *l'Épopée de Gilgamesh*, le héros du Déluge, Utnapishtim/Ziusudra, fut le dernier gouverneur de Shuruppak en tant que fils et successeur d'Ubar-Tutu.

Plusieurs autres tablettes similaires, complètes ou fragmentées (dont UCBC-9-1819, Ni-8195, Bagdad-63095), ne laissent guère planer de doute sur l'existence d'un texte sacré

dont furent tirées des copies de copies de copies, et qui a trait aux cités des dieux et de leurs monarques d'avant le Déluge. Dans l'amoncellement de tant de reproductions, erreurs et coupes sont inévitables. Une unique tablette très peu connue est conservée dans une collection privée au Karpeles Manuscript Library Museum à Santa Barbara, en Californie. Elle cite à son tour 8 rois de 5 cités, mais les différentes durées des règnes cumulent « 10 grands Sars + 1 Sar + 600 x 5 », ce qui ne totalise que 222 600 ans.

Les flagrantes omissions de Ziusudra sont corrigées sur une autre tablette (British Museum K-11624). Ce que certains spécialistes ont intitulé *La Chronique dynastique* énumère 9 rois dans les cinq premières cités, à nouveau selon un décompte de *Sar* quelque peu variable – Alulim, 10 (36 000), Alalgar 3 (10 800), au lieu de 28 800, et ainsi de suite. Mais au final, on a une liste correcte avec deux rois à Shuruppak : Ubartutu avec 8 *Sars* (28 800 ans) et Ziusudra avec 18 *Sars* (64 800 ans). Sur cette tablette figurent, après le total de « 5 cités, 9 rois, 98 *Sars* (352 800 ans) », de courtes explications pour le Déluge : « Enlil prit l'humanité en grippe ; la clameur des hommes le privait de sommeil »...

La tablette dont la liste de dix monarques est la plus juste et recoupe Bérose est celle du Musée Ashmole, WB-62. Son unité en *Sar* pour l'énumération d'avant-Déluge épouse le décompte en *Sarus* de Bérose, même si les périodes régnantes diffèrent. Elle s'écarte de WB-444 par la mention de six cités au lieu de cinq dans la liste prédiluvienne, avec l'ajout de **Larsa** (et deux monarques) – soit la nomination complète des dix monarques qui se clôt avec exactitude par Ziusudra au temps du Déluge. Comparer WB-62 aux fragments grecs de Bérose (avec la conversion des *Sars/Sari* en années) accrédite fortement la probabilité qu'elle soit la source majeure.

Laquelle des deux tablettes ainsi criblées est-elle la plus juste ? Sans doute celle qui clôt la liste avec Shuruppak et inclut Ziusudra, plus son père/prédécesseur, est-elle la plus

WB-62		Bérose	
Alulim	67 200	Aloros	36 000
Alalgar	72 000	Alaparos	10 800
[En]kidunu	72 000	Amelon	46 800
[...]alimma	21 600	Ammenon	43 200
Dumuzi	28 800	Megaloros	64 800
Enmenluanna	21 600	Daonos	36 000
Ensipzianna	36 000	Euedorachos	64 800
Enmeduranna	72 000	Amempsinos	36 000
Sukurlam (?)	28 800	Ardates (ou Obartes)	28 800
Ziusudra	36 000	Xisuthros	64 800
10 monarques	456 000	10 rois	120 <i>Shars</i> = 432 000

sûre. En les comptant, la liste affiche dix monarques dans six cités divines. À son tour, la Bible admet dix patriarches antédiluviens. Certes, ils étaient tous donnés pour descendants d'Adam par son petit-fils **Enoch** (« Humain » en hébreu), et non des dieux. Mais qu'ils soient dix et que le héros du Déluge, Noé, arrive en dixième position – comme Ziusudra – renforce l'idée que le décompte de dix monarques est correct.

En dépit des variantes parmi les longueurs des règnes, toutes les tablettes confirment que ces monarques successifs détinrent le pouvoir depuis le temps où « la royauté fut du Ciel reçue » jusqu'à celui où « Le Déluge balaya tout ». En partant du principe que Bérose a transcrit la version la plus fiable, nous concluons de même que son total de 120 *Sars* (432 000 ans) rend compte de la somme combinée des règnes prédiluviens – la durée écoulée entre le moment où « la royauté fut du Ciel reçue » et le Déluge. *Si donc nous parvenions à déterminer l'époque de la survenue du Déluge, nous obtiendrions la date à laquelle les Anunnaki sont venus sur Terre.*

Que le nombre 120 apparaisse dans le préambule biblique du récit du Déluge (*Genèse* 6, 3) ne saurait être une

coïncidence. L'explication habituelle consiste à penser qu'il s'agit de la limite de longévité attribuée par Dieu à l'homme à l'époque du Déluge. Elle est douteuse : la Bible elle-même ne rapporte-t-elle pas dans la foulée que Sem, fils aîné de Noé, vécut après le Déluge jusqu'à l'âge de 600 ans, son fils Arpacschad, 438, dont le fils, Schélach, vécut 433 ans, et ainsi de suite dans un decrescendo de longévité jusqu'aux 205 ans de Tera'h, père d'Abraham, lequel vécut jusqu'à 175 ans ? Au surplus, une lecture attentive du *Livre des Hébreux* montre que *Genèse* 6, 3 énonce que « [...] **ses** années **étaient** de cent vingt ans ». « Étaient » (et non « seront »). Et « ses » peut se comprendre comme se rapportant au décompte de la divinité (en années *Sar* !) de sa propre présence sur Terre depuis son arrivée jusqu'au Déluge. En années terrestres, on obtiendrait 432 000 (120 x 3 600) – un chiffre en adéquation avec les dix-rois/120-Sars de Bérose de la Liste des rois sumérienne.

Une telle réminiscence d'une « ère des dieux » prédiluvienne est de nature à expliquer que le nombre de 432 000 ait été associé à des durées divines à travers de multiples cultures, bien au-delà des frontières de Mésopotamie. Il constitue, entre autres, le cœur des traditions hindoues relatives aux âges (« Yugas ») de la Terre, de l'humanité, des dieux : un caturyuga (« grand yuga ») de 4 320 000 ans était divisé en quatre yugas aux durées diminuées qui étaient l'expression de 432 000 ans – le quadruple Âge d'or (432 000 x 4), le triple Âge du savoir (432 000 x 3), l'Âge double du sacrifice (432 000 x 2), jusqu'à notre ère actuelle, l'Âge de discorde (432 000 x 1). Selon le prêtre égyptien Manéthon, la « durée du monde » était de 2 160 000 ans. Soit cinq ères de 432 000 ans, ou 500 années *Sars* (3 600 x 500 = 2 160 000 ans).

Le « Jour du Seigneur Brahma » de 4 320 000 000 ans équivaut à 1 000 grands yugas – rappel de l'affirmation biblique (*Psaumes* 90, 4) selon laquelle, aux yeux de Dieu, mille ans « sont seulement comme le jour d'hier... » Dans leur *Hamlet's Mill*⁹ (1977), les professeurs Giorgio de Santillana et Hertha von Dechend citent des exemples supplémentaires où

432 000 joue le rôle du « point où le mythe rejoint la science ».



Les avancées scientifiques contemporaines présentées avec précision dans *Genesis Revisited*¹⁰ et *Divine Encounters* m'ont poussé à conclure que le Déluge avait été un immense raz de marée causé par l'effondrement de la banquise dans l'Antarctique. La disparition de ce « quadrilatère de glace », ai-je avancé, fut cause de la fin de l'ère glaciaire il y a près de 13 000 ans.

(Le continent Antarctique ne fut découvert qu'en 1820. Il était pourtant bel et bien représenté sur les cartes de l'amiral turc Piri Reis dès 1513. Comme je l'ai montré dans *Divine Encounters*, l'effondrement de la banquise explique par la même occasion l'énigme d'autres représentations anachroniques sur les *mapas mundi*, telle celle de 1531 d'Orontius Finaeus [Fig. 43], qui montre le continent Antarctique [encadré droit] comme vu du ciel et **libre de glace** [encadré gauche]. Les contours du continent Antarctique sous sa chape de glace ne furent dessinés par radar et par d'autres moyens techniques modernes qu'en 1958.)

La fin brutale de l'ère glaciaire a fait l'objet de bien des études. Dont une grande enquête menée au cours de l'année internationale de géophysique de 1858. Ces investigations confirmèrent à la fois l'issue soudaine de l'Âge des glaces en Antarctique et sa survenue – il y a environ 13 000 ans –, mais elles furent incapables d'expliquer les causes du phénomène. Des études additionnelles récentes apportent ces conclusions : l'analyse des températures du passé (*Nature*, février 2009) montre que le réchauffement, à la fin de l'ère glaciaire, relativement graduel au Groënland (Atlantique nord), s'avéra « rapide, abrupt » en Antarctique (Atlantique Sud). Une autre étude consacrée aux niveaux des mers (publiée par *Science*, 6

février 2009), tout en confirmant l'effondrement soudain de la banquise antarctique, conclut que, compte tenu de la topographie du continent et du lit des océans à ses alentours, le raz de marée fut au moins trois fois plus haut que les calculs ne l'avaient estimé jusqu'ici, et que l'acmé de son impact avait dû produire son effet dans un rayon de plus de 3 000 kilomètres. Un diagramme illustrant l'article montre l'aire d'extension maximale de la vague, courant à travers le golfe Persique pour atteindre la Méditerranée puis gagner le nord – soit les territoires mêmes de la Bible, jusqu'au mont Ararat.

Un Déluge survenu il y a quelque 13 000 ans – vers 10950 av. J.-C. – coïncide en outre avec les récits en cunéiformes qui le situent à l'Âge du Lion. Or cette ère zodiacale commença environ 11 000 ans avant notre ère.

Si donc l'on additionne 432 000 et 13 000, nous pouvons affirmer avec quelque certitude que « la royauté fut reçue [sur Terre] depuis le Ciel » il y a près de 445 000 ans.

Ce fut le temps où des astronautes en provenance d'une autre planète, voyageurs que les Sumériens nommaient **Anunnaki**, « assolirent » sur Terre. Ceux que la Bible désigne sous le vocable **Anakim** – les Nephilim de *Genèse* 6.



Les multiples listes des monarques antédiluviens s'accordent pour désigner Eridu première cité de la Terre. Ce nom, **E.ri.du**, signifie littéralement « La maison construite au Lointain ». Ce nom a pris souche dans bien des langages pour désigner la Terre elle-même : elle est *Erde* en allemand

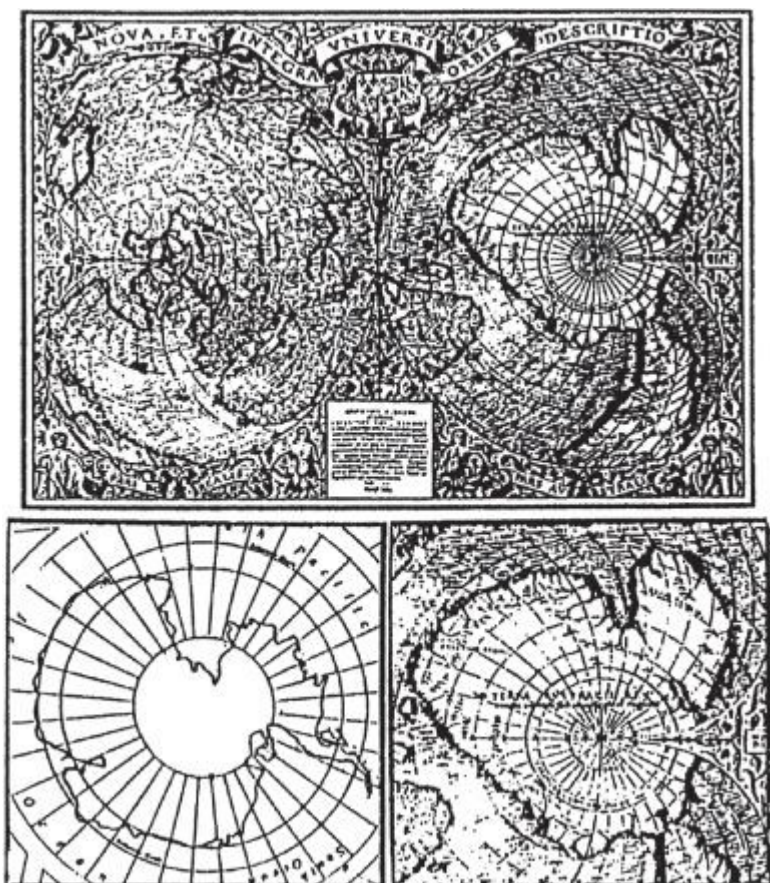


Figure 43

(d'*Erda* en haut allemand ancien), *Jordh* en islandais, *Jord* en danois, *Airtha* en gotique¹¹, *Erthe* en moyen anglais. Elle était nommée *Ereds* en araméen, *Ertz* en kurde – et de nos jours *Eretz* en hébreu.

N'oublions pas non plus que les diverses énumérations

des règnes au sein des cités premières des dieux concernent leurs « directeurs généraux » successifs, et non pas les noms des dieux auxquels étaient dédiés ces « centres culturels ». Tous les tableaux donnent Alulim et Alalgar premiers monarques de la cité numéro un, Eridu. Mais comme l'établit la tablette CBS-10673, Eridu fut à jamais associée à **Nudimmud** – épithète d'Ea/Enki, « Celui qui façonne les objets ». Et la ville demeura son « centre de culte », quel que fût le chef gestionnaire (« roi ») du moment. (De la même manière, Sippar resta pour toujours le « centre culturel » du dieu Utu, mieux connu sous son patronyme akkadien de Shamash. Shuruppak, lié pour l'éternité à *Sud* – « Celle qui soigne » – Ninharsag, etc.)

Plusieurs des textes associent la fondation d'Eridu à l'arrivée des Anunnaki sur Terre, quand la « royauté » fut amenée du Ciel.

Le premier groupe d'Anunnaki procéda pour rejoindre la Terre tout comme les premiers astronautes de la Nasa qui, avant que ne soient développés les terrains d'atterrissage de la navette, amerrirent à bord de leur module de commande. Ils amerrirent dans l'« océan inférieur » (le golfe Persique), puis – revêtus de leurs scaphandres qui leur donnaient l'allure d'« hommes-poissons » (*Fig. 28*) –, ils abordèrent au rivage pour établir une demeure « *far-away-from-home* » – la lointaine Eridu –, au bord des marécages – le delta dessiné par les fleuves jumeaux Tigre et Euphrate quand ils se jettent dans le golfe.

Cette première escouade compta cinquante membres. À leur tête – tous les récits convergent –, **E.A** – « Celui dont la demeure sont les eaux », le prototype du signe des Poissons (Aquarius). « **Oannès** » **venait de rejoindre la Terre**.

Plusieurs des textes sumériens se consacrent à cette première Arrivée, et la décrivent. L'un, que les exégètes ont titré *Le mythe d'Enki et de la Terre*, ou *Enki et l'ordre du monde*, ou encore *Enki et l'ordre du territoire*, offre un conte autobiographique d'Ea/Enki. La longue narration (assemblée à partir de tablettes et de fragments répartis entre deux musées),

inclut ce passage où il s'exprime à la première personne :

Je suis le chef des Anunnaki.
Engendré par la semence féconde,
Je suis le premier-né du divin An,
Le « Grand Frère » de tous les dieux.

Quand j'approchai, en provenance du Ciel,
Des pluies abondantes tombaient des cieux.
Quand j'approchai de la Terre, il y avait une grande
vague.
Quand j'approchai de ses vertes prairies,
Sous mon ordre buttes et tertres se levaient.

L'une des premières urgences fut d'établir un poste de
commande, un quartier général. Il fut installé au bord
des marais de roseaux :
Je bâtis ma demeure à un endroit nettoyé,
L'appelai d'un nom adéquat
Pour l'heur de sa fortune.
Son ombre s'étend sur le Marais au Serpent,
Son [...] porte une barbe (?) qui atteint le [...]

Quelques-uns des cylindres-sceaux les plus anciens
représentent les premiers âges de Sumer. Ils figurent des
huttes de roseaux telles que les Anunnaki auraient bien pu en
ériger à partir des roseaux abondants des bords des marais.
Chacun ajoute un dispositif non identifié au-dessus des toits de
ces huttes de roseaux qui pourrait bien s'apparenter à une
antenne (*Fig. 44*).

L'avant-poste d'Enki devait s'ériger sur un point
surélevé remblayé, plus haut que le niveau du fleuve et des
marais. Il en confia le soin à l'un de ses lieutenants, Enkimdu :

Après avoir jeté un œil sur le site,
Enki éleva son regard au-dessus de l'Euphrate...

Enkimdu, celui des digues et des fossés,
Enki lui confia les fossés et les digues.

Enki, poursuit le texte, rassembla ses lieutenants au poste de commande. Parmi eux figuraient le « porteur des armes [...] », « le chef des pilotes », « le responsable de l'approvisionnement », « la dame des moutures » et « le [...] qui purifie l'eau ». Après l'abri, il fallait se préoccuper du ravitaillement, et les marais étaient à même de fournir ample provision de nourriture fraîche : « Les carpes agitent la queue parmi les roseaux, les chants des oiseaux parviennent à mes oreilles depuis [...] », note Enki. Des parties importantes de texte, rédigées à la troisième personne, rappellent les ordres qu'Enki adresse à ses lieutenants :

Dans les marais,
Il délimita un périmètre pour la carpe et le poisson.
Enbilulu, inspecteur des canaux,
Il institua responsable des marais.



Figure 44

Il délimita un espace dans la roselière
Dans lequel il installa [...] -roseaux et des roseaux verts,
Et il délimita le buisson de cannes.

Il ordonna à [...]
Qu'il installât des filets que le poisson retiennent

Que de ce piège il n'y ait pas [...] fuites,
Que de ce piège n'échappe aucun oiseau,
[...] le fils d'un dieu qui aime le poisson,
Enki le mit en charge du poisson et des oiseaux.

La localisation de tout ce déploiement d'activité est précisée par plusieurs allusions aux deux fleuves, Tigre et Euphrate, là où ils se rejoignent suffisamment pour qu'Enki puisse faire en sorte qu'ils mêlent leurs eaux et que « leurs eaux pures s'avalent réciproquement ».

Plusieurs additions textuelles s'étendent sur les dispositions prises par rapport à l'eau, après leur arrivée. Enki en personne se charge de travaux de pompage sur les deux fleuves, et d'autres lieutenants se voient attribuer des réalisations en relation avec l'eau : « Il fit en sorte que le Tigre se remplisse d'une eau jaillissante... de façon que Tigre et Euphrate s'alimentent ensemble... Enki, maître des eaux profondes, nomma Enbilulu, inspecteur des canaux, en charge d'icelles... » Mais des béances dans les tablettes, ou l'emploi d'un vocabulaire encore non déchiffré, interdisent de connaître la nature de certains des travaux entrepris sur les eaux. Dont la mission liée à *l'eau de mer* assignée à une lieutenant que l'épithète de son nom, **Nin.Sirara** (« La Dame du métal brillant »), semble destiner à des responsabilités où entrent des métaux précieux.



Figure 45

D'autres allusions inattendues à des métaux – *notamment à l'or* – interviennent dans des parties du texte où il est question de l'inspection de son univers aquatique idéal à laquelle se livre Enki après son arrivée, à bord d'une embarcation. Il sillonne les environs depuis un bateau à rames que dirige le porteur d'« *une sonde destinée à [détecter ? jauger ?] l'or* ». Son nom-épithète, **Nim.gir. sig**, signifie « le chef qui mesure le lustre¹² ». Des représentations, sur cylindres anciens (*Fig. 45*), montrent Enki sur une barge de roseaux au sein d'une roselière, en compagnie d'un dieu-lieutenant porteur d'une sorte de tige. L'embarcation est équipée, à la proue et à la poupe, de dispositifs d'apparence circulaire, semblables à ceux que supportent les toits des huttes de roseaux.

Que peuvent bien signifier ces précieux détails ?

Ils nous obligent, arrivés à ce stade, à poser une question clé sur la venue sur Terre des Anunnaki : fut-ce accidentel ? – ils croisent à bord d'un vaisseau spatial, mais, victimes d'un incident, ils cherchent quelque surface solide où se poser en urgence, et ils trouvent le grain de matière, la « Terre ». Ou bien, explorateurs, parcoururent-ils l'espace pour leur agrément ou leur recherche, quand ils voient (comme Enki l'a décrit), un astre riche en eau, verdoyant, où ils font halte pour le voir de près ?

Dans de tels contextes, la visite à notre planète fût restée un événement sans suite. Mais un amoncellement de preuves anciennes montre que la « visite » se prolongea une éternité, ce qui implique des colonies à demeure, des allées et venues de la part des Anunnaki, même quand un cataclysme – le Déluge – détruisit tout : ils demeurèrent et repartirent à zéro. Voilà qui dénote le schéma d'une colonisation planifiée – dans un but précis.

Enki et son équipage de cinquante membres sont venus sur Terre, comme j'en ai émis l'hypothèse, dans le but de trouver de l'or.

Ce dessein prend forme, et les parcelles significatives d'information commencent à faire sens, à condition qu'on les regarde comme des points à relier les uns aux autres. Leur plan ? Extraire l'or des eaux du golfe Persique. Mais face à l'échec, un basculement vers l'exploration minière profonde dut être mis en œuvre. Au cours de cette phase deux des activités des Anunnaki sur Terre, d'autres dieux s'en vinrent. À leur tête, **En.lil** (« Le Seigneur de l'Autorité »), au service duquel fut fondée une nouvelle cité des dieux, **Nippur**. En son cœur, un centre de commandement et de contrôle où tournait et ronflait le système de contrôle orbital « Tablettes des destinées », installé dans le **Dur.an.ki**, le « Lien Ciel-Terre », le saint des saints.

Au moment où Enki prit en charge l'**E.din** et ses colonies – chacune dotée d'une fonction propre –, Enlil, doté de nouvelles responsabilités, s'installa ailleurs, en un site nommé **Ab.zu**. Le mot est habituellement traduit par « La Profondeur », mais son interprétation littérale donne « Là où se tient le métal brillant ».

Dans *La Douzième Planète*, j'ai avancé que la signification de cette combinaison de deux syllabes, qu'en sumérien l'on peut lire à l'envers, **Zu.ab**, sans changer en rien sa connotation, a été conservée en hébreu sous la forme *Za.ab*, « or ». **Ab.zu/Zu.ab** signifiait donc l'endroit des profondeurs duquel l'on tirait le métal brillant – l'or. La nuance introduite par « profondeur » indique l'origine de l'or, l'exploitation minière. L'Abzu, selon tous les textes sumériens en rapport, appartenait à une région lointaine, **A.ra.li** (« L'Endroit du filon brillant par les eaux »), dans le « Monde inférieur », ou « Monde d'en-bas » : un terme géographique qui s'applique – dans des textes divers, dont ceux qui traitent du Déluge – à l'Afrique du Sud. **Arali**, ai-je écrit, était en Afrique du Sud-Est – aujourd'hui région minière.

Les changements qui accompagnèrent la seconde vague d'industrie des Anunnaki exigèrent davantage qu'un simple passage de la tentative d'extraire aisément l'or de l'eau de mer,

à celle de le tirer de mines profondes. L'implication fut de changer les politiques des missions, changer de chefs. Mais le changement impliqua aussi le transfert involontaire sur Terre de rivalités personnelles et de heurts claniques en vigueur sur la planète des Anunnaki, Nibiru. Plusieurs textes, parmi eux l'*Épopée d'Atra-Hasis*, entre dans le détail des événements qui s'ensuivirent. Ce furent, nous allons le découvrir, **les prémices de la création de l'homme, les explications des circonstances du Déluge et la clé des énigmes des demi-dieux.**

L'Arrivée, telle que la décrit Enki dans son texte autobiographique, ne fut pas le commencement d'une série d'événements capitaux. Pour évoquer le vrai commencement, force nous est de partir du récit de la Création lui-même, exactement comme s'y pliait le peuple de Mésopotamie à chaque nouvel an. À nous de lire, relire et comprendre l'*Enuma elish* mésopotamien et le récit biblique de la *Genèse*. L'information précise qu'ils véhiculent ne se limite pas à expliquer bien des phénomènes survenus dans le système solaire et au-delà, elle jette la lumière sur les origines de la vie, sur qui nous sommes, et comment nous sommes apparus sur la planète Terre.

Demeure de l'or et des eaux courantes

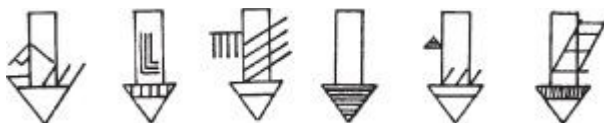
L'Abzu, précise un texte sumérien, se trouvait dans le **Ut.tu**, « à l'ouest » – l'ouest de Sumer (soit la position de l'Afrique du Sud-Est), accessible par des navires de haute mer lancés dans la traversée de la « mer lointaine ». Son **Arali**, sa région minière, était censée, dit un texte, se trouver à « 120 **beru** à travers les mers depuis le quai de l'Euphrate » – une distance de voyage équivalente à 120 « doubles heures » – soit dix jours de traversée. Le minerai extrait était acheminé à l'*Edin* par bateaux cargo, les **Manur Urnu Abzu** (« Les Bateaux à minerai du Monde inférieur ») pour y être fondu, raffiné, et conditionné sous forme de lingot transportable, le

Zag (« Le Purifié précieux »).

Un hymne sumérien d'hommage à l'Abzu décrit l'endroit où Enki installa son nouveau quartier général comme un site où les eaux cascadedent ou dévalent en grandes chutes :

À toi, Abzu, terre purifiée
Où s'écoulent de si grandes eaux
À la « demeure des eaux courantes »
Où se transporta le seigneur [Enki] en personne.
La « demeure des eaux courantes »
Enki établit, dans les eaux pures.
Au cœur du grand Abzu
Un grand sanctuaire il établit.

Les syllabaires akkado-sumériens veulent qu'Abzu = *Nikbu* – une mine profonde et percée de tunnels. Le pictogramme initial désignant **Abzu** (à partir duquel évolua le signe cunéiforme) symbolisait un puits de mine – dont les variantes ont signifié « or » et autres métaux minéraux, y compris les pierres précieuses :



À partir du moment où l'extraction de l'or battait son plein, le récit autobiographique d'Enki se mit à magnifier la région devenue **Meluhha**, « Terre noire aux grands arbres... dont les navires chargés transportent l'or et l'argent ». Plus tard, les textes assyriens identifièrent Meluhha à *Kush*, « terre des hommes à la peau sombre » (Éthiopie/Nubie). Les composantes syllabiques du terme sumérien portent le sens

d'« eaux poissonneuses ». Ce qui pourrait expliquer les images des cylindres sur lesquels Enki apparaît source de jets d'eau chargés de poissons, entouré de travailleurs porteurs de lingots d'or typiques :



Chapitre 6

Planète Nibiru

La notion de voyage spatial n'est plus exclusivement cantonnée à la science-fiction. Les scientifiques raisonnables n'excluent pas qu'un jour, et un jour prochain, nous autres Terriens puissions envoyer des astronautes au-delà de notre satellite la Lune, vers une planète plus éloignée. Quelques savants osent admettre que la vie, et pourquoi pas, même, semblable à la nôtre, puisse exister « quelque part » dans le vaste univers, ses galaxies innombrables, ses constellations et ses milliards d'étoiles (des « soleils ») autour desquelles tournent des satellites dénommés « planètes ». Mais de tels êtres « sentients¹³ », quand bien même leur intelligence les aurait-elle poussés à se doter d'un programme d'exploration spatiale – bien entendu –, seraient dans l'impossibilité de nous rendre visite (tout comme nous ne pourrions les joindre) puisque le point le plus proche dans l'espace où la vie pourrait se manifester se situe à des « années-lumière » (une année-lumière est l'inimaginable distance que parcourt la lumière en un an).

Mais qu'en serait-il si une planète répondant aux critères de la vie se trouvait bien plus proche – par hypothèse dans notre système solaire même ? Si le voyage entre la Terre et elle n'exigeait que n années « selon nos normes », et non des années-lumière ?

La question n'a rien de théorique : c'est précisément ce que nous révèlent les textes du passé – pour peu que l'on cesse de n'y voir que mythes et littérature, et qu'on les regarde comme des souvenirs et des traces d'événements bien réels. C'est en adoptant ce point de vue qu'un livre avant-gardiste, *La Douzième Planète*, a pu exister.

Si l'on raisonne logiquement, pour qu'Eridu en

Mésopotamie se voit qualifiée de « Demeure loin de la demeure », c'est bien parce qu'il a dû exister une demeure d'où vint Enki. Pour que son équipage de cinquante membres fût surnommé « Ceux qui du Ciel sur Terre vinrent » (les **Anunnaki**), c'est qu'ils provenaient de quelque part, d'un endroit bien réel, depuis le Ciel. Ainsi donc, il doit nécessairement exister, dans l'espace, un point à l'origine du voyage vers la Terre – un sol où des êtres intelligents, capables de se déplacer dans l'espace il y a 450 000 ans, puissent vivre. Appelons-la « Planète X » ou « Planète des Anunnaki ». En ancienne Mésopotamie, elle se nommait **Nibiru**. Son symbole omniprésent dans l'Ancien Monde était le disque ailé (*Fig. 10*). Son parcours était représenté et observé avec le plus grand respect. ***Et c'est sans discussion aucune que des récits innombrables, à commencer par l'Épopée de la Création, la citent par son nom de façon répétée.***

Quand, à la fin du XIX^e siècle, l'on déniche et déchiffre des tablettes d'astronomie, les savants de l'époque – dont Franz Kugler et Ernst Weider restent les plus représentatifs – se sont demandé si **Nibiru** n'était pas tout simplement une autre façon de nommer Mars ou Jupiter. On parlait du principe que les Anciens ne pouvaient avoir connaissance d'autre planète au-delà de Saturne. ***Et ce fut un moment de découverte capitale quand je compris, au beau milieu d'une nuit, que Nibiru n'était ni Mars ni Jupiter, qu'il s'agissait du nom d'une planète supplémentaire dans notre système solaire.***

La chaîne des preuves débute là où la Bible affirme, verset 1, chapitre 1 de la *Genèse* : « Au commencement, Dieu créa le Ciel et la Terre. » Pratiquement toutes les traductions des trois premiers mots de la Bible hébraïque commencent de la même manière, *Bereshit bara Elohim* (pour le moment, nous tiendrons une telle traduction pour correcte). Au gré de 31 versets, pas plus, la Bible en hébreu résume la Création, depuis la façon dont le firmament au-dessus, le « Bracelet martelé » et la Terre au-dessous, furent formés, jusqu'à

l'apparition de la vie sur Terre – les herbages, les océans, puis les vertébrés, les mammifères, enfin l'homme. L'enchaînement biblique (y compris la phase des dinosaures, verset 21) rejoint les acquis scientifiques modernes autour de l'évolution : l'idée que la Bible et la science sont en conflit est dépourvue de fondement.

Le contenu des tablettes de l'*Épopée de la Création* mésopotamiennes (évoquées plus haut) ne laisse aucun doute : quel que soit le rédacteur qui ait composé la version biblique, il était parfaitement au fait du récit de l'*Enuma elish*. Il a synthétisé les six tablettes de l'épopée, plus la septième tablette de grâces, en six étapes (six « jours »), plus un septième « jour » sacré d'autosatisfaction divine.

Pareille connaissance de la séquence des événements transcrits dans *Enuma elish* ne s'explique pas par la seule multiplication et permanence des tablettes porteuses du texte. Le récit était sans doute incontournable pour la bonne raison qu'il était lu en public à la fête du Nouvel An, d'abord à Sumer, puis à Babylone l'assyrienne, et, au-delà, à travers le Proche-Orient. La lecture commençait aux prémices de la fête de quatre jours, et se prolongeait fort avant dans la nuit car l'*Enuma elish* (ainsi désigne-t-on la version babylonienne de l'épopée la plus complète), se montre long et détaillé. Son argument central, scientifico-religieux, consistait en une bataille entre une déesse céleste nommée « Tiamat » et un dieu du ciel, mi-vengeur, mi-sauveur – la raison majeure pour laquelle les exégètes contemporains l'ont interprété tout à la fois comme mythe et conte allégorique, une sorte d'antique « saint George contre le Dragon ».

Dans *La Douzième Planète*, j'ai osé avancer une autre interprétation : l'*Épopée de la Création* est fondamentalement un grand texte scientifique. Elle commence par une cosmogénèse qui embrasse tout le système solaire, explique l'origine de la Terre, de la Lune, de la ceinture d'astéroïdes. Elle révèle l'existence de la planète Nibiru. Poursuit avec l'arrivée des Anunnaki sur Terre. Et décrit la création de

l'homme et de l'émergence de la civilisation. Un ajout conclusif destiné à servir un dessein politico-religieux célèbre le principe victorieux de la suprématie à travers la pertinence d'un dieu national (**Enlil** à Sumer, **Mardouk** à Babylone, **Assur** en Assyrie).

Quelle que soit la version, quand les événements primordiaux commencent, « le Ciel dans les hauteurs d'au-dessus » et « la terre ferme en bas » existent déjà :

Enuma elish la nabu shamamu

Quand, dans les hauteurs d'au-dessus,

le Ciel n'avait pas reçu de nom

Shaplitu ammatum shuma la zakrat

[et] que, en bas, la terre ferme n'avait point été nommée...

En ces temps premiers, disent les textes anciens, le système solaire prenait forme à partir de trois acteurs célestes seulement : un primordial **Apsu**, son compagnon **Mummu**, et une entité céleste de sexe féminin, **Ti.amat**. (Les trois noms du texte babylonien ont été conservés sans modification à partir de l'original sumérien non découvert. Ils signifient, respectivement, « Celui qui existe depuis l'origine », « Celui qui est né » et « La jeune fille qui donne la vie »).

Les dieux célestes – les planètes – entament leur engendrement quand Tiamat, planète aqueuse, commence à « mêler ses eaux » avec le mâle Apsu (le Soleil). Tout d'abord, la paire **Lahamu** et **Lahmu** est formée dans l'espace qui les sépare. Puis – « les surpassant en stature » –, apparaît le tandem plus massif **Kishar** et **Anshar**. Et au final, le couple **Anu** et **Nudimmud**, constitué à forte distance. Nous avons affaire à des noms sumériens (ils vérifient bien l'origine sumérienne de l'épopée), à l'exception d'*Anu*, babylonien, au lieu et place du sumérien **An** (« Le Divin »).

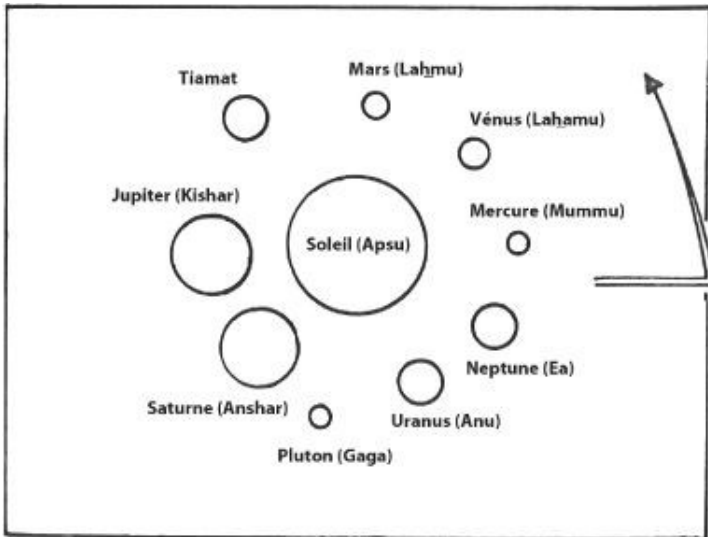


Figure 46

Le système solaire qui en découle (*Fig. 46*) correspond en tout point à *notre système solaire* et à son cortège de planètes, tels que nous les connaissons (à l'exception de Tiamat, sur laquelle l'on va apprendre beaucoup plus sous peu):

- SOLEIL – Apsu, « Celui qui existe depuis le commencement ».
- MERCURE – Mummu, « Celui qui est né », le compagnon du Soleil.
- VÉNUS – Lahamu, « La Dame des combats ».
- MARS – Lahmu, « Divinité de la guerre ».
- ?? – **Tiamat**, « La Jeune fille qui donne la vie ».
- JUPITER – Kishar, « L'Avant-garde des terres fermes ».
- SATURNE – Anshar, « L'Avant-garde du Ciel ».
- Gaga – Le Messager d'Anshar, futur PLUTON.
- URANUS – Anu, « Celui du Ciel ».
- NEPTUNE – Ea/Nudimmud, « Le Rusé créateur ».

La science d'aujourd'hui professe que le système solaire s'est formé il y a 4,5 milliards d'années, quand un nuage de poussière cosmique en rotation autour du Soleil commença à se condenser, donnant naissance à des planètes en orbite autour de l'étoile – planètes disposées spatialement sur le même plan orbital, elles tournent dans le même sens (sens contraire des aiguilles d'une montre). Le descriptif de la vieille épopée mésopotamienne est conforme à l'élaboration moderne de ce processus, mais offre un *déroulé* différent (et sans doute plus authentique) de la formation des planètes. Dont les noms sumériens sont porteurs de sens. Ils augurent d'une description juste de ces corps célestes – ce que l'astronomie d'aujourd'hui ne finit pas de découvrir : en témoigne, en 2009, le constat que c'est en réalité Saturne (« Anshar »), et non la plus massive Jupiter (« Kishar »), qui revendique « l'avant-garde du Ciel », dans la mesure où son système d'anneaux accroît formidablement sa portée.

Le système solaire, relate l'épopée, se montrait instable, chaotique, à son commencement. Les orbites planétaires n'étaient pas définitivement fixées : « Les frères divins allaient en bande » – les planètes entremêlaient leurs trajectoires. « Elles dérangent Tiamat par leur subit va-et-vient » – elles avaient des orbites fluctuantes, se rapprochaient de Tiamat. Jusqu'à l'influence gravitationnelle et magnétique du Soleil qui restait sans effet – « Apsu ne pouvait calmer leur clameur ». À nouveau, la science moderne à son tour admet que le système solaire se montra pendant très longtemps instable après sa formation, que des bouleversements et des collisions se produisirent, quitte à renoncer à un parti pris de longue date qui voulait qu'une fois formé, il était resté stable.

Les dieux célestes agités, « par leurs singeries dans le ciel », en venaient à « menacer le ventre de Tiamat », dit *Enuma Elish*. Ils étaient cause qu'elle bousculât son propre « ensemble » menaçant – le groupe de ses satellites. Ce qui, en retour, causa un désordre aggravé, de nature à menacer les autres dieux célestes. Au cours de cette phase dangereuse, le

dieu céleste le plus extérieur, Nudimmud (notre Neptune), prend les choses en mains : cette entité divine, « Le plus grand des sages, l'accompli, aux plus grandes ressources... », équilibre le système solaire chancelant en y introduisant un outsider – un dieu céleste encore plus grand.

Le nouvel arrivé n'avait pas été formé en compagnie des autres. Il est un étranger, il vient d'ailleurs. Il est né très loin, « au cœur de la grande profondeur », et il est « empli de majesté » :

Fière était sa face,
Aveuglant [était] son regard.
Seigneuriale sa marche,
Il avait toujours été le commandeur.
Habilement disposée, au-delà de toute compréhension,
Se tenait sa suite –
Au-delà de l'entendement, difficile à prendre de haut...

Soumis à l'attrait gravitationnel de « Nudimmud » et sous l'influence des autres planètes, l'étranger venu du fin fond de l'espace incurve sa course en direction du système solaire (*Fig. 47*). Quand il passe trop près d'Anu (notre Uranus), les forces gravitationnelles additionnées lui arrachent de la substance et l'envahisseur expulse alors quatre « souffles » – des satellites, des lunes – qui se mettent à orbiter autour de lui.

L'on ne peut savoir, à ce stade, si le texte original sumérien a déjà nommé « **Nibiru** » cet étranger du fin fond de l'espace. Ce que l'on tient pour certain, c'est que la version babylonienne l'a troqué contre **Mardouk** – le dieu national de Babylone. Cette transformation de Mardouk, dieu sur Terre, en divinité céleste, par l'échange de Nibiru en « Mardouk », s'accompagna, dans le texte babylonien, d'une double révélation : « Nudimmud » – qui « engendra » le nouveau venu en l'invitant à entrer dans la danse – n'est autre qu'Ea/Enki. Soit le vrai père du dieu babylonien Mardouk. Et

Anu est le père d'Ea/Enki (comme l'a proclamé, en fait, Enki, dans son autobiographie citée plus haut). Et donc, par un tour de passe-passe, le récit céleste se mua en légitimation politico-religieuse d'une dynastie : Ea > Ea/Enki > Mardouk...

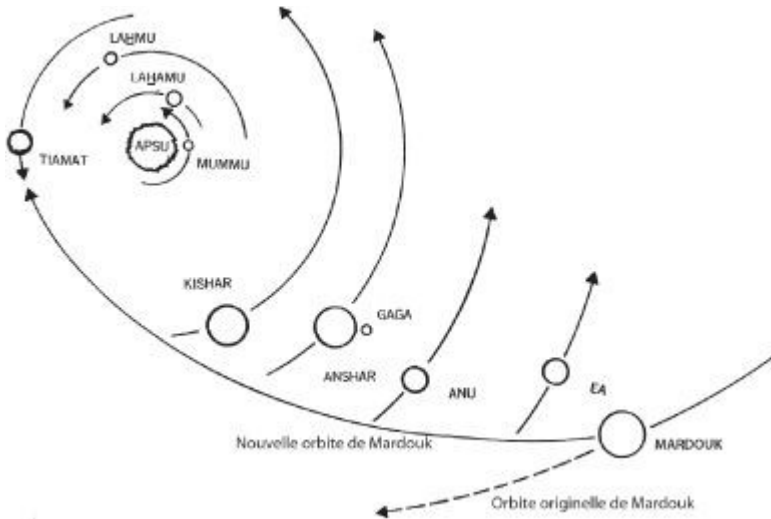


Figure 47

À la façon dont les textes décrivent la course de l'envahissante planète, il est clair qu'elle **se déplace dans le sens des aiguilles d'une montre** – à l'opposé des orbites dans le sens contraire des aiguilles d'une montre des autres planètes. Dit autrement, elle se déplace en un mouvement « rétrograde ». Cette découverte offre la seule explication à divers phénomènes sinon inexplicables dans notre système solaire.

Ce déplacement « rétrograde » de Nibiru rend inévitable la collision ultime avec Tiamat. La « Bataille céleste » qui en découle, comme la qualifient les textes, devint un point de doctrine du savoir ancien. On le retrouve un nombre

incalculable de fois dans les livres bibliques des *Psaumes*, de *Job* et des *Prophètes*.

Déstabilisée par les nouvelles forces gravitationnelles en jeu, « ralentie, presque effondrée », Tiamat met en avant son propre groupe de défense composé de onze satellites-lunes. Les textes babyloniens les dépeignent comme des « dragons rugissants, revêtus de terreur ». Le plus gros, **Kingu**, est chef de sa meute : « Kingu elle exalta, en leur sein elle le fit grand. » Sa mission : se préparer à la bataille contre Mardouk qui approche. En guise de récompense, Tiamat le pressent pour rejoindre « l'assemblée des dieux » – à *s'émanciper en planète dotée de son autonomie* – en le gratifiant d'une « destinée » céleste (une orbite). Ce fut cette seule raison qui poussa les Sumériens (et leurs successeurs) à compter pour membre à part entière de notre système solaire cette Lune particulière.

Au moment où le décor est planté pour la Bataille céleste, la Tablette I d'*Enuma elish* s'interrompt. Et le scribe de la mieux préservée des versions, un certain Nabumusheti-umi, grave au bas le colophon habituel : « Première tablette d'*Enuma elish*, conforme à la tablette originale [...], une copie de Babylone. » Il va jusqu'à nommer le scribe dont il a copié la tablette – tablette « écrite et colligée par Nabu-balatsu-iqbi, fils de Na'id-Mardouk ». Et le scribe copiste de dater son travail : « Le mois d'Iyyar, le neuvième jour, la vingt-septième année de Darius. »

Cette première tablette d'*Enuma elish*, retrouvée à Kish, est ainsi identifiée par son scribe comme une copie réalisée au début du V^e siècle av. J.-C. sous le règne de Darius I^{er}. Signe du destin ? Il s'agit du même Darius dont l'inscription gravée dans la pierre à Behistun (*Fig. 17*) offrit à Rawlinson de « craquer » la mystérieuse écriture cunéiforme.



La Tablette II d'*Enuma elish* retrace l'émergence de deux camps planétaires face à face pour l'inévitable collision.

Les textes vont personnaliser les dieux célestes en entités vivantes. Ils narrent que pendant que Tiamat était en train d'organiser le tourbillon féroce de ses satellites, aux franges extrêmes du système solaire Ea/Enki en appelait à son « grand-père » Anshar pour qu'il discipline les planètes, et qu'il oigne « Mardouk » afin d'en faire leur chef contre Tiamat et ses forces : « Qu'il soit, lui le puissant, notre vengeur, que Mardouk, bouillant à la bataille, soit le héros ! »

Une étape cruciale est atteinte quand « Mardouk » s'approche du colosse Anshar, car Anshar (Saturne) a des « lèvres » – des anneaux majestueux – qui prolongent démesurément sa face. À leur contact, Mardouk à l'approche « baise les lèvres d'Anshar » (les *anneaux* de Saturne). Comme il passe à travers avec le « consentement » du dynastique grand-père, Mardouk se sent autorisé à exprimer à haute voix ses requêtes : « Si réellement, moi, votre vengeur, je vaincs Tiamat... convenez d'une assemblée qui proclame ma destinée suprême ! » Une « destinée » céleste – une orbite –, plus grande que celle de toutes les autres planètes ? Telle est la demande de Mardouk.

Voilà le moment (nous en sommes à la Tablette III) où, selon la cosmogénèse sumérienne, *la future Pluton obtient son statut de planète et son orbite propre*. Une lune d'Anshar/Saturne nommée **Gaga** lui est arrachée par la force de Mardouk qui s'en vient, et se trouve poussée, tel un émissaire, vers Lahmu et Lahamu, dans l'intention de solliciter leur vote à l'élévation de Mardouk au pouvoir suprême. À son retour, Gaga accomplit son cercle jusqu'au plus excentré Ea/Enki/Neptune. Parvenu à ce point, il devient la planète que nous appelons Pluton, marquée par cette singulière orbite inclinée qui lui assigne parfois une position au-delà ou en deçà de l'orbite de Neptune. (Conscients de cette orbite hors norme, les Sumériens représentaient la planète sous les traits d'une

divinité à deux faces, tantôt présentant un visage à son maître Ea/Enki, tantôt l'autre, *Fig. 48.*)



Figure 48

Fort de la totalité des planètes opposées à Tiamat favorables aux exigences de Mardouk pour la suprématie (Tablette IV), le géant Kishar/Jupiter accroît l'arsenal du prétendant par de nouvelles armes : en plus des quatre satellites (« Vent du Sud, Vent du Nord, Vent d'Est, Vent d'Ouest ») concédés par Anu/Uranus, il lui en adjoint trois autres de poids (« Vent du Diable, Tourbillon, Vent sans égal »), de quoi créer une formidable garde rapprochée de « sept pour un ».

Dûment renforcé, Mardouk – « empli d'une flamme ardente », capable de décocher des éclairs tels des flèches, détenteur d'un champ magnétique qui « piège Tiamat comme dans un filet » – « Vers Tiamat en rage, il tourne le regard ». Laquelle Tiamat est en train d'orbiter en direction d'un

Nibiru/Mardouk qui file à sa rencontre. La Bataille céleste, la collision, était imminente :

Tiamat et Mardouk, les plus avisés des dieux,
avancent tous deux l'un contre l'autre.
Ils se ruent au combat singulier,
ils approchent pour la bataille.

Les quatre Vents il poste
de façon à ce que rien de Tiamat ne réchappe :
le Vent du Sud, le Vent du Nord,
le Vent de l'Est, le Vent de l'Ouest.

À ses côtés il portait le filet,
Don de son grand-père Anu.
Il dépêche le vent du Diable, le Tourbillon
et l'Ouragan pour agiter les entrailles de Tiamat.
Tous les sept se rangent derrière lui.

Devant lui il jeta la foudre,
d'un jet de flamme il gonfla son corps,
d'un halo de terreur son chef était coiffé,
il était drapé d'une formidable épouvante, comme
d'une cape.

Au moment où les deux planètes se ruent l'une contre
l'autre, Mardouk lance l'attaque :

Le Seigneur jeta son filet pour qu'elle s'y prît ;
Le Vent du Diable, le dernier, il lâcha contre sa face.
Quand Tiamat ouvrit la bouche pour le dévorer,
Il y enfonça le Vent du Diable, de telle sorte qu'elle ne
put refermer ses lèvres.

Tiamat, si l'on en croit ce compte rendu coup pour coup
de la bataille, fut d'abord frappée à la « bouche » par l'un des

sept satellites de Mardouk. C'est alors que les autres lunes de Mardouk servirent d'armes :

Les vents en furie alors la frappèrent au ventre ;
Son ventre fut distendu, sa bouche toute grande ouverte.

Il y décocha une flèche, ils lui déchirèrent le ventre,
lui lacérèrent les entrailles, la brisèrent en son sein.
Après l'avoir rendue inerte, il lui ôta la vie.

Ainsi, à en croire la cosmogénèse sumérienne transcrite dans *Enuma elish*, ce premier choc entre Mardouk et Tiamat n'aboutit pas à la collision frontale des deux planètes : ce furent les « vents » – satellites – de Mardouk qui frappèrent Tiamat, « la brisant en son sein », « lui ôtant la vie ». Nous avons schématisé ce premier affrontement, voir *Fig. 49*.

Alors que le dernier coup à Tiamat la balafrée doit encore lui être porté dans un choc imminent, Mardouk et ses Vents ont affaire au « cortège » des satellites orbitant autour de Tiamat. Les plus petits, « bouleversés, tremblants de peur, rebroussèrent quasiment chemin pour tenter de sauver leur peau... complètement encerclés, ils ne pouvaient s'échapper ». La précision – *rebroussèrent quasiment chemin* – poussés en direction de l'avancée de Mardouk –, les désignent comme transformés en comètes aux *orbites rétrogrades*, inexplicables sans cela.

Kingu, leur chef, « laissé sans vie », est lié et emmené captif. Il est privé de la « Tablette des destinées » qui était sur le point d'en faire une planète indépendante. Parce qu'il la lui arrache, Mardouk « lui prit la Tablette des Destinées qui ne lui était pas légitime », et se donna à lui-même la capacité orbitale. Dépourvu d'atmosphère, Kingu est réduit à l'état de ***Dug.ga.e***, terme sumérien que l'on pourrait rendre au mieux par « orbiteur inerte » – à jamais condamné à tourner autour de la Terre.

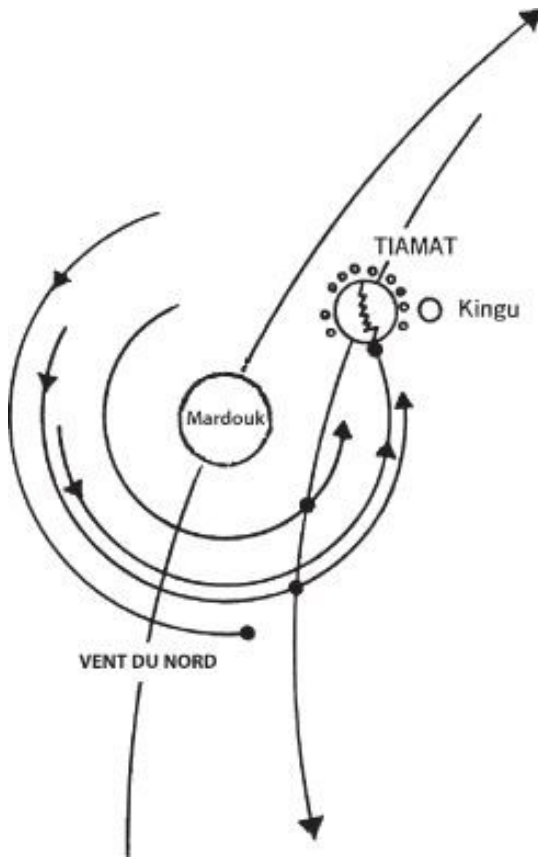


Figure 49

Dès lors libre de suivre une orbite, Mardouk accomplit sa courbe de retour pour revisiter Anshar et Ea/Nudimmud et leur rendre compte de sa victoire. En bouclant son premier tour du Soleil, il repasse par le site de la Bataille céleste : Mardouk « retourna vers Tiamat qu'il avait privée d'éclat ». ***Cette fois, Mardouk lui-même entre en collision avec Tiamat atteinte, et la fend complètement :***

Le Seigneur prit un temps pour examiner son corps inanimé.

Pour fendre le monstre il avait plein de ruse préparé son coup.

Alors, comme s'il ouvrait une moule, il la sépara en deux parts.

Le devenir de chacune des deux parts revêt une importance essentielle. Chaque mot du texte antique revendique son sens, car c'est à travers ce passage que nous constatons chez les Anunnaki la parfaite compréhension du processus de formation de la Terre, de la Lune et de la ceinture d'astéroïdes :

Le Seigneur piétina la partie de Tiamat presque immobilisée.

À l'aide de son arme, le crâne il défit ;

Les vaisseaux de son sang coupa,

Et fit en sorte que le Vent du Nord en fût porteur

À des endroits demeurés inconnus.

L'[autre] moitié,

il la dressa en écran pour le ciel.

Il ploya la queue de Tiamat,

Tel un bracelet le Grand ruban former ;

Liant les parcelles entre elles,

Il les plaça tels des veilleurs.

Au fil de *La Douzième Planète*, j'ai cherché à faire comprendre que **la partie supérieure sectionnée (le « crâne ») de Tiamat, éjectée vers un autre endroit du système solaire, devint la planète Terre**, lancée sur une nouvelle orbite. Que Kingu, condamné à jouer les « orbiteurs inertes », fut entraîné dans son sillage pour devenir la Lune de la Terre. Enfin que **la partie immobilisée de Tiamat, réduite en parcelles, devint la ceinture d'astéroïdes**

(le « Grand ruban » ou le « Bracelet martelé »). Fig. 50. Que les petites lunes brisées de Tiamat devinssent ces comètes étranges aux trajectoires rétrogrades qui « rebroussèrent chemin » et adoptèrent l'orbite rétrograde de Mardouk se voit confirmer par ceci : « Mardouk » « les attacha à sa queue » – et par conséquent, il les entraîna avec lui dans la direction rétrograde de son orbite.

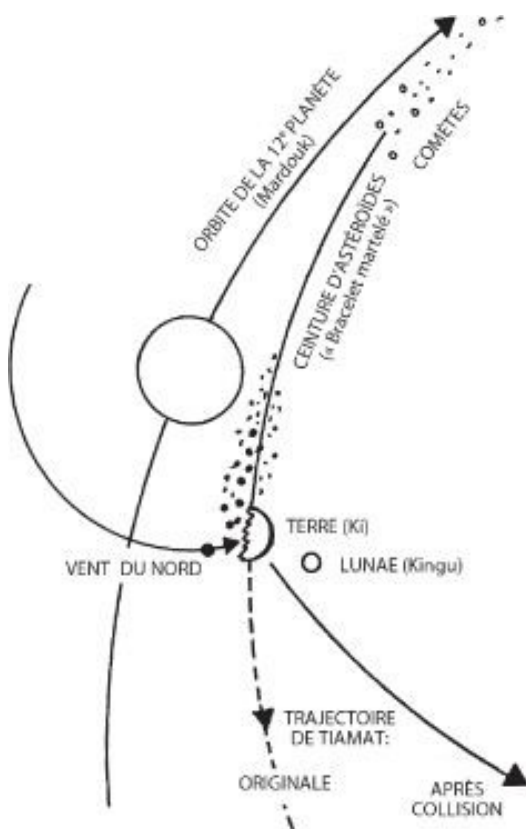


Figure 50

Cette vision du récit de la Création, tant de fois répétée dans tant de textes sumériens, est en outre la clé d'une explication plausible des versets bibliques de la *Genèse* qui ont trait à l'événement – et à l'origine de la vie sur Terre :

- Lors du premier choc, les satellites/lunes de Mardouk frappent et condamnent Tiamat à l'impuissance.

- Au cours de la seconde et décisive collision, « Mardouk » lui-même « piétine » Tiamat – la frappe et *vient à son contact* –, la fracasse en deux. C'est ainsi que la « *graine de vie* » *que porte Mardouk est transférée à la future Terre, partagée avec elle*. Parce qu'elle conserve ses eaux, elle sera une planète aqueuse.

- La partie supérieure (le « crâne ») de Tiamat est éjectée sur une nouvelle orbite et deviendra la Terre, désormaisensemencée par l'ADN de Mardouk.

- La moitié projetée (future Terre) emporte avec elle Kingu sans vie, qui deviendra la Lune.

- La partie inférieure est écrasée, pulvérisée. Ses éléments, liés entre eux tel un bracelet, deviennent la ceinture d'astéroïdes.

- Le lieu de la Bataille céleste, là où la Terre orbitait, est désigné par le mot *Shamamu* en akkadien, et *Shamay'in* en hébreu – des mots rendus par **Ciel, cieux**, mais qui sont souchés sur *Ma'yim*, « les eaux » – là où évoluait auparavant Tiamat.

Les textes mésopotamiens décrivent à l'envi cette suite d'événements par ces termes :

Après que le Ciel **fut séparé** de la Terre,
Après que la Terre **a été écartée** du Ciel.



Mardouk modela les cieux, créa la Terre et martela le Bracelet, puis « il croisa dans les cieux et inspecta les régions... de sa Grande Demeure prit la mesure ». Il établit le lien avec ce qu'il avait vu, poursuit le texte mésopotamien, « Il [Mardouk] fonda la vigie Nibiru ».

D'un point de vue céleste, parce qu'il avait élu domicile en notre système solaire, « **Mardouk** » **était devenu la planète Nibiru**. Une dixième planète, un douzième membre du système solaire (le Soleil, la Lune et dix planètes) avait fait son entrée – ce que montre parfaitement un cylindre-sceau de 2500 av. J.-C. (catalogué VA-243 par le Vorderasiatisches Museum à Berlin, *Fig. 51*, enrichie d'un schéma agrandi). La similitude avec l'ordre planétaire décrit à travers *Enuma elish* (représenté *Fig. 46*) parle d'elle-même.

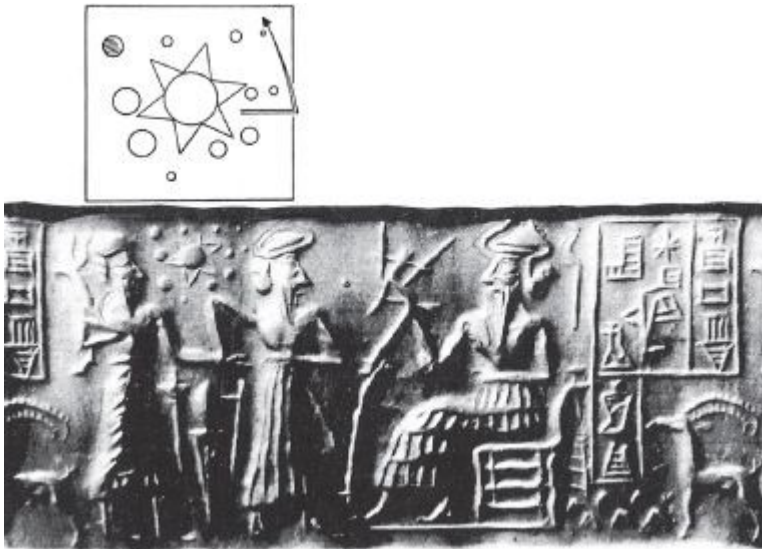


Figure 51

L'orbite de la nouvelle planète s'étendait de « la région d'Apsu à la demeure d'Ea » – depuis une « demeure » (périhélie) proche du Soleil, jusqu'à une « demeure » (aphélie) bien au-delà de Neptune (*Fig. 52*). Forte de cette vaste orbite elliptique, la « destinée » céleste de Mardouk toucha à la suprématie – très exactement ce qui lui avait été promis.

Cette orbite, précise l'épopée, conféra son nom au nouveau membre de notre système solaire : **Nibiru** signifie « Le Passage »...

Planète Nibiru :

Là où se croisent le Ciel et la Terre elle se tiendra.
Au-dessus, au-dessous [les dieux] ne passeront ;
Ils doivent l'attendre.

Planète Nibiru :
Planète qui brille dans les cieux.
Elle tient la position centrale ;
Les dieux lui doivent hommage.

Planète Nibiru :
C'est elle, sans lassitude,
Qui garde le passage du milieu de Tiamat.
Que « Passage » soit son nom !

Cette orbite porte l'appellation de *Shar* (« Celle des Rois »), elle est égale, mathématiquement parlant, à 3 600, ce qui soustend qu'il s'agissait de la période orbitale de Mardouk/Nibiru – 3 600 années *terriennes*. Comme Nibiru revient annuellement à sa périhélie (son orbite se boucle en une année pour la planète !), là où croisait Tiamat, *elle coupe l'écliptique*. Il s'agit de son *point de passage*. Et dès lors que des hommes ont été les témoins d'une telle survenue, ils ont dépeint Nibiru sous l'aspect d'une planète radiante que symbolise le signe de la croix (*Fig. 53*).

Des preuves géologiques, géophysiques et biologiques,

rassemblées sur Terre, à la surface de la Lune, à partir d'astéroïdes et de météorites, ont convaincu les scientifiques contemporains qu'un cataclysme, « un événement collisionnel catastrophique », était survenu dans une partie de l'espace du système solaire il y a environ 3,9 milliards d'années – quelque 600 000 ans après la formation du système. Cet « événement », je l'ai déjà dressé en hypothèse : il est la Bataille céleste entre « Mardouk » et Tiamat.

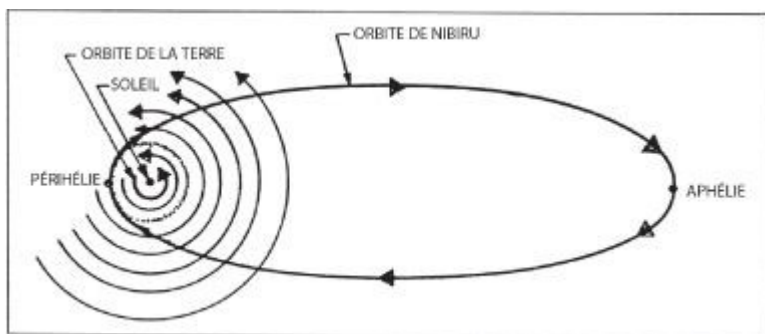


Figure 52



Enuma elish occupe, jusqu'à présent, quatre tablettes consacrées au récit de la Création. La Bible hébraïque, elle, s'en acquitta en huit versets et deux Jours divins.

Dans la bien connue traduction de la Bible du Roi Jacques, nous apprenons (versets 1-5) que lorsque débuta la création du Ciel et de la Terre, la Terre « était sans forme et vide » et « l'abîme » était dans les ténèbres. Alors, « l'Esprit de Dieu se mouvait sur la surface des eaux ». Dieu commanda : « Qu'il y ait la lumière, et la lumière fut ». Alors, il « sépara la lumière de l'obscurité », et « Dieu appela la lumière, Jour ; et

les ténèbres, il appela Nuit ». Et « le soir et le matin étaient le premier jour ».

Il serait plus facile de discerner à travers ces mots leur origine mésopotamienne si *le texte réel en hébreu* était suivi de près. Dans cette version, les ténèbres ne sont pas « sur la surface de l'abîme », mais sur *Tehom* (le rendu hébreu de **Tiamat**). C'est *Ru'ah* (**vent**, non pas « esprit »), le satellite de Mardouk, qui se mouvait à l'encontre de *Tehom*/Tiamat, et ce sont ses **éclairs**, pas la simple « lumière », qui la frappèrent.

La traduction des versets 6-8 – ce qui survint le deuxième jour – use du mot « firmament » (pour décrire la ceinture d'astéroïdes) où l'hébreu dit *Raki'a* (*Rakish* dans le texte babylonien) dont la traduction littérale donne « Bracelet martelé ». Ce qui est situé « au beau milieu des eaux », **pour séparer** « les eaux d'en haut » des « eaux d'en bas¹⁴ », c'est le **Sham-Mayim** (« Là où se tiennent les eaux »), traduit par « Ciel ».

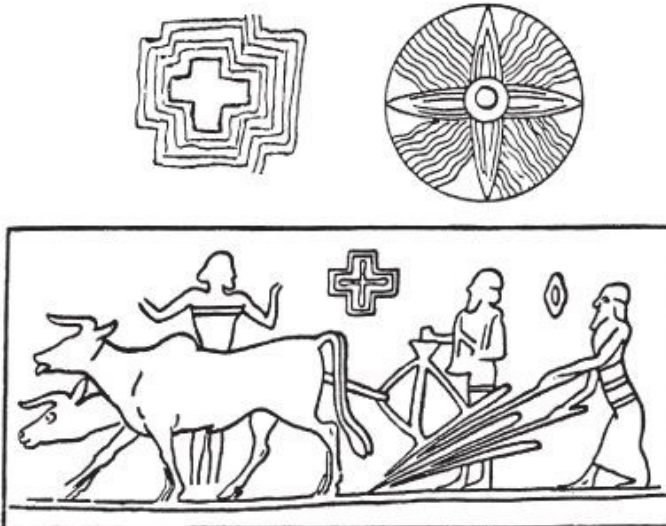


Figure 53

Par son choix de sauter les passages polythéistes où il est question de la généalogie des dieux, de leurs rivalités, de leurs échanges, l'auteur-adaptateur de la *Genèse* se contente de répéter *le fait scientifique* d'une Terre séparée de Tiamat sous l'effet d'une collision cosmique. L'ancienne perception était que le Bracelet martelé/ ceinture d'astéroïdes jouait le rôle de « firmament » ou de « Ciel » délimiteur des régions célestes. Le mot hébreu qui désigne cette région, le *Shama'yim*, et sa signification, « Ciel », furent, à l'évidence, *directement transposés* du verset d'ouverture d'*Enuma elish* : « **elish**, la nabu **shamamu** » – « dans les **hauteurs d'au-dessus**, le **Ciel** n'avait pas reçu de nom. » En vérité, toute la notion biblique d'un « au-dessus » et d'un « en bas » cosmiques s'appuie sur les deux premiers versets d'*Enuma elish* : les « hauteurs d'au-dessus », citées directement à partir du premier verset, et l'« en bas », tiré du deuxième : **Shaplitu ammatum shuma la zakrat** – « [et] que, **en bas**, la terre ferme n'avait point été nommée... »

Une telle division céleste entre les « hauteurs d'au-dessus »-firmament-Ciel et un « en bas » a de quoi dérouter dans un premier temps. Elle trouve sa pertinence et s'éclaircit si nous montrons visuellement l'état des lieux, quand Nibiru atteint le *passage* « au cœur » de l'endroit où s'est tenue Tiamat.

Nibiru

Mercure Vénus Terre Lune Mars > < Jupiter Saturne Uranus Neptune Pluton
Ceinture d'astéroïdes

En passant à son périhélie entre Mars et Jupiter, Nibiru assure en fait le *passage* au beau milieu de toutes les autres planètes du système solaire (en comptant la Lune). La terminologie biblique le montre : le *Shama'yim* (au sens littéral, « Là où se tiennent les eaux », mais traduit par « Ciel »), et la place du « firmament » (*Raki'a, Rakish*). Là où Nibiru « traverse », elle divise effectivement le système planétaire

entre un « en haut » et un « en bas » – « en haut » pour les planètes extérieures du système solaire, « en bas » pour les planètes intérieures, plus proches du Soleil.

L'astronomie contemporaine conforte les paroles d'*Enuma elish* et de la Bible en parlant de « planètes telluriques » pour le groupe « en bas », et de « planètes extérieures » pour le groupe « du dessus » – que sépare la ceinture d'astéroïdes.

Ce point de doctrine basique de la cosmologie et de l'astronomie du passé se voit même confirmé visuellement sur un cylindresceau sumérien, désormais exposé dans le Bible Lands Museum de Jérusalem, en Israël. Il exprime graphiquement cette division cosmique (*Fig. 54*). Il recourt à la paille que l'on utilisait pour boire la bière, en guise de ceinture d'astéroïdes séparatrice : à sa gauche, les planètes « du bas » (depuis Vénus, huitième planète, puis la Terre avec sa Lune croissante, et Mars proche de la ceinture). De l'autre côté, il montre Jupiter « au-dessus », puis Saturne *et ses anneaux*.



À l'abord de la Tablette V, la suite de l'*Enuma elish* assigne alors à Mardouk l'établissement de « zones de jour et de nuit » : la nuit à la Lune, la journée au Soleil. Et lui attribue toutes les avancées astronomiques sumériennes : il était censé avoir institué un calendrier luni-solaire, établi le zénith, divisé le Ciel en trois zones et groupé les étoiles en douze constellations zodiacales auxquelles il donne leurs « images ».

Nous trouvons ce schéma répété, presque *verbatim*, en *Genèse 1, 14-19*, où Dieu est censé « séparer le jour de la nuit », instituant la Lune et le Soleil responsables des « saisons, et jours, et années », et « former les constellations tout comme leurs signes ».

Une fois tout le soin apporté aux éléments célestes,

l'attention divine se tourne vers la Terre elle-même, dans l'intention de la rendre habitable. Du côté du texte mésopotamien, nous en sommes arrivés à la Tablette V, complète, presque intacte (il manque encore seulement vingt-deux lignes), trouvée à la fin des années 1950 sur l'improbable site turc de Sultantepe. L'on y apprend qu'après que Mardouk eut assigné leurs tâches au Soleil, à la Lune, etc., il fixa son attention et son énergie créatrice sur la Terre – l'ancienne partie supérieure de Tiamat –, de façon à la rendre viable :



Figure 54

À partir du crachat de Tiamat,
Mardouk créa [...] ;
Il forma les nuages, les emplit [d'eau],
fit se lever les vents pour qu'ils apportent pluie et
froidure.

Plaçant la tête de Tiamat en position,
il y posa les montagnes.
Il fit pleurer l'Euphrate et le Tigre de ses yeux.

Bouchant ses narines, il [...].
Dans sa mamelle, il forma les montagnes hautes,
[dans lesquelles] il forna les sources,
pour que les puits drainent les [eaux].

À l'évidence, alors qu'elle vient de subir la fracture de Tiamat, la Terre a grand besoin que ses créateurs la retravaillent, la façonnent à nouveau, pour en faire une planète habitable avec des montagnes, des rivières, des eaux vives, etc. (le « crachat » n'est-il pas, c'est mon hypothèse, de la lave volcanique éjectée ?).

Du côté de la Bible, nous constatons que la *Genèse* à son tour rapporte qu'après en avoir fini avec les dispositions célestes, l'attention divine se tourna vers la Terre. Les versets 9-10 décrivent les étapes suivies pour la rendre viable :

Et Dieu dit :

Que les eaux [qui sont] au-dessous du ciel
se rassemblent en un seul lieu,
et que la terre sèche paraisse ;
et il fut ainsi.

Et Dieu appela la terre sèche « Terre » ;
et le rassemblement des eaux, il appela « Mers ».

Ce récit biblique cadre parfaitement avec les dernières avancées scientifiques qui montrent que l'ensemble des terres sèches furent d'abord réunies en un supercontinent (« *pangée* »). Elles émergèrent quand toutes les eaux de la planète se réunirent en un seul « *panocéan* ». Au fil du temps, la pangée se brisa et ses plaques dérivèrent, pour former plusieurs continents (*Fig. 55*). Cette théorie contemporaine de la dérive des continents est au centre de toutes les sciences de la Terre. La retrouver clairement exposée dans la Bible et, sans doute, dans la partie perdue de la Tablette V, est tout bonnement remarquable.

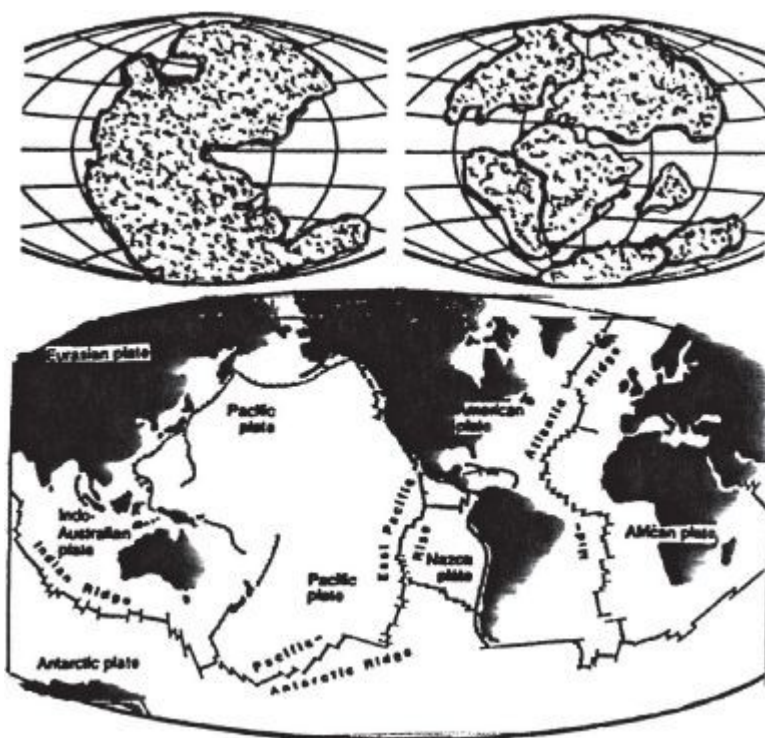


Figure 55

Les textes hébreu et mésopotamien exposent en l'occurrence un processus logique et scientifiquement juste : le fragment fracturé de Tiamat imbibée d'eau commence à se donner une forme de planète. Les eaux se rassemblent dans la partie creuse (dont l'océan Pacifique est la zone la plus vaste et la plus profonde), d'où l'émergence d'une terre sèche. Apparition des continents. Surrection des montagnes. Les volcans éjectent laves et gaz, prémices d'une atmosphère. Nuages et pluies surviennent. Les fleuves commencent à couler. *La Terre est prête à accueillir la vie.*

« Et ainsi, dit *Enuma elish*, Tablette V, ligne 65, il [Mardouk] créa le Ciel et la Terre. »

« Et ainsi, dit la Bible, *Genèse* 2, verset 1, les cieux et la terre furent achevés, et toute leur armée. »

À comprendre *Enuma elish* comme une cosmogénèse élaborée et non comme un conte mythologique de la lutte du bon (le Seigneur/Mardouk) contre le méchant (le Monstre/Tiamat), nous obtenons l'éclairage cohérent de bien des énigmes de notre système solaire. Nous expliquons en outre l'ahurissante vitesse d'apparition de la vie sur Terre – et la compatibilité entre Anunnaki et filles des hommes. ***J'ai exposé que la Bible avait suivi la même démarche.***

Ce que Bérose a écrit

Nous devons présumer que parmi l'ensemble des textes clés copiés et recopiés, une version du conte de Mardouk, Tiamat et la Bataille céleste a dû passer entre les mains de Bérose quand il a compilé ses trois volumes de la *Babyloniaca*.

C'est ce qui a dû se passer. Selon l'historien Alexandre Polyhistor – l'une des sources des *Fragments de Bérose* – dans son Livre I, Bérose écrivit, entre autres :

Il fut un temps où rien d'autre n'existait que les ténèbres et un Abîme des eaux, antre des plus hideuses créatures... Celle qui les dirigeait était une femme nommée Thallath dont les Chaldéens disent qu'elle signifie « la Mer »...

Belus (« le Seigneur ») s'en vint qui coupa la femme en la déchirant ;

Et de l'une de ses moitiés, il forma la Terre,

Et de l'autre le Ciel ;

Et dans le même temps il extermina les créatures de l'Abîme...

Ce Belus, que les hommes nomment Deus, divisa les ténèbres,

et sépara le Ciel de la Terre,
et mit de l'ordre dans l'univers...
Il forma en outre les étoiles, et le Soleil, et la Terre,
En même temps que les cinq planètes.

Bérose eut-il accès à une copie complète et intacte de la Tablette V de l'*Enuma elish* ? Cette pertinente question conduit à en formuler une autre, plus générale : où, au sein de quelle bibliothèque, avec quelle collection de tablettes, Bérose s'installa-t-il pour composer ses trois volumes ? La réponse pourrait tenir dans ce constat : dans les années 1950, le tertre Sultantepe, à quelques kilomètres d'Harran (aujourd'hui en Turquie), fut en fait le site d'une *école de scribes majeure et d'une bibliothèque* – où l'on retrouva quantité des tablettes portées disparues.

Chapitre 7

Anunnaki et Igigi

Minuit, probablement. C'est à peu près à cette heure-ci que la lecture publique de l'*Enuma elish* (avec, à Babylone, des reconstitutions de type mystère de la Passion) avait atteint le passage de la création du Ciel et de la Terre – œuvre de Mardouk. Il était temps de traduire sa suprématie cosmique parmi les Anunnaki – les dieux qui vinrent sur Terre.

Par le jeu d'une appréciable subtilité, le nom d'**Enlil** – la divinité qui était vraisemblablement le héros de la création du récit sumérien original – apparaît (pour la première fois) aux côtés de ceux d'Anu et d'Ea/Enki. Il se glisse discrètement sur la toute dernière ligne de la Tablette IV. Puis, comme le récit se poursuit sur la Tablette V, d'autres divinités – dont la propre mère de Mardouk, **Damkina** (renommée **Ninki** après qu'Ea a été honoré du titre d'« Enki », « le Seigneur de la Terre ») – occupent la scène. Et l'auditeur (ou le déclamant) devient lui-même le témoin du couronnement de Mardouk devenu « roi », non seulement par la grâce des dieux Anunnaki, mais en outre par le biais d'un autre groupe d'entités divines, les **Igi.gi** (« Ceux qui observent et qui voient »).

Il s'agit de la grande assemblée de tous les dieux dominants. Mardouk siège sur un trône, et ses imposants parents, Ea/Enki et Damkina, « prirent la parole pour s'adresser aux grands dieux », et leur tinrent ce langage : « Jusqu'à présent, Mardouk était [simplement] notre fils bien-aimé. Il est désormais votre roi. Proclamez son titre : "Roi des dieux du Ciel et de la Terre !" » Acquiescement à la requête/demande suivie d'effet :

Tous assemblés, les Igigi se prosternent ;
Tous les Anunnaki lui [Mardouk] baisent les pieds.
Ils étaient réunis en signe d'obéissance ;

Ils se tinrent face à lui, se prosternèrent, et dirent :
« Il est le roi ! »

Ils reconnurent la souveraineté de Mardouk ;
Ils exprimèrent à son endroit des vœux de
chance et de succès [disant] :
« Quoi que tu ordonnes, nous le ferons ! »

Le texte ne précise pas où se tient l'assemblée. La narration suggère que le couronnement de Mardouk a lieu sur Nibiru, et qu'il se prolonge par une réunion des dieux affectés à la Terre. Le nouveau chef élu rappelle aux dieux assemblés son royal lignage (il évoque quelques-uns des ancêtres d'Ea et d'Anu), puis dessine rapidement le programme divin : jusqu'alors, dit-il aux dieux présents, vous avez vécu à **E.sharra**, la « Grande demeure » d'Anu sur Nibiru. Désormais, vous vivrez « dans une demeure semblable que je vais bâtir en bas ». « En bas » – sur Terre –, dit Mardouk. Il venait de créer une terre ferme, appropriée à un nouvel habitat:

J'ai durci le sol pour le rendre constructible,
pour y construire une maison, mon palais luxueux.
J'y établirai mon temple,
Ses sanctuaires affirmeront ma souveraineté...
Je l'appellerai *Bab-ili* [« Porte des dieux »].

Comme le groupe des dieux se réjouit à l'écoute du projet de Mardouk de fonder Babylone, il en vint à leur préciser leurs missions :

Mardouk, roi des dieux,
entre Haut et Bas divisa les Anunnaki.
Pour que ses instructions soient suivies,
Trois cents il affecta au Ciel,
en « Ceux qui veillent », il les organisa.

D'identique manière, les dispositions sur Terre définit-il,
Six cents d'entre eux sur Terre il établit.
Il détailla toutes les instructions ;
Aux Anunnaki du Ciel et de la Terre,
il attribua les tâches.

Les dieux affectés à la « Mission Terre » sont ainsi divisés *illico* en deux groupes : trois cents, les **Igi.gil** (« Ceux qui observent et qui voient »), ont des tâches « au ciel », et seront cantonnés « au-dessus de la Terre » (sur Mars, nous y reviendrons). Six cents, les Anunnaki « du Ciel et de la Terre », seront installés sur la Terre même. Et leur première mission, édictée *via* les ordres de leur Seigneur, est d'établir Babylone, d'y élever la tour du séjour de Mardouk, **E.sa.gil** – « La Maison dont le faite est élevé ». (Des représentations des Anunnaki et des Igi à leurs postes, *Fig. 64*).

À la fin de la Tablette VI, *Bab-ili* (Babylone), « Porte des dieux », avec sa « Tour qui atteint au ciel », est prête. Le céleste Mardouk est désormais aussi Mardouk sur Terre. Et la récitation de l'*Enuma elish* se poursuit sur la Tablette VII, une liste qui rend grâce à cinquante noms, cinquante épithètes qui sont autant de délégations de pouvoir au monarque.

« En lui prodiguant le titre de “Cinquante”, les grands dieux proclament [Mardouk] suprême ». Ainsi se conclut l'épopée.



Il est clair que le texte épique babylonien a résumé là les événements en « avance rapide ». Il reste à la vie à émerger sur Terre. Il faut encore qu'Enki et son premier équipage de cinquante Anunnaki amerrissent. Que les cités des dieux sortent de terre. Que l'homme apparaisse. Et le Déluge doit

encore s'abattre – car c'est seulement à sa suite que l'épisode de la tour de Babel aura lieu. Omissions délibérées ou pas ? Il n'en demeure pas moins que les événements, dans l'intervalle, doivent bien trouver leur place – outre la Bible, plusieurs textes en cunéiforme les décrivent également.

En réalité, avant même que l'on n'assiste aux péripéties sur Terre, l'on se doit de décomposer les événements énigmatiques de Nibiru où le couronnement de Mardouk est censé s'être déroulé. Qui sont ces dieux réunis ? Qui sont les « aïeux » qu'évoqua Mardouk ? Le palais divin qu'il a l'intention d'établir sur Terre doit se montrer l'équivalent du palais divin du dieu Anu, l'*E.sharra* sur Nibiru. De quel royaume Anu était-il le monarque ? Qui étaient ces Anunnaki et ces Igigi affectés à des missions pour la Mission Terre ? Comment sont-ils arrivés sur la planète Nibiru où ils vivent ? Pourquoi cinquante d'entre eux – dans le sillage d'Enki/Ea – rejoignirent-ils la Terre en quête d'or ? Enfin pourquoi at-on eu besoin de 600 Anunnaki et de 300 Igigi, leur déploiement maximum ?

Même si *Enuma elish* n'apporte aucune réponse à ces questions, nous ne sommes pas en peine de les connaître en grande partie. Plusieurs textes anciens fourmillent de faits et de détails, livrent des noms et décrivent des événements. Nous avons déjà cité certains de ces documents. Nous allons en révéler bien d'autres – dont quelques-uns ne sont rédigés ni en sumérien ni en akkadien. Tous ensemble, ils sont porteurs des clés capables d'ouvrir à un récit cohérent sans ruptures. L'essentiel dans ce contexte est ce qu'ils nous révèlent de nous-mêmes – comment l'homme, comment l'humanité en sont-ils venus à exister sur cette planète Terre.

Nous pouvons commencer à tirer les ficelles des premiers indices à partir d'Anu, monarque nibirien lors de la phase de confirmation de Mardouk au titre de leader suprême des Anunnaki et des Igigi. Il était en outre toujours monarque sur Nibiru au moment de la première arrivée sur Terre puisqu'Ea/Enki évoque son statut de « premier-né d'Anu »

dans son autobiographie. L'on est en droit de supposer que c'est la forme de monarchie propre à Anu qui fut « apportée du Ciel » par les Anunnaki, et que c'est au nom de sa cour qu'étaient délégués les insignes royaux : une coiffe divine (couronne, tiare), un sceptre ou bâton (symbole de pouvoir, d'autorité) et un cordon de mesure en boucle (marque de la Justice). De tels symboles figurent toujours dans les scènes d'investiture divine où l'on voit dieux ou déesses offrir ces objets au nouveau roi (*Fig. 56*).

AN/Anu, substantif, signifiait « Ciel ». En tant que nom-épithète, il est traduit par « Le Divin ». Son pictogramme était une étoile. Des allusions dans plusieurs textes fournissent des informations sur le palais d'Anu, sur sa cour et sur sa stricte étiquette. Nous apprenons par exemple qu'en plus de la princesse consort (son épouse, Antu), il avait six concubines. Sa progéniture atteignait le nombre de quatre-vingts (dont quatorze seulement portaient les titres divins d'**En** pour le sexe masculin, ou de **Nin** pour le féminin [*Fig. 57*]). Ses conseillers de cour comprenaient un chambellan en chef, trois commandants en charge des fusées, deux commandants dévolus aux armes, un « ministre de la Bourse » (trésorier), deux magistrats en chef, deux « maîtres du savoir écrit », deux chefs scribes et leurs cinq assistants. Le rang et la catégorie des membres du personnel d'Anu correspondaient au terme générique **Anunna** – « Les Divins d'Anu ».

Le palais d'Anu se tenait sur la « Place parfaite ». L'entrée en était constamment gardée par deux princes royaux. Ces « commandants aux armes » avaient sous leur contrôle deux armes divines, le **Shar. ur** (« Chasseur royal ») et le **Shar.gaz** (« Celui qui châtie au nom du roi »). Un dessin assyrien (*Fig. 58*), censé montrer la porte du palais d'Anu, évoque ses tours flanquées d'« hommes-aigles » (« astronautes » en uniforme), avec l'emblème du disque ailé nibirien en position centrale. D'autres symboles cosmiques – douzième



Figure 56

membre du système solaire, croissant (lunaire) et sept points (la Terre) complètent le décor.

Quand une assemblée des dieux était convoquée, elle se tenait dans la salle du trône du palais. Anu prenait place sur son trône, son fils Enlil à sa droite et son autre fils Ea à sa gauche. Les comptes rendus d'assemblée montrent que pratiquement tout participant était autorisé à s'exprimer. Quelques délibérations ont donné lieu à des débats animés. Mais c'est à Anu que revenait le dernier mot. « Sa décision

engageait tout le monde. » Parmi les épithètes le désignant, l'on trouve « Divin 60 » : il exprimait l'attribution à Anu du plus haut rang, sous le signe du système numérique sexagésimal (base 60).

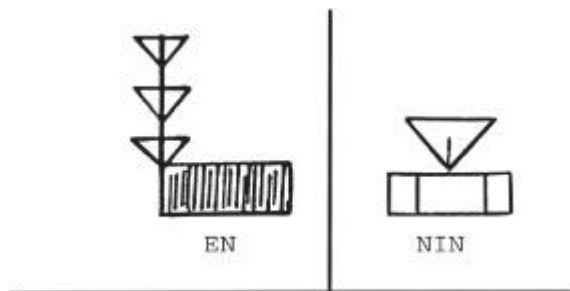


Figure 57

Les Sumériens et leurs successeurs ne se sont pas contentés de conserver de méticuleuses listes de rois. Ils ont aussi tenu à jour des *listes de dieux* élaborées – des énumérations classées par importance et rang, et groupées par familles. Dans les listes les plus détaillées, le nom premier du dieu ou de la déesse était suivi par ses épithètes (parfois fort nombreuses). Certaines listes passées au statut canonique ont fixé la généalogie des rois – elles ont, si l'on peut dire, donné leur pedigree royal.

Il existait des listes de dieux locaux et nationaux, des courtes et des longues. La plus complète, bien connue des spécialistes par l'intitulé de sa première ligne sous la forme de la série *An: dieu-Anu*, et considérée comme la recension des grands dieux, occupe sept tablettes, contient plus de 2 100 noms ou épithètes de dieux et déesses – un nombre énorme, bien sûr, mais des plus trompeurs si l'on réalise que, parfois, une série de vingt noms ou plus renvoyait aux épithètes d'une même divinité (le plus jeune fils d'Enlil, par exemple, appelé **Ishkur** en sumérien, **Addad** en akkadien et **Teshub** par les

Hittites, alignait 38 autres épithètes-noms). La liste des grands dieux incluait les épouses des divinités et leurs descendance, les chefs « vizirs » et autres assistants personnels.

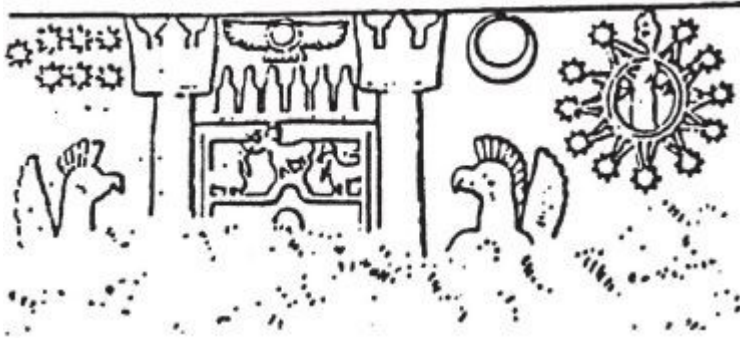


Figure 58

Chaque tablette de cette série est divisée en deux colonnes verticales. Celle de gauche livre le nom/épithète sumérien de la divinité, et celle de droite correspondante l'équivalent ou la traduction de l'épithète en akkadien. Parmi les listes plus courtes ou partielles découvertes à ce jour, figurait une tablette que l'on connaît également bien sous le nom de série *An: Anu Sha Ameli*. Son nom akkadien prête à confusion puisqu'il cache une liste basique ancienne du panthéon sumérien (seulement 157 noms et épithètes).

C'est à partir de telles listes que nous apprendrons que les noms des planètes dans *Enuma elish* ne doivent rien au hasard. Ce sont les noms empruntés aux listes canoniques des dieux dans le but de soutenir la revendication généalogique de Mardouk pour la suprématie – puisqu'il est le fils d'Ea/Enki, lui-même le premier-né d'Anu, lui-même le descendant d'une lignée royale nibirienne de 21 prédécesseurs !

La liste (présentée par couples) accueille en outre Anshar et Kishar, Lahma et Lahama (qui « sonnent » comme des noms célestes grâce à *Enuma elish*), mais aussi des noms

moins familiers tels An.shargal et Ki.shargal, En.uru.ulla et Nin.uru.ulla. Et un couple curieusement nommé **Alala** et **Belili**, mais qui sera significatif. L'énumération des prédécesseurs d'Anu se termine sur un « postscriptum » : « *21 en ama.aa* » – « **21 mères et pères seigneuriaux** » (disposés en dix couples auxquels s'ajoute un homme célibataire). La liste des grands dieux, elle, nomme les enfants et les fonctionnaires du groupe d'Anu, en « zappant » ses deux principaux fils et sa fille (**Ea/Enki**, **Enlil** et **Ninmah**), qui eux sont listés séparément, avec leurs propres groupes familiaux et leurs auxiliaires.

De quelque manière que l'on étudie ces cascades de dieux, la position majeure, dominante, du roi-dieu Anu, est caractéristique. Pourtant, un texte intitulé *La royauté du Ciel*, trouvé intact dans une version hittite, révèle qu'Anu fut un usurpateur ! Il se serait emparé du trône de Nibiru après avoir déposé par la force le roi en exercice...

Le texte appelle les « douze puissants anciens dieux », les « pères divins et mères divines » et « tous les dieux du ciel et ceux qui sont sur la sombre Terre » à porter attention au récit de l'usurpation, puis en vient à ceci :

Avant, au cours des anciens des jours,
Alalu était roi dans le ciel.
Alalu siégeait sur son trône.
Le puissant Anu, le premier des dieux,
se tint devant lui, se prosterna à ses pieds,
se saisit de la coupe de libation.

Depuis neuf périodes comptées
Alalu était roi dans le ciel.
À la neuvième période, Anu livra bataille à Alalu.
Alalu fut défait, il fuit devant Anu.
Il descendit sur la sombre Terre –
En bas sur la sombre Terre il alla.
Sur le trône Anu prit place.

Anu était le Porteur de la coupe – une charge qui supposait une extrême loyauté. Il trahit la confiance du roi et s’empare du trône lors d’un sanglant *coup d’État*¹⁵. Pour quelle raison ? Le texte ne dit rien de la relation entre celui qui porte le nom-épithère de « Premier parmi les dieux » et le roi régnant. Mais l’appel du narrateur aux anciens dieux, aux « pères et mères » des dieux, donne l’indice d’un conflit, d’une lutte pour le trône, dont les origines remontent à plusieurs générations – des événements du passé, des différends généalogiques, des rivalités dynastiques ? Au nom de règles de succession qui tentèrent de se dégager d’une revendication conflictuelle entre un premier-né et un héritier légal, entre le fils d’une épouse et celui d’une concubine, compliquées par une loi offrant la suprématie au fils d’une demi-sœur, Anu, à l’évidence, avait une prétention au trône, laquelle (de son point de vue) primait sur celle d’Alalu.

Force nous est de conclure que de tels conflits successoraux existèrent bien avant l’affaire Alalu/Anu, et, nous allons le voir, bien après. Certaines particularités des listes divines nous servent d’indices pour mettre en évidence une faille récurrente et gangrenée dans la royauté nibirienne – des conflits qui, en leur temps, auront des conséquences sur Terre. Dans la liste des grands dieux (la version existante fut certainement colligée à Babylone), le groupe familial Enki vient après celui d’Anu. Les « Enlil » suivent. Puis le groupe de Ninharsag. Mais dans d’autres catalogues royaux – dont la petite liste sumérienne – c’est le groupe Enlil qui suit celui d’Anu. Ces variantes de classement traduisent une lutte sans merci qui demande notre attention.

La liste des grands dieux contient un autre cas de figure surprenant : quand elle en vient à Enki (et ce n’est le cas pour Enlil), elle glisse dans son répertoire le nom de couples d’ancêtres prédécesseurs qui ne sont pas ceux d’Anu. Voilà des En.ul et Nin.ul, des En.mul et Nin.mul, En.lu et Nin.lu, En.du et Nin.du, etc. Autant de couples de dieux dans la ligne ascendante d’Enki inconnus du groupe Anu. C’est seulement

quand la liste parvient au dixième couple, celui d'**Anshar** et **Kishar**, qu'une correspondance apparente avec les **Anshar** et **Kishar** de la parentèle d'Anu se vérifie. Comme Anu est le père d'Enki, il y a tout lieu de croire que la lignée de couples séparée ou étrangère aux ancêtres d'Anu appartient à celle de la mère d'Enki, qui n'a pas dû être Antu – qui fut donc une concubine. Ce qui, et les événements vont le révéler, constitue un sacré « couac » hiérarchique.

Dans son autobiographie, Enki confia, avec un soupçon de désespoir : « Je suis le chef des Anunnaki, engendré par féconde graine – *le premier-né du divin An*, le grand frère pour tous les dieux. » Premier-né, il était bien. Engendré par « féconde graine », sans aucun doute – mais du côté paternel seulement. Quand il lui arrivait de siéger aux côtés du trône occupé par Anu, c'était Enlil qui se tenait à la droite du monarque. Dans la hiérarchie ordinale de l'élite des Douze grands dieux, Enlil venait en second après Anu, avec le classement 50. Enki suivait au rang inférieur de 40. Bien qu'Enki fût le premier-né, il n'était pas le prince couronné. Titre et droit de successions revenaient au puîné Enlil pour la bonne raison que sa mère était **Antu** – laquelle Antu n'était pas seulement l'épouse officielle d'Anu, *elle était au surplus sa demisœur*, de quoi transmettre à Enlil une double dose de « féconde » semence génétique.

Émerge donc l'image de deux clans très anciens, rivaux dans la course à la royauté de Nibiru : tantôt en guerre, tantôt en quête de paix *via* des alliances entre les deux lignées (un schéma connu sur Terre où des tribus ou nations ennemies recouraient souvent à des mariages en vue de la paix), tantôt en alternance sur le trône – parfois au prix de la violence comme en témoigne le coup d'État d'Anu contre Alulu. Le nom du roi déposé (**Alalu** en hittite) se montre très différent des nombreux « *En-* » quelque chose, mais pratiquement identique à ce bizarre **Alala** de la liste d'Anu, signe d'affiliation à un clan étranger et d'accession au trône par interalliance.

L'accent porté sur la ligne génétique d'Untel et sur les

règles de succession apparaît dans le récit biblique des *Patriarches*.



Le renversement par la force d'Alalu, obligé de fuir sa planète natale, fut-il un événement isolé, ou bien un épisode dans la série (peut-être intermittente) des combats entre deux clans, voire – à échelle de planète – entre deux nations sur Nibiru ? Les données de la Liste des dieux semblent indiquer que le renversement du roi s'inscrit dans la continuation d'un conflit non soldé entre clans nibiriens. Il ne s'agissait ni du premier ni du dernier « changement de régime » musclé : certains textes sous-entendent qu'Alalu, à son tour, fut un usurpateur, et que, par la suite, eurent lieu des tentatives de renversement d'Anu...

Un détail dans la composition de la cour royale d'Anu offre un indice pour saisir les événements sur Nibiru : c'est la mention des trois « Commandants en charge des fusées **Mu** » et des deux « Commandants de l'armement ». Si l'on y réfléchit bien, on conclut que cinq militaires forment presque la moitié d'un cabinet ministériel fort de onze membres (hors les sept scribes). Autant parler de gouvernement militaire. Avec un accent mis sur le matériel de guerre : deux des cinq généraux se consacrent à cet arsenal. Le palais proprement dit était sous la protection de deux superarmes placées sous la garde de deux princes royaux.

Pour se protéger de quoi ? Pour se protéger de qui ?

Sans vouloir anticiper sur un chapitre à venir, mentionnons dès à présent qu'en 2024 av. J.-C., les Anunnaki alors sur Terre recoururent à l'arme atomique à l'occasion de l'un de leurs sempiternels *clashes* claniques. Plusieurs des vieux textes que nous citerons attestent que sept dispositifs atomiques furent mis en jeu. Il va de soi qu'ils furent acheminés sur Terre depuis Nibiru. Qu'il s'agisse ou non des

Sharur et **Shargaz** dévolus à la protection du palais d'Anu, l'évidence veut que l'arme atomique fit partie de l'arsenal nibirien. Fut-elle employée sur Nibiru ? On peut le croire. Si l'on usa du feu atomique sur une lointaine planète nommée Terre où se trouvaient, au plus fort de leur présence, 900 Nibiriens (600 Anunnaki et 300 Igigi), que ne l'aurait-on pas fait sur Nibiru où les enjeux étaient bien plus importants ?

Nos astronomes de l'ère spatiale ont changé de perspective, avec l'abandon de la vision d'un système solaire créé une fois pour toutes, en un assemblage figé de planètes orbitant autour d'un chaudron (le Soleil). Ils réalisent désormais que les planètes, et avec elles leurs lunes, sont actives, que des phénomènes naturels s'y déroulent – elles possèdent un cœur interne nucléaire, génèrent et évacuent de la chaleur, connaissent une activité volcanique, disposent d'atmosphères, subissent des variations climatiques. Certaines montrent des surfaces glacées, d'autres alignent des caractéristiques terriennes. Bon nombre possèdent de l'eau, quelques-unes seulement des lacs de liquides chimiques. Certaines semblent définitivement mortes, d'autres révèlent des composants complexes associés à la vie. Des saisons ont même été détectées sur des « exoplanètes » autour de lointaines étoiles-soleils – des planètes dont la seule idée de l'existence relevait de la science-fiction il y a encore quelques années.

Notre voisine, Mars, était tenue il y a quelques décennies pour une planète sans vie depuis sa formation. Il est désormais connu (grâce aux sondes automatiques d'exploration spatiale depuis les années 1970) qu'elle a eu une atmosphère (encore suffisante pour véhiculer des tempêtes de sable), de l'eau courante, des fleuves, de grandes mers, des lacs – et aujourd'hui un lac gelé, de la glace d'eau, un sol boueux (*Fig. 59*, des extraits de relations scientifiques). Notez bien que nous avons apporté la preuve, dans *La Douzième Planète* (1976), qu'une Mars habitable a servi d'étape aux Anunnaki pour leurs vaisseaux spatiaux interplanétaires en provenance

de Nibiru et en partance vers elle. C'est là qu'étaient cantonnés les Igigi. Ils étaient chargés de la gestion des navettes de plus petite taille entre Mars et la Terre.

Sur Terre, les Igigi posaient leurs navettes sur une vaste plateforme dotée d'une tour de lancement, décrite sous le nom de « Place de débarquement ». Elle était constituée de blocs de pierre colossaux. Nous l'avons identifiée, dans *The Stairways to Heaven*¹⁶, au site de Baalbeck, dans les montagnes libanaises. La vaste plateforme de pierre existe toujours. Tout comme les ruines de la tour de lancement – faite d'immenses blocs de pierre de 600 à 900 tonnes chacun. Au coin nord-ouest de la plate-forme, la tour recevait le renfort de trois blocs de pierre gigantesques de plus de 1 100 tonnes chacun (!). Ce trilithon (*Fig. 60*) est censé, à en croire les traditions locales, avoir été assemblé par des « géants ».

Notre planète Terre a connu des débuts brutaux : la réunion des océans et des mers, la surrection et la dérive des continents (« la terre ferme »), les éruptions volcaniques et les raz de marée (vous vous souvenez du Déluge ?), les glaciations et les périodes chaudes en alternance (*alias* changement climatique) et des bouleversements atmosphériques que génère trop de ceci (par exemple des émissions de carbone) ou trop peu de cela (comme la perte de la couche d'ozone). En toute logique, la planète Nibiru a dû subir de semblables fluctuations naturelles. Parmi ceux d'entre vous, lecteurs, qui ont lu *La Douzième Planète* et souscrit à ses conclusions à propos de Nibiru, certains se sont toujours demandé comment les Anunna pouvaient survivre sur une planète dont l'orbite l'éloignait à ce point du Soleil. Ils auraient bien dû, comme toute vie, mourir gelés instantanément ? Ma réponse avait été celle-ci : nous connaissons sur Terre, comme toute forme de vie, le même danger, alors même que notre planète est censée

Signs of Ancient Rain May Stretch Mars's Balmy Past

In the evolving debate over water on Mars, the Hesperian epoch of middle Martian history

show up in images from the Thermal Emission Spectrometer (THEMIS) which has

WEDD. CAL. And the numbers end of one

When water gushed on Mars

Wash the northern plains of Mars submerged in a vast flood as recently as 20,000 years ago? Geologists claim to have found evidence of a recent volcanic eruption under the ice cap that could have

high and 35 km. Signs of water have been study links the logical evidence was the dust in the northern hemisphere in researchers in (just 10 million) 20,000 years ago has not been a and warm periods. Conditions: using that confirmation that the flood — sulphur water on large

Test of Mars Soil Sample Confirms Presence of Ice

By KENNETH CHANG
Rising to 22 degrees Fahrenheit, a sample of soil being analysed by NASA's Phoenix Mars lander let out a puff of vapor. Conditions: using that confirmation that the flood — sulphur water on large

sure and used speeds. The lander has had some difficulty shaking the clayey, chunky, deposited soil out of its scoop into the instruments for analysis. One sample of soil is

Mars lander confirms water ice

Phoenix also samples unexpected chemical compound

By Ashley Yeager

The Phoenix Mars Lander has finally confirmed the presence of water ice on

tested lower Mars" said together, a Phoenix investigator and the lead THEMIS scientist. "And I can say it better very fine."

One of the lander's instruments has also "detected" an unanticipated chemical compound

A Wetter, Younger Mars Emerging

It seemed a little thought they were about each through electrical

caught everyone's attention. Other, perhaps more dramatic, signs also suggest that water may have once flowed on or beneath the

ground surface.

Scientists are seeing more and more evidence

splitting on the. Rain may have fallen years ago under

conditions: in some northern lowlands a and water may have

Evidence for Recent Groundwater Seepage and Surface Runoff on Mars

An Early, Muddy Mars Just Right for Life

When the Opportunity rover found the salty, watery residue of standing water on another Mars, the prospects for early life on another planet brightened considerably. Although planet long-lived waters were

in high-resolution images acquired by the Mars Global Surveyor

Camera since March 2001 suggest

of a very small, narrow, shallow channel associated with the

First hard evidence found of a lake on Mars

WED Jun 17, 2009 7:39pm EDT

WASHINGTON (Reuters) - A long, deep canyon and the remains of beaches are perhaps the clearest evidence yet of a standing lake on surface of Mars — one that apparently contained water when the pl

image for context

Mars spacecraft traces a watery tale

A Mars-orbiting spacecraft is providing new details about when and where liquid water, an essential ingredient for life, once

Scientists: Fresh signs of water on Red Planet

NASA scientists announced Wednesday that they had found evidence that water still flows over the surface of Mars

PLANETARY SCIENCE Martian Lake View

Mars seems to have a frozen lake on its surface, according to images obtained by the European Space Agency's Mars Ex



Figure 59

se trouver à une « distance viable » du Soleil. Que nous quittions un tant soit peu sa surface, et nous voilà surgelés. La Terre, à l'image des autres planètes, possède un cœur générateur de chaleur – au fur et à mesure que s'enfoncent les

mineurs, la température augmente. Mais isolés que nous sommes par un épais manteau rocheux, c'est de la chaleur du Soleil que nous dépendons. *Ce qui nous protège, c'est l'atmosphère de la Terre* : à la façon d'une serre, elle conserve la chaleur que nous dispense le Soleil.

Dans le cas de Nibiru, c'est aussi l'atmosphère qui sert de bouclier protecteur. Mais en l'occurrence, il s'agit bien plutôt de conserver la chaleur irradiée par le cœur de la planète, et de la retenir de façon à ce qu'elle ne se dissipe pas dans l'espace. Car l'orbite elliptique de Nibiru (*Fig. 52*) ne procure à la planète un chaud « été » que durant une partie de son « année » (une révolution autour du Soleil). Au cours de son bien plus long hiver, la planète dépend de la chaleur de son cœur pour maintenir la vie.

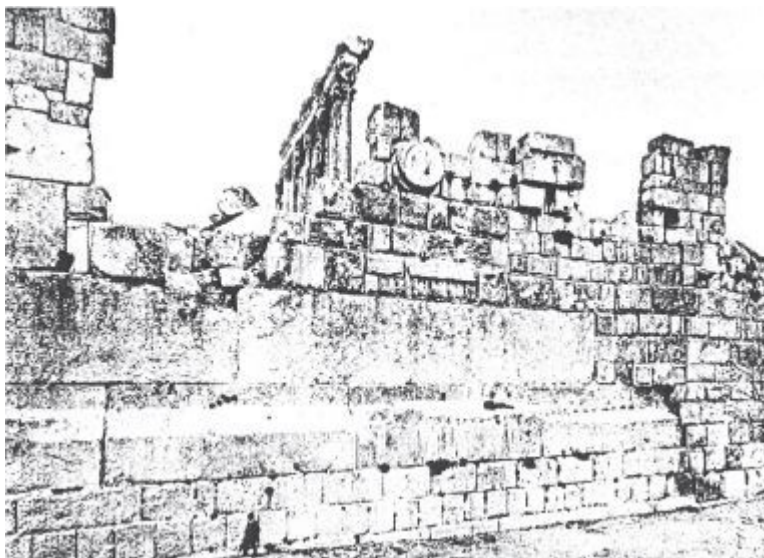


Figure 60

Comme toutes les planètes, Nibiru aussi a forcément subi des bouleversements climatiques et atmosphériques naturels. Dès lors que ses habitants sont devenus capables de voyager dans l'espace et qu'ils ont dompté la technologie nucléaire, l'usage des armes atomiques a aggravé le déséquilibre atmosphérique. À ce moment-là, ai-je supposé dans *La Douzième Planète*, les scientifiques nibiriens ont élaboré l'idée de créer un écran de particules d'or pour rétablir et protéger l'atmosphère perturbée de leur planète. Mais l'or était rare sur Nibiru, et son utilisation ou son usage abusif pour le sauvetage de la planète n'ont fait qu'aggraver les conflits qui couvaient.

C'est pour réagir contre un pareil contexte de tensions et d'événements qu'Anu s'empara du trône d'Alalu. Lequel prit la fuite à bord d'une fusée pour sauver sa vie, et trouva refuge sur une lointaine et étrange planète déserte, que les Nibiriens appelaient **Ki**. Le vieux texte hittite n'est pas ambigu : « En bas sur la sombre Terre alla Alalu. » Sa découverte fortuite de l'or dans les eaux terrestres lui servit de carte maîtresse pour exiger qu'on lui rendît son autorité royale. Dans *The Lost Book of Enki*¹⁷, j'ai imaginé qu'Alalu avait autorisé la venue d'Ea pour que soit vérifiée la réalité de sa découverte. Parce qu'Ea était son gendre. Il avait pris pour épouse – raison d'État – la sœur d'Alalu, **Damkina**. Dans la période de défiance et d'animosité de l'après-destitution, Ea/Enki – fils d'Anu, gendre d'Alalu – incarna peut-être la seule personnalité à laquelle les deux factions pouvaient faire confiance pour conduire la Mission Terre. Et voilà comment Ea et son équipage des « cinquante » firent voyage jusqu'à la Terre pour extraire l'incalculable métal et l'envoyer sur Nibiru – mission et arrivée décrites par Ea dans son autobiographie.

Dès lors, le décor essentiel dans lequel allaient prendre place les incroyables événements à venir était celui de la planète Terre.



Aussi grand scientifique que pouvait l'être Ea, il n'était pas capable d'extraire des eaux de ce que nous appelons aujourd'hui le golfe Persique plus d'or qu'il n'en recérait – pour une infime quantité, il fallait traiter de colossaux volumes d'eau.

Mais en grand scientifique qu'il était quand même, Ea pista l'or à sa source la plus proche – les filons profondément enfouis dans la roche de l'Abzu. Si Nibiru devait absolument se procurer cet or – et c'était sans doute le cas – les Anunnaki devaient basculer vers un processus minier et créer **Arali**, le Pays des Mines.

Le changement de nature de la Mission Terre exigeait plus de personnel, un nouvel équipement, des colonies sur deux continents, de nouveaux moyens de transports et de communications. Un tout autre type de patron – quelqu'un qui soit moins un scientifique et plus un organisateur, fort d'une expérience de la discipline et du commandement. Celui qui fut choisi pour mener à bien la tâche fut **En.lil** (« Le Seigneur de l'Autorité »), le prince couronné. Ce qui va advenir montrera qu'il sera ce commandant capable d'obtenir une stricte discipline, de se faire obéir « à la baguette ».

La venue d'Enki sur Terre est bien documentée à travers son autobiographie gravée. Le voyage d'Enlil est, lui, enregistré sur un autre type de document. En l'occurrence une tablette circulaire inhabituelle, un disque façonné à partir d'une argile particulière, trouvé dans les ruines de Ninive (schéma, *Fig. 61*). Son conservateur actuel, le British Museum de Londres, le présente comme le témoin d'un type d'écriture ancien, ce qui est une incroyable façon de passer à côté de la vérité :

car l'objet offre une représentation unique du Ciel dans lequel la route d'Enlil, depuis sa planète jusqu'à la Terre, est décrite à la fois graphiquement et sous forme écrite !

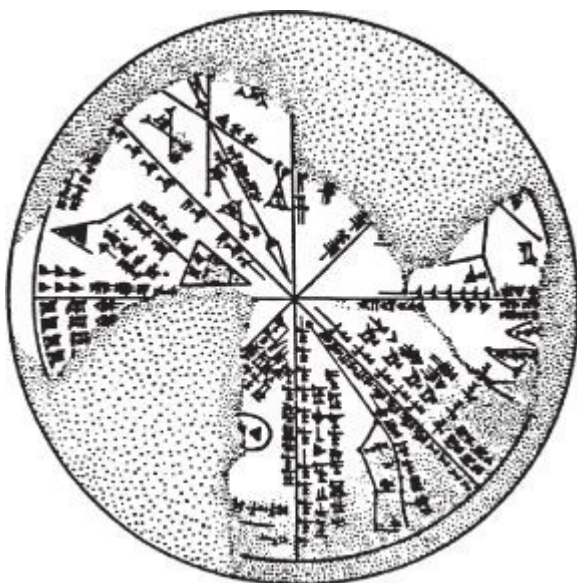


Figure 61

Le tout est divisé en huit quadrants. L'information relative au voyage d'Enlil occupe un quadrant, fort heureusement le moins endommagé. Au bord du quadrant, on a tracé le nom des étoiles et des constellations, une façon d'indiquer que l'espace s'étend au-delà. Les inscriptions alignées sur le segment du quadrant (traduites, Fig. 62), évoquent des instructions liées à l'atterrissage. Au centre du quadrant, on a dessiné une trajectoire reliant le pictogramme pour « planète montagnaise » à un quartier du ciel que l'astronomie sumérienne assigne d'ordinaire à la place de la Terre. La trajectoire se dévie pour passer entre deux planètes dont les noms sumériens sont Jupiter et Mars. Et la « légende » (en akkadien) placée sous la trajectoire énonce clairement : « **Le dieu Enlil s'en vint par les planètes.** » Au nombre de sept – décomptées avec précision puisque pour quelqu'un qui pénétrerait le système solaire depuis l'extérieur, Pluton

serait la première planète sur son chemin, Neptune et Uranus les deuxième et troisième, Saturne et Jupiter les quatrième et cinquième, Mars la sixième, et la Terre la septième.

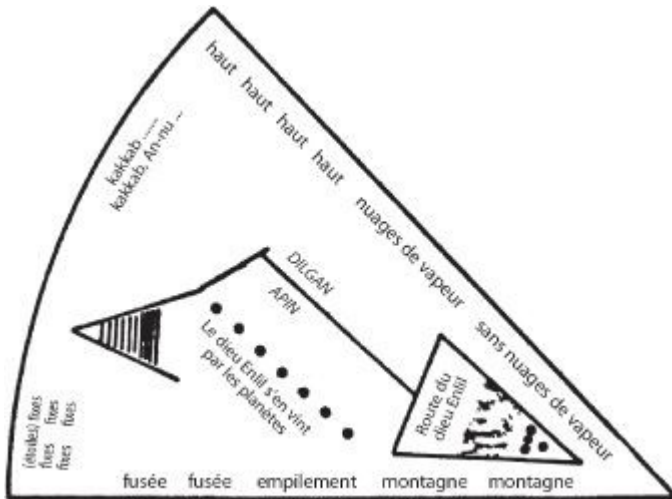


Figure 62



Le bouleversement de la structure de mission et de commandement ne fut pas, c'est une litote, une entreprise facile. Réduire les prérogatives d'Ea, et au surplus par l'envoi sur Terre de son rival pour la couronne, Enlil, offrait une difficulté double. Les tensions et la défiance entre les demi-frères se lisent déjà dans le cri d'Enki, alors qu'en qualité de premier-né, d'une « féconde graine », il voit son statut rabaissé. Puis dans un texte où Enlil se plaint qu'Ea lui refuse le **Me** – concept énigmatique, généralement traduit par « plans divins » –, sorte de « puces mémoire » essentielles pour

chaque élément de la mission¹⁸. Les choses finirent par empirer à tel point qu'Anu en personne fit le voyage jusqu'à la Terre, et offrit à ses deux fils de **fixer le devenir de sa succession par le tirage au sort**. Nous le savons, et en connaissons en gros l'issue, grâce à l'épopée d'*Atra-Hasis* :

Les dieux se prirent la main,
tirèrent le sort, alors partagèrent :
Anu, leur père, était le roi,
Enlil, le Guerrier, le Commandant.

Anu s'en fut [de retour] au Ciel,
La Terre [il laissa] à ses lieutenants.
Les mers, comme circonscrites par une bande,
À Enki revinrent en donation.
Après qu'Anu au Ciel s'en fut allé,
Enki descendit à l'Abzu.

Les quatorze lignes suivantes, qui devaient décrire les possessions et les objectifs d'Enlil, se montrent trop endommagées pour autoriser une lecture et une traduction. Mais les portions lisibles d'autres lignes indiquent qu'Enlil prend la main sur l'*Edin*, dont les deux fleuves, l'Euphrate et le Tigre, sont clairement nommés, alors qu'Ea – rebaptisé Enki (« Seigneur [de la] Terre ») en guise de consolation – est affecté à l'Abzu pour superviser les opérations minières. D'autres textes nous apprennent qu'Enlil démultiplia le nombre des colonies anunnaki. À partir de l'unique Eridu fondée par Enki, il institua les cinq fameuses cités des dieux, puis trois autres – Larsa, Nippur et Lagash.

Nippur (transcription akkadienne du sumérien **Ni.ibru**, « Le Point splendide du Passage ») fut pour Enlil son centre de contrôle de la Mission. Les Anunnaki y construisirent l'**E.kur** (« La Maison semblable à la montagne »), une tour-temple dont le faite pointait vers le ciel. Sa chambre la plus secrète, équipée des « Tablettes de destinées » qui laissaient

entendre le « ronron » de leur connexion à d'autres instruments émetteurs d'une lueur bleutée, constituait le **Dur.an.ki** – le « Lien Ciel-Terre ». Tenu de fournir à Enlil l'essentiel **Me**, Enki (le dit son autobiographie) « emplit l'Ekur, résidence d'Enlil, de possessions ». Et les « navires de Meluhha, chargés d'or et d'argent, cinglèrent vers Nippur, pour Enlil ».

Quand les huit colonies sont portées sur une carte, un schéma d'ensemble concerté en émerge (*Fig. 63*) : Nippur se dressait géographiquement au centre. Les autres, réparties selon des distances concentriques, formaient un corridor de vol. Il aboutissait à Sippar (la ville du spatioport), mais s'ancrait sur les sommets du mont Ararat (la plus haute élévation du Proche-Orient). Les installations médicales siégeaient à Shuruppak. Bad-Tibira était le centre métallurgique où le minerai d'Abzu convergeait. À partir de Sippar, les lingots prenaient régulièrement le départ à bord de navettes pour Mars – Mars et sa gravité moindre, qui servait de base spatiale d'où les Anunnaki affrétaient de plus lourdes et volumineuses cargaisons d'or pour Nibiru.

Arrivés par contingents de cinquante, les *Anunna* étaient divisés en deux groupes. Six cents, dorénavant reconnus sous le terme d'**Anunnaki** (« ceux qui du Ciel sur Terre vinrent »), étaient cantonnés sur Terre où ils accomplissaient leur service. Leur affectation comprenait le travail minier dans l'Abzu et leurs missions dans l'Edin. Trois cents autres, dénommés **Igi.gi** (« Ceux qui observent et qui voient »), assuraient les transferts par navettes entre la Terre et Mars – et leur base principale était sur Mars.

Cette organisation est évoquée par une image gravée sur un cylindre-sceau vieux de 4 500 ans, désormais conservé au musée de l'Ermitage à Saint-Petersbourg, en Russie (*Fig. 64*). Elle montre un Anunnaki « homme-aigle » (astronaute) sur Terre (symbolisée par sept points et le croissant de Lune),

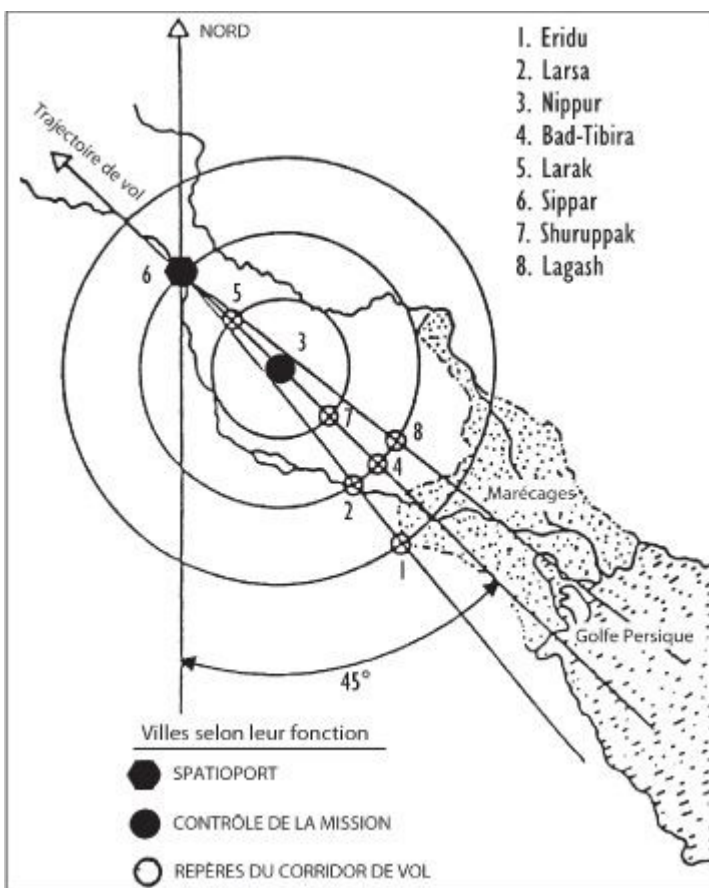


Figure 63

en train de saluer un Igigi « homme-poisson » porteur d'un masque, sur Mars (symbolisée par la planète à six pointes). Un engin spatial de forme circulaire équipé de panneaux déployés est représenté dans le ciel entre eux.

La Mission Terre battait son plein, Nibiru fut sauvée. Mais sur Terre, les ennuis allaient éclater.

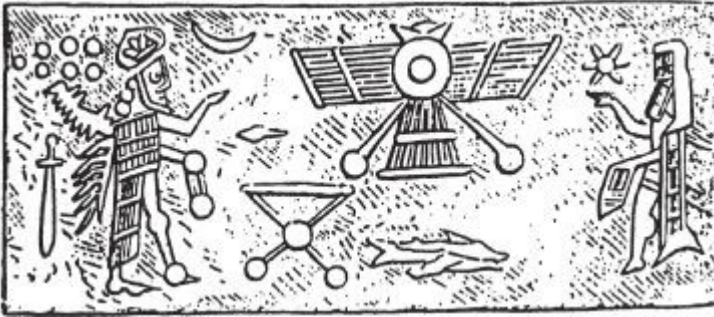


Figure 64

Histoire du diabolique Zu

Un texte sumérien connu sous le titre du *Mythe de Zu* est une mine d'informations sur le **Duranki** d'Enlil, tout comme sur les **Igigi** et les armes des Anunnaki. Il y est question d'une tentative de coup d'État perpétré contre Enlil par un chef Igigi nommé Zu. (Une récente découverte de tablettes du texte semble indiquer que son épithète était *An.zu*, « Celui qui connaît le Ciel ».)

Basés sur Mars, les Igigi doivent porter des combinaisons spatiales et des casques pour respirer (*Fig. 64*). Sur Terre, ils sont confinés à la « Place du débarquement » de la montagne des Cèdres. « Les Igigi, tous pour un, étaient très affectés » – ils regimbaient, en colère. Leur chef, Zu, fut convié au quartier général d'Enlil dans le but d'aplanir les difficultés. Comme il bénéficiait d'assez de confiance pour franchir l'entrée gardée, « le diabolique Zu, pour retirer la nef Enlil [pour s'emparer des commandes], conçut en secret : saisir la Tablette des Destinées, édicter les décrets à l'encontre de tous les dieux... commander à tous les Igigi... »

Ainsi, un jour, profitant du moment où Enlil était au bain, « Zu saisit la Tablette des Destinées, emporta la nef

Enlil», et vola à son bord jusqu'à son repaire dans les montagnes. La prise de la Tablette des Destinées causa un éclair « d'aveuglante clarté », entraîna l'arrêt du *Duranki*.

Inopérantes étaient les formules divines ;
La radiance du sanctuaire s'évanouit ;
L'immobilité s'étendit à tout ; le silence s'établit.

« Enlil restait coi. Aux nouvelles, les dieux du pays accoururent. » Mis au fait de la gravité de la situation, Anu dépêcha un volontaire parmi les dieux pour affronter Zu et reprendre la Tablette des Destinées. Mais tous ceux qui le tentèrent échouèrent : les mystérieux pouvoirs de la Tablette repoussaient tous les tirs dirigés contre Zu. Enfin, Ninurta, premier-né d'Enlil, s'arma de son « septcyclones » (*v. illustration*), généra une tempête de poussière telle que Zu dut prendre l'air, « comme un oiseau ». Ninurta le prit en chasse à



bord de son vaisseau volant, jusqu'à l'affrontement. Au cri de « aile pour aile ! », Ninurta lança un *Til.lum* (« Missile ») sur les « penes » de Zu, qui s'écrasa au sol. Fait prisonnier par

Ninurta, il fut jugé et condamné à mort. La Tablette des Destinées retrouva sa place dans le Duranki.

En écho au récit sumérien de Zu, les légendes d'autres peuples relatent aussi des duels aériens entre dieux. Le texte hiéroglyphique égyptien du « Combat d'Horus et de Seth » décrit la défaite de Seth face à Horus au cours d'une bataille au-dessus de la péninsule du Sinaï. Dans les histoires grecques des dieux, les luttes féroces entre Zeus et le monstre Typhon prirent fin quand Zeus, à bord de son chariot ailé, lâcha la foudre contre l'engin magique de son adversaire. D'autres batailles aériennes mettant aux prises des dieux dans des « chariots portés par des nuages » et usant de missiles figurent aussi dans des textes sanskrits hindous.

Chapitre 8

L'esclave créé pour rester maître... de la situation

L'agitation au sein des Igigi qui déboucha sur l'affaire Zu n'était qu'un prélude à des incidents qui allaient les impliquer en raison de tensions liées aux missions interplanétaires de longue durée. Et parmi elles, l'absence de conjointes devint l'une des sources de conflit les plus aiguës.

Cette revendication était moins sensible du côté des Anunna affectés à la Terre dans la mesure où ils comptaient dans leurs rangs des éléments féminins dès la première phase d'immigration (certaines sont citées par leurs noms et la mission qui était la leur dans l'autobiographie d'Enki). S'y ajoutait l'envoi sur Terre d'un groupe de soignantes, placées sous la direction d'une sœur d'Anu (*Fig. 65*), **Ninmah** (« La

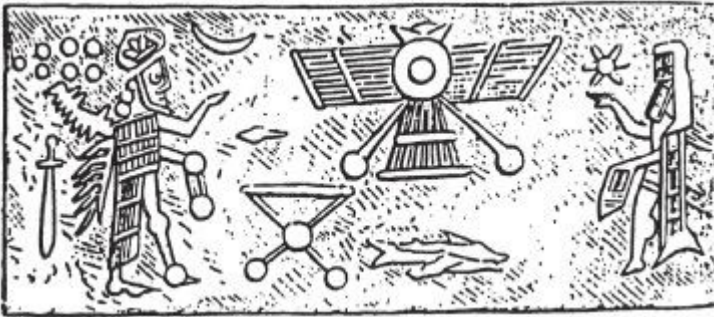


Figure 65

Dame puissante »). Sa mission sur Terre était la même que celle de **Sud** (« Celle qui prodigue les secours ») : elle servait en qualité de médecin-chef. Elle joua un rôle important dans les événements à venir.

Mais la tension couvait aussi dans les troupes d'Anunnaki sur Terre, plus particulièrement parmi ceux affectés aux travaux miniers. L'*Épopée d'Atra-Hasis* conte l'histoire d'une **mutinerie des Anunnaki** qui refusent d'aller travailler aux mines d'or, puis l'enchaînement des conséquences inattendues qui en découlent. Le titre ancien du texte épique renvoie à ses premiers mots, *Inuma ilu awilum* (« Quand les dieux, comme des hommes ») :

Quand les dieux, comme des hommes,
Subirent le travail et peinèrent à la tâche –
Tâche énorme que celle des dieux,
le travail était pénible, la souffrance plus encore.

L'ironie du titre tient en l'idée que les dieux peinèrent à la tâche comme des hommes... qui n'existent pas encore sur Terre. Le conte épique n'est autre que celui de la création de l'homme, conçu pour relayer les dieux au travail. Et, de fait, le terme akkadien *awilum* signifie « travailleur » – une brute de travail – plutôt que simplement « homme » comme il est souvent traduit. L'exploit qui changea tout fut accompli par Enki et Ninmah. Mais à partir du moment où Enlil s'y impliqua, ce ne fut pas une histoire à *happy end*.

Quand les mineurs anunnaki « travaillaient durement dans les montagnes, ils comptèrent les périodes de labeur ». « Durant 10 périodes, ils peinèrent, durant 20 périodes, ils peinèrent, durant 30 périodes, ils peinèrent, durant 40 périodes, ils peinèrent » :

Excessif était leur labeur de 40 périodes,
[...] ils souffrirent à travailler jour et nuit.
Ils se plaignaient, maugréaient.
Ils protestaient au cours des tailles (ils disaient) :
« Affrontons [...], le Commandant,
qu'il puisse nous soulager de notre lourd travail.

Brisons le joug ! »

L'occasion de se mutiner survint lors d'une visite d'Enlil sur la zone minière. « Allez, poussons-le dans ses retranchements chez lui ! » exhortait un meneur (dont le nom sur la tablette est illisible) les mineurs en colère. « Décidons d'une mutinerie, choisissons les hostilités et la bagarre ! »

Les dieux prirent en compte ses paroles,
Incendièrent leurs outils,
leurs tréfans, leurs broyeurs.
Ils les jetèrent, ils s'en vinrent
à la porte du héros Enlil.

Il faisait nuit. Quand arrivèrent les mutins chez Enlil, le portier Kalkal leur barra la route, alerta l'aide de camp d'Enlil, **Nusku**, qui éveilla son maître. À l'écoute des clameurs – dont des appels « à mort, Enlil ! » –, l'intéressé n'en croit ni ses yeux ni ses oreilles : « C'est contre moi que vous agissez ainsi ? C'est bien ce que mes yeux perçoivent ? » *Via* Nusku, il s'enquit du fauteur de trouble : « Qui est l'instigateur de ce conflit ? » Les cris des mutins lui répondent : « Chacun d'entre nous a déclaré la guerre ouverte... Notre travail est harassant, grande notre souffrance – l'excès de labeur nous tue ! »

« Enlil entendit ces paroles et éclata en sanglots. » Il prit contact avec Anu, offrit sa démission du commandement et son retour sur Nibiru, mais exigea la « mise à mort » de l'instigateur de la mutinerie. Anu convoqua le conseil d'État. Qui estima la revendication *anunnaki* justifiée. Mais comment pouvait-on abandonner la mission de « fourniture d'or » ?

Enki, alors, « prit la parole, et s'adressa aux dieux ses frères ». Il existe un moyen de sortir du dilemme, dit-il. Nous avons avec nous Ninmah. Elle est *Belet-ili*, « déesse donneuse de vie ».

Qu'elle façonne un *Lulu*,
Faisons en sorte qu'un *Amelu* endosse le labeur des dieux !
Qu'elle crée un *Lulu Amelu*,
Qu'il supporte le joug !

Son idée : créer un *Lulu* – un « mêlé », un être hybride – de façon à en tirer un *Amelu*, un travailleur, qui prenne à sa charge le labeur des Anunnaki.

À la question des autres dieux de savoir comment l'on pourrait créer un tel *Lulu Amelu*, Enki répondit : « **La créature dont vous venez de formuler le nom, elle existe !** » Tout ce qui nous reste à faire est de « **lui attacher¹⁹ l'image des dieux** ».

Par là même transparait la réponse à l'énigme du « chaînon manquant » – comment l'*Homo sapiens*, l'homme moderne, a-t-il pu apparaître en Afrique du Sud-Est, il y a quelque 300 000 ans, du jour au lendemain (à l'échelle anthropologique), alors que la progression évolutionniste des singes aux hominidés, et, au cœur de la famille hominidé, de l'*Australopithèque* à l'*Homo habilis*, puis l'*Homo erectus*, etc., exigea des millions de millions d'années ?

Un être, sous maints aspects proche des Anunnaki, explique Enki aux dieux abasourdis, existe au fin fond de l'Abzu. « Tout ce que nous avons à faire est de **lui attacher l'image des dieux** » – de l'améliorer par le jeu des gènes anunnaki –, et de créer un ***Lulu*** (« un Mélangé ») à même de travailler dans la mine.

La découverte d'Enki, alors à son quartier général d'Afrique du Sud-Est, était un hominidé si proche, génétiquement, des Anunnaki, qu'un bricolage génétique, par l'ajout au génome de l'hominidé – quelque chose comme un *Homo erectus*, sans doute – de certains gènes d'Anunna, suffirait à donner audit hominidé la capacité de comprendre, parler, manier des outils, bref, de l'« *upgrader* » en *Homo sapiens*. Et cette parenté avait été rendue possible par le

transfert de l'ADN de Nibiru à la Terre, quand – souvenons-nous – Nibiru entra en collision avec Tiamat !

Enki n'eut plus qu'à insister, face aux chefs assemblés, sur la faisabilité du projet avec l'aide de Ninmah, experte biomédicale. Réaction,

***Dans l'assemblée,
Les grands Anunnaki
administrateurs des destinées
dirent : « OUI ! »***

Pareille décision fatidique trouve un écho dans la Bible où l'assemblée des grands Anunnaki est assimilée aux *Elohim*, « Les Élevés », en *Genèse* 1, 26 :

Et *les Elohim* dirent :
Faisons *un Adam* à notre image,
selon notre ressemblance...

Il n'y a pas lieu de douter du pluriel dans l'expression biblique, marqué d'abord par la forme plurielle ***Elohim*** (dont le singulier donne *El*, *Elo'ha*), puis par « **Faisons** », « à **notre** image », « selon **notre** ressemblance... ». L'événement eut lieu « 40 périodes » – 40 *Shars* – après l'arrivée des Anunnaki. En partant de l'hypothèse que cette arrivée survint il y a environ 445 000 ans (*lire chapitres précédents*), la création de l'*Adamu* remonte à 300 000 ans (445 000 - 144 000) – soit précisément quand *Homo erectus* se transforma soudain en *Homo sapiens*.



Le processus par lequel fut accomplie la fabrication du « travailleur primitif » est alors décrit dans l'*Épopée d'Atra-Hasis* et à travers plusieurs autres textes. Il a consisté à

obtenir, à partir du sang d'un dieu, son *Te'ema* – un mot que les exégètes traduisent par « personnalité » ou « essence de vie » –, mélangé au « *Ti-it* de l'Abzu ». On a cru que le mot *Ti-it* pouvait découler de l'akkadien *Tit*, argile, d'où cette idée (reprise par la Bible) que « l'Adam » fut façonné à partir d'argile ou de « poussière » terrestre. Mais si on lui restitue son origine sumérienne, ***Ti-it*** veut dire « Ce qui vient avec la vie » – l'essence d'un être vivant.

Le *Te'ema* – « l'essence de vie » ou « personnalité » d'un dieu –, ce que l'on va définir désormais comme ***son ADN génétique***, fut « mélangé » à l'« essence » d'un être vivant, déniché (disent les textes), dans la région « juste au-dessus de l'Abzu ». ***La manipulation des gènes tirés du sang d'un dieu, combinés à l'« essence » d'un être terrestre existant, donna « l'Adam », fruit d'une ingénierie génétique.***

Pas de « chaînon manquant » dans le saut entre *Homo erectus* et *Homo sapiens*, parce que les Anunnaki ont forcé le départ de l'évolution par ingénierie génétique.

L'objectif d'Enki était plus facile à décrire qu'à réaliser. En complément de l'*Épopée d'Atra-Hasis*, d'autres textes détaillent le processus de création. Ils ont été reproduits dans leur intégralité à la fois dans *La Douzième Planète* et dans *Genesis revisited*²⁰. Ils rendent compte d'un volume considérable d'essais/erreurs, donnant naissance à des êtres troncs, privés de tel organe ou dotés d'un organe mal formé, d'une vision défectueuse ou d'autres sens défaillants. Au fil des expériences, Ninmah dressa le tableau des appariements de gènes/fonctions/organes, puis finit par affirmer être désormais en mesure de produire à sa guise – « quand mon cœur le voudra » – des êtres affectés ou pas de tel ou tel défaut...

Enki, dit la littérature, « prépara un bain purifiant » dans lequel « on saigna à mort un dieu ». Ninmah « mêla sang et chair » pour « fixer sur le nouveau-né l'image des dieux ». Enki, « assis face à elle, lui donnait » instructions et avis.

L'essai génétique eut pour cadre le *Bit Shimti*, l'équivalent d'un laboratoire dont le nom sumérien, **Shi.im.ti**, donne littéralement : « Là où le vent de la vie est soufflé » – un détail dont s'inspire probablement le verset biblique, « [il] souffla dans ses narines [d'Adam] le souffle de vie », *Genèse 2, 7*.

Ninmah manipulait la préparation. « En récitant les incantations », elle tendait l'oreille pour entendre un *Appu* – un battement de cœur. Quand le « modèle parfait » fut enfin obtenu, Ninmah l'éleva et s'écria : « Je l'ai créé ! Mes mains l'ont fait ! » (*Fig. 66*).

C'est en ces termes qu'elle annonce la réussite aux grands dieux :

Vous m'avez assigné une tâche ;
je l'ai remplie...
Je vous ai débarrassés de votre travail harassant.
J'ai imposé votre labeur à l'*Awilum* (« travailleur »).
Vous avez appelé véhémentement de vos vœux
l'*Awiluti* (« l'humanité-de-travail ») – J'ai levé votre
joug, j'ai établi votre liberté.

« Quand les dieux eurent écouté les propos qu'elle tenait, ils accoururent lui baiser les pieds. » Ils la surnommèrent **Mam(m) i** (« La Mère »), et lui donnèrent le nouveau nom de **Nin.ti** (« La Dame de vie »). La solution prônée par Ea était accomplie.

Nos gènes, ceux que nous portons, sont ceux d'un Anunnaki de sexe masculin (les tablettes de l'*Atra-Hasis*, tardivement découvertes, révèlent qu'il s'agissait du meneur de la mutinerie). *Mais sauf le respect que nous devons à cet homme-Dieu, ou dieu, c'est bien une déesse qui nous créa.*



Figure 66



Il fallut encore recourir à l'ingénierie génétique – et même à un peu de chirurgie sous anesthésie (ce que rapportent à la fois un texte sumérien et la Bible) – pour aboutir à un homologue féminin. Mais à la manière des hybrides aujourd'hui (comme la mule ou le mulet, rejeton « sang-mêlé » d'une jument et d'un âne), ils ne pouvaient procréer. Pour fabriquer des « clones » du « modèle parfait » du *Lulu Amelu*, on dut recourir à la reproduction, difficile et chronophage, par le biais de « déesses de naissance ». L'étape à venir d'ingénierie génétique – faire en sorte que les *Lulus* se reproduisent entre eux – fut l'affaire d'Enki, le « Serpent » du jardin biblique de la version de l'Éden.

Le récit biblique campe un Adam placé dans le verger des dieux pour le cultiver et l'entretenir, mais il est mis en garde par Dieu (le mot hébreu réel est *Yahvé Elohim*) : il ne devait pas manger le fruit de l'arbre de la connaissance, « car au jour où tu en mangeras, tu mourras certainement ». Plongé dans un profond sommeil, l'Adam est immédiatement opéré, et un double féminin est façonné à partir d'une côte. L'Adam et « la femme » (elle n'est pas encore nommée !) vont et viennent nus, « et n'en ont pas honte ».

Le Serpent rusé, à présent s'approche de la femme qui regarde du côté de l'arbre interdit, et elle lui confirme que c'est bien ce qu'*Elohim* en avait dit. Mais « le Serpent dit à la femme : vous ne mourrez sûrement pas ». Alors, la femme, voyant que le fruit de l'arbre était comestible, « prit de son fruit et en mangea, et en donna aussi à son mari [qui était] avec elle, et il en mangea ». Aussitôt, ils prennent conscience de leur sexualité. Parce qu'ils réalisent qu'ils sont nus, ils se confectionnent des tabliers en feuilles de figuier.

Ce furent ces tabliers qui les trahirent. Car dès que l'occasion se présenta pour *Yahvé Elohim* de les voir, il remarqua qu'ils n'étaient plus nus. Il questionna l'Adam à ce propos, et comprit tout. En colère, Dieu apostropha la femme : « Qu'est-ce que tu as fait ? » – en raison de quoi, « Je multiplierai grandement ta douleur et ta grossesse... » Inquiet, Dieu s'adressa à des collègues dont on ne connaît pas les noms : « Voici, l'homme est devenu comme *l'un de nous*, pour connaître le bien et le mal ; et maintenant, de peur qu'il n'avance sa main, et ne prenne aussi de l'arbre de vie, et n'en mange, et ne vive pour toujours. » Et Dieu expulsa l'Adam et l'Ève du jardin d'Éden.

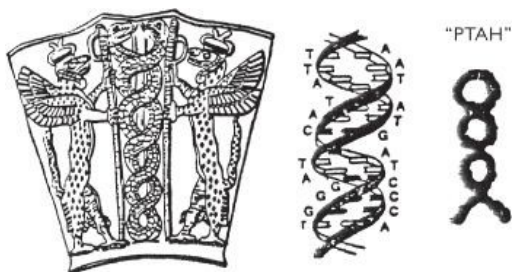


Figure 67

Il n'est pas douteux que le récit révèle comment Adam et Ève furent mis en mesure de procréer – une péripétie dont la Bible fait le reproche au « Serpent », dont le mot hébreu

correspondant, *Nachash*, pourrait tout aussi bien se traduire par « Celui qui lève les mystères ». Il n'est guère surprenant de constater que le mot sumérien à mettre en parallèle de ces acceptions variées dérive d'un seul terme – **Buzur** –, l'une des épithètes d'Enki, avec le sens de « Celui qui résout les secrets ». Le hiéroglyphe qui note **Ptah**, son nom égyptien, prend la forme de serpents entrelacés. La littérature mésopotamienne montre Enki assisté, dans la connaissance secrète, par son fils, **Nin.gish.zidda** (« Seigneur princier de l'arbre de vie »), dont l'emblème – des serpents entrelacés – est resté le symbole de la médecine jusqu'à nos jours. Il est clair que ces noms et ce qu'ils signifient, tout comme les emblèmes des serpents entrelacés, ont inspiré le récit biblique du Serpent et des deux arbres spéciaux du jardin d'Éden. Dès lors que la science contemporaine a découvert la structure du brin d'ADN, il est à notre portée de comprendre que l'emblème de Ningishzidda des deux serpents entrelacés est à l'image des deux brins entrelacés de la *double hélice* de l'ADN. La *Fig. 67* montre leurs similitudes.

« À partir du sang divin, ils façonnèrent l'humanité », insistent les textes. « Ils chargèrent des tâches cette humanité pour laisser les dieux libres. Il s'agissait d'une œuvre dépassant toute compréhension. » Et pour cause. L'événement prit place il y a 300 000 ans – *juste quand Homo sapiens apparut soudain en Afrique du Sud-Est*. Au moment précis où les Anunnaki « donnèrent un coup de pouce » à l'évolution. Qu'ils améliorèrent par ingénierie génétique un hominidé – le supposé *Homo erectus* – vers un *Homo sapiens* (latin, « Homme sage ») intelligent, manieur d'outils, pour en faire leur serf. Le tout dans la région « au-dessus de l'Abzu » – précisément à l'endroit que marquent des restes fossilisés : dans la vallée du grand rift de la région du sud-est africain, tout juste au nord des territoires de l'exploitation de l'or.



Nous savons, par la suite d'*Atra-Hasis* et d'autres textes détaillés, que l'on ne perdit pas de temps pour mettre les « travailleurs primitifs » au travail dans les mines, et que les Anunnaki des colonies de l'*Edin* s'en vinrent razzier les mines pour forcer une part de ces travailleurs à les servir dans l'*Edin*. À force de « pioches et de pics, ils bâtirent des sanctuaires, les berges des canaux, produisirent de la nourriture pour la population et pour l'approvisionnement des dieux ».

De façon certes plus condensée, la Bible ne dit pas autre chose : « Et Yahvé *Elohim* prit l'Adam [d'où il avait été créé] et le mit dans le jardin d'Éden pour le cultiver et pour le garder ». (La Bible fait spécifiquement précéder « Adam » – « lui de la Terre », un Terrien – de l'article défini « l' », de quoi bien marquer que l'on parle d'une espèce et non d'un homme qui se nommerait « Adam », mari d'Ève, dont l'histoire ne commence qu'au chapitre 4 de la *Genèse*.)

« **Pour le cultiver et pour le garder** », pour jouer le rôle d'*Amelu*, un travailleur. La Bible énonce de même : « Adam le **amal yulad** » – « Adam pour le labeur fut créé. » Quant au terme hébreu *Avod*, traduit par « vénération », il signifie en réalité « travailler ».

L'homme fut fabriqué par les dieux pour leur servir d'esclave.



Le temps passa. « Le pays [colonisé] s'étendit, et la population se multiplia. » C'est en ces termes que l'épopée d'*Atra-Hasis* enchaîne sur les événements qui suivirent la mutinerie et la création de l'Adam, pour aboutir au Déluge.

La population, de fait, se multiplia à un point tel (dit le texte) que « le pays mugissait comme un taureau ». Enlil n'en était pas heureux : « Le dieu était gêné par leur agitation. » Ce qu'il fit savoir : « Enlil entendit leurs vociférations et dit aux grands dieux : “Le vacarme de l'humanité est devenu trop

perçant pour moi. Son agitation me prive de sommeil”. » Au fil des lignes endommagées suivantes, seuls ces mots d’Enlil restent lisibles : « Créons une épidémie. » Mais nous savons par le parallèle biblique que « Yahvé se repentit d’avoir fait l’Adam sur la terre [...], et dit : “J’exterminerai de la face de la terre l’Adam que j’ai créé...” » (*Genèse* 6, 6-7). Le récit du Déluge de son héros (Noé/Utnapishtim²¹/Ziusudra) est rapporté *via* les deux sources dans des termes similaires. À cette exception près que, contrairement à la Bible monothéiste qui fait du seul même Dieu celui qui décide de détruire l’humanité puis de la sauver par l’intermédiaire de Noé, la version mésopotamienne identifie clairement Enlil comme une divinité en colère, tandis que c’est Enki, défiant Enlil, qui sauve la « semence de l’humanité ». D’un autre côté, la narration biblique (qui a condensé toutes les divinités en un Dieu unique) donne un motif bien plus profond que le seul « vacarme » ou « agitation » au désagrément qu’elle provoque. Si l’on reprend les mots du chapitre 6 de la *Genèse*, il arriva que...

... quand les Adam commencèrent à se multiplier
sur la face de la terre
et que des filles leur furent nées,
que les fils des *Elohim*
virent les filles des hommes,
qu’elles étaient belles,
et ils prirent des femmes
d’entre toutes celles qu’ils choisirent.

Yahvé, nous dit la *Genèse*, fut fâché par de telles péripéties : « Yahvé vit que la méchanceté de l’homme était grande sur la terre [...] et Yahvé se repentit d’avoir fait l’Adam sur la terre, et il s’en affligea dans son cœur [...], et Il dit : “J’exterminerai de la face de la terre l’Adam que j’ai créé.” » L’instrument de destruction ? Le Déluge à venir.

Elle était là, l’« immoralité » qui choquait tant Enlil : les intermariages entre les fils de dieux et les « femelles »

terriennes – une union, non pas entre des races différentes de la même espèce, mais entre *deux espèces interplanétaires différentes* –, pratique qu’Enlil, cet adepte d’une discipline « de fer », considérait comme un tabou absolu. Une colère qu’alimentait le constat qu’Enki, pas moins, était le premier à braver le tabou en faisant l’amour à des Terriennes. La fureur d’Enlil ne connut pas de borne quand le fils d’Enki ; Mardouk, outrepassa toute limite en prenant pour épouse l’une de ces Terriennes – de quoi, dans l’esprit d’Enlil, créer un exemple dénaturé pour l’Anunnaki lambda.

Pire : les liaisons interdites conduisirent à des naissances. Voici ce que nous lisons, *Genèse 6* :

Il y avait des *Nephilim* sur la terre
en ces jours-là, et aussi après,
lorsque les fils des *Elohim*
vinrent vers les filles de l’Adam,
et elles leur enfantèrent des enfants...

Guère étonnant d’entendre le Grand Autoritaire lancer:
« J’exterminerai de la face de la terre l’Adam que j’ai créé... »



Si l’on met de côté les discussions éthiques morales et les règles qui devraient encadrer les immixtions interplanétaires, la question basique que posent ces récits biblico-mésopotamiens est celle-ci : comment les intermariages Anunnaki-hommes et Terriennes-femmes pouvaient-ils se révéler féconds – fruits d’accouplements qui supposent une compatibilité génomique incroyable, en particulier entre les chromosomes X (féminins) et Y (masculins) ? En réalité, force nous est de prendre l’énigme depuis ses tout débuts. Comment l’hominidé sauvage de l’Abzu pouvait-il posséder un ADN identique à celui des Anunnaki ?

Au moins suffisamment proche pour qu'une simple manipulation génétique aboutisse à un être que les Sumériens et la Bible décrivent si proche des « dieux », tant par sa constitution intérieure que son aspect extérieur, mais privé de leur longévité.

L'énigme s'épaissit : les hommes, les mammaliens, la totalité des animaux – toute la vie sur Terre, des oiseaux aux poissons, de la flore aux algues, et jusqu'aux bactéries et virus – *absolument tout* partage le même ADN, ces quatre « lettres » d'acide nucléique dont sont constitués tous les gènes et les génomes. Autrement dit, ***l'ADN des Anunnaki correspond à celui de toute vie sur Terre.*** Si l'ADN des Anunnaki est le même que celui qui constitue toutes les formes de vie sur la planète Nibiru – ce qui est probable –, alors ***nous devons en conclure que l'ADN de la planète Terre et celui de la planète Nibiru étaient les mêmes.***

Comment est-ce possible, selon la théorie scientifique moderne dominante ? Elle qui veut que les mers du globe aient servi de grand *melting-pot* au mélange dans lequel les molécules chimiques de base, bombardées les unes contre les autres et chauffées par les geysers, se sont parfois combinées pour former des cellules vivantes. Les acides nucléiques qui se sont combinés pour constituer l'ADN – nous expliquent les scientifiques – sont le fruit de chocs *aléatoires* de molécules chimiques au sein d'une « soupe » aqueuse *aléatoire*, jusqu'à ce qu'apparaisse la première cellule vivante *aléatoire*. Mais si tel est le scénario, alors le résultat aléatoire d'ici ne peut qu'être différent du résultat aléatoire d'ailleurs, puisque deux planètes, pas plus que deux lunes, dans notre seul et unique système solaire, ne sont identiques entre elles, et la singularité qui voudrait que la combinaison aléatoire soit malgré tout identique d'une planète à une autre est virtuellement nulle. Question : comment la vie a-t-elle bien pu commencer sur Terre si elle si semblable à celle que connaît Nibiru ?

La réponse fut donnée dans le récit de la Bataille céleste même, quand (au cours du deuxième

round) Nibiru/Mardouk « piétina » – c'est-à-dire entra de plein fouet dans... – Tiamat, lui coupa les « veines » et lui arracha le « crâne » – qui allait constituer la future Terre. C'est à cet instant que la « Semence de vie » – l'ADN de vie sur Nibiru – fut transférée à la planète Terre.

La théorie scientifique de la « soupe primordiale » – qu'elle soit ou non valide dans le contexte de tout autre environnement planétaire – accumule toute une série d'objections reconnues quand on l'applique à la Terre. Après avoir abandonné la conception d'un système solaire qui n'aurait pas connu l'ombre d'un changement depuis sa formation il y a quelque 4,5 milliards d'années, **la science contemporaine admet désormais qu'un événement extraordinaire survint il y a 3,9 milliards d'années.** Pour citer *The New York Times* (rubrique « Science Times », 16 juin 2009),

Il y a 3,9 milliards d'années, un déplacement des orbites des planètes les plus éloignées du Soleil envoya une flopée de comètes et d'astéroïdes s'égailler de façon anarchique dans la zone intérieure du système solaire. Leurs violents impacts creusèrent les vastes cratères encore visibles sur la face visible de la Lune, provoquèrent la fusion des roches à la surface de la Terre et l'ébullition de ses océans dans une vapeur incandescente.

La roche qui s'est formée sur Terre il y a 3,8 milliards d'années, dans la foulée de l'arrêt des bombardements, contient encore de possibles traces de processus biologiques.

L'impossibilité de voir la vie démarrer dans de telles circonstances, ajoute *The New York Times*, a tant contrarié les recherches que...

... Certains scientifiques, parmi eux l'éminent Francis Crick, chef de file de la théorie de la biologie moléculaire, ont tranquillement suggéré que la vie avait pu se former quelque part avant d'ensemencer la planète.

La théorie de la vie « **venue de quelque part** », dite

théorie de la panspermie, fut exposée en détail dans ma « Genèse revisitée » de 1990²². J'y ai bien sûr souligné que « l'inexplicable et catastrophique événement » d'il y a 3,9 milliards d'années correspondait au récit de Nibiru et de la Bataille céleste. La solution de la panspermie n'est pas plus « sereinement soutenue » (même si des scientifiques de premier plan la prônent, elle n'est pas admise par l'*establishment* scientifique) qu'elle n'est nouvelle – elle fut décrite sur des tablettes d'argile en cunéiforme il y a des millénaires... La vie sur Terre et la vie sur Nibiru – ADN terrestre et ADN nibirien – sont les mêmes parce que la **semence de la vie** fut transmise par Nibiru à la Terre au cours de la Bataille céleste. L'obtention d'une telle graine de vie prête à l'emploi explique comment la vie a pu démarrer sur Terre avec une soudaineté relative dans le sillage du cataclysme.

Comme Nibiru, aux temps de la collision, était déjà porteuse d'un ADN constitué, l'évolution y commença bien plus tôt que sur Terre. Impossible d'estimer une telle priorité. Mais à l'échelle de 4,5 milliards d'années, à peine 1 % d'anticipation pourrait vouloir dire une longueur d'avance de 45 millions d'années terriennes – plus qu'il ne faut de temps évolutionniste à des astronautes nibiriens pour tomber sur l'*Homo erectus* terrestre.



L'idée ancienne que la vie démarra sur Terre quand elle fut « ensemencée » de/par Nibiru trouva plus tard son expression dans le concept d'une bien réelle graine de vie – **Numun** en sumérien, *Zeru* en akkadien, *Zera* en hébreu. Cette idée scientifique de base ne se contente pas d'expliquer *comment* la vie a commencé sur Terre, elle montre en outre *où* elle a germé.

Il est significatif qu'en *Genèse* 1, 20-25, la Bible décrive l'*évolution* des « créatures mouvantes qui ont vie » (au

cinquième jour de la création), venues des eaux vers la terre ferme. L'on passe de « chaque créature vivante qui se meut, dont les eaux produisirent en abondance », aux amphibiens, jusqu'aux « grands lézards » (dinosaures), suivis par les oiseaux, enfin par « les créatures vivantes selon leur espèce » – une théorie de l'évolution antédiluvienne dont la chaîne entre en résonance de façon impressionnante avec les théories actuelles de l'évolution (y compris le dernier acquis, l'évolution des oiseaux à partir des dinosaures).

Mais la Bible, en évoquant le lieu où la vie sur Terre *démarra*, cite la vie marine comme antérieure à une autre phase de vie : le *troisième jour*, dit le texte, la vie débute sous l'aspect de *l'herbe, et la plante portant semence*. Ce n'est qu'*après* la formation des continents émergés et le remplissage des mers que Dieu dit (versets 1, 11-13) :

Que la terre produise l'herbe,
la plante portant semence,
et l'arbre fruitier portant du fruit selon son espèce,
dont la semence est en soi sur la terre ;
et il fut ainsi.

Et la terre produisit l'herbe,
et la plante portant semence selon son espèce,
et l'arbre portant du fruit, dont la semence était en soi,
selon son espèce ;
et Dieu vit que cela était bon.
Et le soir et le matin étaient le troisième jour.

Bilan : alors qu'au fil d'autres versets *la Bible décrit l'évolution telle que nous l'appréhendons*, vie primitive marine, amphibiens, reptiles, oiseaux, puis mammaliens, elle affirme aussi, avant que toutes ces « créatures mouvantes qui ont vie » ne s'agissent dans les eaux, que ***des herbacées porteuses de graines et nées de graines*** constituèrent la première phase de la vie sur Terre.

Un tel distinguo entre l'évolution de la vie et le commencement de la vie sur Terre est apparu longtemps comme contradictoire avec les acquis de la science. Jusqu'à la publication, en juillet 2009 (*Nature*, n° 460), d'une étude révolutionnaire selon laquelle « un épais tapis vert d'une vie photosynthétique couvrit toute la Terre » des centaines de millions d'années **avant** la vie, avec des « cellules avides d'oxygène » apparues dans les eaux. La Terre, nous apprend le magazine, **fut « tout entière verdie » par un « épais tapis d'une vie végétale »** dont les sédiments, une fois lessivés dans les océans, pourraient bien avoir nourri la vie marine.

Ces dernières découvertes, qui sont autant de bouleversements, restituent ce que la Bible affirmait il y a des millénaires.

Cet enchaînement, qui ressort clairement de la Bible, est rendu possible par le caractère « graniphore » de l'herbage. Les mots « graine », « semences », « porteur de fruits », reviennent six fois dans les deux versets cités, une façon d'attirer l'attention du lecteur : **la vie sur Terre apparut avec une graine/à partir d'une graine d'un ADN déjà présent.**

Même si aucun texte parallèle mésopotamien n'a jusqu'alors été mis au jour, d'autres indices montrent qu'une telle séquence des débuts de la vie à partir d'une semence d'herbacée a bien été enregistrée par les Sumériens. Nous en détectons la preuve à travers les mots et la terminologie touchant aux cinquante noms divins prêtés à Mardouk lors de son accession au pouvoir suprême. Conservés sous leur forme originale sumérienne même au sein des textes babyloniens, ces noms bénéficièrent de quelques lignes d'explication de leur signification. En lien direct avec le sujet, voici les sept noms-épithètes. Nous les listons tels qu'ils figurent sur la tablette, accompagnés de leur définition textuelle :

Maru'ukka, véritablement dieu créateur de tout.

Namtillaku, le dieu qui sous-tend la vie.
Asaru, celui qui dispense l'agriculture,
créateur des herbes et des grains,
celui qui est cause de la germination.
Epadun, celui qui ensemece les champs...
qui crée les sillons où semer la graine.
Sirsir, celui qui dressa une montagne sur Tiamat...
dont la « chevelure » est un champ de céréales.
Gil, celui qui entasse le grain en tertres massifs,
celui qui introduisit l'orge et le mil,
qui fournit la semence à la terre.
Gishnumunab, créateur de la semence primordiale,
la semence de toute population.

Cette série d'attributs s'ajuste à la théorie des Anunnaki à la fois à l'origine de la vie sur Terre et acteurs de ses étapes évolutionnistes. En fonction de quoi, Mardouk cosmique (*alias* Nibiru) est (a) le « Créateur de la semence primordiale », (b) qui « fournit la semence à la terre », à commencer par les herbacées et la végétation qui germe, et (c) qui parachève le tout en créant « la semence de toute population ». On a là l'idée d'une vie soucée à partir de la même « graine » – le même ADN –, en une chaîne originelle de la « semence primordiale » issue de Nibiru, jusqu'à « la semence de toute population ».

Dans cette vision – qui est la conclusion scientifique des Anunnaki –, repose le caractère central de leur préoccupation de la « semence », entendue comme essence vitale. Lorsqu'Enlil souhaita voir l'humanité périr par le Déluge, c'est « *la semence de l'humanité* » qu'il tendait à détruire. Quand Enki révéla le secret de l'inondation à Ziusudra, il lui dit qu'« un Déluge sera provoqué pour détruire la semence de l'humanité ». Et ce ne fut pas, dans les faits, une paire de tous les animaux que Noé/Utnapishtim embarqua sur l'arche. En plus de quelques moutons, brebis et volatiles, ce fut la « *semence des choses vivantes* » (fournie par Enki) qui fut

emmenée à bord. Tirées de l'*Épopée de Gilgamesh*, voici les instructions données à Utnapishtim :

Homme de Shuruppak, fils d'Ubar-Tutu,
Jette ta maison à bas, construis un navire !
Abandonne tes biens, cherche à te sauver !
Renonce à ce qui t'appartient, garde-toi en vie !
À bord du navire, emporte avec toi **la graine** de tout
ce qui vit.

Dans la liste des cinquante noms, les épithètes de Mardouk porteuses du mot « semence/graine » se déclinent depuis « Celui qui crée les sillons où semer la graine » jusqu'à « Celui qui fournit la semence à la terre », le « créateur de la semence primordiale » et de « la semence de toute population ». C'est comme entendre encore le cri en écho d'Ea/Enki – « Je suis le chef des Anunnaki. Engendré **par la semence féconde**. Je suis le premier-né du divin An ! » Et rappelons-nous l'appel d'Enlil à faire valoir ses droits à la succession : parce qu'il est le fils d'Antu, demi-sœur d'Anu, sa « semence » est doublement fécondée.

Au final, de quelle « semence » provient l'homme ?

La question de nos origines génétiques ne relève plus de discussions secondaires confinées aux études bibliques. Elle est passée du domaine de la foi et de la philosophie aux cénacles d'une science poussée : la dernière pointe de la recherche la traque à travers les cellules cancéreuses apparemment immortelles, et les cellules souches évidemment essentielles (ces cellules de l'embryon à partir desquelles se spécialisent toutes les autres cellules organiques).

La narration biblique fait repartir l'humanité du lignage direct d'Adam (et Ève), et de leur fils Seth, de la seule famille rescapée de Noé et de ses trois fils mariés. Mais la Bible elle-même reconnaît l'existence d'un autre lignage humain, la descendance de Caïn, qui s'épanouit quelque part dans le lointain pays de Nod. À en croire les sources akkado-

sumériennes, la véritable histoire se montre beaucoup plus complexe – et touche aux questions de vie, de longévité et de mortalité. ***Par-dessus tout, elle implique les demidieux, nés du choix par les dieux des filles des hommes comme femmes.***

Les gènes « aliens » d'Adam²³

Ce fut un pavé historique dans la mare : en février 2001, deux équipes scientifiques annoncèrent le séquençage de tout le génome humain. La surprise majeure fut de comprendre que notre génome ne contient pas les 100 000 à 140 000 gènes attendus (la partie de l'ADN qui gouverne la production des amino-acides et des protéines), mais moins de 30 000 – soit à peine plus du double des 13 601 gènes de la mouche à fruit, et à peine 50 % de plus que l'*ascaris* (19 098). Mais le plus fort, c'est que ces génomes étaient à peu de chose près identiques aux gènes humains. Pratiquement à 99 % communs avec ceux du chimpanzé, et à plus de 70 % avec la souris. Les gènes humains affectés aux mêmes fonctions furent reconnus identiques à ceux des autres vertébrés, mais aussi aux invertébrés, aux végétaux, aux moisissures, et même à la levure.

Ces travaux ne se limitèrent pas à la confirmation d'une unique source ADN pour toutes les formes de vie, mais donnèrent les moyens aux chercheurs de « tracer » le processus de l'évolution – la façon dont les organismes les plus complexes évoluèrent, génétiquement, à partir de plus simples, comment ils adoptent à chaque étape les gènes d'une forme de vie inférieure pour élaborer une forme supérieure plus complexe – jusqu'à l'*Homo sapiens*.

Et c'est à ce stade, celui de la reconstitution de l'évolution *verticale* enregistrée dans les génomes humains et ceux d'autres organismes, que les scientifiques butèrent contre une énigme. « La découverte gratte-tête », comme la qualifia le magazine *Science* (n° 291). Elle s'exprime ainsi : ***le génome***

humain contient 223 gènes sans prédécesseurs aucuns sur l'arbre de l'évolution génétique. Autrement dit, ces 223 gènes ne figurent absolument nulle part dans l'ensemble de la phase des vertébrés de l'évolution. L'analyse des fonctions de ces gènes, publiée dans *Nature* (n° 409), révéla qu'ils gouvernent d'importantes fonctions physiologiques et cérébrales propres aux humains. Comme la différence entre l'homme et le chimpanzé joue sur 300 gènes environ, ces 223-ci génèrent un énorme écart.

Comment l'homme acquit-il un tel bouquet de gènes pour le moins énigmatiques ? Les scientifiques ne purent expliquer la présence de ces « étrangers » que par « *un transfert horizontal* probable et plutôt récent [à l'échelle de l'évolution] à partir d'une bactérie ». De quoi sous-entendre qu'il ne s'agit pas de gènes acquis au cours de l'évolution, mais par le biais d'une récente ***infection bactérienne***.

Si cette explication de « l'infection bactérienne horizontale » devait être acceptée, écrivis-je alors sur mon site Web, alors admettons que c'est un groupe de bactéries qui proclama « Faisons un Adam à notre image... »

Je préfère encore la version biblico-sumérienne des Anunnaki/Elohim.

Chapitre 9

Dieux et autres ancêtres

Jamais nous ne connaissons le nom – si tant est qu’il en ait eu un – de l’hominidé dont le Ti.it fut utilisé par Ninmah dans le mélange génétique pour créer le travailleur des dieux. Le jeu des essais/erreurs implique plusieurs individus. Nous savons en revanche – grâce aux nouvelles tablettes exhumées – de qui l’« essence » divine ou lignée sanguine fut utilisée dans le processus.

Est-ce important ? Sans doute pas, au regard de la quantité d’autres ancêtres généalogiques et génétiques que l’homme sur Terre a comptés au fil du temps. Mais si certains gènes ne meurent jamais, alors la question offre de l’intérêt – au moins au petit jeu des supputations, *que se passerait-il si...* – dans la mesure où la mémoire de l’humanité, depuis les tout premiers commencements bibliques, n’a pas retracé une odyssée très heureuse. C’est une histoire plus déchirante que tout ce qu’a pu concevoir un Shakespeare ou un Homère. Création qui tient du merveilleux, « l’Adam » est bel et bien fabriqué pour servir d’esclave. Le voilà installé dans un Éden généreux, mais son séjour y est interrompu par sa désobéissance à Dieu. Tout en acquérant la possibilité de procréer, Adam est condamné à tirer sa subsistance d’une terre aride, et Ève à enfanter dans l’angoisse. Ils revendiquent deux enfants, ils sont quatre humains à la surface de la terre. Mais Caïn (qui cultivait la terre), jaloux d’Abel (un berger), fait périr son frère, réduisant du même coup l’humanité à trois...

Esclavage, désobéissance, fratricide : est-ce là le fruit de la part de notre schéma génétique en tant qu’héritier de l’ADN du règne animal terrestre ? Ou bien parce que la lignée sanguine sélectionnée par les Anunnaki – les gènes « *aliens* » – fut celle d’un jeune rebelle qui incita le personnel à *tuer Enlil*?

Certains des récits – dont des passages consacrés à la création de l'homme dans l'*Épopée de la Création* – disent du dieu dont on utilise le sang qu'il fut exécuté en tant que meneur des rebelles ; d'autres versions d'*Atra-Hasis* expliquent qu'un tel choix a dépendu du *Te'ema* recherché du dieu, *Te'ema*, mot traduit par « essence vitale » ou « personnalité » (d'un point de vue génétique). Là où il ne disparaît pas complètement, le nom du dieu donné en signes cunéiformes se lit (en akkadien) *Wéila*. De nouvelles découvertes de tablettes en 1990 à Sippar par des archéologues irakiens permettent de le nommer sans ambiguïté **Alla** en akkadien, et **Naggar** en sumérien – nom-épithète dont le sens est « métallurgiste », et *spécifiquement pour le travail du cuivre*. Ce qui tend à privilégier la thèse du choix éclairé (plutôt que celle de la simple punition), choix mis en perspective de la signification de *Nachash* Serpent/Celui qui sait les secrets, du récit du jardin d'Éden de la Bible, souché sur la racine verbale *Nechoshet*, *cuivre*, en hébreu. Que ce Nagar (et son épouse **Allatum**) figurent du côté des dieux Enki sur les diverses listes divines accrédite son rôle de leader dans l'insurrection contre Enlil.

Les exégètes bibliques sont d'avis que le contexte du drame Caïn-Abel rejoint le conflit sans fin et universel, partout sur la planète, entre agriculteurs et bergers. De pareils conflits sont décrits dans les textes sumériens comme inhérents à l'histoire de l'humanité – ce thème fait la trame de l'un d'eux, que les spécialistes nomment *Le mythe du bétail et du grain*, où Enlil incarne la divinité de l'**Anshan** (grains et travail de la ferme), et Enki celle du **Lahar** (« bétail à laine » et gardiennage de troupeaux). Rôles que prolonge le fils d'Enlil, **Ninurta**, qui donna la charrue à l'humanité (représenté sur le cylindre-sceau VA-243, *Fig. 51*), et par le fils d'Enki, **Dumuzi**, un berger. Comme en d'autres occasions, la Bible réunit les deux divinités (Enlil et Enki) en un seul « Yahvé », lequel agréa le don de premiers-nés du troupeau du berger (Abel), mais ignore le « fruit du sol » offert par le cultivateur (Caïn).

Juste après l'histoire de Caïn et Abel, la Bible consacre le reste du chapitre 4 de la *Genèse* à Caïn et à ses descendants. Empli de la crainte d'être tué pour son péché, Caïn obtient de Dieu une « marque » de protection visible (le « Signe de Caïn », si apprécié par les prêcheurs du dimanche), qui durera sept générations. (Ainsi transmissible d'une génération à l'autre, il fallait que ce fût un marqueur génétique.) Dans le récit du Déluge, un Yahvé unique en a assez de l'humanité et cherche à l'éliminer, mais dans le même temps fait en sorte de la sauver grâce à Noé. Ainsi procède-t-il avec Caïn : il l'a ignoré, condamné et puni, mais dans le même temps lui accorde vie sauve et protection. Une fois de plus, nous en sommes témoins, la Bible associe les actes d'Enlil à ceux d'Enki en une seule entité nommée « **Yahvé** ». Un nom, comme il est expliqué à Moïse qui lui pose la question (*Exode* 3, 14), qui signifie « Je suis celui qui suis » – un Dieu universel, tantôt agissant à travers ou comme Enki, tantôt à travers d'autres entités (des « dieux »), Ses émissaires.

Sous la protection d'une divinité empathique, Caïn l'errant atteignit « le pays de *Nod*, à l'est d'Éden ». Il y « connut sa femme » et eut un fils, **Enoch** (« Fonder » ou « Fondation »). Il bâtit une cité qu'il appela Enoch en l'honneur de son fils. « Et à Enoch naquit **Yared**, et Yared engendra **Mehujahel**, et Mehujahel engendra Metusha'el, et Metusha'el engendra **Lamech**. »

Quand fut atteinte la septième génération (Adam-Caïn-Enoch-Yared-Mehujahel-Metusha'el-Lamech), la Bible se montra prodigue en informations – elle fut même élogieuse – sur la lignée de Caïn et ses réussites :

Et Lamech prit deux femmes ;
le nom de l'une était Addah, le nom de l'autre Zillah.
Et Addah enfanta **Jabal** ; il fut père de ceux
qui demeurent dans des tentes et ont du bétail ;
et le nom de son frère était **Jubal** – il fut père de
tous ceux qui manient la harpe et l'orgue.

Et Zillah, elle aussi, donna naissance à **Tubal-Caïn** – qui enseignait toutes sortes d’artisans [se servant] de cuivre et de fer.

Et la sœur de Tubal-Caïn fut **Na’amah**.

Ces bonnes fortunes de sept générations du lignage de Caïn furent célébrées par Lamech sous la forme d’un chant. Cité par la Bible, il associe les « sept fois » de Caïn à un invocatoire et énigmatique « soixante-dix-sept » de Lamech, en forme de symbolique triple 7 (7-7-7).

Il a beau se montrer tout à fait bref, le récit du lignage de Caïn dans la Bible trace une grande civilisation qui commença avec une brute de travail sur sa terre, se poursuivit par une phase de style bédouin, d’habitants sous tente de nomade, gardiens de troupeaux, et qui maîtrisa son passage de la paysannerie à l’habitat urbain, fière de ses musiciens et forte de métallurgistes dans sa population. Si une telle civilisation ne s’est pas épanouie dans l’Édin d’avant le Déluge ou au cœur du *futur* Sumer, alors où ?

La Bible évite de nous préciser où Caïn s’est établi, elle évoque vaguement qu’il s’en alla à « l’est d’Éden », vers la « terre de *Nod* » (« Errance »). Il nous reste à apprécier jusqu’où Caïn poussa à « l’est d’Éden » – est-ce seulement jusqu’aux monts Zagros, plus tard devenus l’Élam, le pays de Gutium, la province de Media ? Continua-t-il à errer vers l’est avec sa famille sur le plateau iranien, jusqu’au pays du travail des métaux, le Luristan, et la vallée de l’Indus riche en troupeaux de bétail ? Ces nomades atteignirent-ils l’Est lointain ? Ou bien auraient-ils traversé l’océan Pacifique jusqu’à toucher au continent américain ?

L’hypothèse n’est pas si absurde puisque l’homme atteignit vraiment, à un moment du lointain passé, de quelque manière, ce continent américain – des milliers d’années avant le Déluge. Le mystère demeure : qui, comment, quand ?

La tendance des chercheurs fut de supposer que les Sumériens (et leurs successeurs, les Mésopotamiens)

n'éprouvèrent guère d'intérêt pour la lignée perdue de Caïn (les Caïnites), et par conséquent n'ont rien consigné à son propos. Il est pourtant inconcevable que la partie biblique consacrée à la migration de Caïn, aux générations qui l'ont suivie et à leurs réussites marquantes, ne se soit pas inspirée de quelque relation écrite mésopotamienne. En fait, une telle tablette existe, à présent archivée au British Museum (cataloguée BM-74329) – transcrite (*Fig. 68*), traduite et publiée par A. R. Millard et W. G. Lambert dans le magazine *Kadmos* (vol. VI). Elle évoque un groupe d'exilés, laboureurs (tout comme Caïn, « qui cultivait la terre »). Ils vagabondèrent et finirent par atteindre un pays nommé *Dunnu* (est-ce le « pays de *Nod* » de la Bible ?). Où leur chef, nommé *Ka'in* (!), bâtit une cité dont la marque de reconnaissance étaient des tours jumelles :

Il construisit à Dunnu
Une ville aux tours jumelles.
Ka'in se donna à lui-même
La seigneurie sur la cité.

L'indice d'une ville remarquable par ses tours jumelles se montre particulièrement intrigant. L'arrivée précoce de l'homme aux Amériques *via* l'océan Pacifique est validée par les dernières recherches scientifiques. Mais pas seulement. Elle entre en résonance avec les légendes locales des natifs d'Amérique du Sud et du Nord. En Amérique centrale, l'arrivée légendaire, par bateau, évoque la venue d'un pays ancestral dit des *sept* cavernes ou des *sept* sanctuaires (*Fig. 69*, tirée d'un codex nahuatl pré-aztèque). En soulignant le parallèle avec le 7-7-7 de la lignée de Caïn/Lamech, j'ai posé la question de savoir, dans *The Lost Realms* et dans *When Time began*²⁴, si le nom de la capitale aztèque, *Tenochtitlán* (« Ville de Tenoch»),

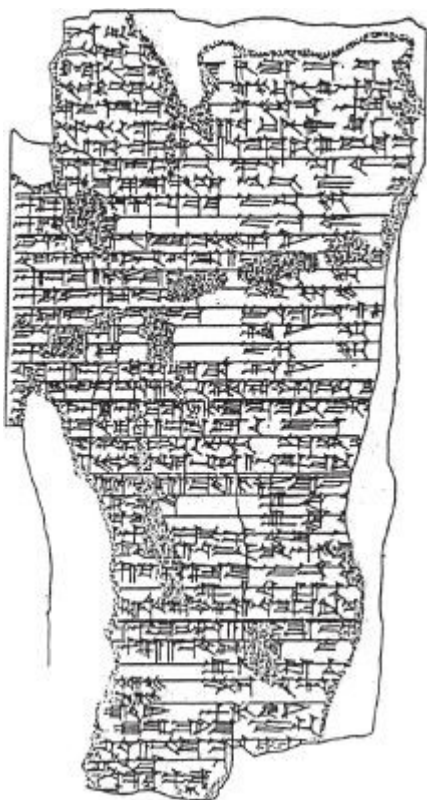


Figure 68

aujourd'hui Mexico City, pouvait avoir signifié « la Cité d'*Enoch* », **une cité connue, à l'arrivée des Espagnols, par les tours jumelles du temple aztèque (Fig. 70)**. De même, je me suis demandé si ce « Signe de Caïn » que l'on devait reconnaître au premier coup d'œil n'était pas l'absence de système pileux facial, particularité des Mésoaméricains.

Les similitudes textuelles entre les errances de l'histoire biblique de Caïn et la ville qu'il bâtit relèvent de l'évidence – à cela près que l'on présume que ces événements prirent place

dans l'environnement géographique du Proche-Orient. Pourtant, leur transposition de l'autre côté du Pacifique est une idée qui refuse de disparaître dans la mesure où le cœur des principales « légendes du commencement » des peuples autochtones de l'Amérique du Sud font état de *quatre frères qui épousent leurs sœurs et fondent une nouvelle ville*. Dans ce récit (le détail en figure dans *The Lost Realms*), la légende est celle des *quatre frères Ayar*, mariés à leurs sœurs, partis errer, puis fondateurs de la ville de Cuzco et de son temple. Ils localisèrent le bon site comme « nombril du monde » avec l'aide d'une baguette d'or, don du dieu Viracocha (« Créateur de tout »).

L'on a beau rester troublé face à ces similitudes, une chose reste certaine : si les légendes (et les peuples) ont voyagé, ce fut du Proche-Orient aux Andes, et non l'inverse. Et si telle fut la réalité des événements, nous avons là, dès lors, une portion d'humanité qui a dû survivre au Déluge sans l'aide de l'arche de Noé, et à même d'offrir un lignage génétique humain pur de toute pollution occasionnée par les intermariages.

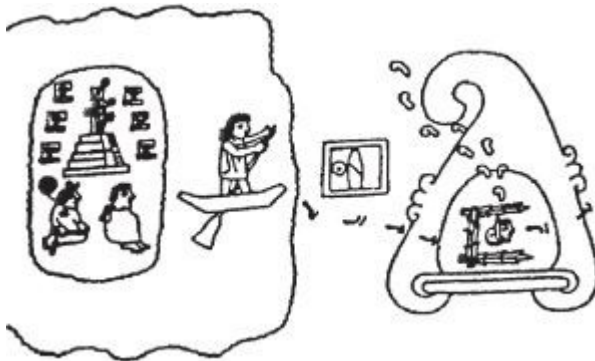


Figure 69

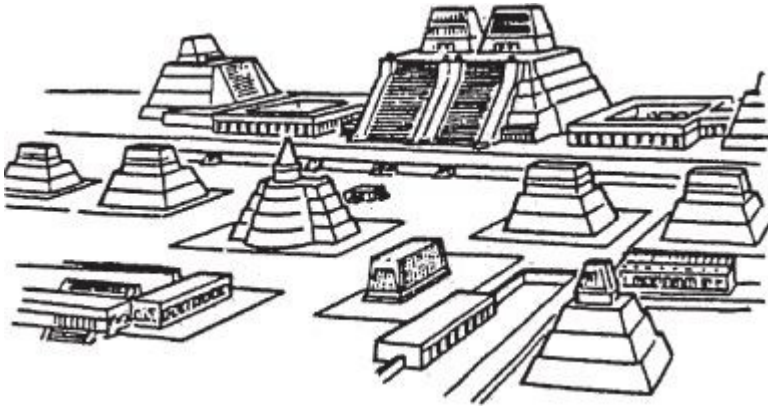


Figure 70



Sans souffler, la Bible fait suivre les versets Lamech/777 de l'annonce que, de retour chez lui, « Adam connut encore sa femme ; et elle enfanta un fils et appela son nom **Sheth** » – Seth dans les versions anglaise et française –, un jeu de mots qui signifie en hébreu « L'exaucé », « car Dieu m'a attribué une autre semence à la place d'Abel, que Caïn a tué ». Seth, soulignons-le, n'est pas seulement un autre fils, il est « une autre semence ». « Et à Seth, à lui aussi naquit un fils, et il appela son nom **Enosh**. Alors les hommes commencèrent d'appeler du nom de Yahvé » (*Genèse* 4, 26).

Les mots bibliques ainsi confirment que par la naissance d'Enosh engendré par Seth, une nouvelle lignée généalogico-génétique fait son apparition. Elle conduit directement à Noé, et donc à la survivante « semence de l'humanité » post-diluvienne.

Aucune difficulté pour expliquer le nom d'**Enosh** : il veut dire, en hébreu, « humain », au sens de « Celui qui est

précaire/mortel ». Il a pour racine celle du mot *Enoshut*, sans conteste dérivé de l'akkadien *Nishiti*. Tous deux signifient « humanité, genre humain ». Et il devient patent que c'est bien cette lignée humaine (distincte de celle de Caïn l'exilé) qui est impliquée dans la suite des événements, **où entre l'intermariage avec les fils des Elohim.**

L'insistance de la Bible sur cette ligne généalogique transparait à travers la place réservée à ce passage, et l'importance des données. La ligne caïnite est décrite en huit versets, intégrés au chapitre 4 de la *Genèse*, entre l'histoire de Caïn et Abel et la naissance (des œuvres d'Adam et Ève) de Seth puis Enosh. À la lignée de Seth et Enosh, la Bible consacre les deux derniers versets de conclusion du chapitre 4, plus tout le chapitre 5 et ses 32 versets. La liste dresse une chaîne généalogique ininterrompue de dix Patriarches d'avant le Déluge, d'Adam à Noé, sans laisser de doute sur la certitude que c'est bien cette lignée qui aboutit à Noé, donc sur la sauvegarde de cette semence de l'humanité et sa restauration d'après le Déluge.

Alors qu'il s'agit du lignage favorisé, la Bible se montre chiche en informations à son propos. À une exception notable près, les données qu'elle dispense consistent en un nom, l'âge auquel le Patriarche eut son premier fils, et la durée de son existence. Mais quant à savoir qui ils étaient, en quoi ils se distinguèrent, à quoi ils s'employaient, rien. Le seul élément de leur vie qui saute aux yeux, est qu'ils furent gratifiés d'une impressionnante longévité :

Adam vécut 130 ans, et engendra un fils à sa ressemblance,
selon son image, et appela son nom Seth.
Et les jours d'Adam, après qu'il eut engendré Seth,
furent de
800 ans ; et il engendra des fils et des filles.
[Ainsi] tous les jours qu'Adam vécut furent de 930 ans ;
et il mourut.

Et **Sheth** vécut 105 ans, et engendra Enosh.
Et Seth vécut, après qu'il eut engendré Enos, 807 ans ;
et il engendra des fils et des filles.
Et tous les jours de Seth furent de 912 ans ;
et il mourut.

La liste s'égrène sur le même modèle pour les quatre Patriarches suivants – **Enosh** engendra Kenan à 90 ans, vit encore 815 ans, engendra d'autres fils et filles, meurt à 905 ans. **Kenan** engendra Mahalalel à 70 ans, meurt à 910 ans. **Mahalalel** engendra Yared (en anglais Jared) à 65 ans, meurt à l'âge de 895 ans. **Yared** engendra Enoch à 162 ans, meurt à 962 ans.

Survient une extraordinaire péripétie au septième Patriarche, **Enoch**, qui « vécut 65 ans, engendra Methuselah », mais ne connut pas la mort, car, à 365 ans, « *Elohim* l'enleva ». Nous reviendrons très vite sur cette révélation significative. Pour le moment, nous allons poursuivre l'énumération des Patriarches pour compléter leur liste et le compte de leurs âges:

Methuselah engendra Lamech à 187 ans et mourut à l'âge de 996 ans.

Lamech engendra Noé à 182 ans, et mourut à l'âge de 777 ans.

Noé engendra Shem, Ham et Japhet à 500 ans. Il avait 600 ans quand le Déluge submergea la Terre.

Une telle liste marque bien sûr de remarquables longévités (pas surprenantes pour ceux qui sont les plus proches de la fusion génétique), mais elle induit que les Patriarches ne vécurent pas seulement le temps de connaître leurs enfants et leurs petits-enfants, mais aussi leurs arrière-petits-enfants et arrière-arrière-petits-enfants et davantage – et qu'ils moururent juste avant le Déluge. Pourtant, en dépit de leur extraordinaire longévité, il ne s'écoula guère que 1 656 ans

d'Adam à Noé :

<i>Années adamiques</i>	
Naissance d'Adam	0001
Naissance de Seth	130
Naissance d'Enosh	235
Naissance de Kenan	325
Naissance de Mahalalel	395
Naissance de Yared	460
Naissance d'Enoch	622
Naissance de Methuselah	687
Naissance de Lamech	874
Mort d'Adam	930 (à l'âge de 930 ans)
Enoch enlevé au Ciel	987 (à l'âge de 365 ans)
Mort de Seth	1042 (à l'âge de 912 ans)
Naissance de Noé	1056
Mort d'Enosh	1140 (à l'âge de 905 ans)
Mort de Kenan	1235 (à l'âge de 910 ans)
Mort de Mahalalel	1290 (à l'âge de 895 ans)
Mort de Yared	1422 (à l'âge de 962 ans)
Naissance des 3 fils de Noé	1556
Mort de Lamech	1651 (à l'âge de 777 ans)
Mort de Methuselah	1656 (à l'âge de 969 ans)
Déluge (Noé a 600 ans)	1656

Pour singulier qu'il soit, ce lignage de dix Patriarches prédiluviens, qui aboutit au héros du Déluge et à l'histoire du cataclysme, invita inexorablement les chercheurs à le comparer aux dix rois antédiluviens de Bérose et à ses sources – pas facile dans la mesure où la simple liste biblique de 1 656 années, depuis la naissance d'Adam jusqu'au Déluge, s'écarte considérablement des 432 000 années bérosiennes (ou des totaux tirés de WB-62, WB-444, etc.) :

Bible		WB-62		Bérose	
Adam	130	Alulim	67 200	Aloros	36 000
Seth	105	Alalgar	72 000	Alaparos	10 800
Enosh	90	[En]kidunu	72 000	Amelon	46 800
Kenan	70	[...]alimma	21 600	Ammenon	43 200
Mahalalel	65	Dumuzi	28 800	Megaloros	64 800
Yared	162	Enmeluanna	21 600	Daonos	36 000
Enoch	65	Ensipzianna	36 000	Euedorachos	64 800
Metushelah	187	Enmeduranna	72 000	Amempsinos	36 000
Lamech	182	Sukurlam (?)	28 800	Ardates (ou Orbates)	28 800
Noè	600	Ziusudra	36.000	Xisuthros	64 800
Dix Patriarches	1 656	Dix monarques	456 000	Dix rois	120 <i>Shars</i> = 432 000

Les spécialistes ont tenté, au prix de gymnastiques numériques nombreuses, de trouver quelque dénominateur commun entre les 1 656 années et les nombres mésopotamiens. Aucune n'emporte la conviction ou n'est raisonnablement acceptable. Notre propre essai (dans *Divine Encounters*²⁵) s'est concentré sur l'évidente collusion Noé/Ziusudra et donc sur le rapport 600/36 000, en faisant remarquer qu'à partir du moment où le chiffre numéral « 1 », en cunéiforme, pourrait tout aussi bien signifier « 60 », en fonction de son positionnement, le rédacteur de la Bible aurait pu avoir réduit les âges d'un facteur 60. D'où le calcul d'une durée de 99 360 années (1 656 x 60) d'Adam au Déluge. Mais le compte n'y est pas.

Que les chiffres ne coïncident pas, rien d'étonnant : pour commencer, la méthode usuelle de calcul est fautive. Les décomptes mésopotamiens s'enclenchent à partir de l'arrivée des Anunnaki (120 *Shars* avant le Déluge). Alors que le décompte adamique, lui, ne devrait pas débiter du même

repère, mais de celui de la fabrication de l'Adam – 40 *Shars* plus tard –, et plus tardivement même, quand le premier « Adam » unitaire fut né. De plus, la liste mésopotamienne donne la durée des règnes, ce qui devrait correspondre au mieux à la date de succession des Patriarches, et non à celle de leur premier-né.

Partir des nombres notant la durée de vie plutôt que des années de naissance de la progéniture tout en multipliant cet âge par 60 aboutit à un cadre plus conforme au décompte de Bérose. Les 930 années d'Adam donneraient 55 800 ans. Les 912 ans de Seth deviendraient 54 720 ans. La durée de 905 ans de la vie d'Enosh se traduirait en 54 300 ans, etc. Si l'on additionne les durées des dix vies (en arrêtant le décompte pour Enosh à 365 et pour Noé à 600), on aboutit à un grand total de 8 225, lequel, multiplié par 60, donne 493 500 ans. Si l'on songe que la succession, parfois, démarre avant le décès du prédécesseur, l'on retombe dans la plage de temps des totaux mésopotamiens.

Une meilleure démarche, plus payante à suivre, serait de comparer les personnalités, en utilisant leurs noms et/ou leurs spécialités professionnelles en guise d'indices. Par exemple, trouver, dans la liste mésopotamienne des dix rois, le point d'apparition de l'Adam biblique. Ce qui ne semble pas impossible, avec un maximum d'attention.

En ce qui touche aux deux premiers monarques, nous savons avec certitude qu'ils régnèrent à Eridu, le premier établissement anunnaki fondé par Ea/Enki. Tous les deux ont porté des noms typiques anunnaki anciens. Selon toute probabilité, **Alulim** fut **Alalu**, le roi nibirien déposé, institué administrateur en chef (« roi ») d'Eridu par son gendre Ea/Enki. **Alalgar**, dont le nom garde trace de la notion de « mise en ordre », n'est pas autrement connu : il a pu être un lieutenant d'Enki.

Le point à retenir au sujet de leurs règnes, comme l'a enregistré WB-62, est que leur cumul totalise 139 200 ans – soit juste un peu moins de 40 *Shars* (144 000 ans) de labeur

anunnaki avant la production du « travailleur ». Pile au bon moment pour que l'Adam, né pour suer sang et eau, apparaisse. Et de fait, c'est là que la Liste mésopotamienne nomme le troisième monarque, **Amelon** – en akkadien, « le travailleur » –, une interprétation qui correspond au sumérien *Lulu-Amelu*. Vous voyez son nom sur la liste WB-62, et la réponse vous saute aux yeux : **Enki.dunnu** veut tout simplement, tout naturellement dire en sumérien : « **Enki le fit/Enki le fabriqua.** »

Voici ma thèse : sous l'akkadien « Amelon » et sous le sumérien « Enki.dunnu », nous sommes en présence du biblique « Adam ».

WB-62, à présent, liste deux noms : le fragmentaire [...] **Alimma** et « **Dumuzi**, un berger ». Avec leur séquence, ils nous offrent l'occasion de marquer une pause. C'est incroyable, mais **Alim** signifie, en sumérien, « la pâture », ou l'animal qui y broute, le bélier. **Dumu.zi** ? Littéralement, « Le fils qui est vie ». Ces noms sumériens ne conviennent-ils pas au fils d'Adam, Abel, le gardien de troupeau, et à Seth, le fils à travers lequel une nouvelle lignée de vie fut accordée ?

Plusieurs des études consacrées à la comparaison de la liste biblique des Patriarches avec celle de Bérose ont déjà avancé qu'*Ammenon*, côté Bérose, trouve racine dans le terme akkadohébreu pour artisan/ouvrier, *Amman*, un signalement qui « colle » au biblique *Kennan* (« Fabricant d'outils »). Sans passer en revue le reste des noms, les exemples donnés penchent fortement pour l'existence d'une source commune aux multiples listes de rois sumériennes, à Bérose, et à la Bible.

Notre analyse, nos découvertes, dépassent le constat que quelque part, de quelque manière que ce soit, il a dû exister une source commune d'où furent extraites ces données. Car si les prédiluviens monarques sumériens, si les prédiluviens Patriarches bibliques furent les mêmes, une question surgit : qui donc étaient ces Patriarches ? Si Adam, Seth, Enosh et les autres ont vécu et régné au gré de périodes mesurées en *Shars*, peuvent-ils bien avoir été des hommes

mortels (comme la Bible l'affirme) ? S'ils furent les monarques de la Liste des rois sumérienne dont la longévité se compte en *Shars*, comment expliquer le refrain biblique qui répète que chacun d'eux mourut ? À moins qu'ils n'eussent été des êtres mixtes : en partie des humains mortels, en partie des dieux – autrement dit des **demi-dieux** – avec toutes les conséquences génétiques qui en découlent.

Et si les Patriarches bibliques eux-mêmes, y compris Noé, avaient été ces « gens de renom » cités par la Genèse 6, engendrés par les Nephilim qui rencontrèrent les « filles de l'homme » ?

Pour répondre à cette question – qui promet de se montrer fascinante – il nous faut à présent reconsidérer d'un œil neuf toutes les sources disponibles.

Le pouvoir du sept

Notre quotidien est rythmé par la semaine de *sept* jours – un chiffre curieux que n'expliquent ni notre système décimal (« base dix », à l'image de nos dix doigts sur deux mains) ni le système sexagésimal sumérien (« base soixante »), et que nous continuons à utiliser en géométrie, en astronomie et en gestion du temps. Ce choix singulier s'explique à travers le récit biblique de la Création, réalisée en *sept* jours (inclus le septième jour de repos et de bilan). Ce sept biblique puise à son tour son explication dans les *sept* tablettes de l'*Enuma elish*, l'épopée mésopotamienne de la Création. Mais pourquoi ce texte a-t-il été gravé sur sept tablettes ?

Le chiffre sept (et sous sa forme septième ou soixantedix) transparait à propos de la plupart des événements bibliques majeurs, commandement, prophétie, à raison de quelque six cents fois. Il est de même un chiffre clé du Nouveau Testament, y compris dans le prophétique *Livre de l'Apocalypse*, comme dans les livres pseudo-épigraphiques (en témoignent les *sept* types d'anges dans *Le Livre d'Enoch*).

De même dans la tradition égyptienne, à commencer

par ce qui touche aux dieux : la première dynastie divine a rassemblé *sept* dieux (de Ptah à Horus). En tout, ils furent 49 (7 x 7) monarques, dieux et demi-dieux, jusqu'à ce que débute le règne pharaonique. Les commencements mésoaméricains sont dévolus à *sept* tribus. Et l'on peut continuer la liste.

En réalité, la prise en compte de *sept* comme un chiffre de puissance fut instituée par les Anunnaki venus sur Terre depuis Nibiru. Nippur, le centre de contrôle de la Mission, fut la septième cité du monde. L'on comptait sept sages et les « Sept qui jugent ». Les ziggourats avaient sept étages et les étoiles étaient localisées grâce au « stylet des sept chiffres ». Un dieu possédait « l'arme sextuple », et il existait sept « armes de terreur ». La libération du Taureau du Ciel déclencha sept années de famine. À l'inauguration d'un temple, sept bénédictions étaient prononcées, etc.



L'origine ? Nous pensons à la position de la Terre, septième planète du point de vue anunnaki (voir la carte du ciel de la route d'Enlil, *Fig. 65*). Elle stipule qu'« Enlil s'en vint par *sept planètes* » pour rejoindre la Terre – si l'on compte à partir de Pluton, puis Neptune, Uranus en 2^e et 3^e planètes,

Saturne, Jupiter en 4^e et 5^e, Mars en 6^e, et **la Terre en septième planète**. En conséquence, son symbole céleste était *sept points*, comme le montre un monument assyrien (avec, à côté, les symboles de la Lune, de Nibiru et du Soleil, associés à leurs divinités).

Chapitre 10

Des Patriarches aux demi-dieux

Un « demi-dieu », par définition, est le fruit de la rencontre d'un dieu (ou d'une déesse) avec un(e) Terrien(ne), porteur des deux génomes. Aussi surprenant, aussi mythique (donc discrédité) qu'il puisse en paraître, la Bible, sans ambiguïté, affirme que de telles rencontres ont eu lieu, et que ces héroïques « gens de renom » en furent le fruit aussi bien avant qu'après le Déluge. C'est tout ce que dit la Bible d'une telle rupture du cours de l'histoire (qui fut pourtant la cause, dans le projet, de la mise à mort de l'humanité noyée par le Déluge !). *A contrario*, la littérature mésopotamienne se révèle pleine de récits de demi-dieux, où se détache la figure de Gilgamesh. Tout cela, nous l'allons voir, ouvre à des découvertes potentielles pour nos temps présents.

Quelques pièces probantes parmi le matériel disponible, qu'éclaire un raisonnement déductif, va montrer que les maigres ressources bibliques consacrées aux Patriarches d'avant le Déluge entrent en résonance avec une information d'origine mésopotamienne plus fournie. Le bref exposé que la Bible consacre, en *Genèse* 6, aux « fils des *Elohim* » qui avaient pris les filles des hommes pour compagnes est à son tour complété substantiellement par d'autres anciens écrits hébreux – des « Livres perdus » qui n'ont pas trouvé place dans le canon de la Bible hébraïque –, collectivement rassemblés hors l'Ancien Testament sous l'appellation d'*apocryphes* (littéralement, « secrets, écrits cachés ») ou de *pseudo-épigraphes*. Ce qui nous pousse à les explorer aussi.

L'existence de ces textes, la Bible nous le confirme elle-même. Elle fait référence à plusieurs « livres perdus » dont la présence (et les contenus) faisaient partie du savoir ordinaire en leur temps, et depuis égarés. Le verset 14 du chapitre XXI

dans *Nombres* fait allusion au *Livre des batailles de Yahvé*. *Josué* 10, 13, rappelle les événements miraculeux que décrit le *Livre de Jasher*. Ces deux-là, en compagnie d'autres cités, ont disparu corps et biens. Ce qui n'est pas le cas de quelques autres livres perdus – *Le Livre d'Adam et Ève*, *Le Livre d'Enoch*, *Le Livre de Noé* et *Le Livre des Jubilés* –, parvenus jusqu'à nous à travers les âges, sauvés par leurs traductions dans des langues autres que l'hébreu, parfois réécrits partiellement ou en totalité par de tardifs interprètes. Ces manuscrits sont importants, pas seulement parce qu'ils confirment des informations bibliques, aussi parce qu'ils tendent à enrichir par leurs détails les récits canoniques. Et certains relatent l'affaire des intermariages et en comblent les trous.

La Bible, en *Genèse* 6, campe un Dieu aux ressentis plutôt contradictoires. Irrité par les mariages croisés entre les « fils des *Elohim* » et les filles de l'homme, il n'en tient pas moins leurs enfants pour d'héroïques « gens de renom ». Il décide de balayer l'humanité de la surface de la terre, puis renonce à la voie tracée pour sauver la semence du genre humain à travers Noé et l'arche. Nous comprenons désormais que ces apparentes contradictions naissent de la superposition, par la Bible, de plusieurs divinités, elles-mêmes opposées entre elles, comme Enki et Enlil, sous la forme d'une entité unique (*Yahvé*). Les auteurs du *Livre des Jubilés* et du *Livre d'Enoch* se tirèrent du mauvais pas de cette dualité en expliquant que la descente des anges sur Terre se voulait bienveillante, mais qu'un groupe parmi eux fut poussé par des chefs dévoyés à prendre des Terriennes pour compagnes.

Ce qui arriva, rapporte *Le Livre des Jubilés*, au temps de **Yared** (« Celui de la descente »), ainsi nommé par son père, Mahalalel, car ce fut l'époque où les « anges du seigneur descendirent sur terre ». Leur mission : « Instruire les enfants des hommes dans le jugement et la droiture ». Au lieu de quoi, ils finirent par « se souiller » avec les filles de l'homme.

À en croire ces textes extra-bibliques, quelque deux

cents « Veilleurs » (les **Igigi** de la tradition sumérienne) s'organisèrent en vingt groupes de dix membres. Chaque groupe disposait d'un chef, dont on précise le nom. La plupart de ces noms – Khokabiel, Barakel, Yomiel, etc. – sont des théophores à la gloire d'*El* (« L'Élevé »). L'un, Shemiazaz, commandant l'ensemble, leur fit jurer d'agir tous collectivement. Alors, « chacun s'en choisit une pour lui-même, et ils commencèrent d'aller avec elles, de se souiller avec elles... **et les femmes furent enceintes de géants** ».

Pour le rédacteur du *Livre d'Enoch*, l'instigateur de la transgression, « celui qui induisit les fils de Dieu en erreur et les emmena sur Terre, et les jeta dans les bras des filles de l'homme » fut en réalité le mauvais ange *Azazel* (« La Puissance d'*El* »). Exilé pour ses péchés. Selon des textes mésopotamiens, qui consacrent quelques passages à l'exil de Mardouk, Mardouk fut le premier à briser le tabou et épouser (et non pas seulement lui faire l'amour) Sarpanit, une Terrienne, qui lui donna un fils (Nabu). Et l'on peut se demander jusqu'où l'engagement de Mardouk est cause de la colère d'Enlil.



Enoch, il faut le rappeler, fut, après Yared, le Patriarche prédiluvien qui « marcha avec les *Elohim* » et ne mourut point car emmené pour rester auprès d'eux, comme le dit la *Genèse* 5, 21-24 :

Et Enoch marcha avec les *Elohim*,
après qu'il eut engendré Metushelah,
trois cents ans [de plus],
et il engendra [d'autres] fils et filles.
Et tous les jours d'Enoch furent de 365 ans.
Enoch marcha avec les *Elohim*, et il ne fut plus,
car les *Elohim* le prirent.

Le livre qui lui est consacré, *Le Livre d'Enoch*, s'étend sur cet aspect des choses et présente l'incident des Veilleurs comme la raison pour laquelle les anges vertueux avaient révélé à Enoch les secrets du Ciel et de la Terre, du passé et du futur. Le but était de conduire l'humanité, grâce aux révélations faites à Enoch, sur le chemin de la droiture – chemin dont la détournèrent les fautes des Veilleurs.

À en croire ces écrits, Enoch fut emmené au Ciel deux fois. Et tandis que la Bible se contente de constater que, une première fois, « il marcha avec les *Elohim* » avant que d'être « pris » avec eux, *Le Livre d'Enoch* décrit une pléthore d'anges et d'archanges qui mirent tout en œuvre.

Son séjour chez les « Saints » s'ouvre par un songe visionnaire dans lequel sa chambre à coucher, écrivit-il plus tard, fut envahie par des « nuages qui me prièrent, et une brume qui m'appela », et une sorte de tourbillon « m'aspira vers le haut et me porta au ciel ». Il traversa miraculeusement un mur de cristal en flammes, pénétra dans une demeure de cristal dont le plafond était comme le ciel étoilé. Puis il atteignit un palais cristallin où il fut en présence de la Grande Gloire. Un ange lui fit approcher un trône, il entendit le Seigneur lui révéler qu'il avait été choisi pour découvrir les « secrets célestes » qu'il pourrait enseigner à l'humanité. Il fut alors instruit des noms des sept archanges serviteurs du Seigneur, lesquels seraient ses guides au long de son voyage de découverte. Sur ce, le songe visionnaire s'évanouit.

Plus tard – exactement quatre-vingt-dix jours avant le 365^e anniversaire d'Enoch –, alors qu'il était seul chez lui, « deux hommes, excessivement grands », d'apparence « telle qu'il n'en avait jamais vu de semblables auparavant », se matérialisèrent de nulle part. Leurs visages brillaient, leur vêtue était sans égale, et leurs bras semblaient des ailes d'or. « Ils se tenaient à la tête de mon lit, et m'appelèrent de mon nom », dit-il après coup à ses fils, Metusha'el et Regim.

Les deux divins émissaires informèrent Enoch être venus pour l'emmenner dans un second voyage céleste,

prolongé, et lui conseillèrent d'avertir ses fils et ses serviteurs qu'il serait parti pour très longtemps. Puis les deux anges le prirent sur leurs ailes, l'emmenèrent au Premier Ciel. S'y tenait une vaste mer. C'est là qu'on instruisit Enoch des secrets du climat et de la météorologie.

Dans la poursuite de son voyage, il traversa le Deuxième Ciel, lieu de punition des pécheurs. Au Troisième Ciel était le paradis où se rendent les justes. C'est au Quatrième Ciel – sa halte la plus longue – que lui furent révélés les secrets du Soleil, de la Lune, des étoiles, des constellations du zodiaque et du calendrier. Au Cinquième Ciel, le lien entre Ciel et Terre s'évanouit. C'était la demeure des « anges qui s'étaient mis en relation avec des femmes ». Ce fut là que prit fin la première partie du voyage céleste d'Enoch.

Quand il le reprit, il traversa les Sixième et Septième Ciel où il rencontra plusieurs groupes d'anges, selon leur hiérarchie d'élévation : chérubins, séraphins, archanges – en tout, sept rangs. À l'abord du Huitième Ciel, Enoch contempla en direct les étoiles des constellations. Au Neuvième Ciel, il vit le royaume du Zodiaque.

Enfin le voilà au Dixième Ciel où les anges le menèrent « devant la face du Seigneur ». Sous le coup de la terreur, il tomba à genoux et se prosterna. Et le Seigneur lui parla, il lui dit :

Lève-toi, Enoch, n'aie nulle crainte,
Lève-toi et tiens-toi devant ma face,
et acquiers l'éternité.

Et le Seigneur ordonna à l'archange Michel de débarrasser Enoch de ses vêtements d'habitant de la Terre, de le vêtir de la parure des dieux, et de l'oindre. À l'archange Pravu'el, il assigna « d'apporter les livres du dépôt sacré, avec un roseau leste à écrire ». Il donna le tout à Enoch en lui recommandant de prendre en note tout ce que l'archange allait lui lire – « tous les commandements et les enseignements ».

Trente jours et trente nuits, Pravu'el dicta et Enoch nota « les secrets de la mécanique céleste, la Terre et les mers, et tous les éléments... Les tonitrurances du tonnerre, et le Soleil et la Lune, les mouvements des étoiles, et les saisons, les années, les jours et les heures ». Il fut en outre enseigné des « choses humaines » – comme les « langues des chants des hommes ». Les écrits emplirent 360 volumes. De retour devant le Seigneur, Enoch prit place à Sa gauche, à côté de l'archange Gabriel. Et c'est le Seigneur en personne qui conta à Enoch la création du Ciel et de la Terre.

Puis Il l'informa qu'il allait, lui Enoch, retourner sur Terre pour trente jours, le temps de transmettre à l'humanité les livres écrits de sa main, à léguer de génération en génération. Chez lui, Enoch raconta son odyssée à ses fils. Il leur expliqua le contenu des livres. Il les conjura de rester droits et de suivre les commandements.

Il parlait encore et leur expliquait quand le trentième jour de son retour chez lui prit fin. Dès lors, comme le bruit avait couru de par la ville, une immense foule s'était rassemblée autour de la demeure d'Enoch, s'efforçant de recueillir les détails du voyage céleste et les enseignements divins. Puis le Seigneur plongea la Terre dans le noir. Et dans les ténèbres, deux anges enlevèrent rapidement Enoch et l'emmenèrent au loin, « au Ciel le plus élevé ».

Quand il s'aperçut qu'il n'était plus là, « le peuple ne comprit pas comment Enoch avait été ravi. Chacun revint chez soi, et ceux qui avaient assisté à une telle chose glorifièrent Dieu ». Et les fils d'Enoch « élevèrent un autel à l'endroit d'où [il] avait été ravi au Ciel ». Tout cela survint, ajoute la note finale d'un scribe, précisément quand Enoch atteignit l'âge de 365 ans – un chiffre allusif à sa toute fraîche maîtrise de l'astronomie et du calendrier. (On se souviendra, sur ce point, des déclarations de Manéthon à propos d'une dynastie de 30 demi-dieux en Égypte, qui régnèrent en tout 3 650 ans – soit précisément 365 x 10. Simple coïncidence ?)

Remarquons que pas plus la Bible, dans sa courte

notule sur Enoch, que *Le Livre d'Enoch* et ses cent chapitres et davantage, n'expliquent pourquoi Enoch fut choisi pour ses extraordinaires rencontres avec le divin, et échappa à la mort. En quoi fut-il particulier, différent ? Le nom de celui qui l'a « engendré », Yared, est expliqué par la remarque que c'est à son époque que la « descente » (des *Nephilim*) survint. Le nom de *Yared* dérive clairement de la racine du verbe qui signifie « descendre » en hébreu. Mais c'est une tournure grammaticale embarrassante qui ne permet pas de savoir si c'est Yared lui-même qui est « Celui qui est descendu ». Ce qui voudrait dire qu'il fut gratifié du statut de dieu, et que son fils fut un demi-dieu.

De même que restent tus la cité dans laquelle vivait Enoch, la collectivité où prirent place les événements miraculeux, et le site de l'autel qui les commémora. S'il s'est agi de la ville de son père *Yared* – équivalent du caïnite ***Yirad*** –, on se pose la question de savoir si ce nom ***évoque celui de la cité, ERIDU.***

Si tel est le cas – si le site des rencontres divines d'Enoch fut l'Eridu à la gloire d'Enki et des Anunnaki – alors nous possédons là des éléments qui lient ces Patriarches prédiluviens bibliques et extra-bibliques aux rois sumériens antédiluviens et aux « fils des *Elohim* » (que la Bible elle-même dépeint comme *Gibborim* – héroïques « gens de renom »).



Que les Patriarches prédiluviens de la Bible aient pu s'assimiler à des demi-dieux est une idée qui a largement prévalu déjà dans l'Antiquité – tout spécialement à propos de Noé.

Le Livre d'Enoch, ont tranché les exégètes, a intégré des passages d'un autre livre, très ancien, perdu – un *Livre de Noé*. On en a conjecturé l'existence à partir de plusieurs autres

écrits antérieurs, et par le constat de ruptures de style de certains passages au sein du *Livre d'Enoch*. Conjecture devenue certitude à partir du moment où des fragments d'un *Livre de Noé* furent identifiés parmi les rouleaux de la mer Morte – cette bibliothèque quasi complète dissimulée au fond de grottes à Qumrân, sur le rivage de la mer Morte en Israël, il y a près de 2 000 ans. Sur le rouleau de ce *Livre*, le mot ordinairement traduit par « Veilleurs » désigne les *Nephilim* (Fig. 71) – forme araméenne du *Nefilim* hébreu.

Colonne II		
הא באדין חשבת בלבי די מן עירין הריאנתא ומן קדישין הויא ולנסילין	1	
↗	ולבי עלי משתני על עולימא דנא	2
	באדין אנה למך אתבהלת ועלת על בתאנש אנתתי ואמרת	3
	זאנא ועד בעליא במרה רבותא במלך כול עולמים	1 4

Figure 71

Les passages du livre en question citent la femme de Lamech (père du biblique Noé), nommée **Bath-Enosh** (« Fille/progéniture d'Enosh »). À la naissance de Noé, l'aspect du bébé se révéla si inhabituel qu'il induisit le doute dans l'esprit de Lamech : il était très différent, décidément, des nourrissons ordinaires. Ses yeux brillaient. Et il parlait. Et d'emblée, Lamech « pensa en son for intérieur *qu'il avait été conçu par l'un des Veilleurs* ». Il fit part de son soupçon à son père, Metushelah :

J'ai engendré un fils étrange,
 Il diffère de l'homme et n'est pas comme lui,
 Et ressemble aux fils du Dieu du Ciel.

Sa nature est différente, et il n'est pas comme nous.
Et il m'apparaît qu'il n'est pas venu de moi,
Mais des anges.

Parce qu'il suspectait que le père réel de l'enfant était l'un des Veilleurs, Lamech questionna sa femme, Bath-Enosh, exigeant qu'elle lui fasse le serment, « par le Plus Élevé, par le Seigneur suprême, le Roi de tous les mondes, le monarque des Fils du Ciel », de dire la vérité. Bath-Enosh répondit ainsi à Lamech : « Souvienstoi de mes délicats sentiments ! L'heure est vraiment dramatique et mon âme se tord dans mon cœur ! » Troublé par une telle réponse, Lamech, à nouveau, l'abjura de promettre de dire la vérité. Bath-Enosh, à nouveau, fit souvenance à Lamech de ses « délicats sentiments » – mais cette fois, par son serment sur « Le Béni et le Très Grand », elle l'assura que « cette conception fut ton œuvre, non celle de quelque étranger ni par l'un quelconque des Veilleurs ».

Lamech restait sceptique. Il s'en fut au-devant de son père, Metushelah, porteur d'une requête : celle d'aller quérir son père, Enoch – qui fut enlevé par les Bénis – et de lui demander qu'il leur pose la question de la paternité. Metushelah finit par dénicher son père Enoch « aux confins de la Terre », lui exposa l'énigme Noé et lui transmit la requête de Lamech. Oui, lui dit Enoch, du temps de mon père Yared, « certains des anges du Ciel commirent le péché et s'unir avec des femmes, en épousèrent parfois, et en eurent des enfants ». Mais rassure Lamech, « celui qui est né de lui est son fils en vérité ». Les traits étranges et les talents inhabituels de Noé découlent du choix que Dieu a fait de lui pour une destinée particulière, comme il a été prédit dans les « tablettes célestes ».

Lamech fit sienne cette assurance. Mais que sommes-nous censés tirer de toute l'histoire ? Noé fut-il, après tout, un demi-dieu ? – auquel cas, nous, ses descendants, disposerions-nous d'un partage de gènes anunnaki plus important que celui qu'a reçu l'Adam ?

La Bible devait vouloir exprimer cette réalité dans son introduction au récit du Déluge :

Ce sont ici les générations de Noé :
Noé était un homme juste,
parfait [parmi les hommes de] sa génération ;
et Noé marcha avec les *Elohim*.

Ceux qui restent sur leur faim gagneront à relire les versets précédents des *Nephilim*, *Genèse* 6. Ils renforcent l'impression que la Bible elle-même laisse la question pendante, en disant, après le verset 4 consacré aux demi-dieux (« [...] des hommes puissants qui de tout temps étaient des gens de renom »), « *Et* Noé trouva grâce aux yeux du Seigneur » (verset 8). Il n'est pas dit « Mais... » – le verset commence par « *Et* », comme s'il s'agissait de la suite directe des versets précédents à propos des fils des dieux :

Ils étaient des hommes puissants qui de tout temps
étaient des gens de renom.
[...] *Et* (« aussi bien que ») Noé
[qui] trouva grâce aux yeux du Seigneur.

Lu sous cet angle, le verset semble dire que Noé avait été l'un de ces « hommes puissants de renom » – un demi-dieu dont les 600 années avant le Déluge sont une façon de comprimer les 36 000 ans de Ziusudra/Utnapishtim.



Des textes sumériens comportent le récit du prédiluvien ***En.me. duranki*** (ou ***En.me.duranna***) dont l'histoire est tout à fait similaire à celle du biblique Enoch. Son nom théophore le relie au centre de commande d'Enki à Nippur, le ***Dur.an.ki*** (le Lien Ciel-Terre).

Rappel : un Patriarche nommé « Enoch » apparaît dans la Bible à la fois dans les lignées généalogiques de Caïn et de Seth. Dans le contexte de la rivalité Enki-Enlil, le parallèle Enmeduranki- « Enoch » s'appuierait sur la lignée caïnite qui se distingue par la création d'une nouvelle cité. Les événements touchant à Enmeduranki dans les textes sumériens n'ont plus Eridu pour cadre, mais un nouveau centre dénommé Sippar, où il régna 21 600 ans.

Ces textes racontent comment les dieux Shamash et Adad enlevèrent Enmeduranki pour l'emmener à l'assemblée céleste des dieux, où lui furent révélés les secrets de la médecine, de l'astronomie, des mathématiques, etc. Puis il retourna à Sippar de telle sorte qu'il put donner naissance à une lignée de prêtres-savants :

Enmeduranki était prince de Sippar,
le bien-aimé d'Anu, d'Enlil et d'Ea.
Shamash, dans l'*E.babbar*, le temple éclatant,
l'installa comme prêtre.
Shamash et Adad [l'enlevèrent]
à l'assemblée [des dieux].

Shamash et Adad le vêtirent (le purifièrent ?).
Shamash et Adad le firent monter
sur un grand trône d'or.
Ils lui montrèrent comment observer l'huile sur l'eau –
un secret d'Anu, d'Enlil et d'Ea.

Ils lui donnèrent une tablette divine,
le *Kibdu*, un secret du Ciel et de la Terre.
Ils lui placèrent entre les mains un instrument en
cèdre,
préféré des grands dieux.
Ils lui enseignèrent le moyen
de calculer à l'aide des nombres.

Les deux dieux, Shamash et Adad – respectivement grand-père et fils d’Enlil –, raccompagnèrent alors Enmeduranki à Sippar, en lui donnant pour consigne de rendre compte de sa divine rencontre à la multitude et de laisser l’accès à l’enseignement qu’il avait reçu au genre humain – enseignement qui sera transmis génération après génération, du père au fils, par les soins d’une lignée de prêtres dont il est le premier chaînon :

Le savant instruit,
qui conserve le secret des grands dieux,
fera prêter serment à son fils préféré
devant Shamash et Adad.
Par les divines tablettes, à l’aide d’un stylet,
il lui enseignera les secrets des dieux.

« Ainsi, dit l’ajout sur la tablette, fut créée la lignée de prêtres, ceux qui sont autorisés à approcher Shamash et Adad. »

Dans cette version sumérienne de l’histoire d’Enoch, la paire de dieux agit tout comme la paire d’archanges dans la relation du *Livre d’Enoch*. Il s’agissait d’un thème récurrent de l’art mésopotamien où deux « hommes-aigles » sont représentés aux deux piliers d’une entrée (*Fig. 58*), de chaque côté d’un Arbre de vie, ou d’une fusée (*Fig. 72*).

Certes, les fragments lisibles des tablettes d’Enmeduranki n’attestent pas de sa demi-divinité, au-delà de la mention « il était prince de Sippar ». Mais sa présence dans la liste des monarques antédiluviens affectée d’un règne de six *Shars* (21 600 années terrestres) pourrait bien servir d’indicateur : aucun simple mortel terrien n’aurait pu vivre aussi longtemps. D’un autre côté, cette longévité paraît bien courte pour un authentique dieu anunnaki. Enki, en guise d’exemple, vécut la totalité des 120 *Shars*, depuis l’arrivée sur Terre jusqu’au Déluge – et déjà adulte lors de sa venue, il est demeuré sur Terre après le cataclysme. Si les huit personnages

qui régnèrent après Alulim et Alagar ne furent pas des dieux qui ont atteint leur pleine maturité, *ils doivent être tenus pour des demi-dieux.*

Comment valider cette conclusion, dans le cas, par exemple, du dixième monarque, du héros du Déluge, si la Bible (en se référant à Noé) en fait le fils de Lamech, et les textes sumériens (en se référant à Ziusudra) celui d'Ubar-Tutu ? La réponse nous vient des récits des demi-dieux, en droite ligne de Bath-Enosh (la mère de Noé), jusqu'à Olympias (la mère d'Alexandre) :

Sous l'identité de l'époux, le père est un dieu !

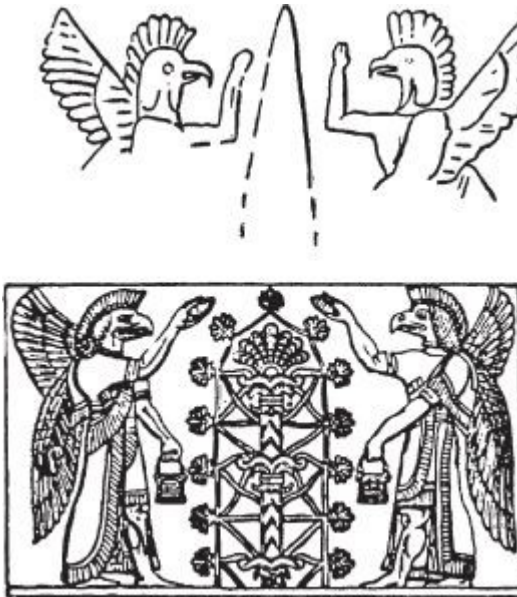


Figure 72

Une explication de cette eau, tout en affirmant le statut de demidieu de l'enfant, lave la mère de toute accusation d'adultère.

Un exemple éclairant illustre l'universalité de cette explication. Il nous vient d'Égypte, où quelques-uns des plus fameux pharaons portaient des noms théophores avec le suffixe *MSS* (parfois transcrit *MÈS*, *MSÈS*, *MOSÉ*, *MÔSIS*), qui veut dire « né(e) de/fils (fille) de » – comme dans *Thotmès* (« né du dieu Thot »), *Ramsès* (« né du dieu Ra »), etc.

Un cas d'espèce se présenta quand le fameux pharaon de la XVIII^e dynastie, *Thoutmès* (ou *Thoutmôsis*) I^{er}, mourut en 1512 av. J.-C. Il laissa derrière lui une fille (*Hatchepsout*), née de sa légitime épouse, et un fils, né d'une concubine. Dans son souci de légitimer sa revendication du trône, ce fils (connu plus tard sous le nom de *Thoutmès* II), épousa sa demi-sœur *Hatchepsout*. Le couple n'eut que des filles. À la mort de *Thoutmès* II (1504 avant notre ère), qui régna fort peu, son seul héritier mâle n'était pas le fils d'*Hatchepsout*, mais celui d'une fille de son harem.

Trop jeune pour devenir roi, il partagea la corégence avec *Hatchepsout*. Laquelle, très vite, décida que la royauté lui revenait à elle seule de plein droit, et elle trôna tel un pharaon à part entière, investie du pouvoir qu'elle s'était donné. Pour le justifier, pour le légitimer, elle revendiqua haut et fort que, alors même que *Thoutmès* I^{er} était son père en droite ligne, elle fut en réalité conçue par le dieu *Amon* (« Ra Caché ») – *qui s'était fait passer pour le royal mari* – lors d'une relation intime avec sa mère.

Sur l'ordre d'*Hatchepsout*, on transcrivit dans les annales royales d'Égypte le décret que voici :

Le dieu *Amon* prit l'apparence de sa majesté le roi,
le mari de cette reine.
Alors il s'empressa de venir auprès d'elle,
et il eut un coït avec elle.

Voici les paroles que le dieu Amon,
Seigneur des trônes des Deux Pays
prononça par la suite en sa présence :
« Hatchepsout-par-Amon-crée »
sera le nom de cette fille mienne
que je viens de planter dans tes entrailles...
Elle connaîtra un règne bénéfique
Sur ce pays tout entier.

Hatchepsout mourut reine d'Égypte en 1482 av. J.-C., date à laquelle le « jeune homme » – connu par la suite sous le nom de Thoutmès (ou Thoutmôsis) III – devint pharaon. Le temple funéraire de la reine, vaste, magnifique, existe toujours, sur la rive occidentale du Nil, face à l'ancienne Thèbes (aujourd'hui Louxor- Karnak), à Deir el-Bahari. Ses murs intérieurs content l'histoire de la naissance semi-divine d'Hatchepsout, sous la forme de fresques que soulignent des textes hiéroglyphiques.

Ces fresques s'ouvrent par une représentation du dieu Amon, que conduit le dieu Thot, dans la chambre à coucher d'Ahmosé, épouse de Thoutmès I^{er}. Les « légendes » en hiéroglyphes expliquent que le dieu Amon se fit passer pour le mari de la reine :

Alors entra le dieu de gloire, Amon en personne,
Seigneur des trônes des deux Pays,
sous l'apparence de son mari.

« Ils [le tandem divin] la trouvèrent [la reine] endormie
dans le beau sanctuaire. Elle s'éveilla sous l'effet de la
fragrance du dieu [et] de joie se mit à rire au visage de
sa majesté. » Thot, discrètement, se retira, tandis
qu'Amon...

... Brûlé d'amour se hâta vers elle.

Elle put le regarder, attentive, sous la forme d'un dieu,

À mesure qu'il approchait d'elle.
Elle exulta au vu de sa beauté.

Tous deux épris, le dieu et la reine firent l'amour :

Son amour pour elle la pénétrait dans tout son être.

La pièce était emplie du doux parfum divin.
Le dieu majestueux l'honora selon ses désirs.
Elle l'emplit de félicité par tout son être ;
elle lui donna des baisers.

Les liaisons prêtées à Ra, lequel dota de futurs pharaons égyptiens du statut de demi-dieu, remontent en fait à des temps dynastiques plus anciens. Le récit d'un papyrus est même de nature à résoudre un mystère lié à la V^e dynastie au cours de laquelle trois pharaons apparentés se succédèrent sans liens de père à fils. Le texte relate qu'ils furent conçus à l'occasion d'une étreinte du dieu Ra avec la femme du grand prêtre de son temple. Quand les douleurs de l'enfantement commencèrent, l'on comprit que la parturiente portait des triplés, et qu'elle allait connaître des heures terribles lors de l'accouchement. Si bien que Ra dépêcha quatre « déesses de la naissance » et en appela à son père, Ptah, pour qu'il apportât son aide à la délivrance. La narration décrit la façon dont tous ces dieux portèrent aide et assistance au moment où la femme du prêtre donna naissance, l'un après l'autre, à trois fils nommés Userkaf, Sahura et Kakai²⁶. Les archives historiques attestent que tous trois régnèrent effectivement en succession comme pharaons, constitutifs de la V^e dynastie. Ils étaient des triplés demi-dieux.

Non content de donner aux égyptologues une explication à cette curieuse dynastie, le récit délivre la clé d'un *bas-relief*²⁷ découvert par des archéologues, qui représente le pharaon Sahura allaité par une déesse – un privilège réservé

aux naissances divines. Un tel « allaitement divin » fut revendiqué pareillement par Hatchepsout pour servir sa cause d'une royauté de décret divin : elle affirma que la déesse Hator (surnommée « Mère des dieux ») l'avait allaitée. (Un successeur, le fils de Thoutmès – Thoutmôsis – III, se réclama, lui aussi, de l'allaitement divin.)

Revendiquer le statut de demi-dieu pour cause d'accouplement avec un dieu métamorphosé : le célèbre Ramsès II, à son tour, s'y livra. Il a consigné dans les archives royales la révélation que voici, faite par le grand dieu Ptah lui-même au pharaon :

Je suis ton père.

J'ai pris la forme de *Mendès*, Seigneur de la cité de Ram,

Et je t'ai conçu dans le sein de ton auguste mère.

Bien sûr, pareille prétention à une paternité issue, non pas simplement d'un dieu, mais du chef de file du panthéon, a de quoi paraître un peu trop forcée, sauf si l'on se souvient de notre explication : le dieu **Ptah** des Égyptiens n'était autre qu'**Enki**. Et revendiquer la paternité d'Enki n'était pas si farfelu.



À partir du moment où l'on scrute les récits mésopotamiens propres aux dieux, on en vient à cerner les personnalités très distinctes des deux demi-frères Enki et Enlil – à tout point de vue, y compris sur le plan de leur comportement en matière de sexe.

Anu, nous l'avons dit, dispose bien sûr d'un harem de concubines à côté de son épouse officielle, Antu. Et l'on sait

que la mère de son premier-né, Ea/Enki, fut l'une d'elles. Quand Anu et Antu se rendirent sur Terre en visite d'État (vers 4000 avant notre ère), une ville, Uruk (la biblique Erech), fut spécialement bâtie pour les recevoir. Au cours de sa visite, Anu noua des liens particuliers avec la petite-fille d'Enlil, dans la foulée nommée **In.Ana** (« La Bien-aimée d'Anu »). Les textes font allusion à un comportement par lequel Anu montra que son « amour » ne se limitait pas à celui d'un grand-père.

Sous cet aspect des choses, Enki, au contraire d'Enlil, avait bien hérité des gènes de son père. Parmi ses six fils, seul Mardouk est clairement désigné pour avoir eu pour mère l'épouse officielle d'Enki, **Dam.ki.na** (« Celle [qui] sur Terre s'en vint »). Les mères des cinq autres ne sont à peu près jamais citées, elles ont pu fort bien être des concubines, ou (*lire plus bas*), des maîtresses de rencontre. Pour sa part, Enlil – qui eut un fils de Ninmah, de retour sur Nibiru, alors que le couple n'était pas marié – avait des fils (deux), que lui donna son épouse, **Ninlil**.

Un long texte sumérien que son premier traducteur, Samuel N. Kramer, intitula *Enki et Ninharsag : un mythe du paradis*, donne le détail des scènes d'amour répétées d'Enki avec sa demi-sœur Ninharsag/Ninmah, dans le but (non couronné de succès), de lui faire un fils. Puis le récit décrit les étreintes du dieu avec la femme issue de sa liaison d'avec sa demi-sœur (Ninharsag – officier de santé – finit par inoculer à Enki des affections douloureuses pour qu'il cesse.) Ces descriptions d'Enki, une fois sur deux, s'extasiaient sur le puissant pénis du dieu.

Enki ne répugnait nullement à pratiquer le sexe au sein du cercle familial : une longue narration qui a trait à la visite d'Inanna à Eridu (dans le but qu'Enki lui confie le vital Mé), conte comment son hôte tenta (en vain) de l'enivrer et de la séduire. Une autre page, relation d'un voyage d'Eridu vers l'Abzu, montre comment Enki finit par faire l'amour à **Ereshkigal** (sœur aînée d'Inanna et future épouse du fils d'Enki, **Nergal**), à bord du navire.

Si de telles frasques aboutissaient à des enfantements, il s'agissait de la naissance de jeunes dieux et déesses. Pour que des *demi-dieux* soient mis au monde, il fallait que l'accouplement fût accompli avec des Terriennes. Et de ce côté non plus, il n'y a pas pénurie... à en croire les récits divins cananéens où **El** (« L'Élevé » le « Cronos » de la légende de l'est de la Méditerranée) était le chef de fil du panthéon. L'histoire intègre une intrigue connue sous l'appellation de *Naissance des dieux bienveillants*. Elle décrit El, alors qu'il se promenait sur le rivage, faire la rencontre de deux Terriennes au bain. Les deux femmes, charmées par la taille de son sexe, eurent une relation sexuelle avec lui, d'où naquirent **Shahar** (« L'Aurore ») et **Shalem** (« L'Àchèvement » ou « Le Crépuscule »).

Même si le texte cananéen les qualifie de « dieux », ils sont des demi-dieux par définition. Une épithète-fonction d'El le désigne comme *Ab Adam* – rendu par « Père de l'homme », mais qui pourrait tout autant signifier « **Père d'Adam** », soit, littéralement, cette signification possible : géniteur et père effectif de l'individu que la Bible nomme Adam, en le distinguant de la référence antérieure à l'espèce « l'Adam ». Ce qui nous mène en droite ligne à **Adapa**, l'homme archétype légendaire qu'évoquent les textes mésopotamiens.

Ce demi-dieu prédiluvien était surnommé « l'homme d'Eridu », et son nom, *Adapa*, le désignait comme « le plus sage des hommes ». Grand, fort, il fut très clairement identifié à l'un des fils d'Enki – un garçon dont Enki se disait fier, qu'il avait nommé chef de la Maison d'Eridu, et qu'il avait gratifié d'une « vaste intelligence » – un savoir multiforme où entraient les mathématiques, l'écriture et des talents artistiques.

En tant que premier « sage homme » établi, Adapa pourrait bien être l'indéfinitissable *Homo sapiens sapiens* apparu sur la scène de l'humanité il y a quelque 35 000 ans sous les traits de l'« Homme de Cro-Magnon », bien distinct du plus frustré Néandertal – ou Néandertal, Néandertalien.

On a essayé d'imaginer (sans vraiment aboutir à une certitude) qu'« Adapa », comme mentionné déjà, pourrait renvoyer à l'individu spécifique que la Bible dénomme « Adam » (par rapport à l'espèce « l'Adam »). Pour ma part, je me demande avant tout si l'on ne peut l'assimiler au **En.me.lu.anna** de la Liste antédiluvienne des rois sumériens – un nom traduisible par « L'Homme du Ciel d'Enki » – dans la mesure où l'unique événement retenu à propos d'Adapa consista en **son voyage céleste de visite à Anu sur Nibiru**.

Le récit d'Adapa commence avec le souci de donner conscience au lecteur d'une plongée dans la nuit des temps, au commencement des choses, quand Ea/Enki s'impliquait dans la création :

En ces jours-là, en ces années-là,
par Ea fut le Sage d'Eridu
créé en tant que modèle de l'homme.

Ce récit a résonné à travers le mode de vie mésopotamien et sa littérature au fil des générations. Même au temps plus tardif de Babylone et de l'Assyrie, on usait de l'expression « Sage comme Adapa » pour désigner quelqu'un de très intelligent. Mais un autre enseignement du récit transparait selon lequel Ea/Enki, en toute connaissance de cause, accorda un attribut divin à ce modèle humain, mais lui en refusa un autre, alors même qu'il s'agissait de son fils :

Une vaste intelligence il parfit pour lui ;
la sagesse, il lui attribua ;
il lui a donné le savoir –
la vie éternelle, il ne la lui donna pas.

Comme Nibiru entendit parler de cet être hors norme sur le plan de la sagesse, Anu demanda à rencontrer Adapa. Conciliant, Enki « fit en sorte qu'Adapa s'en allât vers Anu, et il s'en fut au Ciel ». Mais Enki s'inquiéta, il craignait qu'une fois

sur Nibiru on offrit à Adapa le Pain de la Vie et l'Eau de la Vie – et qu'il n'atteignît au final la longévité des Anunnaki. Pour empêcher qu'il en fût ainsi, Enki donna à Adapa une allure de sauvage, d'hirsute, le vêtit en misérable et lui transmit des instructions mensongères :

Quand tu seras devant Anu,
Ils te proposeront du pain ;
c'est la mort – n'en mange point !
Ils t'offriront de l'eau ;
c'est la mort – n'en bois pas !
Ils t'offriront un vêtement –
passe-le.
Ils t'offriront de l'huile –
oins-t'en.

« Tu ne dois pas passer outre à ces consignes », enjoignit Enki à Adapa. « À propos de ce que je t'ai dit, garde-toi de manger ! »

Enlevé sur le « Chemin du Ciel », Adapa atteignit la Porte d'Anu. Que gardaient les dieux Dumuzi et Gizidda. Introduit, il fut conduit à Anu. Comme Enki l'avait prédit, on lui offrit le Pain de Vie – de crainte de la mort, il refusa d'en manger. On lui proposa l'Eau de la Vie, il en déclina l'offre. Mais il revêtit les vêtements dont on le gratifia, et s'oignit de l'huile proposée. Surpris, perplexe, Anu lui demanda : « Approche, Adapa, pourquoi n'as-tu ni mangé ni bu ? » Sa réponse : « Ea, mon maître, m'a ordonné : “Tu ne mangeras pas, tu ne boiras pas”. »

Irrité par cette réponse, Anu dépêcha un émissaire à Enki pour exiger une explication. La tablette gravée se montre trop endommagée à cet endroit pour nous laisser connaître la réponse d'Enki. Mais elle est sans ambiguïté sur la suite : Adapa, qu'Anu a jugé « inutile », s'en retourna sur Terre où il fonda une lignée de prêtres dévolus à la guérison des maladies. Sage, intelligent, il fut, Adapa, un fils du dieu Enki – mais

pourtant, mortel, il mourut.

Le débat savant qui consiste à savoir si le biblique « Adam » se confond avec « Adapa » n'est pas près de se clore. Il est malgré tout patent que le rédacteur de la Bible eut en tête le récit d'Adapa quand il composa l'histoire des deux arbres du jardin d'Éden – l'arbre de la connaissance (dont Adam mangea le fruit) et l'arbre de vie (dont il ne put manger). L'avertissement fait à Adam (et à Ève), « car au jour où tu en mangeras, tu mourras certainement », sonne pratiquement comme la citation de la mise en garde d'Enki envers Adapa. Voilà comment l'entité divine exprime sa préoccupation, à destination de compagnons anonymes, de voir Adam manger aussi de l'arbre de vie (*Genèse 3, 22-24*) :

Et *Yahvé Elohim* dit :

Voici, l'Adam est devenu comme l'un de nous,
pour connaître le bien et le mal ;
et maintenant, de peur qu'il n'avance sa main,
et ne prenne aussi de l'arbre de vie,
et n'en mange, et ne vive pour toujours ?

Dès lors, « *Yahvé Elohim* l'envoya hors du jardin d'Éden... et il plaça à l'est du jardin d'Éden les *Chérubins* et une épée flamboyante virevoltante, pour garder le chemin de l'arbre de vie. »

Nous ignorons si la mise en garde d'Enki à Adapa – repousser le Pain et l'Eau de la Vie au risque de mourir – relève de la bonne foi du dieu, ou bien s'il s'agit d'une décision, fruit d'une délibération, qui consista à accorder la sagesse à Adapa, mais non « la vie éternelle ». Ce que nous tenons pour sûr, en revanche, c'est que l'injonction faite à Adam et Ève qu'ils « mourront certainement » s'ils s'avisèrent de manger de l'arbre de vie était mensongère. Dieu, comme le Serpent le leur dit, mentit.

Gardons en tête cet épisode. Quand nous aborderons la

question de l'immortalité, il nous sera utile.



La Liste des rois de la tablette WB-62 établit qu'Enmeluanna laissa le trône à En.sipa.zi.anna (« Seigneur berger, vie céleste »), auquel succéda Enmeduranna/Enmeduranki, dont la légende se superpose à celle de l'Enoch de la Bible. Des noms différents et ambigus sont attribués alors par les sources mésopotamiennes au Lamech biblique. Le plus certain est l'*Ubar-Tutu*, dans l'*Épopée de Gilgamesh* (et par conséquent sans doute l'*Obartes* de Bérosee). L'on ne sait rien, sinon cette mention dans l'*Épopée de Gilgamesh*, de ce prédécesseur de Ziusudra/Utnapishtim. Fut-il un demi-dieu, fut-il ce malheureux Lamech qui éprouva des doutes à l'endroit de la vraie paternité de Noé ?

Les « transgressions » commises par les Igigi, dits « Veilleurs », qui bouleversèrent tant Enlil, furent en réalité initiées par Enki luimême, et personne d'autre. Elles donnèrent, comme en attestent les multiples sources, une abondante descendance de demi-dieux. Dont nous ne connaissons qu'une poignée, nommés et listés. Est-ce parce qu'ils représentent les circonstances dans lesquelles Enki luimême fut impliqué sous l'épithète En.me ?

L'énigme des Patriarches-demi-dieux des temps prédiluviens court jusqu'à Noé et le Déluge. Mais celle de notre « semence » ancestrale ne s'arrête pas là. Pour la bonne raison – qu'évoque la Bible et que confirment les sources mésopotamiennes – que les intermariages consommés avant le Déluge se poursuivirent « aussi après ».

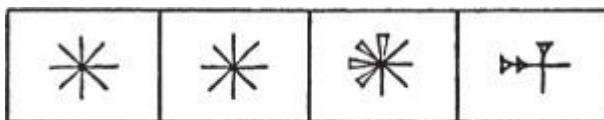
Nous allons à présent découvrir que d'autres dieux – et déesses ! – se révélèrent des partenaires enthousiastes du croisement des genres aux temps postdiluviens.

Des mots et du sens

Les lecteurs des textes sumériens rendus par translittération tombent parfois sur un « d » en minuscule en guise de préfixe au nom d'une divinité – style dEnki, dEnlil. Ce « déterminatif » identifie le nom comme celui d'un dieu ou d'une déesse. Le « d » est l'abréviation d'un vocable en deux syllabes, ***Din.gir***. Littéralement, « Les Justes [des] fusées ». Pictographiquement, c'est une fusée et son module de commande (*voyez la reproduction dans l'encadré « Le jardin d'Éden », page xx*). Par simplification, la désignation « dieu/divin » était rendue par un signe « étoile », lu **An**, qui évolua vers un signe cunéiforme croisé (*voir illustration, infra*), lu *Ilu* en akkadien (c'est-à-dire en babylonien, assyrien) – dont a dérivé la forme au singulier *El* en cananéen ou hébreu, et au pluriel *Elohim* dans la Bible.

Tout en expliquant, dans le récit de la Création d'Adam, etc., que les *Elohim* de la Bible étaient les Anunnaki sumériens, son rédacteur (comme je l'ai cité sans ambiguïté dans *Divine Encounters*) imagine Dieu (avec un « D » majuscule) comme le Créateur universel cosmique du Tout, agissant par l'intermédiaire d'émissaires – les « dieux », avec un « d » minuscule. *L'existence des « dieux » Elohim/Anunnaki, avec « d » minuscule, confirme celle de leur créateur, Dieu, avec « D » majuscule.*

La signification du nom divin universel « **Yahvé** » fut donnée à Moïse sous la forme *Eheyeh asher eheyeh* – « Je suis celui qui suis ». Dieu pourrait « être » (agir à travers) Enki dans un cas, ou « être » à travers Enlil dans un autre, etc. Quand le texte hébreu énonce *Elohim*, ce sont les dieux Anunnaki qui s'expriment. Et quand la Bible emploie l'expression *Yahvé Elohim*, l'on pourrait y reconnaître le sens de « Yahvé agit comme/à travers l'un des *Elohim* ».



AN = Étoile = Cieux = « dieu »

D'autres interprétations non orthodoxes des vocables bibliques évoquées dans mes écrits font allusion au terme **Olam**. Il est d'ordinaire traduit par « à jamais/éternellement/les temps anciens ». Certes, mais il est souché à la racine verbale dont le sens est « se cacher ». D'où mon interprétation possible d'*Olam*, la « Demeure cachée », matérielle, de Dieu, comme dans *Psaumes 93, 2* – « Ton trône est établi **depuis** *Olam* » – la « Demeure cachée », l'invisible planète Nibiru.

Chapitre 11

Il y avait des géants sur terre...

Il y avait des *géants* sur la terre en ces jours-là, **et aussi après cela.**

C'est à l'aide de quelques mots (désormais familiers) – mis en exergue dans la citation ci-dessus – que la Bible dépassa les événements épiques prédiluviens où entrent les demi-dieux pour plonger dans la période d'après-Déluge. En d'autres termes, passer de la préhistoire et des âges de légende à l'histoire.

Le lecteur a noté que *Genèse*, verset 6, 4, ne transcrit pas *géants* – elle utilise le mot *Nephilim*, et c'est sur ce point que l'écolier que j'étais avait interrogé le professeur : pourquoi parlez-vous de « géants » quand le mot signifie « Ceux qui sont descendus » ? Rétrospectivement, j'ai compris que ledit professeur n'avait pas sorti de son chapeau l'interprétation des « géants », et qu'il devait exister une raison pour laquelle les savants auxquels le roi Jacques I^{er} avait donné mission de traduire la Bible hébraïque usèrent du mot « géants » : ils s'étaient référés à des traductions antérieures de la Bible des Hébreux – l'une connue sous l'appellation de *Vulgate* en latin et établie aux IV^e et VI^e siècles av. J.-C., l'autre, une traduction grecque (la *Septante*), composée à Alexandrie, en Égypte, au III^e siècle de notre ère. Or, dans chacune de ces deux traductions, le mot *Nephilim* est rendu par « gigantes ». Pour quelle raison ?

La Bible elle-même donne la réponse. Le mot *Nephilim*, dont la première occurrence apparaît en *Genèse* 6, 4, revient dans *Le Livre des nombres* (13, 33), dans le récit des éclaireurs que Moïse envoya pour reconnaître Canaan où les Israélites se préparaient à entrer au terme de l'Exode. Moïse

choisit douze hommes, un par tribu, et leur dit : « Grimpez du Néguev [la plaine sèche du sud] au haut des collines, et observez le pays – quel est son aspect, et qui sont les populations qui y vivent –, sont-elles fortes ou faibles ? Nombreuses ou médiocres ? Et quelle est la nature de la terre sur laquelle ils sont établis, bonne ou pas ? Et quelles sont les villes qu’ils habitent – ouvertes ou fortifiées ? »

Les douze éclaireurs suivirent les instructions, « Partis du Néguev, ils atteignirent Hébron, où vivaient Ahiman, Sheshai et Talmai, descendants d’*Anak*. Puis les éclaireurs s’en retournent et rendent compte à Moïse :

Nous sommes allés dans le pays où tu nous as envoyés ;
et vraiment il est coulant de lait et de miel [...]
Néanmoins le peuple qui demeure dans ce pays est fort,
et les villes sont fortifiées et très grandes ;
et de plus nous y avons vu les enfants d’*Anak*.

[...]

Et nous y avons vu ***les géants,***
les fils d’Anak – Les Nephilim
qui sont descendants d’*Anak* des *Nephilim* ;
et nous étions à nos yeux comme des sauterelles,
et nous l’étions aussi à leurs yeux.

La forme au singulier *Anak* est aussi transcrite au pluriel, ***Anakim***, dans le *Deutéronome* 1, 28 et 9, 2, là où Moïse exhorte les Israélites à ne pas perdre courage face à ces terrifiants « descendants d’*Anak* ». À nouveau, dans *Josué*, 11 et 14, qui relate la prise d’Hébron, la forteresse des « Enfants des *Anakim* ».

Ces versets, non seulement assimilent les *Nephilim* aux *Anakim*, mais en outre décrivent ces derniers (et par contrecoup les premiers) comme des géants – si grands que les Israélites passaient pour des sauterelles à leurs yeux. La prise de leurs forteresses, à commencer tout particulièrement par

Hébron, revêtait une importance majeure pour l'avance des Israélites. Quand le combat fut clos, la Bible dit : « Il ne resta aucun des *Anakim* dans le pays des enfants d'Israël, il en demeura seulement à Gaza, à Gath et à Ashdod » (*Josué* 11, 22). Les forteresses non prises appartenaient toutes à une enclave côtière des Philistins. Où nous trouvons d'autres arguments pour assimiler les Anakim à des géants – aux yeux du roi David, son adversaire philistin, le géant *Golyat* (« Goliath » dans la transcription française) et ses frères, étaient descendants des Anakim, retirés dans la ville philistine de Gath. Selon la Bible, Goliath mesurait plus de neuf pieds (près de trois mètres). Son nom devint synonyme de « géant » en hébreu.

Ce nom de *Gol-yat*, d'origine inconnue, pourrait bien recéler un lien jusqu'alors non perçu avec la langue sumérienne, pour laquelle **Gal** signifiait « grand, formidable » – nous y revenons ci-dessous.

Ce n'est qu'après avoir conclu que les bibliques *Nephilim* étaient les *Anunnaki* de la tradition mésopotamienne que je me suis rendu compte que les *Anakim* n'étaient que la transposition en hébreu des *Anunnaki* suméro-akkadiens. Si cette intuition nouvelle, quoique facile, d'une telle équivalence n'a pas encore été reconnue, ce ne peut être que parce que l'on garde la vision figée, même si la filiation Anakim-Anak d'Hébron a fort bien pu exister, que les dieux *anunnaki*, tout le monde le sait, n'étaient qu'un mythe...

Ce lien Anakim-Anunnaki trouve une confirmation nouvelle inattendue à travers le choix insolite de la terminologie dans *Josué* 14, 15. La Bible décrit la prise d'Hébron comme l'exploit qui mit fin à la guerre en Canaan, et dit, à propos de la cité (selon la traduction française du Roi Jacques) : « Or le nom d'Hébron était auparavant Kirjatharba ; lequel Arba avait été un *grand homme* parmi les Anakim [...] » La *New American Bible* traduit, elle : « Hébron s'appelait auparavant Kiriath-arba, en honneur à Arba, *le plus grand* des Anakim. » Et pour la nouvelle Bible juive *Tanach*, « Le nom

d'Hébron était auparavant Kiriath-arba, [Arba] était le *grand homme* parmi les Anakites. »

La difficulté de traduction s'explique par la description d'Arba du texte hébreu, le « *Ish Gadol* des Anakim ». Si l'on traduit littéralement, *Ish*, sans conteste, signifie un homme, au sens viril du mot. Mais *Gadol* peut se rendre aussi bien par « homme grand » que par « grand homme ». Dès lors, quelle intention avait-on placée dans cette épithète ? Voulut-on dire qu'Arba fut un *grand homme* par la taille – un « Goliath » –, ou bien un *grand homme*, un chef remarquable ?

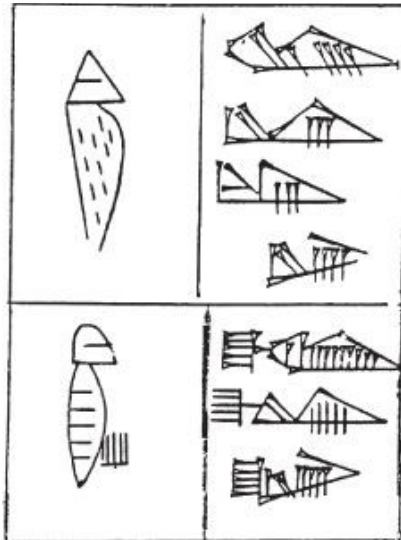


Figure 73

Je lisais et relisais ce verset quand je fus frappé par l'idée que j'avais déjà rencontré ces mots précis – *Ish Gadol* : **au travers des textes sumériens !** Pour la bonne raison que l'expression « roi » y était notée **lu.gal** – soit **Lu** (« homme ») + **Gal** (« grand ») = *Ish-Gadol*. Tout comme en hébreu, **le mot offre son double sens ambigu d'«**

homme grand » ou de « roi » (« grand homme »).

C'est alors qu'une autre idée me vint : y avait-il vraiment ambiguïté ? Cet « Arba », descendant d'Anunnaki, n'était-il pas un demi-dieu **tout à la fois homme grand et grand homme** ?

Le pictogramme à partir duquel évoluèrent les signes cunéiformes de **Lugal** montrait le symbole **Lu** auquel une couronne fut ajoutée (*Fig. 73*), et sans qu'il soit question de taille. Nous n'avons aucune image d'Arba (dont le nom, littéralement, signifie « Celui qui est quatre »). Mais nous en avons de rois sumériens. Au temps des premières dynasties, ils étaient représentés sous la forme de grands personnages (par exemple sur la *Fig. 74*). D'autres exemples en provenance d'Ur, vers 2600 av. J.-C. : cette boîte de bois nommée « L'Étalon d'Ur » montre deux panneaux peints. Le premier (« Tableau de guerre », *Fig. 75*) représente une scène de soldats en marche et de chariots attelés, l'autre (« Tableau de paix ») offre la vision d'activités citoyennes et celle d'un banquet. Le personnage qui se détache par sa grande taille est le roi – le **Lu.gal** (*Fig. 76*, détail).

Il est peut-être significatif de remarquer au passage que lorsque les Israélites décidèrent de se donner un roi, le choix se porta sur Saül, parce que lorsqu'il « se présenta au milieu du peuple : de l'épaule et au-dessus, il dépassait tout le peuple », *2 Samuel et Saül 10, 23*, version *Bible de Jérusalem*.

Il va de soi que tous les rois de l'Antiquité n'étaient pas des géants. L'un d'eux, un Cananéen, Og, roi de Bashan, était si exceptionnel que la Bible le remarqua. Arba – engendré par les Anakim/Anunnaki – fut discerné en sa qualité d'*Ish Gadol*. Le demi-dieu Adapa – fils d'Enki –, même s'il ne fut pas roi, était décrit comme grand et fort. Si de tels « hommes grands » demidieux ont hérité génétiquement de leurs parents divins cette caractéristique, l'on pourrait s'attendre à ce que les représentations de dieux et d'humains montrent les divinités relativement de haute taille. *Et c'est bien le cas.*

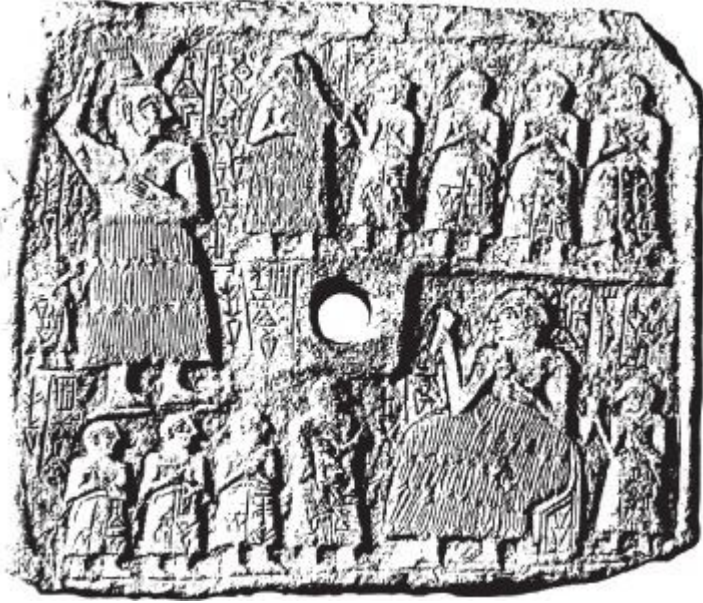


Figure 74



Figure 75

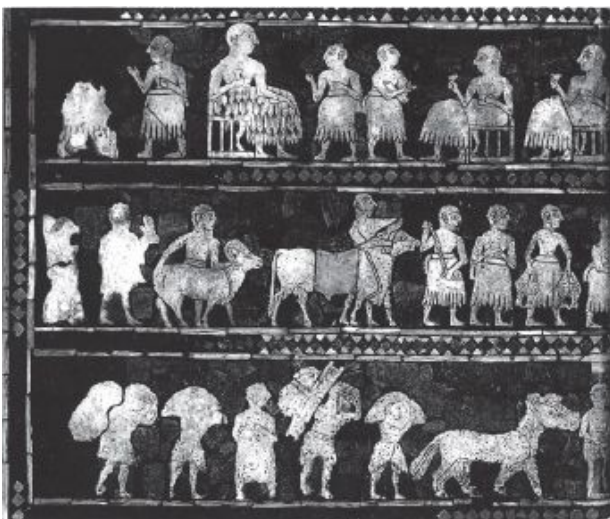


Figure 76

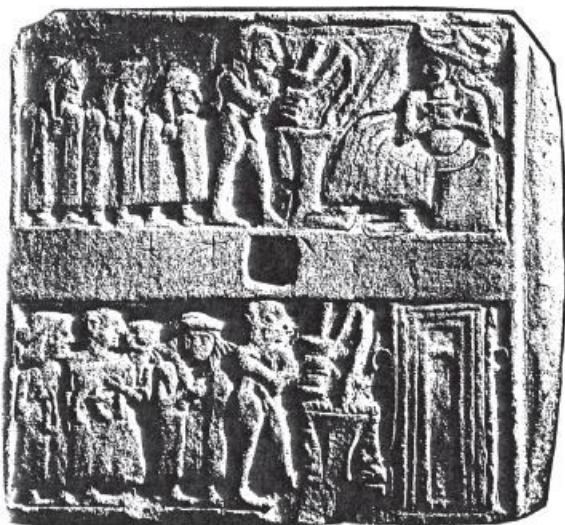


Figure 77

On peut le constater, par exemple, sur une scène d'Ur du III^e millénaire, où un **Lugal** nu apparaît plus grand que les porteurs d'offrandes derrière lui, alors qu'il verse une libation devant une déesse assise encore plus haute que lui, *Fig. 77*. Des représentations semblables ont été trouvées à Élam. Et le même « rapport de taille » de roi à dieu apparaît également dans une scène où un grand roi hittite offre une libation à un dieu encore plus grand que lui, Teshub (*Fig. 78*). Dans une autre vision du même thème (*Fig. 51*), une divinité mineure précède un roi devant un dieu assis qui, s'il devait se lever, se montrerait au moins un tiers de fois plus grand que les autres.

Une telle taille, on le voit, n'était pas l'apanage des seuls dieux masculins. **Ninmah/Ninharsag** (surnommée « La Vache » dans sa vieillesse) était représentée tout aussi imposante (*Fig. 79*). Plus renommée pour sa taille, même du temps de sa jeunesse, voici la déesse **Bau** (*Fig. 80*), épouse du dieu Ninurta. Elle avait pour épithète **Gula** (« La Grande »).

Il y avait donc bien des géants sur Terre aux temps antédiluviens, comme après. Fort heureusement, les grandes découvertes archéologiques des deux siècles écoulés nous donnent les moyens de les identifier et de leur prêter vie – quand bien même ils la quittèrent.



Au-delà de sa mention des *Gibborim* encore présents après le Déluge – héros, « *Hommes puissants* » (*alias* demi-dieux) – la Bible ose l'impasse totale sur eux jusqu'au retour des Israélites en terre de Canaan. C'est seulement à cette occasion, quand Moïse fait le décompte des peuples qui y ont vécu, que la Bible parle des **Anakim**, et d'un sous-groupe nommé **Repha'im** (que l'on pourrait rendre par « Guérisseurs »). Selon le *Deutéronome* 2, 11, ils « étaient aussi considérés géants, comme les *Anakim* ».



Figure 78



Figure 79

La plupart (à l'exception de certains « Enfants d'Anak») cédèrent la place à plusieurs tribus venues repeupler ces territoires après le Déluge.

La Bible affirme que c'est à partir des trois fils de Noé – **Shem, Ham (Hamid) et Japhet** – survivants du Déluge avec leurs femmes –, que l'humanité réémergea. « Ce fut à partir d'eux que les peuples se dispersèrent sur la terre après le déluge²⁸ », décrète la Bible après avoir dressé la liste de leurs descendants/nations (*Genèse 10*). Liste longue et exhaustive dans laquelle une seule figure héroïque, **Nemrod**, est détaillée.



Figure 80

Originaire de Kish (improprement transcrite « Kush »), Nemrod « fut un *puissant chasseur* devant Yahvé ». Ce fut lui qui « *commença* à être *puissant* sur la terre », selon les versets bibliques déjà cités. Nous avons rappelé plus haut l'hypothèse des chercheurs, fondée sur la découverte et le déchiffrage des tablettes cunéiformes, selon laquelle « Nemrod » (dont les domaines incluaient Erech, au pays de Shinéar) se confond avec le fameux Sumérien Gilgamesh, souverain d'Erech/Uruk – présomption incorrecte, qui s'écroula. Mais les épithètes hébraïques liées à Nemrod – un *Gibbor*, un héros, un *puissant* chasseur – le rattachent inéluctablement à la forme plurielle *Gibborim* dans *Genèse* 6, 4, et par conséquent le rangent dans la lignée ininterrompue des demi-dieux. (Dans l'iconographie sumérienne, c'est **Enlil** que l'on représente en donateur de l'arc de chasse à l'humanité, *Fig. 81*.)



Figure 81

L'assertion qui veut que Nemrod fut « déplacé » à *Kish* est de nature à servir d'indice déterminant pour cerner son identité. Elle doit, je pense, se cacher, ***anonyme, parmi les***

demi-dieux associés au dieu Ninurta. Elle établit le lien entre ces versets bibliques et la Liste sumérienne des rois où il est écrit, par rapport à la période de l'après-Déluge :

Après que l'inondation a tout balayé,
[Après que] la royauté [à nouveau] fut du Ciel
descendue,
la royauté à Kish échet.

Kish ne fut pas l'une de ces cités prédiluviennes reconstruites à l'emplacement précis qu'elles occupaient quand la Mésopotamie fut de nouveau habitable. Il s'agissait d'une ville nouvelle, conçue pour servir de capitale neutre, dont la fondation fit suite à la création de régions spécifiques aux clans Anunnaki en conflit.

La calamité diluvienne qui frappa la Terre – un raz de marée colossal généré par la chute de la banquise qui recouvrait l'Antarctique – submergea inévitablement l'Abzu et ses installations minières aurifères au sud-est de l'Afrique. Mais comme le veut la loi de la Nature, la catastrophe qui détruisit une partie du globe produisit des effets positifs sur une autre : sur les terres d'au-delà des mers que nous appelons aujourd'hui Amérique du Sud, la puissante avalanche d'eau mit à vif des veines d'or très pures au cœur de ce que nous nommons la cordillère des Andes, et déposa sur les rives des fleuves des pépites de métal à la collecte aisée. Par conséquent, l'or vital pour Nibiru était disponible dans cette région sans le travail difficile de la mine. En brûlant la politesse à Enki, Enlil envoya son fils Ishkur/Adad s'assurer du contrôle du territoire aurifère. Le clan d'Enki ainsi spolié n'eut de cesse d'établir sa main mise sur les territoires anciens repeuplés. La proposition de créer des régions identifiées et des territoires bien délimités correspondit à une tentative, à l'initiative de Ninmah, d'instaurer la paix.

Avant que la royauté ne fût rétablie sur Terre après le Déluge, un décret qui y a trait stipule que « Les grands dieux

anunnaki, les maîtres des Destins, réunis en conseil, ont décidé, s'agissant de la Terre, d'y établir quatre régions ». L'allocation de trois régions a correspondu aux trois branches bibliques en forme de nation-État entre les trois fils de Noé. L'objectif – atteint – du décret a consisté à allouer l'Afrique (et les populations hamitiques) à Enki et à ses fils, l'Asie et l'Europe (populations sémitiques et indo-européennes) à Enlil et à ses fils. Une quatrième région, réservée aux dieux, fut établie à part pour accueillir un spatioport nouveau, postdiluvien. Situé dans la péninsule du Sinaï, il fut placé sous l'égide de la neutre Ninmah, qui y gagna au passage l'épithète de **Nin.harsag** (« Dame/Maîtresse du sommet de la montagne »). Son appellation, **Til.mun** (« Place/Territoire des missiles »). C'est de là que Ziusudra et sa femme furent enlevés après le Déluge.

L'objectif majeur de la détermination de régions – aboutir à un accord de partage équitable entre et au sein des clans anunnaki – ne fut pas sans rencontrer d'obstacles. La discorde, des conflits, ne tardèrent pas à se manifester chez les « Enkiens ». La mythologie égyptienne s'en est fait l'écho à travers la première lutte pour la domination entre Seth et Osiris, au terme de laquelle Osiris fut tué. D'où la guerre de revanche entre Horus (engendré par la semence d'Osiris) et Seth. Mardouk, fils d'Enki (**Ra** en Égypte), tenta à plusieurs reprises de s'établir sur le territoire des « Enliliens ». Une ère relative de paix – négociée par Ninmah – se vit à nouveau brisée par une rivalité survenue entre les fils d'Enki, Ra/Mardouk et Thot/Ningishzidda. Il fallut un nouveau millénaire pour restaurer la Terre et l'humanité dans la stabilité et la prospérité, condition qui rendit possible la visite d'État d'Anu sur Terre, aux alentours de 4000 av. J.-C.

La Bible dit que la quatrième génération après Shem prit l'appellation de *Péleg* (« Division »), « parce qu'en ces temps fut la Terre divisée ». Dans *The Wars of Gods and Men*²⁹, j'avais soutenu qu'il s'agissait d'une allusion à l'établissement des trois régions séparées de civilisation – celle

de l'Euphrate-Tigre, celle du Nil, celle de l'Indus. Péleg naquit, date la Bible, 110 ans après le Déluge. Si l'on applique l'échelle du « multiple de soixante », le règne de Péleg prend place vers 4300 avant notre ère (10 900 - 6 600), et la division vers 4000.

Avec la création des civilisations humaines, les quartiers généraux postdiluviens d'Enlil installés à **Ni.ibru** (*Nippur* en akkadien) – établis précisément là où avait existé la cité prédiluvienne, mais qui n'étaient plus le Centre de contrôle de la Mission – devinrent la capitale religieuse universelle, une sorte de « Vatican ». C'est à cette époque que s'imposa un calendrier luni-solaire, le *Calendrier de Nippur*, avec son cycle de douze **Ezen** (« Festivals, fêtes ») – origine de nos « mois ». Ce calendrier, fondé à partir de 3760 av. J.-C., est toujours celui que suit le calendrier juif de nos jours.

Alors les dieux « établirent le plan de la cité de Kish, posèrent ses fondations ». Il fallait en faire une capitale nationale, une sorte de « Washington D.C. ». C'est là que les Anunnaki initièrent la lignée des rois postdiluviens en « apportant depuis le Ciel le sceptre et la couronne de royauté ».



Les fouilles conduites sur le site de l'antique Kish, décrites au cours du chapitre 4, ont confirmé plusieurs textes sumériens qui désignaient le dieu Ninurta comme la divinité titulaire de cette cité. De quoi alimenter l'idée qu'il était peut-être le Nemrod, le « puissant chasseur » de Yahvé. Mais la Liste sumérienne, en fait, nomme le premier gouverneur de Kish. Il est fort dommage que nous ne le connaissions toujours pas : l'inscription est endommagée juste à cet endroit, seules les syllabes **Ga.--.--ur** restent lisibles. Ce qui se lit avec clarté est la donnée de la durée de son règne, 1 200 ans !

Le nom du deuxième monarque de Kish a entièrement

disparu, mais son règne dura, c'est clairement écrit, 860 ans. Dix rois lisiblement listés lui succédèrent sur le trône de Kish, pour des durées de 900, 840, 720 et 600 ans. Dans la mesure où ces nombres sont immédiatement divisibles par 6 ou 60, la question – sans réponse – est de savoir s'il s'agit de longueurs de règnes réelles, ou bien si les scribes copieurs de cette lointaine époque, les ont mal interprétés : aurait-ce été 200 ans (ou 20) pour Ga.--ur, 15, et non 900 pour le suivant, etc. Qu'en fut-il ?

Si les 1 200 années de règne de Ga.--ur sont réelles, voilà qui le range dans la catégorie des Patriarches bibliques prédiluviens (lesquels vécurent près de 1 000 ans chacun). Et ses successeurs immédiats, dans le registre d'âges des fils de Noé (Shem, jusqu'à 600 ans). Si Ga.--ur fut un demi-dieu *Gibbor*, 1 200 années pour lui seraient possibles. Comme le seraient les 1 560 ans attribués au 13^e roi de Kish, ***Etana***, à propos duquel la Liste des rois établit une longue note : « Un berger, lui qui s'en fut au Ciel, qui réunit les régions. » Dans son cas, la note royale est recoupée par des découvertes de type littéraire, dont un ancien texte composé sur deux tablettes et consacré à la *Légende d'Etana*, car il fut effectivement un roi qui « s'en fut au Ciel ».

Monarque bienveillant, Etana se lamentait de l'absence de tout héritier mâle qu'expliquaient les difficultés qu'éprouvait sa femme à tomber enceinte. Seule la divine Plante de naissance pouvait lui venir en aide. Etana en appela alors à son dieu protecteur, Utu/Shamash, pour qu'il l'aide à l'obtenir. Shamash le dirigea vers une « aire d'aigle ». Après avoir surmonté quelques difficultés, Etana est emmené par l'aigle, par la voie des airs, jusqu'à la « Porte du Ciel d'Anu ».

Comme ils s'élèvent toujours plus haut, la terre, sous eux, leur apparaît sans cesse plus petite :

Lorsqu'il eut convoyé Etana dans une ascension d'un
beru,
l'Aigle lui dit, dit à Etana :

« Vois donc, l'ami, comment semble le sol !
Regarde attentivement la mer à côté de la demeure
de la montagne –
La terre est devenue une simple colline,
La mer est telle une bassine. »

À deux *beru* de hauteur (une mesure de distance comparable aux degrés de l'arc céleste), l'Aigle à nouveau presse Etana de regarder en bas :

« Ami,
Jette un coup d'œil à l'apparence de la Terre !
Le sol n'est plus qu'un sillon...
La mer est telle un panier à pain ! »

« Après que l'Aigle l'eut porté à la hauteur d'un troisième *beru* », le sol « se fit telle la rigole d'un jardinier ». Alors, comme l'ascension se poursuivait, la Terre soudain disparut à leurs yeux. Et, comme le dit plus tard un Etana saisi par la frayeur : « J'avais beau regarder tout autour de moi, la terre avait disparu ! »

À en croire une version du récit, Etana et l'Aigle « franchirent la porte d'Anu ». Une autre rapporte qu'Etana, ébranlé, se mit à crier à l'Aigle : « Je cherche la terre, mais je ne la vois pas ! » Saisi de panique, il hurle : « Je ne puis me rendre au Ciel ! Fais demi-tour ! »

Sensible aux cris d'Etana qui gisait « affalé sur ses ailes », l'Aigle redescendit sur Terre. Mais (toujours selon cette version), Etana et l'Aigle firent une seconde tentative. Apparemment réussie, puisque son successeur à Kish, Balih, est identifié comme « fils d'Etana ». Il ne régna que 400 (ou 410) ans.

L'histoire d'Etana est représentée par les anciens artistes sur des cylindres-sceaux (*Fig. 82*). L'une commence avec l'« Aigle » au « nid », l'autre montre Etana suspendu entre Terre (les 7 points) et Lune (le croissant). Le récit nous

en apprend beaucoup à plusieurs titres : il décrit, de façon réaliste, un vol dans l'espace, avec cette Terre qui rapetisse à la vue. Il corrobore en outre les allusions de nombreux autres textes – ces allées et venues entre la Terre et Nibiru dépassaient la fréquence d'une seule liaison en 3 600 ans. On ne tranche pas, pour Etana, entre un statut de mortel opposé à celui d'un demi-dieu. Mais il est loisible de conjecturer qu'Etana n'eût pas été admis aux transports spatiaux, pas plus qu'il n'eût régné un prétendu millénaire et demi, s'il n'avait été un demi-dieu.

Qu'une inscription plus tardive adjoigne un préfixe au nom d'Etana sous la forme d'un « Dingir » déterminant renforce la conclusion qu'Etana fut effectivement engendré par un dieu. Une note, tirée d'un autre texte, dit qu'Etana fut de la même « Pure semence » qu'Adapa. C'est un indice qui nous conduit à son père.

La probabilité que les 23 rois de Kish se succédèrent, alternant demi-dieux et leur progéniture mortelle, s'impose à l'esprit lorsque l'on en vient au 16^e roi, **En.me.nunna**, qui gouverna 1 200 ans, et auquel succédèrent ses deux fils affectés de règnes de mortels, respectivement de 140 et 305 ans. Ils avaient été précédés par des rois au pouvoir pendant 900 et 1 200 ans. Puis s'en vint **En.me.bara. ge.si**, « qui emporta en guise de butin les armes d'Élam, devint roi, et régna 900 ans ».

Même si les décomptes en *Shars* ont disparu, les deux noms théophores nous sont familiers. Ils incitent à classer ces rois postdiluviens dans la famille de noms des prédiluviens (tirés des tablettes WB et de Bérose), *lesquels ont eu pour parents des dieux*. Ils confèrent en outre un poids historique à la liste de Kish, car le nom d'Enmebaragesi apparaît gravé sur un objet mis au jour par l'archéologie – un vase de pierre désormais au musée irakien de Bagdad. Quant à *Élam* (dont il s'empara des armes en guise de butin), il s'agit bien d'un royaume historiquement attesté.



Figure 82

Aka, fils d'Enmebaragesi, dont le règne dura 629 années, clôt la liste des 23 rois de Kish, dont « les règnes comptabilisent au total 24 510 ans, 3 mois, et trois jours et demi » – soit quelque trois millénaires si l'on divise ce total par 6, quatre siècles seulement s'il est réduit dans un ratio de 60. Alors, la royauté en Sumer échet à Uruk.



Le siège de la royauté centralisée fut transféré de Kish à Uruk vers 3000 av. J.-C. D'emblée, nul besoin de nous demander qui y régna, la Liste royale nous renseigne sur le premier roi d'Uruk :

À Uruk,
Mes.kiag.gasher, **fils d' dUtu,**
Devint grand prêtre et roi
Et régna 324 ans.
Mes.kiag.gasher
Alla par la mer
[et] se rendit dans les montagnes.

Quoique demi-dieu à n'en pas douter, engendré par le dieu Utu/Shamash, on ne lui allègue pas plus de 324 années de règne (encore un nombre, notez-le bien, divisible par 6). Sans explication à un règne si court pour un demi-dieu à part entière (si j'ose écrire). Son nom évoque des qualités d'« habileté », de « dextérité ». Et puisque nous ne disposons d'aucun autre texte à propos de Meskiaggasher, nous en sommes réduits à conjecturer que la mer et la terre qu'il traversa pour atteindre un territoire montagneux – voyage qui mérita citation – furent respectivement le golfe Persique (« mer inférieure ») et le territoire d'Élam.

Uruk (l'Erech de la Bible) ne fut pas conçue comme une ville, mais comme le séjour d'Anu et Antu lors de leur visite à la Terre en voyage d'État vers 4000 avant notre ère. À son départ, Anu en fit présent à son arrière-petite-fille **Irnini**, surnommée par la suite et mieux connue sous le nom d'**In.Anna** (« la Bien-aimée d'Anu »), *alias* **Ishtar**. Ambitieuse, entreprenante – la grande Liste des dieux ne lui prête pas moins d'une centaine d'épithètes ! –, Inanna, sans se soucier d'infliger une cuisante vexation à ce dragueur d'Enki, manœuvra pour obtenir de lui plus d'une centaine de *Mé* (« formules divines »), indispensables pour établir Uruk en cité majeure.

La responsabilité de redimensionner Uruk pour lui conférer le statut de cité majeure revint à son roi suivant, **Enmerkar**. D'après la Liste des rois sumérienne, il fut « celui qui bâtit Uruk ». Des indices archéologiques semblent indiquer qu'il éleva les premiers remparts de protection et étendit le

temple d'**E.anna** jusqu'à en faire une aire sacrée, digne d'une grande déesse comme Inanna. Un vase d'albâtre délicatement gravé venu d'Uruk – l'un des plus précieux objets du musée irakien de Bagdad – montre une procession de fidèles, conduits par un roi géant dénudé, porteurs d'offrandes destinées à la « Maîtresse d'Uruk ».

La Liste royale le dénomme « fils de Meskiaggasher » : Enmerkar régna 420 ans – presque un siècle de plus que son père demi-dieu. On en sait infiniment plus sur lui pour avoir été au cœur de plusieurs épopées épiques. La plus longue, à portée historique la plus forte, porte le nom d'*Enmerkar et le Seigneur d'Aratta*. L'une des révélations *les plus répétées et les plus clairement énoncées* est que **le père réel d'Enmerkar fut le dieu Utu/Shamash**. Ce qui fait de lui un parent direct, et pas seulement un fidèle, de la sœur d'Utu, Inanna. En surgit l'explication de ses énigmatiques voyages vers un lointain royaume.

La création de quatre régions fut pensée dans l'intention de restaurer la paix entre les clans anunnaki, un accord fondé sur l'idée que « chacun soit maître chez lui » (la plaine de l'Euphrate et du Tigre, sous contrôle « enlilien », fut la première région, l'Afrique, « enkilienne », la seconde). Une autre idée destinée à renforcer la paix fut celle des intermariages. Dans cette perspective, l'on choisit d'unir la petite-fille d'Enlil, Inanna/Ishtar, au dieu berger **Dumuzi** – le plus jeune fils d'Enki (mais seulement demi-frère de Mardouk). Des allusions tirées de plusieurs textes semblent montrer que l'on destina la troisième région, non affectée, la vallée de l'Indus, à servir de dot au jeune couple. (La Région quatrième, interdite aux hommes, était le spatioport de la péninsule du Sinaï.)

Les mariages arrangés constituèrent une partie des archives anunnaki, tant sur Nibiru que sur Terre. L'une des plus précoces archives terriennes est consignée dans le récit d'Enki et Ninharsag : leurs relations sexuelles respectives se

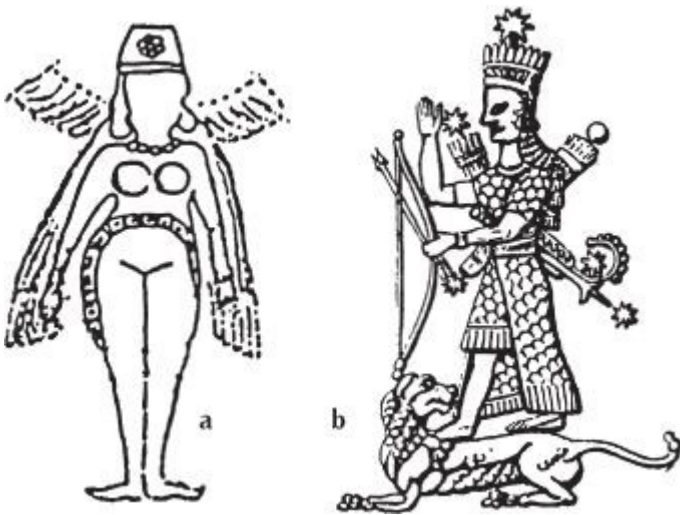


Figure 83

traduisaient invariablement par la naissance de filles, et tous deux consacèrent pas mal de temps à leur trouver des maris. Il se fit que la jeune Inanna et Dumuzi ne se contentèrent pas de bien s'apprécier, ils tombèrent amoureux l'un de l'autre. Alors fiancés, ils contèrent leurs amours torrides et leurs étreintes au long de poèmes détaillés, pour la plupart composés par Inanna, ce qui lui valut la réputation de déesse de l'amour (*Fig. 83a*). Les mêmes poèmes révélaient l'ambition d'Inanna de devenir, par son mariage, la maîtresse de l'Égypte, ce qui inquiéta fort le fils d'Enki, Mardouk/Ra. Ses gesticulations destinées à casser ce mariage provoquèrent – involontairement, se défendit-il – la mort de Dumuzi par noyade.

Effondrée, folle de colère, Inanna se lança dans des batailles féroces contre Mardouk/Ra, ce qui fonda son image de déesse guerrière (*Fig. 83b*). Nous les avons désignées sous l'expression de « Guerres de la pyramide » dans *The Wars of*

*Gods and Men*³⁰. Elles se prolongèrent plusieurs années et prirent fin avec l'emprisonnement puis l'exil de Mardouk. Les grands dieux tentèrent d'amoindrir la peine d'Inanna en l'instituant unique maîtresse du lointain royaume d'Aratta, plus à l'est que l'Élam/Iran, au-delà de sept chaînes de montagnes.

Dans *The Stairways to Heaven*³¹, j'ai supposé que le royaume d'Aratta constituait la troisième Région – ce que l'on désigne aujourd'hui sous le terme de civilisation de la vallée de l'Indus (dont le centre, que les archéologues nomment Harappa, se situe sur le significatif 30^e parallèle Nord). Ainsi était-ce la destination du voyage de Meskiaggasher, et la localisation des événements particuliers qui s'en sont suivis.

Le contexte du récit d'*Enmerkar et le Seigneur d'Aratta* était celui d'une circonstance insolite : la cité d'Uruk et le royaume d'Aratta se partageaient une même déesse, Inanna. De plus, le roi sans nom d'Aratta est à plusieurs reprises décrit comme « *semence implantée dans l'utérus par Dumuzi* » – énonciation pour le moins énigmatique qui laisse le champ libre à l'identification de la mère, et peut-être à l'évocation d'une insémination pratiquée *post-mortem*. (La réalité d'une telle insémination a été conservée dans les histoires égyptiennes des dieux, celle du dieu Thot qui extrait la semence du phallus d'Osiris mort et démembré, et en imprègne Isis, femme d'Osiris, qui donnera naissance au dieu Horus.)

Enmerkar, qui se surnomme lui-même « Enlil le Jeune de Sumer », travailla à établir la suprématie d'Uruk en rénovant et en agrandissant l'antique temple d'Anu, l'E.anna, en l'érigeant sanctuaire d'Inanna. Tout comme il s'est efforcé de rétrograder le statut d'Aratta en l'obligeant à envoyer à Uruk des « contributions » sous forme de pierres précieuses, lapis-lazuli, agate cornaline, or et argent, bronze et plomb. Quand Aratta, que les textes décrivaient comme « le haut site de l'argent et du lapis-lazuli », paya le tribut, Enmerkar se

montra hautain. Il dépêcha son ambassadeur à Aratta porteur d'une nouvelle exigence : « Qu'Aratta se soumette à Uruk ! » Faute de quoi, ce sera la guerre !



Figure 84

Mais le roi d'Aratta – qui aurait bien pu prendre l'aspect de cette statue, trouvée à Harappa, *Fig. 84* –, dans un langage des plus étranges, répondit qu'il ne comprenait un traître mot au discours que lui tenait l'émissaire. Pas démonté, Enmerkar sollicita l'aide de **Nidaba**, déesse de l'écriture, priée de composer sur une tablette un message destiné à Aratta, dans un langage que le roi comprendrait, message qu'Enmerkar fit porter par un autre émissaire spécial (le texte semble indiquer ici que ledit émissaire *s'envola* pour Aratta : « le héraut battit des ailes », et en un rien de temps, traversa la montagne et atteignit Aratta).



Figure 85

La tablette d'argile et son message – une nouveauté pour le roi d'Aratta³² –, avec l'aide des mimiques de l'émissaire, transmettent les menaces urukiennes. Mais le roi d'Aratta s'en remet à Inanna : « Inanna, maîtresse des territoires, n'a point abandonné sa Maison d'Aratta, elle n'a pas livré Aratta à Uruk ! » répondit-il. Et le bras de fer continua, sans issue.

Quelque temps plus tard, Inanna fit acte de présence dans les deux sites, passant de l'un à l'autre à bord de son « Navire du Ciel ». Qu'elle pilotait parfois elle-même, équipée en pilote (*Fig. 85*), ou laissait les commandes de l'aéronef à son pilote personnel, Nungal. Mais des sécheresses répétées, qui

ruinèrent l'économie céréalière d'Aratta, alliées à la position centrale de Sumer, finirent par consacrer Uruk vainqueur.



Plusieurs autres récits épiques liés à Enmerkar mirent en lumière le roi d'Uruk suivant, **Lugal.banda**. La Liste royale note, laconique : « Le divin Lugalbanda, un berger, régna 1 200 ans ». Un monceau d'informations sur lui, en revanche, nous vient de textes comme *Lugalbanda et Enmerkar*, *Lugalbanda et le mont Harum* et *Lugalbanda dans les montagnes des Ténèbres* – autant de textes d'épisodes héroïques, peut-être des fragments d'un récit global –, une *Épopée de Lugalbanda*, sur le modèle de l'*Épopée de Gilgamesh*.

L'un de ces récits campe un Lugalbanda commandant, parmi d'autres, de la suite d'Enmerkar au cours d'une campagne militaire contre Aratta. À l'arrivée au mont Harum, sur leur chemin, Lugalbanda tombe malade. Ses compagnons lui portent secours en vain, et l'abandonnent à son sort, tout en prévoyant d'enlever son corps à leur retour. Mais les dieux d'Uruk, que conduit Inanna, entendent les prières de Lugalbanda. Par l'emploi des « pierres qui jettent la lumière » et des « pierres qui restaurent la force », Inanna lui rend sa vitalité, il échappe à la mort. Il erre seul dans l'étendue désolée, se bat contre des animaux hurleurs et sauvages, contre des pythons et des scorpions. Il finit par retourner à Uruk (sans doute, car la tablette s'interrompt avant).

Dans une autre narration, il s'est vu confier une mission par Enmerkar d'Uruk auprès d'Inanna à Aratta afin qu'elle intervienne en faveur d'Uruk privé d'eau. Mais dans la partie la plus intéressante du segment de cette version, Lugalbanda est présenté comme un émissaire spécial d'Enmerkar auprès du roi d'Aratta. Envoyé seul pour une mission secrète, porteur d'un message confidentiel qu'il doit

mémoriser, il voit sa route bloquée, à un passage vital de la montagne, par l'« **Anzu Mushen** », un oiseau monstrueux dont « les dents semblent celles d'un requin et les griffes celles d'un lion », capable de chasser et porter un taureau. L'« Anzu Oiseau », que le texte s'obstine à citer sous la forme du déterminatif **mushen**, qui veut dire « oiseau », prétend qu'Enlil l'a placé là comme « gardien », et il invite Lugalbanda à vérifier son identité :

Si dieu tu es,
le mot [de passe] à toi dirai,
en amitié te laisserai-je passer.
Si *Lu.lu* tu es,
ton sort déterminerai – [car]
nul ennemi dans la montagne n'est admis.

Peut-être surpris par l'emploi de ce mot de l'avant-Déluge, *lu.lu*, « homme », Lugalbanda répliqua dans son propre registre de vocabulaire. Au nom du quartier sacré d'Uruk, il dit :

Mushen, je naquis dans le *Lal.u* ;
Anzu, je naquis dans le « Grand quartier ».

Puis « Lugalbanda, celui de la semence adorée, tendit la main » et dit :

À l'image du divin Shara, tel je suis,
Le fils aimé d'Inanna.

Le dieu **Shara** revient à travers plusieurs pièces écrites, mentionné comme fils d'Inanna, bien que jamais ne soit cité un indice à propos du père. On en tire l'hypothèse qu'il fut conçu lors de la visite d'Anu sur Terre. *L'Histoire de Zu* identifie Shara comme « le *premier-né* d'Ishtar » – sous-entendu la déesse eut d'autres enfants, non nommés. Nulle

part il n'est dit que les séances de « zizi-panpan » d'Inanna et de Dumuzi donnèrent naissance à un enfant ; et l'on sait qu'après la mort de Dumuzi, Inanna institua le rite du « mariage sacré » au cours duquel un mâle choisi par elle (le roi plus souvent qu'à son tour) passait une « nuit de fiançailles » avec elle, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Dumuzi. Mais l'on n'a pas enregistré de maternité comme fruit de ces nuits. Ce qui laisse dans l'ombre l'identité du père de Lugalbanda, même si la présence du mot **lugal** dans son nom laisse supposer un lignage royal.

Remarquons que la meilleure traduction du nom **lugal.band**a est portée par le surnom de « Petit », ce qui donne littéralement : **Lugal**, roi, **banda**, « de moindre/de plus petite [stature] ». Faute d'égaliser la grande taille des autres demi-dieux, il semble avoir ressemblé à sa mère sous ce critère: quand les archéologues découvrirent une statue grandeur nature d'Inanna sur le site de Mari, ils prirent cette photo avec leur trouvaille (*Fig. 86*). Inanna semble la plus petite du groupe.



Figure 86

Quel qu'ait été son père, le caractère divin de sa mère – Inanna – lui valut le déterminatif **Dingir** devant son nom, et le rendit éligible au **choix de prince consort d'une princesse nommée Ninsun**. Son nom, flanqué du déterminatif **Dingir**, clôt la liste Inanna de la Tablette IV de la Liste des grands dieux, et a l'honneur d'entamer la Tablette V, suivi par **dNinsun dam bi sal** – « divine Ninsun, femme, son épouse » – et le nom de leurs enfants et des assistants de cour divers et variés.

Voilà qui nous mène au cœur de la plus grande épopée de demi-dieux et de la Quête d'immortalité – et à l'existence d'une preuve matérielle qui pourrait tout authentifier.

La confusion des langages

La Bible affirme que lorsque des populations recommencèrent à coloniser la terre après le Déluge, toute l'humanité parlait une seule langue. (*Genèse 11, 1*) :

Et toute la terre était d'un seul langage et d'une seule allocution.

Il en était ainsi quand « comme ils voyageaient partis de l'Est, ils trouvèrent une plaine dans le pays de Shinéar, et ils y demeurèrent ». Mais ils se mirent alors à bâtir « une ville et une tour, dont le sommet puisse atteindre jusqu'au ciel ». Ce fut pour mettre un terme à de telles ambitions de la part de l'humanité que Yahvé, après être descendu « pour voir la ville et la tour », s'en inquiéta et dit : « [...] descendons, et confondons là leur langage, afin qu'ils ne puissent pas comprendre l'allocution l'un de l'autre ». C'est la construction de la « tour de Babel » qui poussa Yahvé à « confondre le langage de l'humanité » et à la disperser « de là sur la surface de toute la terre ».

Dès lors, au prix d'un jeu de mots – la proximité du verbe hébreu *BBL* (« confondre », « mélanger ») et le nom de la ville (« *Babel* », Babylone) –, la Bible explique : « C'est

pourquoi son nom fut appelé Babel, parce que Yahvé *BBL* (confondit) le langage de toute la terre. » L'historien grec Alexandre Polyhistor, en citant Bérosee et d'autres sources, lui aussi raconte qu'avant d'avoir construit une grande tour élevée, l'humanité « ne parlait qu'une langue ».

Que l'humanité tout entière – alors qu'elle reprend racine à partir des trois fils de Noé – n'ait parlé qu'une seule langue tout de suite après le Déluge reste une assertion plausible. Du reste, ce peut être la raison pour laquelle les mots et les noms précoces en égyptien « sonnent » hébreu : le mot « dieux », *Neteru*, « gardiens », répond au *NTR* hébreu (« garder », « surveiller »). Le nom du chef des dieux, *Ptah* (« Celui qui développe, qui crée »), est voisin du verbe hébreu *PTH* de sens quasi identique. *Idem* pour *Nut* (« ciel »), de *NTH* – étendre le ciel. *Geb* (« Celui qui entasse ») vient de *GBB* (« entasser »), etc.

La Bible affirme que la « confusion des langues » fut *une décision divine délibérée. Et si nous en trouvions confirmation dans les textes consacrés à Enmerkar, imaginez un peu !*

Le texte sumérien, après avoir souligné l'incapacité de l'émissaire d'Enmerkar et du roi d'Aratta de se comprendre, nota que, il était une fois...

La terre entière, le peuple tout entier à l'unisson
À Enlil d'une seule voix, il rend hommage.

C'est alors qu'**Enki**, en montant les rois les uns contre les autres, les princes contre les princes, « mit dans leurs bouches une langue embrouillée, et le langage de l'humanité fut confondu ».

À en croire le récit épique d'Enmerkar, Enki le fit de façon délibérée...

Chapitre 12

Immortalité : la grande illusion

Il était une fois toute une humanité qui vivait au paradis – rassasiée par le fruit de l'arbre de la connaissance, mais l'accès à celui de l'arbre de vie lui était interdit. C'est alors que Dieu, par défiance à l'encontre de sa propre création, s'adressa à des collègues anonymes : l'Adam qui a mangé du fruit du savoir « [...] est devenu comme l'un de nous. [Qu'arrivera-t-il] s'il avance sa main, et ne prenne aussi de l'arbre de vie, et n'en mange, et ne vive pour toujours ? » Et pour prévenir une telle issue, Dieu expulse Adam et Ève du Jardin d'Éden.

L'homme, depuis qu'il est homme, a recherché cette immortalité de tabou divin. Mais a-t-on remarqué, depuis des millénaires, que *Yahvé Elohim*, qui déclare, en accord avec l'arbre de la connaissance, qu'à partir du moment où il en a mangé, « l'Adam est devenu comme l'un de nous », ce « comme l'un de nous » n'est pas mentionné dès lors qu'il est question du « vive pour toujours », tiré de l'arbre de vie ?

Ne serait-ce point parce que cette « immortalité », brandie au nez de l'humanité comme un attribut distinctif des dieux, ne serait au fond qu'une « grande illusion » ?

S'il est un être qui ait tenté de la trouver, ce fut Gilgamesh, roi d'Uruk, fils de Ninsun et de Lugalbanda.

Les récits d'Enmerkar et de Lugalbanda ont beau se montrer enchanteurs et révélateurs, le *lugal* et demi-dieu postdiluvien dont on a conservé les plus longues archives détaillées est sans doute ***Gilgamesh***, lui qui régna sur Uruk depuis 2750 environ jusqu'aux alentours de 2600 av. J.-C. La vaste *Épopée de Gilgamesh* relate sa quête d'immortalité – car « les deux tiers de sa personne sont divins, un tiers humain », et qu'il crut, dès lors, qu'il n'aurait pas à « porter son regard au-delà du mur », à la façon d'un mortel.

Le lignage généalogique qui fit de lui plus qu'un demi-dieu, plus qu'un dieu « fifty-fifty », se montrait impressionnant. Son père, Lugalbanda, tout à la fois roi et grand prêtre d'Uruk, était l'un des fils d'Inanna, doté du déterminatif « divin ». Sa mère, **Nin. sun** (« La Dame qui irrigue »), était fille des grandes entités divines **Ninurta** et son épouse **Bau**, ce qui explique pourquoi l'on présentait Gilgamesh issu de « l'essence de Ninurta » (premier fils d'Enlil). Bau, à son tour, n'était pas de lignage médiocre : elle était la plus jeune sœur d'Anu.

Le pedigree de Gilgamesh ne s'en tient pas là. Il naquit en présence et sous l'égide du dieu **Utu** (frère jumeau d'Inanna et l'un des petits-fils d'Enlil) – qualité qui poussa les exégètes à faire d'Utu/Shamash le « parrain » de Gilgamesh³³. Il était de plus « regardé avec bienveillance » par la branche « enkienne » en raison de son nom théophore entier, **Gish.bil.ga.mesh**, qui le reliait à **dGibil**, un fils d'Enki, dieu des fonderies de métal.

Si l'on en croit une version hittite de l'*Épopée de Gilgamesh*, il était « *fort grand, doté d'une taille suprahumaine* » – qualités qu'il ne tenait certainement pas de son père (« Le Petit roi »), mais de la branche maternelle, puisque la mère de Ninsun, la déesse Bau, était, à en croire son surnom de **Gula**, purement et simplement « La Grande ».

Comme plusieurs dieux ont soufflé talents et qualités sur son berceau, qu'il était grand, musclé, bien fait (*Fig. 87*), Gilgamesh fut comparé à un taureau sauvage. Hardi, au courage indomptable, il n'eut de cesse de provoquer les jeunes gens de la cité à des parties de lutte (dont il sortait invariablement vainqueur). « Arrogant sans limites », il « ne laissa jamais la moindre jeune fille à sa solitude ». En désespoir de cause, les anciens d'Uruk en appelèrent aux dieux pour qu'ils mettent un terme aux exigences d'un Gilgamesh revendiquant son « droit de cuissage » sur les jeunes épousées à leur nuit de noces.

Pour répondre à cette supplique, les dieux suscitérent

dans la steppe un homme sauvage pour qu'il servît de double à Gilgamesh – « de constitution semblable à Gilgamesh, bien que de stature plus petite ». Il fut nommé **Enki.du** (« Créé par Enki »). Sa mission : suivre Gilgamesh comme son ombre et l'obliger à changer d'attitudes. Quand les sages de la cité réalisèrent qu'ils se trouvaient en présence d'un primitif rustre, incapable d'accommoder les aliments et de cohabiter en bonne intelligence avec les animaux, ils le chassèrent de la ville en lui adjoignant une prostituée pour lui apprendre « les manières d'un homme ». Elle se chargea en outre de le tenir propre, de le vêtir, de lui boucler les cheveux. Quand il finit par retourner en ville, il était un Gilgamesh *bis* !

Lequel, incrédule, le provoqua à la lutte : et fut défait par lui. Il y gagna en humilité. Et tous deux devinrent d'inséparables camarades.



Figure 87

Gilgamesh, redescendu de son arrogance hautaine, la vaillance en berne, se mit à réfléchir sur la maturité, la vie, la

mort. « Dans ma cité, l'homme meurt, mon cœur en est contrit. L'homme périt, mon cœur en est lourd », dit Gilgamesh à son « parrain-dieu » Utu. « Vais-je moi aussi porter le regard au-delà du mur, sera-ce donc là mon destin ? » La réponse que lui prodigua son mentor ne se montra pas des plus encourageantes :

Pour quelle raison, Gilgamesh, cours-tu ainsi ?
La Vie que tu cherches, point ne la trouveras !
Quand les dieux créèrent l'humanité,
C'est à la mort qu'ils la destinèrent ;
La vie éternelle, ils la conservèrent par-devers eux.

Vis, et profite de la vie au jour le jour, conseilla Utu/Shamah à Gilgamesh. Mais des songes et des présages répétés, auxquels s'ajouta la chute d'un objet céleste, convainquirent Gilgamesh qu'il pourrait éviter la mort s'il parvenait à rejoindre les dieux en leur demeure du Ciel. Enkidu³⁴, apprit-il, savait où se trouvait le « Site d'atterrissage des Anunnaki » dans la forêt des Cèdres – vaste plateforme, avec sa tour de lancement, tout entière constituée de blocs de pierre colossaux, terminal terrestre des Igigi et de leur navette (*v. Fig. 60*). Un site d'où il pourrait se voir enlevé au ciel par les Igigi. Et Gilgamesh de demander à sa mère avis et appui. Instruit que « les dieux seuls peuvent grimper au ciel, que seuls les dieux vivent indéfiniment sous le soleil », en outre mis en garde par Enkidu qui l'informa que le monstre Houmbaba³⁵ gardait la place, Gilgamesh eut cette réponse dont les mots résonnent jusqu'à nous :

Comme, pour le genre humain, ses jours sont comptés ;
Quoi que fassent les hommes, seul le vent demeure...
Que je m'en vienne devant vous,
Que vos voix tonnent, « Avance, ignore la peur ! »
Et quand même devrais-je chuter,

Je me serai forgé un nom :
« Gilgamesh, diront-ils,
contre le féroce Houmbaba a chuté. »

Ninsun, sa mère, convaincue que rien ne pourrait dissuader Gilgamesh, pria Utu/Shamash de lui accorder sa protection très particulière. Toute « sage et versée dans tous les savoirs » qu'elle fût, Ninsun avait aussi la tête sur les épaules. Elle prit Enkidu à part, lui fit jurer qu'il agirait en garde du corps de Gilgamesh. Pour s'assurer de sa loyauté, elle lui offrit une récompense qui dépassait les rêves les plus fous : *une jeune déesse pour épouse*. (Les lignes en partie effacées, au bas de la Tablette IV de l'Épopée, semblent montrer que Ninsun a débattu avec **Aya**, femme d'Utu/Shamash, pour savoir laquelle de leurs filles serait la mariée.)

Alors Utu/Shamash en personne donna à Gilgamesh et à Enkidu des sandales divines capables de les transporter jusqu'à la montagne des Cèdres en un rien de temps, et voilà nos compères embarqués dans leur aventure de la forêt des Cèdres.

Point de doute sur la destination des deux amis, même si aucune carte ne jalonne le vieil écrit : dans tout le Proche-Orient – dans toute l'Asie –, il n'existe qu'une seule forêt des Cèdres : dans les montagnes du Liban d'aujourd'hui. Là où le « terrain d'atterrissage » des dieux se trouvait. À l'approche de la chaîne de montagnes, les deux hommes furent frappés à la vue des cèdres majestueux, ils campèrent pour la nuit à l'orée de la forêt. Nuit au cours de laquelle Gilgamesh fut éveillé par le tremblement du sol. Il parvient à entrapercevoir une « chambre du ciel » décoller. « La vision de Gilgamesh fut tout entière grandiose » :

Les cieux hurlèrent, la terre gronda ;
La lumière du jour avait beau se lever, l'obscurité se fit.
L'éclair zébra, une flamme jaillit.
Les nuages s'épaissirent, la pluie battit à mort !

Puis le rougeoiement s'évanouit ; le feu s'éloigna ;
Et tout ce qui était retombé se réduisit en cendres.

Aperçu et sensations sonores du lancement d'une fusée furent vraiment terrifiants. Mais pour Gilgamesh, les événements de la nuit confirmaient qu'ils avaient bien atteint le « site d'atterrissage » des dieux. (Une pièce de monnaie phénicienne très postérieure représente encore la scène, avec une fusée sur son aire de lancement, *Fig. 88.*) À l'aube, les deux complices se mirent à chercher l'entrée, en prenant grand soin d'éviter les « arbres-armes tueurs ». Enkidu dénicha le portail. Mais quand il tenta de le manœuvrer, une force invisible le rejeta. Il resta douze jours paralysé.

Quand le mouvement et la parole lui revinrent, il tenta de convaincre Gilgamesh d'abandonner l'idée de forcer l'accès. Mais Gilgamesh lui donna une bonne nouvelle : pendant sa paralysie, lui, Gilgamesh, avait trouvé un tunnel. De quoi le conduire au cœur du centre de commande des Anunnaki ! Il persuada Enkidu que le tunnel était le plus sûr chemin d'accès.



Figure 88

Son entrée était bloquée par des arbres envahissants, des buissons, de la terre, des blocs de pierre. Les deux hommes étaient en train de se frayer un passage quand « Houmbaba entendit leur bruit et entra en colère ». Le gardien du site, Houmbaba, était bien le monstre qu'Enkidu avait décrit :

« Puissant, ses dents pareilles à celles d'un dragon, sa face léonine, sa charge, telle la ruée d'un torrent ». Plus terrifiant encore, son « faisceau éclatant ». Il jaillissait de son front, « dévorait arbres et buissons. Personne n'échappait à son foudroiement de mort... Il était la terreur des mortels, ainsi Enlil l'a voulu ».

Ils furent acculés. Soudain, le duo entendit Utu/Shamash leur parler. Pas question de fuir en courant, leur dit-il. Laissez au contraire Houmbaba vous approcher, et jetez-lui la poussière dans les yeux ! Ainsi firent-ils, et parvinrent à immobiliser Houmbaba. Enkidu le frappa, le monstre s'abattit au sol. Alors, Enkidu, « le monstre mit à mort ».

« La voie vers la demeure secrète des Anunnaki est ouverte » : les deux amis prirent le temps de se détendre et de savourer leur victoire. Ils firent halte près d'un cours d'eau, Gilgamesh quitta ses vêtements pour se baigner et se rafraîchir. À leur insu, la déesse Inanna n'avait rien perdu des événements depuis sa chambre volante. La voilà séduite par le physique hors norme du roi. L'éternelle jeune femme qu'est Inanna ne cache rien de son désir quand elle lui adresse la parole :

Viens, Gilgamesh, sois mon amant !
Honore-moi du fruit de cet amour,
Toi, sois mon homme,
Je serai ta femme !

Forte de ses promesses de le gratifier d'un chariot d'or, d'un palais magnifique, de la prééminence de sa seigneurie sur

les autres rois et princes, Inanna était certaine d'appâter Gilgamesh. Pourtant, il lui répondit en soulignant qu'il n'avait rien à lui offrir en retour, à elle, une déesse. Quant à l'« amour » qu'elle lui promettait, qu'elle était l'espérance de durée de ses ex-amants ? Il lui en cita cinq, puis rappela comment Inanna les avait jetés, comme l'on jette « une chaussure qui serre le pied de son propriétaire », l'un après l'autre, indifférente dès lors que la vigueur leur faisait défaut.

La rebuffade déclencha la rage d'Inanna. Elle s'en plaignit à Anu. « Gilgamesh m'a insultée ! » lui dit-elle, en demandant au dieu que soit lâché contre lui **Gud.anna** – le « Taureau d'Anu », ou « Taureau du Ciel » – en train de rôder dans la montagne des Cèdres. Anu eut beau lui représenter que lâcher la bête provoquerait quelque sept années de famine, Inanna n'en démordit pas.

Foin du tunnel et du site d'atterrissage : Gilgamesh et Enkidu s'enfuirent pour sauver leur peau.

Les sandales magiques, présent d'Utu, firent en sorte qu'une « distance d'un mois et quinze jours, en trois jours soit couverte ». Gilgamesh se précipita dans sa ville pour y mobiliser ses combattants. Enkidu affronta le monstre hors les remparts d'Uruk. À chaque souffle de son mufler, le Taureau du Ciel ouvrait une fosse où tombaient une centaine d'hommes. Mais comme le taureau lui tournait autour, Enkidu le frappa par-derrière et l'anéantit.

Inanna en resta sans voix. Puis « elle éclata en sanglots devant Anu », elle exigea que ceux qui avaient assassiné Houmbaba et le Taureau du Ciel soient jugés. Un artiste grava en cylindre sigillaire (*Fig. 89*) un Enkidu hilare et le taureau défait, aux côtés d'Inanna en conversation avec Gilgamesh sous le disque ailé.

Les délibérations des dieux ne furent pas unanimes. Anu dit : puisqu'ils ont détruit, et Houmbaba et le taureau du ciel, et Enkidu et Gilgamesh doivent périr. Ne mettons pas à mort Gilgamesh, contentons-nous d'Enkidu, plaïda Enlil. Ces deux amis furent attaqués par les monstres, opina Utu, il n'y a

pas lieu qu'ils meurent. La sentence finale : Gilgamesh fut épargné. Enkidu fut condamné au bagne au pays des mines.



Encore sous le coup de la colère de sa tentative avortée sur la montagne des Cèdres, Gilgamesh ne renonça pas à rejoindre les dieux dans leur demeure céleste. En dehors du site d'atterrissage du nord, existait le spatioport où « les dieux s'élançaient et descendaient ». Point focal du nouveau site d'atterrissage et des installations de décollage construit par les Anunnaki en remplacement des précédents détruits lors du Déluge, le spatioport se situait dans la quatrième Région sacrée de **Tilmun**, (« site/territoire des missiles »), dans la péninsule sinaïtique. Le vaste ensemble incluait l'ancienne plate-forme d'atterrissage d'avant le Déluge des montagnes du Liban (Point « A » sur la carte, *Fig. 90*), il avait nécessité la construction des deux grandes pyramides de balises de guidage en Égypte (Point « B » sur la carte, *Fig. 90*), et établi un nouveau Centre de contrôle de la Mission (« C » sur la carte, *Fig. 90*) à l'emplacement que nous nommons Jérusalem.



Figure 89

Tilmun était zone interdite aux mortels. Pour autant, Gilgamesh – « aux deux tiers divin » – s’imaginait épargné par cet interdit. N’était-ce pas là, après tout, que Ziusudra/Utnapishtim, le héros du Déluge, fut enlevé pour vivre à jamais ? Ainsi germa en Gilgamesh un plan pour sa seconde tentative d’atteindre à l’immortalité. Dégoûté d’avoir vu partir Enkidu, il eut une idée : le pays des mines se trouvait sur la route maritime de Tilmun. Que les dieux l’autorisent de s’y rendre par bateau, et il enlève Enkidu au passage. Et Inanna de faire appel de nouveau. Et, de nouveau, Utu de lui offrir son aide mesurée.

Et ce fut ainsi que les deux camarades, réunis, toujours en vie, passèrent à bord de leur bateau le court détroit qui débouchait sur ce qui se nomme aujourd’hui le golfe Persique. Au goulet, sur le rivage, ils remarquèrent une tour de garde. Un gardien, armé d’un faisceau lumineux à la manière d’Houmbaba, leur fit les sommations. Mal à l’aise, Enkidu dit « Demi-tour ! » Gilgamesh : « On y va ! » Un coup de vent soudain, apparemment impulsé par le rayon du gardien, déchira la voile, fit chavirer l’embarcation. Encore immergé au fond de la mer obscure, Gilgamesh aperçut le corps d’Enkidu flottant entre deux eaux, et le ramena sur le rivage, dans l’espoir d’un miracle. Assis auprès de son ami, il le veilla jour et nuit. Jusqu’à ce qu’un ver sortît de ses narines.

Seul, perdu, découragé, Gilgamesh commença à errer dans l’étendue sauvage, sans but. « Quand je mourrai, pourrai-je échapper à l’état d’Enkidu ? » se demandait-il. Alors, il reprit confiance en lui. Et « vers Utnapishtim, fils d’Ubar-Tutu, il fit route ». Le soleil le guidait plein ouest. La nuit, il pria Nannar/Sin, déesse de la Lune, de lui montrer le chemin. L’une de ces nuits, il parvint à un col dans la montagne. Là vivaient des lions du désert, Gilgamesh en terrassa deux à mains nues. Il se nourrit de leur chair crue, de leur peau se fit des vêtements.

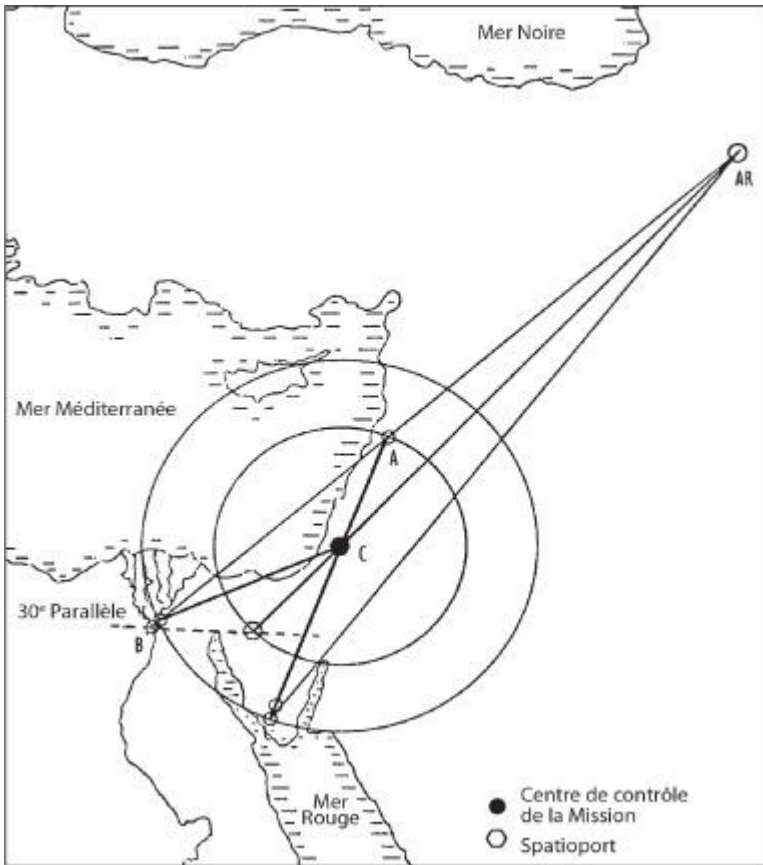


Figure 90

Gilgamesh y vit le signe qu'il triompherait de tous les obstacles. Cet épisode de l'épopée inspira les artistes qui illustrèrent le récit partout dans le monde, y compris aux futures Amériques (*Fig. 91*).



Gilgamesh, en traversant la chaîne montagneuse, distingua au loin, en bas, une étendue d'eau où dansait la lumière. Sur la plaine qui en était baignée, il vit une cité « presque tout entière close sur elle-même que dominait un haut mur. C'était la cité à laquelle était « dédié le temple de Nannar/Sin » – la cité que la Bible nommait *Yericho* (« La cité de la Lune »), *Jéricho* en français. Il venait d'atteindre, le texte allait l'expliquer plus loin, la mer Salée (la « mer Morte » en français moderne, *Yam Hemelah*, « la mer du Sel », dans la Bible).

Hors la ville qu'« entoure la mer aux basses eaux », il y avait une auberge vers laquelle Gilgamesh tourna ses pas. L'aubergiste, la serveuse de bière *Siduri*, le vit venir, lui prépara un bol de bouillie d'avoine. Mais à mesure qu'il approchait, elle s'affolait à la vue des peaux de bête qu'il portait et à cause de la maigreur de son ventre. Qu'il soit un roi renommé à la recherche de son aïeul à la si longue vie, voilà une histoire qu'elle va mettre du temps à croire. « À présent, toi, la serveuse de bière, lui dit Gilgamesh, dis-moi le chemin qui mène à Utnapishtim. » « C'est au-delà de la mer Salée », lui dit-elle. Elle ajouta :

Au grand jamais, Ô Gilgamesh, nul moyen n'a existé de franchir la mer !
Des jours du Commencement,
Nul voyageur ne put jamais la traverser –
Hormis le vaillant Shamash qui, lui, la franchit !
La traversée vaut sueur et larmes,
Dans sa vague stérile,
les Eaux de la Mort qu'elle contient
sont vides.
Toi, dès lors,
Gilgamesh, Comment la franchiras-tu ?



Figure 91

Point de réponse. Gilgamesh garda le silence. Alors, à nouveau, Siduri parla. Il existe, après tout, un moyen de la franchir, cette mer des Eaux de la Mort : Utnapishtim n'a-t-il pas un marin batelier qui la traverse, de temps en temps, en quête de vivres ? *Urshanabi*³⁶, c'est son nom. Va, qu'il voie ton visage – il pourrait te prendre à bord de son radeau de rondins.

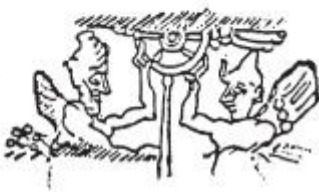


Figure 92

À sa venue, Urshanabi, à son tour (comme l'aubergiste avant lui), éprouva quelque difficulté à croire Gilgamesh quand il affirmait avoir été roi d'Uruk, à telle enseigne que Gilgamesh lui raconta toute son histoire de quête de l'immortalité, ses aventures sur le site des atterrissages, la mort d'Enkidu, ses errements dans la steppe désolée, jusqu'à sa rencontre avec la serveuse de bière, il n'omit rien. « J'ai voyagé au loin, erré par tous les pays, j'ai traversé des montagnes impossibles, sillonné toutes les mers, raconta-t-il, et à présent je pourrais te suivre et me tenir devant Utnapishtim, lui que l'on nomme le Lointain. »

Le navigateur se laissa convaincre et lui fit faire la traversée. Puis il lui indiqua comment poursuivre sa route, vers « la Grande Mer, celle du Lointain ». Mais Gilgamesh devait infléchir son avancée à la rencontre de deux repères de pierre, se rendre dans une ville (*Ulluyah*, à la façon hittite), et y obtenir la permission de cheminer vers le mont *Mashu*.

Gilgamesh s'engagea dans la direction, mais il s'abstint de se rendre à Ulluyah, fila tout droit vers le mont Mashu, le

temps pour lui de comprendre qu'il n'avait rien d'une montagne comme une autre :

Les gardiens de fusée³⁷ veillent à son entrée ;
la terreur qu'ils engendrent est immense, leur regard
est mortel.
Leur faisceau éblouissant fouille les montagnes ;
Ils veillent sur Shamash
quand il s'élève et descend.

« Quand Gilgamesh fixa sur eux son regard, la crainte et la terreur assombrissaient sa face » – rien d'étonnant à en juger par la façon dont les antiques illustrateurs les représentaient (*Fig. 92*). Les gardes se montrèrent des plus surpris. Au moment où le faisceau d'un « fuséoveilleur » balaya Gilgamesh, sans causer d'effet apparent, il lança à son collègue : « Ce gars qui nous approche, il a le corps de chair divine ! Deux tiers divins, un tiers humain ! »

« Pourquoi t'en es-tu venu ici ? apostrophèrent-ils Gilgamesh, nous devons apprendre le but de ta venue. » Son sang-froid retrouvé, il s'approcha : « C'est pour Utnapishtim, qui est patriarche de ma lignée, qui a rejoint l'assemblée des dieux, que je suis venu, et que je souhaite l'entretenir de la vie et de la mort. » Telle fut la réponse de Gilgamesh.

« Jamais un mortel n'y est parvenu ! » répliqua le « fuséoveilleur » qui lui parla du mont Mashu et du passage souterrain qui y mène. « Par la piste de la montagne, personne jamais n'est passé car douze lieues s'étendent sous terre. Les ténèbres y sont denses, de lumière, point ! » Mais Gilgamesh n'en fut pas découragé. Et le gardien des fusées, « la porte de la montagne ouvrit pour lui ».

Vingt-quatre heures d'affilée, Gilgamesh progressa dans le tunnel, dans le noir. Il ne ressentit un filet d'air qu'à partir de la vingt et unième heure. Une légère lumière apparut à la vingt-troisième. Puis il sortit à la lumière, et une vision indescriptible s'offrit à lui : une « enceinte des dieux » où

poussait un « jardin » de pierres précieuses –

En guise de fruits, il portait des cornalines,
ses vignes étaient trop belles pour que le regard s’y
portât.

Les feuillages étaient de lapis-lazuli ;
les grappes, trop belles à voir,
de [...] sont faites.

Ses [...] de pierres blanches [...],
Dans ses eaux, de parfaits roseaux [...] de pierres *Sasu*
Comme un arbre de vie et un arbre de [...]
de pierre *An.gug* sont constitués.

Au fil de la description, l’on comprend que Gilgamesh s’est retrouvé dans un jardin d’Éden artificiel, élaboré en pierres précieuses. Il en était à s’émerveiller quand tout soudain il vit l’homme qu’il était venu chercher, « Celui du Lointain ». Face à face avec cet ancêtre des millénaires passés, voici ce que Gilgamesh avait à lui dire :

Je te regarde, Utnapishtim,
Tu ne diffères en rien,
malgré tout, je suis comme toi...

Alors, il entretint Utnapishtim de sa quête de vie et la mort d’Enkidu :

Dis-moi,
Comment fis-tu pour rejoindre la congrégation des
dieux
dans ta quête de vie ?

Eh bien, lui répondit Utnapishtim, ce ne fut nullement aussi simple que tu le penses. Je vais te confier un secret des dieux. Il dit :

Un jour, les Anunnaki, les grands dieux, se réunirent ;
Mammetum, l'instigateur du Destin,
en leur compagnie, il fixa le destin...
Shuruppak, cette cité que tu connais si bien,
cette cité de l'Euphrate,
cette cité si ancienne, et si vieux les dieux qui y vivent.
Quand l'inclination de leurs cœurs poussa les grands
dieux à favoriser le Déluge,
Le Seigneur de l'Anticipation parfaite, Ea, était présent.
Leurs paroles il répéta (à mon oreille) à travers le mur
de roselière :
« Homme de Shuruppak, fils d'Ubar-Tutu,
Jette ta maison à bas, construis un navire !
Abandonne tes biens, cherche à te sauver !
Renonce à ce qui t'appartient, garde-toi en vie ! »

Utnapishtim se lança dans la description du bateau, de
ses mesures, puis en vint à conter à Gilgamesh que les
habitants de Shuruppak prêtèrent leur concours à la
construction dans la mesure où ils furent avertis qu'ils auraient
l'occasion de se débarrasser d'Utnapishtim, dont le dieu
protecteur était en conflit avec Enlil. Il narra toute l'histoire du
Déluge et relata comment Enlil découvrit la duplicité
d'Ea/Enki. Comment il changea alors de disposition d'esprit,
et gratifia Utnapishtim et sa femme dès cet instant de « la vie
des dieux » :

Il se tint entre nous deux,
Il toucha nos fronts pour nous gratifier :
« Jusqu' alors, Utnapishtim était un humain ;
à partir de maintenant, Utnapishtim et sa femme
à l'égal des dieux seront parmi nous.
L'homme Utnapishtim vivra au Lointain,
aux bouches des eaux qui s'écoulent. »

« Mais à présent, en vint-il à dire à Gilgamesh, qui

donc, pour ton bonheur, réunira les dieux en assemblée, pour que tu puisses y trouver la vie que tu es venu chercher ? »

À ces mots, Gilgamesh prend conscience que sa quête a été vaine. Que seuls les dieux réunis sont à même de dispenser la vie éternelle – et il s'évanouit, perdit conscience, s'effondra.



Six jours et sept nuits, Utnapishtim et sa femme veillèrent à ce que le sommeil de Gilgamesh ne soit pas troublé. Quand il finit par s'éveiller, ils le baignèrent, aidés par Urshanabi, le vêtirent proprement comme il convient à un roi qui revient en sa cité. Au tout dernier moment, Utnapishtim, apitoyé à l'idée que Gilgamesh allait repartir les mains vides, lui dit très vite : « Que te donnerais-je bien, pour ton retour en ton domaine ? » Il songea à ce type de cadeau que l'on donne à quelqu'un qui s'en va au loin, un « secret des dieux » :

Pour toi, Ô Gilgamesh,
cette chose cachée que je vais révéler –
Un secret divin que je vais te dire :
Il est ici une certaine plante, dont les racines sont
semblables au nerprun.
Ses épines sont comme celles du nard³⁸,
tes mains, elles piqueront.
(Mais) si tes mains se procurent le suc de cette plante,
Une vie nouvelle tu trouveras !

Cette plante de jouvence, dit Utnapishtim, pousse au fond d'un trou d'eau (ou un puits) – et il lui montra où il se trouvait. « Sitôt qu'il entendit pareille parole, Gilgamesh découvrit le puits. Il s'attacha aux pieds de lourdes pierres. On le poussa dans l'eau dans laquelle il se laissa couler, et il vit la plante. Il s'en saisit, au prix des piqûres qu'il s'infligea. Il coupa les liens des pierres à ses pieds. Et le puits le rejeta à sa

surface. »



Figure 93

Fou de joie, Gilgamesh brandit la plante de jouvence – c’est peut-être cette scène qui fut gravée sur un monument assyrien, *Fig. 93*. Il dévoila tout à trac à Urshanabi, le pilote du bateau, ses projets futurs :

Urshanabi, cette plante à nulle autre pareille,
Par laquelle un homme peut recouvrer son souffle de
vie !
Je l’emmènerai à Uruk et ses remparts,
Je ferai en sorte [...] manger de la plante [...],
« L’homme redevient jeune en sa vieillesse »
sera son nom.
Pour ma part, j’[en] mangerai,
Et ma jeunesse retrouverai !

Et Gilgamesh d'entreprendre son voyage de retour vers Uruk, en compagnie d'Urshanabi, certain d'avoir concrétisé le rêve de sa vie. Ils s'arrêtèrent pour « manger un morceau » au bout de douze lieues. Trente lieues plus loin, « ils virent un puits et campèrent pour la nuit ». Tout à ses rêves de jeunesse, Gilgamesh déposa le sac où il avait placé la plante unique, et nagea pour se rafraîchir. Et dans le temps de sa distraction,

Un serpent sentit l'odeur de la plante ;
Il se glissa hors de l'eau et s'en empara.
Alors Gilgamesh s'assit, et pleura.
Ses larmes inondaient son visage.

Oui, il pleura, Gilgamesh, ce demi-dieu. L'adversité, une fois de plus, avait cueilli la défaite au cœur du succès. L'humanité tout entière, pourrait-on dire, n'a, depuis, jamais cessé de pleurer – car voilà la plus grande marque d'ironie : n'était-ce pas le Serpent qui avait encouragé cette humanité à manger du fruit défendu sans craindre d'en mourir ? Et ce fut le Serpent qui déroba à l'homme ce fruit de l'anti-mort...

N'y verrait-on pas, une nouvelle fois, une métaphore d'Enki ?



Gilgamesh, nous apprend la Liste des rois sumérienne, régna 126 ans, puis son fils **Ur.lugal** lui succéda sur le trône. La mort de Gilgamesh, à l'image de toute son histoire tragique, laisse sans réponse la question qui en fut le thème central : l'homme peut-il – quand bien même fût-il en partie d'essence divine – transcender la mortalité ? Si la vie du héros resta un canevas d'énigmes non résolues, sa mort le fut plus davantage encore au moment de son enterrement.

De Gilgamesh au III^e millénaire av. J.-C. jusqu'à

Alexandre au IV^e siècle avant notre ère, et Ponce de León (en quête de la Fontaine de Jouvence au XVI^e siècle), l'homme n'a eu de cesse de chercher le moyen d'éviter, au moins de repousser la mort. Mais cette quête universelle permanente est-elle aux antipodes de ce que les créateurs de l'homme avaient planifié ? Les textes en cunéiformes et la Bible impliquent-ils bien que les dieux refusèrent *délibérément* l'immortalité à l'homme ?

Dans l'*Épopée de Gilgamesh*, la réponse prend la forme d'un énoncé factuel : c'est un « oui » univoque :

Quand les dieux créèrent l'humanité,
C'est à la mort qu'ils la destinèrent ;
la vie éternelle,
ils la conservèrent par-devers eux.

Gilgamesh entendit ces mots prononcés par son parrain divin Utu/Shamash quand il commença à se préoccuper de la vie et de la mort. Et les mêmes de la bouche d'Utnapishtim (après qu'il lui eut conté le pourquoi de ses voyages). Réponse : cet effort est voué à l'échec – l'homme ne peut échapper à la mortalité, ce que semble confirmer pleinement le long récit de Gilgamesh.

Mais si nous relisons le texte, émerge l'ironie sous la surface de la réponse : la façon d'obtenir la longévité des dieux, dit sa mère à Gilgamesh, *serait de les rejoindre sur leur planète*. Ce qui explique que le même Utu/Shamash, dont la première réponse fut « Oublie donc ça ! », procura pourtant de l'aide à Gilgamesh, au cours de ses deux tentatives de se rendre là où les fusées montent et descendent. Face à son échec, Gilgamesh se vit confier un « secret des dieux » : l'existence d'une plante de vie régénératrice, sur la Terre même. Ce qui soulève la question pour les dieux à leur tour : *leur* vie éternelle dépendait-elle aussi d'un tel nutriment – auquel cas ils ne seraient pas « immortels » au sens précis du terme ?

Un éclairage intéressant sur ce point nous vient de l'Égypte ancienne, où les pharaons gardaient la conviction que la vie éternelle les attendait dans l'après-vie s'ils se montraient capables de rejoindre les dieux sur la « Planète aux millions d'années ». Dans ce but, des préparatifs élaborés étaient accomplis par avance pour faciliter le voyage du pharaon une fois mort. Un voyage qui commençait par la sortie de la tombe du *Ka* du roi (sorte d'*alter ego* d'après-vie) par une porte virtuelle. Puis il voyageait jusqu'au *Duat*, dans la péninsule du Sinaï, pour y être enlevé dans les airs en périple spatial. (L'existence d'un tel complexe au sein du Sinaï fut attestée par la représentation d'une scène tombale où une fusée à étages [fort proche du symbole sumérien ***Din.gir*** !] repose dans un silo souterrain, *Fig. 94*.) Des textes précis et des dessins rassemblés dans *Le Livre des morts* décrivaient alors les installations souterraines, les pilotes des engins spatiaux, et le vertigineux lancement.

Mais l'objectif du périple dans l'espace ne se limitait pas à un séjour parmi les dieux de la planète. « Prenez ce roi auprès de vous, qu'il puisse manger de ce que vous mangez, qu'il puisse boire de ce que vous buvez, qu'il puisse vivre où vous vivez », en appelait aux dieux cette vieille incantation égyptienne. Sur la pyramide du roi Pépy figurait un appel aux dieux dont la demeure se trouvait sur la « Planète aux millions d'années », pour qu'ils « fassent absorber à Pépy la plante de vie dont ils tirent eux-mêmes des forces ». Une fresque très colorée, sur les murs de la pyramide, montrait le roi (que l'on voit avec sa femme) à l'arrivée dans l'après-vie, au paradis céleste, lamper l'eau de la vie d'où croît l'arbre du fruit de la vie (*Fig. 95*).

Les expressions, côté égyptien, qui rendent compte de l'eau de la vie des dieux, de la nourriture/fruit de vie, se superposent aux descriptions mésopotamiennes des dieux ailés (les « hommes-aigles »), de chaque côté de l'arbre de vie,



Figure 94

porteurs dans une main du fruit de vie, et de l'autre d'un récipient empli de l'eau de la vie (v. Fig. 72). Ce que sous-tendent ces descriptions rejoint parfaitement les récits hindous de la *Soma* – une plante que les dieux ont apportée sur Terre depuis le ciel – dont la sève des feuilles conférait inspiration, vitalité et immortalité.

Toutes choses apparemment en concordance avec les passages de la Bible sur le sujet, tout particulièrement à travers le récit des deux arbres spécifiques du jardin d'Éden, l'arbre de la connaissance et l'arbre de vie, dont le fruit pouvait faire qu'Adam « vive pour toujours ». Mais le récit biblique compte aussi la relation du *divin effort qui empêcha l'homme d'avoir ce fruit en partage*. L'homme fut expulsé d'Éden « de peur

qu'il n'essaie », et Dieu se montra si déterminé à interdire aux êtres humains tout retour à l'arbre de vie qu'Il « posta à l'est du jardin d'Éden les *Chérubins*, et l'épée flamboyante qui tournoie pour garder le chemin de l'arbre de vie ».



Figure 95

L'élément clé du récit – le créateur de l'homme s'efforçant de lui interdire l'accès aux nourritures célestes – se retrouve dans l'histoire sumérienne d'Adapa. Où nous sommes face au créateur de l'homme en personne, Enki, en train d'évoquer le « modèle humain parfait », son propre fils terrien, Adapa, en ces termes :

Une vaste intelligence il parfit pour lui ;
La sagesse, il lui attribua ;
Il lui a donné le savoir –
La vie éternelle, il ne la lui donna pas.

Puis la propre création d'Enki est soumise au test :

Adapa, le fils qu'il a eu avec une Terrienne – un chef-d'œuvre qu'Anu convia sur Nibiru –, se voit offrir sur place la « nourriture de vie » et « l'eau de la vie », mais il est mis en garde par Enki d'avoir à les refuser tous les deux, faute de quoi il mourra. Menace mensongère, comme on le découvre – tout comme n'était pas vrai l'avertissement de Dieu qu'Adam et Ève mourraient de l'ingestion du fruit de l'arbre de la connaissance. Ce qui trouble Dieu (dans le récit du jardin d'Éden) n'est pas le risque que meure le couple, mais son opposé – « [Qu'arrivera-t-il] s'il avance sa main, et ne prenne aussi de l'arbre de vie, et n'en mange, et ne *vive pour toujours?* »

(Les mots bibliques hébreux sont : *Ve'akhal ve Chai Le'Olam* – « et il en mangea et vécut **OLAM** ». Le terme d'*Olam*, habituellement traduit par « pour toujours, éternellement », etc., peut fort bien désigner pareillement un site très concret, et dans ce cas se rendre par « monde ». Ou encore dériver, ai-je suggéré, du verbe qui signifie « s'évanouir, disparaître à la vue », auquel cas **Olam** pourrait correspondre à ***l'appellation hébraïque de Nibiru***, soit, dans ce contexte, à la notion de site de la longévité. Relire l'encadré *Des mots et du sens*, page 228.)

Ainsi Dieu craignait-il que si l'Adam mangeait du fruit de vie, il y gagnerait la durée de vie « *d'Olam* », le cycle de vie sur Nibiru. Au fil du texte sumérien, Enki dupe Adapa en le frustrant des nourritures célestes pour la simple et bonne raison que lorsque l'homme fut créé, la vie éternelle lui fut délibérément interdite. En relation avec l'existence d'une nourriture de vie, ***ce n'est pas l'immortalité*** – mais la « vie qui dure », la ***longévité*** – qui ne fut pas, en toute conscience, offerte à l'homme. Sur le court terme, l'effet peut avoir la même portée dans les deux cas, mais il ne recouvre pas la même chose.

Et du reste, qu'était donc cette « vie d'Olam », cette vie sur Nibiru : une éternité sans fin, ou plus simplement une grande longévité que, sur Nibiru, on mesure en *Shar* – 3 600

fois plus long que les cycles de vie terrestres ? La notion de dieux (ou même de demi-dieux) immortels nous est venue de Grèce. À la fin des années 1920, la découverte des « mythes » cananéens au cœur de la capitale, Ugarit (ou Ougarite, sur la côte méditerranéenne de la Syrie), illustra la façon dont les Grecs s'en firent l'idée : elle leur vint des Cananéens, *via* l'île de Crète.

Mais en Mésopotamie, les dieux *anunnaki* ne revendiquèrent jamais la non-existence de la mort – l'immortalité – à leur profit. La liste même des séries générationnelles sur Nibiru revient à dire « voici les aïeux qui sont morts ». L'histoire de **Dumuzi** fut le récit public de sa mort, une mort dont le souvenir est commémoré (encore à Jérusalem du temps du prophète Ézéchiel) au mois anniversaire de *Tammuz*. **Alalu** est dit être décédé en exil. **An.Zu** fut exécuté pour ses crimes. **Osiris** fut mis à mort et démembré par Seth. Le dieu **Horus** mourut par la piqûre d'un scorpion (mais Toth le ressuscita). Inanna elle-même fut capturée et mise à mort pour avoir pénétré le monde d'en bas sans autorisation (mais fut ramenée à la vie grâce aux efforts d'Enki).

Nulle immortalité, pas même la revendication de cette immortalité par les *Anunnaki*. ***Mais l'illusion de l'immortalité*** occasionnée par ***une longévité extrême***.

Laquelle longévité semblait associée à la vie sur Nibiru, et non pas seulement tirée de tel ou tel aliment exceptionnel. Quel sens, sinon, aurait revêtu la recommandation de Ninsun adressée à Gilgamesh de se rendre sur la planète pour y obtenir la « vie d'un dieu » ?

La science moderne pourrait méditer sur cette intéressante question : la longueur d'un cycle de vie (sur Nibiru ou partout ailleurs dans l'Univers) serait-elle un trait acquis ou un ajustement génétique évolutionniste ? Le constat lié à Adapa semble indiquer une décision d'ordre génétique d'Enki – comme si le ***gène*** (ou les gènes) ***de la longévité, connu(s) d'Enki***, avai(en)t été écarté(s) sciemment du

génomique humaine au moment du « mixage ». Pourrait-on jamais trancher ?

Sur la piste de nos dieux et demi-dieux, nous allons remonter vers la clé bien réelle de ces secrets génétiques.

Pour épeler le mot « vie »

Les traducteurs de la Bible hébraïque du Roi Jacques, et pratiquement tous ceux qui sont partis sur leurs brisées, se sont efforcés d'instiller un « esprit divin », une crainte révérencieuse du Créateur de toute chose à travers les étapes de la création décrites en la *Genèse*. Les « vents » – satellites – de Nibiru/Mardouk, ***Ru'ah*** en hébreu, devinrent l'*Esprit* (de Dieu) planant sur le chaos enténébré. L' *Elohim*, en faisant l'Adam « à notre image, selon notre ressemblance », insuffle le « souffle de vie » (***Neshamah***) dans ses narines et lui donne une « âme ».

En progressant, nous nous sommes arrêtés ici et là, au fil de ce livre, pour, *primo*, pointer les idées fausses nées d'erreurs de traduction, *secundo*, pour souligner les occurrences pour lesquelles l'hébreu a transcrit littéralement le mot sumérien, en nous efforçant d'identifier la source mot à mot de façon à rendre le verset plus clair. C'est le distingué Samuel Noah Kramer qui avait remarqué, dans le récit de la création d'Ève tirée d'une côte d'Adam – en hébreu ***Tsela*** –, que le rédacteur hébreu devait avoir rendu le mot sumérien ***Ti*** par « côte », ce qui est correct. Pourtant, un mot sumérien prononcé pareillement ***Ti*** signifiait « vie », comme dans ***Nin.ti*** (« La Dame de vie ») : ce qui se passa, c'est que l'on prit ce qui est « vie » – ADN – de l'Adam, que l'on modifia pour obtenir un chromosome génétiquement féminin.

L'on songe à ces exemples quand on se penche sur le vocabulaire sumérien précis dont use Ziusudra pour conter à Gilgamesh comment Enlil le gratifia de la « vie d'un dieu » :

Ti.Dingir.dim Mu.un.na Ab.e.de
Zi Da.ri Dingir.dim Mu.un.na Ab.e.de

On utilisait là deux mots sumériens, **Ti** et **Zi**, tous deux habituellement traduits par « vie ». Mais quelle différence entre les deux ? Pour autant que l'on sache, **Ti** servait à marquer les caractéristiques divines *physiques*. **Zi** exprimait le *fonctionnement* de la vie. Pour rendre son propos le plus précis possible, le rédacteur sumérien ajouta le terme **Da.ri** (« Durée ») à **Zi**. Ce dont Ziusudra était gratifié englobait à la fois les aspects physiques de la vie d'un dieu comme sa dimension *durable*.

Les deux lignes sont traditionnellement rendues par « la *vie*, semblable à celle d'un dieu, il lui donna, une *âme éternelle*, semblable à celle d'un dieu, il créa pour lui ». Admirable traduction, à n'en point douter, mais qui ne rend nullement la nuance précise du magistral jeu de mots de l'écrivain sumérien, qui usa de **Ti** une première fois, et de **Zi** (comme dans Ziusudra) sur la ligne suivante. **Ce n'est nullement une « âme » que l'on ajouta à la vie de Ziusudra, mais une durée.**

Chapitre 13

L'aurore des déesses

«Viens, Gilgamesh, sois mon amant ! »

Rares sont les mots, à l'exemple, ici, de ceux prêtés à Inanna, qui traduisent les conséquences inattendues des relations menées, après le Déluge, entre dieux et Terriens.

En réalité, quand ils ont compris qu'ils n'avaient plus qu'à ramasser tout l'or dont ils avaient besoin dans les Andes, les Anunnaki n'eurent plus aucune raison de rester implantés dans les vieux territoires. Selon Ziusudra, Enlil abandonna son intention de balayer l'humanité de la Terre quand les effluves de viande rôtie lui chatouillèrent la narine – le sacrifice de reconnaissance d'un agneau offert par Ziusudra. Plus pragmatiquement, le basculement du sentiment des chefs anunnaki coïncida avec la prise de conscience de l'envergure de la catastrophe.

Quand, tout en bas, les cataractes d'eau dévastèrent tout à la surface, les dieux tournaient autour de la Terre dans leurs vaisseaux spatiaux et leurs navettes. « Entassés, serrés comme des sardines, accroupis le long des cloisons... les Anunnaki affalés souffraient de la soif, de la faim... Ishtar hurlait comme une femme en couche. Les dieux anunnaki étaient à l'unisson de ses larmes : “Hélas ! les âges anciens ne sont plus que poussière”. » La plus touchée était Ninmah :

La grande déesse vit et pleura...

Ses lèvres tremblaient de fièvre.

« Mes créatures ne sont plus que mouches –
elles emplissent les fleuves comme des libellules,
leurs parents sont emportés par le roulement de la
mer. »

Quand le raz de marée se retira et que les sommets

jumeaux du mont Ararat émergèrent d'une mer à perte de vue, quand les premiers aéronefs anunnaki commencèrent à regagner le sol, Enlil fut secoué de découvrir que « Noé » avait survécu. De longs versets décrivent les imprécations qu'il jetait en hurlant à la tête d'Enki dont la tromperie était apparue en pleine lumière. Tout aussi longues furent les justifications de ses actes par Enki. Mais des versets de même ampleur ont conservé la véhémence diatribe que Ninmah déversa à l'encontre d'Enlil pour sa « politique génocidaire ». Nous les avons créés, nous en sommes responsables, exprima-t-elle en substance. Enlil, ébranlé, et confronté aux réalités du moment, fit évoluer son jugement.

Ninmah – personnage féminin de stature « shakespeareienne » si le dramaturge avait été son contemporain – avait joué des rôles majeurs dans la menée des affaires divines d'avant le Déluge. Elle ne s'en priva pas après, quoique par des voies nouvelles. Fille d'Anu, elle était prise dans les liens d'un amour triangulaire avec ses deux demi-frères, mère d'un enfant hors mariage (Ninurta) conçu avec Enlil, après qu'on lui eut interdit d'épouser Enki dont elle était éprise. Elle fut malgré tout tenue pour personnalité suffisamment influente puisque gratifiée de l'une des cinq premières cités construites après le Déluge (Shuruppak), et elle vint sur Terre en qualité de médecin général des Anunnaki (*v. Fig. 65*). Mais elle finit par créer pour les siens les **Ameluti** – les travailleurs –, gagnant au passage les épithètes de **Ninti**, **Mammi**, **Nintur**, et bien d'autres. Elle voyait à présent ses créatures réduites en poussière, et elle élevait le ton à l'encontre d'Enlil.

Par la suite, elle tint un rôle arbitral entre les demi-frères rivaux et leurs clans, respectée par les deux camps. Elle négocia les termes du traité de paix qui mit fin aux guerres de la Pyramide, et on lui confia la quatrième Région sacrée (la péninsule du Sinaï) et son spatioport, érigé en terrain neutre. Un long récit conte la façon dont son fils Ninurta lui créa une demeure confortable au cœur des montagnes de la péninsule

sinaitique, qui lui valut son nom sumérien de **Ninharsag** (« Dame/Maîtresse du sommet de la montagne »). Et l'épithète égyptienne *Ntr Mafqat* (« Déesse/Maîtresse de la turquoise », dont les veines minières étaient creusées dans la montagne). Elle fut vénérée en Égypte sous les traits de la déesse Hathor (littéralement, *Hat-Hor*, « Demeure d'Horus »), et sur ses vieux jours on lui donna le surnom de « La Vache », tant à Sumer qu'en Égypte, parce qu'on assurait qu'elle allaitait les demi-dieux. Mais de tout temps, le titre de « grande déesse » lui fut réservé.

Elle ne se maria jamais – la « Jeune fille », appellation originelle de la constellation que nous nommons La Vierge, c'était elle. Mais elle eut, à côté du fils d'Enlil, plusieurs filles qui eurent Enki pour père, fruits de ses amours avec lui sur les rives du Nil. Le récit qui fut si mal intitulé *Le mythe du paradis* se termine sur une scène au cours de laquelle Ninharsag et Enki se livrent à une séance d'appariements : ils assortissent de jeunes déesses et des jeunes dieux « enkiens ». Parmi lesquels se détachent les épouses choisies pour **Ningishzidda** (le fils « versé dans les sciences » d'Enki) et pour **Nabu** (fils de Mardouk) – exploits matrimoniaux de taille, à n'en pas douter. Mais, nous allons le voir, Ninharsag ne s'en tiendra pas là en fait de réseaux de pouvoir et de coups de pouce orchestrés par naissances et mariages interposés, exercice où excellaient tout comme elle sa plus jeune sœur, la déesse **Bau**, et la fille de Bau, **Ninsun**.

Bau, elle aussi venue de Nibiru, figurait parmi les « grands dieux » *anunnaki* de sexe féminin. Épouse de Ninurta, son mariage faisait d'elle la belle-fille de Ninharsag. Mais elle était de son côté la plus jeune fille d'Anu, et donc sœur de Ninharsag... D'une filiation ou d'une autre, ces relations familiales créaient des liens particuliers entre les deux déesses. Et singulièrement à partir du moment où Bau, à son tour, acquit une réputation dans l'exercice de la médecine : plusieurs des récits lui prêtent la réussite d'avoir ramené des morts à la vie.

Quand elle s'établit, avec Ninurta, dans un nouveau quartier sacré qu'un roi de Lagash, Gudea, avait bâti pour eux, l'endroit évolua en une sorte d'hôpital civil ouvert aux gens du peuple (plutôt qu'aux dieux) – l'unique trait d'amour pour l'humanité que Bau partagea avec Ninharsag. Son surnom affectueux de **Gula** (« La Grande ») apparaissait dans les prières où l'on invoquait « Gula, la grande doctoresse » – et dans les malédictions où elle était priée de « susciter les maladies et d'aggraver les plaies » chez l'ennemi. Ce surnom, en toute occasion, évoquait sans péjoration sa grande taille (v. *Fig. 80*).

Autant Ninmah/Ninharsag fut la première « toujours fiancée, jamais mariée », autant Ninsun, son arrière-petite-fille (par Ninurta) et nièce (par Bau), fut la « toujours mariée » (une façon de parler) dans la mesure où une lignée de rois connus se réclamèrent d'elle comme de leur mère – parmi lesquels le grand Gilgamesh. Elle survécut aux épouses mortelles qui se sont succédé, à commencer par celle de son père, puis en s'enfonçant dans la troisième dynastie d'Ur. Son album de famille (à supposer qu'elle en posséda) était gonflé d'enfants et de petits-enfants – les siens, d'abord, au nombre de onze, parmi lesquels le demi-dieu élevé au rang de dieu, Lugalbanda.

Toutes trois – Ninharsag, Bau, Ninsun – formèrent un trio de déesses qui établirent leur pouvoir sur la royauté en Sumer, tant pour décider la vie que la mort (y compris à propos du *mystère de la femme la plus ambitieuse*). Une quatrième femme activiste – Inanna/Ishtar – mit en œuvre son propre programme, comme nous allons nous en apercevoir.



Réconciliés autour de l'idée de partager la Terre avec l'humanité, les Anunnaki s'organisèrent pour rendre la planète

à nouveau habitable après le Déluge. Dans la vallée du Nil, Enki – **Ptah** pour les Égyptiens – fit construire des barrages pourvus de vannes (*v. Fig. 12*) pour drainer les eaux des inondations. Dans les termes employés sur un papyrus, « pour élever les terres au-dessus des eaux ». Dans la plaine du Tigre et de l'Euphrate, Ninurta ménagea des zones habitables en établissant des barrages aux cols des montagnes pour canaliser les torrents débordants. Dans une « chambre de création » – selon toute probabilité installée sur la grande plate-forme de pierre dont usaient les Igigi pour leur site d'atterrissage – Enki et Enlil supervisèrent des prouesses de « domestication » génétique de végétaux et d'animaux. Le zèle avec lequel le tout fut accompli semble montrer que les chefs anunnaki s'étaient investis à fond dans l'image de bienfaiteurs interplanétaires qu'ils avaient d'eux-mêmes. À tort ou à raison, ils avaient créé les Terriens qui les servirent dans le travail de la mine et des champs. Si bien que la visite d'État d'Anu à la Terre, vers 4000 av. J.-C., fut le signal du lancement d'une décision de raison, elle : donner à l'humanité la « royauté » – la civilisation – par la reconstruction des cités prédiluviennes (à leur emplacement antérieur précis) et la création de plusieurs autres.

On a beaucoup décrit, à partir des découvertes archéologiques, le processus par lequel les cités devinrent des « centres de culte » dédiés à telle ou telle divinité, marqués par un « **E** » (« Demeure », autrement dit, temple), dans un « quartier sacré » où toute une prêtrise procurait aux divinités résidentes les ressources d'une vie de loisirs propre à de superseigneuries privilégiées. L'on n'a pas assez écrit, en revanche, sur le rôle des divinités « itinérantes » qui furent les piliers des progrès civilisationnels. La déesse **Nidabal**, en charge de l'Écriture, superviseur des écoles de scribes tant générales que spécialisées ; ou **Nin.kashi**, responsable de la bière en tant que breuvage, l'une des « premières » de Sumer, et élément de la vie sociale ; ou **Nin.a**, administratrice des ressources en eau pour les terres. Autant de divinités *déeses*. Tout comme **Nisaba**, également connue sous l'épithète de

Nin.mul.mula (« Dame des nombreuses planètes » ou « Dame du système solaire »), astronome, dont la tâche consistait entre autres à fixer l'orientation céleste des nouveaux temples – non pas seulement en Sumer, également en Égypte (où on la vénérait sous le nom de *Sesheta*). Autre divinité féminine, la déesse **Nanshe**, maîtresse du calendrier qui fixait le jour du Nouvel An. Ces spécialités administrées par des déesses, en ajout aux services médicaux « classiques » offerts par le groupe des *Suds* (« Celle qui apporte le secours ») dans les pas de Ninmah, embrassaient chacun des aspects d'une vie civilisée.

Ce rôle accru et plus affirmé des déesses dans les affaires et la hiérarchie anunnakiennes se retrouva graphiquement exprimé sur le site sacré hittite de Yazilikaya, au centre de la Turquie : le panthéon de douze divinités majeures, gravé sur des parois de pierre, prend la forme de deux groupes d'égale importance de dieux et de déesses, en marche l'un vers l'autre, accompagnés de leurs escortes (*Fig. 96*, vue partielle).

Dans les relations anunnako-terriennes, la « féminisation » grandissante fut renforcée par le pouvoir et l'autorité réels exercés par les seconde et troisième générations d'Anunnaki sur Terre. Aux jours anciens, la soignante **Sud** gagna le nouveau titre de **Nin.lil** après son mariage avec Enlil, mais ce titre (« Dame du commandement ») ne faisait pas d'elle un commandant exécutif anunnaki. L'épouse d'Ea, Damkina, se vit décerner le titre de **Nin.ki** (« Dame de [la] Terre ») quand lui-même fut renommé **En.ki**, mais elle ne fut jamais « maîtresse de la Terre ». Même **Nin.gal**, épouse du fils d'Enlil né sur Terre, **Nannar/Sin**, qui partage, sur les « portraits officiels » (*Fig. 97*), la même prééminence que son mari, n'eut jamais d'autorité ou de pouvoirs connus propres à sa personne.

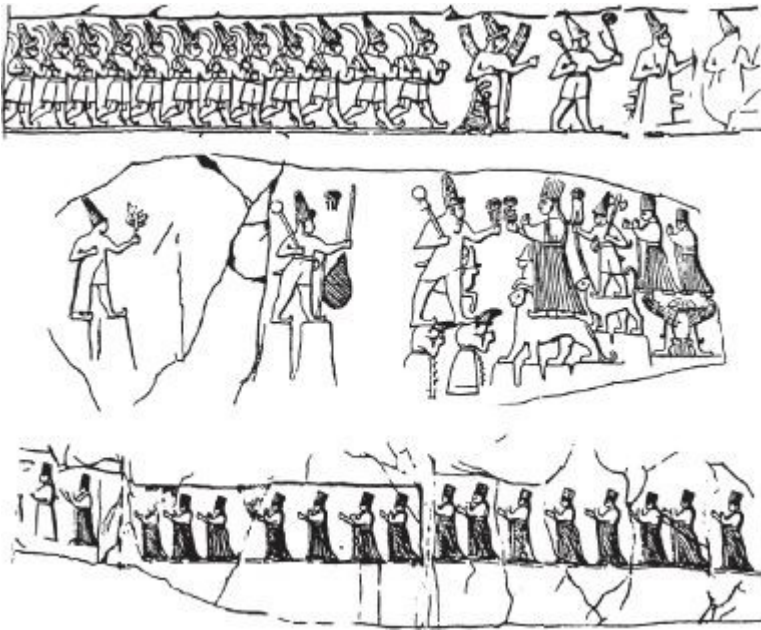


Figure 96

Les choses changèrent avec les déesses nées sur Terre, comme le montrent les filles de Nannar/Sin et de Ningal, **Ereshkigal** et **Inanna**. Dès lors qu’Inanna se vit remettre Uruk, elle transforma la ville en puissante capitale de Sumer. Quand Mardouk fut cause de la mort de son mari Dumuzi, elle déclencha une guerre intercontinentale, qu’elle mena. Quand elle fut installée déesse chef d’Aratta, elle insista pour se voir reconnaître tout pouvoir sur la troisième Région. Elle pouvait choisir les rois et ne s’en priva pas (et elle les tenait autour d’elle sous sa coupe).

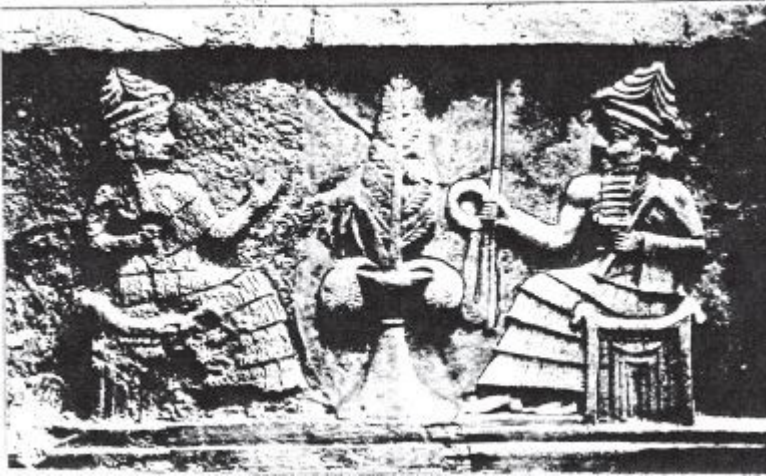


Figure 97

Alors qu'Ereshkigal (« Suave maîtresse du grand pays ») s'était montrée des moins enthousiaste à la perspective de se marier avec le fils d'Enki, Nergal, chauve, et boiteux de naissance, on lui promit qu'elle serait la maîtresse de son domaine africain. Ce « Monde du bas » constituait la pointe sud du continent. Ereshkigal profita du site pour réaliser des observations scientifiques cruciales, notamment après le Déluge, et (par la suite) pour déterminer les âges zodiacaux. Texte après texte, l'on mesure la détermination sans faille avec laquelle Ereshkigal exerça les pouvoirs attribués.

Un élément clé qui vit tous ces changements survenir est l'avènement des demi-dieux.

À l'institution de la royauté correspondent la fonction et la personne d'un « roi » – un ***Lu.gal***, « grand personnage ». Depuis sa résidence propre, l'***E.gal***, le palais, il gouvernait l'administration, promulguait les lois, dispensait la justice, faisait construire routes et canaux, établissait les relations avec les autres centres, plaçait la société en ordre de marche – le

tout au nom des dieux. La royauté constituait, en gros, la recette de la croissance, de l'aboutissement des arts et techniques, de la prospérité. À son avènement en Sumer, il y a 6 000 ans, elle établit les fondations de tout ce que nous nommons civilisation aujourd'hui.

Rien de plus naturel que surgisse l'idée que le meilleur *Lu.gal* serait proche des demi-dieux présents partout avant le Déluge « et aussi après ». Doués dans les faits (ou présumés) d'une plus grande intelligence, d'une force physique, d'une taille et d'une longévité plus grandes que le Terrien moyen, les « demi-dieux » constituaient le meilleur des choix pour assurer le lien entre dieux et mortels – pour devenir rois, surtout quand ils étaient dans le même temps les grands prêtres autorisés à approcher la divinité.

Mais d'où venaient ces demi-dieux postdiluviens, et pourquoi ? La réponse, tirée de plusieurs textes, s'impose : ils étaient institués pour faire régner l'ordre...



À quelques exceptions près, les Listes sumériennes royales ne donnent aucune information directe sur le statut de demi-dieu des rois qui bâtirent la première dynastie de Kish. C'est elle qui inaugura la royauté postdiluvienne sous l'égide de Ninurta.

À l'image de la liste royale, nous nous sommes arrêtés sur *Etana* et ses légendaires voyages spatiaux, et nous avons conclu que la durée de son règne (1 560 ans) et son éligibilité aux visites spatiales à Nibiru démontraient qu'il avait le statut de demi-dieu, corroboré plus loin par une note dans un autre texte stipulant qu'Etana était de la même « pure semence » qu'Adapa. Nous avons de même fait valoir que certains des noms des successeurs des rois de Kish, comme *En.me.nunna* (660 ans) et *En.me.bara.ge.si* (900 ans) supposaient la présence de demi-dieux en alternance avec des

rois qui n'étaient pas de nature divine. Sur la Tablette I de la Liste des grands dieux, à la suite du groupe d'Enki et de l'énumération Ninurta, nous trouvons quatorze noms qui commencent avec la mention **d.lugal** – dieu Lugal.gishda, dieu Lugal.zaru, etc. Inconnus, ils désignent des demi-dieux – notés par le déterminatif *dingir* ! – qui, ou bien ne régnèrent pas à Kish, ou bien étaient connus sous d'autres épithètes-noms.

Là où l'information est accessible, nous sommes confrontés à un changement de taille dans la « semi-divinité ». Avant le Déluge, et même quelque temps après, la « semi-divinité » s'établissait à partir de la « pure semence » d'un parent mâle : untel était le fils d'dUtu, etc. Tout change dès lors qu'un roi nommé **Mes.Alim** (parfois transcrit « Mesilim ») – nom dont la signification va faire l'objet d'une exploration un peu plus loin – s'assit sur le trône de Kish. L'un des objets exhumés (un vase en argent) porte cette inscription révélatrice:

Mes-Alim
Roi de Kish
Fils bien-aimé
de dNinharsag

À partir du moment où il est impensable que le roi – dont les autres inscriptions prouvèrent la rectitude – ait osé présenter un vase à l'inscription mensongère à la déesse, une naissance où Ninharsag est citée comme la mère doit être prise en compte, en dépit de son âge avancé. L'événement pourrait indiquer une *insémination artificielle*, du reste évoquée à l'occasion d'autres circonstances qui voient Ninharsag impliquée.

Une telle pré-assurance sur les « qualifications semi-divines » de naissance d'un roi, pratiquées par les Anunnaki, est documentée au travers d'une longue inscription textuelle claire, à propos d'un roi de la cité de Lagash nommé

Eannatum (dieu tutélaire Ninurta, renommé **Nin.Girsu** comme le *Girsu*, quartier sacré de la cité). Eannatum a régné vers 2450 avant notre ère (selon une chronologie), et s'est taillé une réputation de combattant acharné, aux exploits gardés en mémoire tant par les textes que sur les monuments, de quoi ne laisser planer aucun doute sur son existence historique. Sur une stèle désormais exposée au Louvre (*Fig. 98*), il se prévaut d'un **ancêtre divin grâce à l'insémination artificielle**, et d'une naissance à laquelle concoururent plusieurs divinités. Voilà ce que dit l'inscription :

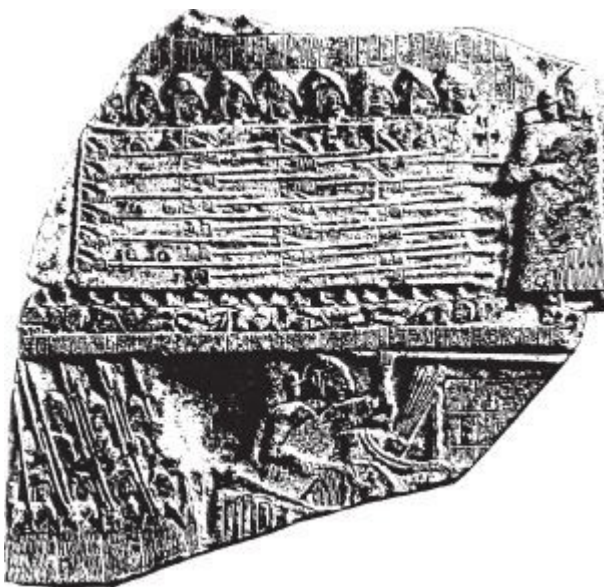


Figure 98

Le divin Ningirsu, soldat d'Enlil,
 Implanta la semence d'Enlil pour Eannatum
 Dans la matrice de [?].
 [?] se réjouit (rent) pour Eannatum.

Inanna l'accompagna, le nomma
« Digne du temple d'Inanna en Ibgal »,
et le jucha sur les genoux sacrés de Ninharsag.
Ninharsag lui offrit sa poitrine chère à Eannatum.
Ningursu se réjouit pour Eannatum,
Semence implantée dans la matrice par Ningirsu.

Comme pour anticiper une question, l'inscription en vient à décrire la taille gigantesque d'Eannatum :
Ningirsu posa sa mesure sur lui :
Pour une portée de cinq avant-bras
il posa son avant-bras sur lui –
Une portée de cinq avant-bras pour lui il mesura.
Ningirsu, au comble de la joie,
Lui conféra la royauté de Lagash.

(Le terme « avant-bras », généralement traduit par « coudée », équivaut à la distance du coude à l'extrémité du majeur³⁹, donc une moyenne d'une cinquantaine de centimètres. La « mesure » d'Eannatum pour cinq coudées signifie qu'il atteignait plus de 250 centimètres, ou 2 m 50.)

Un exemple d'insémination artificielle a été à son tour transmis dans les récits égyptiens des dieux, au moment où le dieu **Thot (Ningishzidda** sumérien) extrait la semence du cadavre démembré d'Osiris et en imprègne Isis, femme d'Osiris (qui donnera naissance au dieu Horus). Une représentation de la scène (*Fig. 99*) montre Thot associant deux brins d'ADN pour réaliser l'exploit. Dans le cas d'Eannatum, nous avons la description transparente d'un phénomène similaire – en Sumer – où l'aîné d'Enlil fut impliqué. L'allusion, en ouverture, à la « semence d'Enlil », doit se comprendre comme la propre semence de Ninurta, lui-même porteur de la semence d'Enlil.



Figure 99

Eannatum eut pour successeur au trône de Lagash le roi **Entemena**. Et quoique cité dans les inscriptions comme « fils d'Eannatum », on le décrit aussi avec insistance « doté de la puissance par Enlil, nourri au lait sacré du sein de Ninharsag ». Les deux rois firent partie de la première dynastie de Lagash, instaurée par Ninurta en réplique au transfert de la royauté de Kish (alors sous son égide) à Uruk (sous le parrainage d'Inanna). Il existe des raisons de croire que les neuf rois de la première dynastie de Lagash furent tous des demi-dieux, d'une façon ou d'une autre.

La façon dont il fut engendré, Eannatum le revendique, l'autorisait à porter le titre de « roi de Kish », puisqu'elle le liait – génétiquement ? – à la dynastie kishienne vénérée et à son dieu tutélaire, Ninurta. Même si nous ne pouvons qu'émettre des hypothèses sur la manière dont les autres rois de Kish se légitimèrent demi-dieux, aucune conjecture à avancer dès lors que la capitale de Sumer passa de Kish à Uruk. Là, **Utu est désigné comme le père** du tout premier roi, **Mes.kiag.gasher**.

Utu (plus tard *Shamash*, le « Roi-soleil »), gardons-le

présent à l'esprit, appartenait à la deuxième génération des Anunnaki nés sur Terre, et sa qualité de père de la tête de file d'une nouvelle dynastie doit être regardée comme une étape importante – une rupture de paternité, depuis les dieux anciens venus en droite ligne de Nibiru jusqu'à ce dieu né et élevé sur Terre.

Cette rupture générationnelle, avec ses implications génétiques, fut suivie du côté de la branche féminine avec **Lugalbanda**, le troisième roi d'Uruk : dans son cas, ce fut une *déesse* – **Inanna** – *qui lui fut reconnue pour mère*. Sœur jumelle d'Utu, elle faisait elle aussi partie de la deuxième génération anunnaki du « baby-boom sur Terre ». S'ensuivit à Uruk une deuxième implication *maternelle* divine : l'identification de la déesse **Ninsun** comme femme de Lugalbanda, *et la confirmation des plus claires qu'elle fut la mère de leur fils Gilgamesh*. Et puis Ninsun – fille de Ninurta et de son épouse Bau – était elle-même un « baby-Terre ».



Figure 100

Un portrait de Ninsun gravé dans la pierre, trouvé à Lagash avec son nom, **Nin.sun** (prononcer « soun »), en toutes lettres (*Fig. 100*), la montre digne et sereine. En réalité, elle était une sorte d'experte en intrigues de cour – peut-être en partie sans raison particulière, en sa qualité de mère des onze enfants de Lugalbanda. Un aperçu de son caractère de « marieuse » transparaît dans un passage de l'*Épopée de Gilgamesh*, où elle négocie avec **Aya** (femme d'Utu) la désignation d'une jeune déesse promise à Enkidu (en récompense du risque pour sa vie engagée dans la protection de Gilgamesh). Pleine héritière de la longévité de ses parents (et des gènes de leur stature de héros), Ninsun vécut suffisamment longtemps pour donner naissance à plusieurs des rois à venir. Son rôle probable dans la dramaturgie de vie et de mort de la première dynastie d'Ur va constituer un moment fort de notre récit.

La capitale de Sumer se maintint à Ur à peine plus d'un siècle après la mort de Gilgamesh, puis passa à plusieurs autres cités. Vers 2400 av. J.-C., Ur redevint, pour la troisième fois, la capitale sumérienne sous le règne important de **Lugal.zagesi**. Ses mentions nombreuses ont gardé sa revendication d'avoir la déesse **Nidaba** pour mère :

Dumu tu da dNisaba

Fils né par/de la divine Nisaba

Pa.zi ku.a dNinharsag

Nourri [au] lait de la divine Ninharsag.

Nisaba, souvenons-nous, fut la déesse de l'astronomie. Certains textes la désignent comme « sœur de Ninurta », leur père commun fut Enlil. Mais la Liste des grands dieux la décrit sous l'intitulé de « divine Nisaba, femme, née de la pure/sacrée matrice de la divine Ninlil ». Autrement dit, elle fut une fille née sur Terre de Ninlil et d'Enlil, sœur de Nannar/Sin, mais demi-sœur seulement de Ninurta (dont la mère était Ninmah).

Voici donc, en un ordre chronologique probable, le

panorama tel qu'il émerge des neuf rois de Kish, de Lagash et d'Uruk dont la parenté semi-divine a été vérifiée :

Etana : de la même semence qu'Adapa (donc d'Enki)
Meskiaggasher : le dieu Utu est son père
Enmerkar : le dieu Utu est son père
Eannatum : semence de Ninurta, Inanna le jucha sur les genoux
de Ninharsag pour son allaitement
Entemena : nourri au lait de Ninharsag
Mesalim : « fils bien-aimé » de Ninharsag
Lugalbanda : la déesse Inanna, sa mère
Gilgamesh : la déesse Ninsun, sa mère
Lugalzagesi : la déesse Nidaba, sa mère

Cette valse à trois temps révèle la double rupture significative postdiluvienne dans les affaires des dieux et des demi-dieux. *Primo*, les « pères fondateurs » géniteurs venus de Nibiru laissent place à la génération née sur Terre ; *secundo*, après un relais qui implique l'« *allaitement sacré* » ; *tertio*, le changement final se met en place : ***l'« utérus divin » féminin remplace les anciens « féconde semence » et « sperme parfait » masculins.***

Il est essentiel de comprendre ces ruptures, porteuses de conséquences à long terme. Qu'est-ce qui explique que le rôle des demidieux géniteurs fut repris par les dieux et déesses *nés sur Terre* ? S'agit-il d'un phénomène naturel (c'est-à-dire le vieillissement), ou bien alors la succession généalogique – à travers les demi-dieux – devint-elle plus vitale pour ceux qui étaient nés sur Terre *puisque leurs cycles vitaux se trouvaient réduits* sur cette planète, et pas sur Nibiru, leur planète d'origine ?

Les archives montrent que les Anunnaki prirent bien conscience du phénomène : ceux qui vinrent et s'établirent sur Terre (Enki, Enlil, Ninmah) vieillirent plus vite que ceux qui étaient restés sur Nibiru. Et ceux qui naquirent sur Terre

encore plus vite. Les différences entre la vie sur Nibiru et la vie sur Terre n'affectaient apparemment pas seulement la longévité des dieux (et des demi-dieux). Elles touchaient aussi leur apparence physique : ils perdaient de leur stature de géant au gré du temps. Dès lors – nous le savons désormais grâce aux progrès en génétique –, le passage d'une parentalité de la « féconde semence » des hommes à la « matrice sacrée » des femmes a signifié pour les demi-dieux qu'ils héritaient à la fois de l'ADN commun et de l'ADN mitochondrial spécifique des déesses⁴⁰.

La traduction de ces modifications va émerger au fur et à mesure de la saga des dieux et demi-dieux jusqu'à son mystère terminal.

Dans le contexte biblique, il nous est possible de résumer l'évolution radicale du royaume des demi-dieux depuis les temps d'avant le Déluge par une simple citation : avant, **les fils des dieux** « [...] prirent des filles de l'homme d'entre toutes celles qu'ils choisirent ». À présent, **les filles des dieux** prirent des fils des hommes d'entre tous ceux qu'elles choisirent. Le rôle des déesses dans l'affaire s'incarne dans les cinq mots de Sitar (Ishtar), « Viens, Gilgamesh, sois mon amant ! » Quand la mère était une divinité, la décrire comme « épouse » de tel homme n'était plus porteur de vérité : *c'était le père qui était choisi pour compagnon de la déesse*. « Viens, Gilgamesh, sois mon amant ! » s'écria Inanna. L'ère des déesses connaissait son aurore.



L'âge héroïque à Uruk d'Enmerkar, Lugalbanda et Gilgamesh s'évanouit après la mort de Gilgamesh. Son fils Ur.lugal, puis son petit-fils Utu.kalamma, régnèrent à eux deux 45 ans, puis leur succédèrent cinq autres rois pour un total de 95 années. La Liste des rois n'en considère qu'un, **Mes.he**, gratifié d'un seul petit mot – il était « un forgeron ».

Globalement, selon la Liste, « 12 rois régnèrent (en Uruk) pendant 2 310 ans. Puis la royauté passa à Ur ».

Les règnes longs des dynasties que les spécialistes désignent désormais « Kish I » et « Uruk I » sont cités pour leur ère de progrès et de stabilité, mais pas vraiment comme des périodes de paix. Dans l'arène nationale, au moment où les villes atteignaient la taille de cités-États, des contestations de frontières, des revendications sur des terres arables et des ressources en eau éclataient en agressions armées. À l'échelon international, les espoirs placés dans le mariage d'Inanna et de Dumuzi se virent anéantis par la mort de Dumuzi et la guerre féroce lancée par Inanna contre le responsable, Mardouk. De tous les dieux impliqués, Inanna fut celle sur laquelle la mort de Dumuzi fit peser un terrible poids émotionnel. À tel point que les événements qui allaient s'ensuivre la conduisirent à sa propre perte !

L'histoire en est contée dans un récit intitulé *La descente d'Inanna vers le Monde d'en bas* (et non *La descente d'Inanna vers le monde des ténèbres*, comme l'ont rendu les spécialistes par erreur). Il raconte comment Inanna, après la mort de Dumuzi, se rendit au domaine du « Monde d'en bas » de sa sœur Ereshkigal. Sa visite éveilla les soupçons de la maîtresse des lieux. Non seulement Inanna était venue sans invitation de sa part, mais elle avait aussi fait le voyage pour rencontrer le dieu Nergal, l'époux de sa sœur. En conséquence de quoi, sur l'ordre d'Ereshkigal, Inanna fut saisie, exécutée par des rayons mortels, et sa dépouille fut pendue comme une carcasse...

Quand la servante d'Inanna, de retour à Uruk, donna l'alarme, le seul à pouvoir apporter son aide fut Enki. Et le voilà qui fabrique à partir d'argile deux androïdes capables de résister aux rayons de la mort. Il les anima en donnant à l'un l'aliment de la vie, et à l'autre l'eau de la vie. Quand ils retrouvèrent le corps sans vie d'Inanna, « sur le cadavre ils dirigèrent le pulsateur et l'émetteur ». Ils versèrent sur elle l'eau de la vie et lui donnèrent la plante de vie. « Et Inanna se

releva. »

Les exégètes ont imaginé qu’Inanna s’en était venue au Monde d’en bas à la recherche du corps de Dumuzi. En réalité, elle savait où il se trouvait pour avoir donné l’ordre qu’il soit momifié et conservé. Son déplacement, comme je l’ai avancé dans *Divine Encounters*⁴¹, répondait à sa tentative, auprès de Nergal, d’obéir à une coutume rapportée par la Bible qui voulait qu’un homme couchât avec la veuve de son frère (Nergal était celui de Dumuzi) pour lui faire un fils qui porterait le nom du mort. Et Ereshkigal n’aurait rien voulu savoir.

Il ne fait aucun doute que ces chocs affectèrent profondément le comportement d’Inanna et influencèrent ses actions à venir. L’une des réformes les plus rapportées fut l’instauration par ses soins du rite du « mariage sacré » que nous avons déjà décrit plus haut : elle choisit un homme (en l’occurrence, nous l’avons déjà souligné, très souvent le roi) qui passera avec elle la nuit anniversaire de la mort de Dumuzi et de son mariage interrompu. L’on retrouvait bien souvent l’homme en question au matin, mort.

Ainsi, le transfert des fonctions de capitale vers Ur constituait-il la recherche d’un répit par la remise du pouvoir à Nannar/Sin – le plus jeune frère de Ninurta, et père d’Inanna.



Ur (que l’on prononce « Our » en français comme en anglais, et que l’on transcrit souvent « Our » en français) se présentait comme l’une des nouvelles cités postdiluviennes, établie comme « centre de culte » pour le fils d’Enlil, Nanna/Nannar (« Le Brillant », par allusion à son contrepoint céleste, la Lune). Il était destiné à jouer un rôle majeur dans les affaires des dieux et des hommes, et son histoire croisa le biblique Abraham. Pas avant toutefois qu’Ur ne joue le rôle de capitale nationale de Sumer pour la troisième fois. Au cours de

la courte période dite « Ur I », qui succéda immédiatement à « Uruk I », la cité – affirme la Liste royale – connut quatre rois qui régnèrent au total 177 ans. Elle en désigne deux par leurs noms : **Mes.Anne.pada** et **Mes.Kiag.nana**.

Les traces archéologiques montrent une chose : même si Ur allait connaître plus tard son heure de gloire – et de tragédie – au cours d'une période dénommée « Ur III », les quelque deux siècles d'« Ur I » se révélèrent riches par leur haute culture et leurs progrès artistiques comme techniques. Nous ignorons si cet élan fut coupé par la pression montante aux frontières de Sumer due à des courants migratoires de plus en plus agressifs, ou à des tensions internes. La Liste royale pour sa part mentionne la survenue de turbulences qui expliquent que les scribes aient enregistré cinq (et non quatre) noms royaux, en aient modifié un, et qu'ils se soient embrouillés dans le décompte des règnes.

Quels qu'aient été ces troubles, les archives montrent que la capitale se vit transférée d'urgence d'Ur à une cité mineure, Awan. De là, elle sauta à des villes nommées Hamazi et Adab, revint (pour la seconde fois dans chacune) à Kish, Uruk et Ur, bascula sur les cités de Mari et Akshak, retrouva à nouveau Kish (III et IV) – le tout sur une période d'environ deux siècles.

Puis, pour la troisième fois, les dieux restaurèrent le pouvoir royal centralisé dans Uruk, et choisirent pour roi un homme d'une force reconnue, **Lugal.zagezi**. Rappelons que sa mère était la déesse Nidaba, une des tantes d'Inanna, parenté (présumons-le) suffisante pour assurer l'agrément d'Inanna. La priorité de ce roi consista à restaurer l'ordre parmi ces cités turbulentes et belliqueuses, il n'hésita pas à envoyer ses propres troupes pour dégager du terrain sans ménagement quelques chefs de guerre. L'une des villes sous le coup des expéditions punitives de Lugal.zagesi était Umma – centre culturel dédié à **Shara**, un fils d'Inanna... Suffisant pour expliquer le départ précipité de Lugalzagezi. Le roi des rois qui lui succéda fut un homme choisi personnellement par Inanna

– un homme qui avait répondu à son appel, « Viens, sois mon amant ! »

Les millénaires pendant lesquels les dieux avaient commandé étaient révolus. Une *déesse*, désormais, détenait les pleins pouvoirs.

M. « Héros », je présume ?

Deux des noms d'Ur I – ***Mes.anne.pada*** et ***Mes.kiag.nanna*** – sont dignes d'attention pour posséder, tout comme le ***Mes.he*** d'Uruk (***He*** = « Plénitude/Plein »), en guise de préfixe, le mot-syllabe ***Mes*** que nous avons rencontré déjà chez ***Mes.kiag.gasher***, le tout premier roi de Kish, dont le père était le dieu Utu, et avec un roi postérieur de Kish, ***Mes.Alim*** (***Alim*** = « Ram ») qui se revendiquait le « fils bien-aimé » de Ninharsag.

Voilà qui soulève un point : ***Mes*** préfixe (ou ***Mesh*** suffixe, comme dans *Gilgamesh*) désignait-il son porteur comme un demi-dieu ? Oui, apparemment, puisque le terme ***Mes*** voulait dire en réalité « Héros » en sumérien – le sens même du mot hébreu *Gibbor* relayé en *Genèse* 6, pour définir les demi-dieux !

Pareille conclusion trouve sa démonstration dans un texte akkadien catalogué BM 56488 à propos d'un certain temple. Il énonce :

Bit sha dMesannepada ipushu

Le temple que le divin Mesannepada bâtit

Nanna laquit ziri ultalpit

Que Nanna, donneur de semence, abattit.

Citation qui, tout à la fois, assigne le déterminatif « divin » à Mesannepada, et qui, en évoquant le dieu Nannar/Sin en qualité de « donneur de semence », désigne le dieu procréateur de ce demi-dieu.

L'on a de quoi se poser la question de savoir, en

considération d'autres similitudes significatives déjà énoncées, si le sumérien **Mes** et l'égyptien *Mes/Mses*, comme dans Thoutmès ou Ramsès (qui veut dire « issue de/fils de » dans la revendication pharaonique d'une parenté divine), ne dérivent pas d'une souche commune.

Conclusion : les noms royaux sumériens qui commencent (ou se terminent) par **Mes** désignent des demi-dieux. Voilà qui va nous servir d'indices capables de lever quelques énigmes.

Chapitre 14

Gloire d'empire, vents du destin

Un jour ma reine,
Tu as franchi les cieux, tu as croisé la Terre –
Inanna –
Tu as franchi les cieux, tu as croisé la Terre –
Tu as dépassé Élam et Shubur,
Tu as franchi [...]
La hiérodoule s'en est venue, si fatiguée, elle s'est
endormie.
Je l'ai vue de la lisière de mon jardin
Je l'ai embrassée, je lui ai fait l'amour.

C'est de la sorte qu'un jardinier que l'on connaîtra plus tard sous le nom de Sharru-kin (« Sargon », en français) a décrit sa rencontre fortuite avec la déesse Inanna. Dans la mesure où la déesse, épuisée par ses vols de-ci, de-là, était endormie, personne ne saurait dire si nous avons affaire à un « coup de foudre ». Mais de la suite des événements nous pouvons déduire avec certitude qu'Inanna aima cet homme et sa façon de lui faire l'amour. L'invitation que lui fit Inanna d'entrer dans son lit, le royal trône de Sumer royalement offert, tout cela dura 54 ans : « J'étais un jardinier quand Ishtar me gratifia de son amour. Durant cinquante et quatre années, j'ai assumé la royauté. J'ai dirigé et gouverné le peuple des Têtes-Noires », écrivit Sargon dans son autobiographie.

Nulle part n'est clairement définie la façon dont s'y prit Inanna pour que les chefs *anunnaki* confient Sumer et son peuple – en l'occurrence désigné par son surnom de **Sag.ge.ga**, les Têtes-Noires – à l'homme dont le baiser changea le cours de l'histoire. Son nom ès qualités de *Sharru-kin* (« Le Monarque-vérité ») n'avait rien de sumérien. Il était exprimé dans la langue « sémitique » des **Amurro**, les « gens

de l'Ouest », installés dans la région « sémite » du nordouest de Sumer. Et ses traits, figés dans une sculpture de bronze (Fig. 101), confirment une origine non sumérienne. La capitale flambant neuve construite pour lui, **Agadé**, fut plus connue sous son nom « sémite » d'Akkad – d'où a été forgé l'adjectif *akkadien* pour qualifier la langue que l'on y parlait.



Figure 101

La Liste sumérienne des rois admet l'importance de ce monarque, et informe que la « royauté, d'Uruk sous Lugal.zagezi, à Agadé fut transmise », et note que Sharru-kin, « producteur dattier et échanson⁴² d'Ur.zababa », bâtit Agadé où il régna 56 ans.

La fonction de « porteur de la coupe » (ou échanson) s'inscrivait parmi les plus hautes au sein des cours royales, elle impliquait une grande confiance, était dévolue d'ordinaire à un prince, et pas seulement en Mésopotamie : c'était le cas en

Égypte et ailleurs dans l'ancien monde – jusqu'à la cour de Nibiru, rappelons-le (où Anu fut l'échanson d'Alalu). Du reste, certaines représentations sumériennes précoces que les experts désignent sous le nom de « scènes de libation » pourraient bien avoir représenté le roi (entièrement nu pour marquer sa totale soumission) en position d'échanson au service de la divinité (*v. Fig. 77*).

Urababa était roi de Kish, et la mention implique que Sargon y était prince royal. Pourtant, Sargon en personne, dans ce texte autobiographique connu sous le titre de *La légende de Sargon*, fit le choix de draper de mystère son origine :

Sargon, puissant roi d'Agadé, tel je suis.
Ma mère était une grande prêtresse ;
Je ne connus pas mon père.
Ma mère, la grande prêtresse qui me conçut,
Me porta en secret.

Puis Sargon poursuivit, à la manière de l'histoire de la naissance de Moïse en Égypte, un millier d'années plus tard :

Elle me plaça dans un panier de joncs,
De bitume en scella le couvercle.
Elle me jeta au fleuve, lequel ne m'engloutit pas.
Il me porta, m'entraîna jusque vers Akki, le jardinier.
Akki, l'irrigateur, me saisit quand il canalisa l'eau.
Akki, l'irrigateur, fit de moi son fils et m'éleva.
Akki, l'irrigateur, fit de moi son jardinier.

Cette curieuse façon, de la part de Sargon, d'éviter de revendiquer son caractère de prince, pourrait trouver son explication dans la fonction qu'occupait alors sa fille, Enheduanna, grande prêtresse et hiérodoule⁴³ du temple du dieu Nannar/Sin, à Ur – une position tenue pour très honorifique. En attribuant à sa mère le même titre, Sargon

laissait ouvert le champ du possible : ce « père inconnu » pouvait fort bien avoir été un dieu – ce qui ferait de lui, Sargon, un demi-dieu.

Il est tout à fait envisageable que l'ascendance amorite de Sargon ait constitué pour lui un avantage, compte tenu des pressions qui s'exerçaient à l'encontre de Sumer de la part des migrants de l'Ouest et du Nord-Ouest. La même considération qui consistait à faire des adversaires des « cousins » a sans doute conduit à la décision d'établir une nouvelle capitale neutre, dont le nom signifiait « Union ». Son emplacement marqua l'adjonction de territoires baptisés Akkad, au nord de l'antique Sumer, pour aboutir à la création d'une nouvelle entité géopolitique dénommée « Sumer & Akkad ». À partir de ce moment, Inanna fut très largement reconnue sous son patronyme akkadien d'**Ishtar**.

Vers 2360 av. J.-C., Sargon entreprit de rétablir la loi et l'ordre à partir de cette nouvelle métropole, après en avoir fini avec Lugal. zagezi (lequel, vous vous en souvenez, avait osé attaquer la ville du fils d'Ishtar, le dieu Shara). Il s'assura le contrôle de chacune des vieilles cités l'une après l'autre, puis tourna sa vaillance contre les territoires voisins. Citons un texte catalogué comme *Chronique de Sargon* : « Sharru-kin, roi d'Agadé, parvint au pouvoir sous l'ère d'Ishtar. Il ne connut ni rival ni opposant. Il jeta son regard qui inspirait la terreur sur tous les pays. Il cingla sur la mer vers l'est. Il conquiert tout l'ouest du pays. »

C'était la première fois depuis sa création des millénaires auparavant que la première Région se voyait fermement administrée par une capitale nationale, depuis la mer d'En haut (la Méditerranée) jusqu'à la mer Inférieure (la « mer de l'Est », le golfe Persique). Ce en quoi elle constitua le premier empire historiquement connu – et quel empire : inscriptions et indices archéologiques confirment que la domination de Sargon s'étendit à la côte méditerranéenne à l'ouest, au fleuve Khabour d'Asie Mineure au nord, à des territoires au nord-est, future Assyrie, plus des sites sur la côte

est du golfe Persique. Même si Sargon en appela (en cas de besoin) à Enlil, Ninurta, Adad, Nannar et Utu, ses conquêtes furent soigneusement agencées « sous le contrôle de ma maîtresse, la divine Ishtar ». L'on était bien, comme le proclamait l'inscription, dans *l'ère d'Ishtar*.

En tant que capitale impériale, Agadé était grandiose à voir. « En ces temps-là », comme le rapporte un texte sumérien, Agadé regorgeait de richesses sous forme de métaux précieux, de cuivre, de plomb et de tablettes de lapis-lazuli. « Ses greniers craquaient de toutes parts, ses anciens se révélaient pleins de sagesse, ses vieilles dames montraient de l'éloquence, ses jeunes gens maniaient à merveille des armes puissantes. Les enfants avaient des cœurs joyeux... La ville bruissait tout entière de musique. » Un vaste temple nouveau dédié à Sitar (Ishtar) leva tout doute sur la divinité à l'œuvre en coulisses : « À Agadé, dit un texte sumérien historiographique, Inanna la sacrée fit ériger un temple pour qu'il lui servît de demeure. Au cœur du temple resplendissant, elle fit dresser un trône. » C'étaient les « bijoux de la couronne » des sanctuaires qu'elle fit bâtir dans pratiquement toutes les villes de Sumer, jusqu'à éclipser l'Eanna sacré, le temple d'Uruk. Et ce fut là son erreur.

À son tour Sargon, gagné par la morgue et l'ambition sans limites, commit ses premières graves erreurs, dont celle qui consista à envoyer ses forces militaires contre des cités placées sous la protection de Ninurta et d'Adad. Puis survint l'acte fatal : la profanation de Babylone. Le territoire désigné sous le nom d'« Akkad », au nord de l'antique Sumer, abritait le site de Babylone, l'endroit même où Mardouk, en quête de suprématie, avait tenté de bâtir sa propre tour de lancement (l'affaire de la tour de Babel). Et cette fois, Sargon « s'accapara le sol des fondations de Babylone, et érigea sur ce même sol une nouvelle *Bab-ili* proche d'Agadé ».

Pour comprendre la gravité de la levée d'un tel interdit, l'on doit se rappeler que *Bab-ili* (la « Babylone » akkadienne) signifiait « Porte des dieux », site consacré. Et que Mardouk

fut dissuadé de poursuivre son projet à la condition qu'on laissât le site inviolé, « sol sanctuarisé ». Mais Sargon « s'accapara le sol des fondations de Babylone » pour utiliser l'aire et y fonder une nouvelle Porte des dieux, proche d'Agadé. Le sacrilège, bien sûr, mit en rage Mardouk et ralluma les conflits claniques. Et Sargon ne se contenta pas de violer le tabou Babylone – il avait prévu en outre de créer à Agadé sa propre « Porte des dieux » (à moins qu'il ne s'agît de celle d'Inanna). Ce qui déclencha la colère d'Enlil.



Conséquence : Sargon est déchu (et mis à mort). Ce qui ne signifie pas la fin de l'« ère d'Ishtar ». Avec le consentement d'Enlil, elle installa Rimush, fils de Sargon, sur le trône d'Agadé. Mais le voilà remplacé après neuf petites années par son frère, Manishtushu, qui se maintint quinze ans. Puis **Naram-Sin**, le fils de Manishtushu, accéda au trône – et une fois encore, Inanna/Ishtar disposait, en fait de roi, d'un homme selon son cœur.

Naram-Sin, dont le nom théophore signifiait « Celui qu'aime [le dieu] Sin », usa du nom akkadien de *Sin*, celui du père d'Inanna, plutôt que du vocable sumérien **Nannar**. En s'appuyant efficacement sur les fondations impériales établies par son grand-père, il concilia expéditions militaires et expansion du commerce, subventionna des comptoirs au profit de marchands sumériens, largement disséminés, et créa des routes d'échanges à échelle internationale qui couraient au nord jusqu'aux frontières du domaine hittite d'**Ishkur**/Adad, le frère de Nannar.

La politique à deux vitesses de la carotte et du bâton de Naram-Sin se révéla malgré tout impuissante à contrer les cités en nombre croissant, surtout à l'ouest, qui se rangèrent du côté des ambitions totalitaires renaissantes de Mardouk. Lequel gagnait du monde à sa cause parmi les masses en

soulignant que son épouse, **Sarpanit**, était une Terrienne, et que son fils, né sur Terre, Nabu, en avait lui aussi épousé une (**Tashmetum**). En Égypte, où Mardouk/Ra fut vénéré comme l'Amen/Amon caché, l'attente de la victoire finale de Mardouk suscitait une ferveur messianique, et les pharaons égyptiens commencèrent à pousser leurs troupes au nord, pour s'assurer le contrôle des terres côtières méditerranéennes.

Raison pour laquelle, nanti de la bénédiction et fort des conseils d'Inanna/Ishtar, Naram-Sin déclencha contre les cités « pécheresses » de l'Ouest ce qui fut en son temps la plus grande expédition militaire jamais déployée. Après la capture de ce qui serait plus tard le Pays de Canaan, il poursuivit son avancée plein sud jusqu'à Magan (en ancienne Égypte). Où « il s'empara en personne de son roi », disent ses inscriptions. Son avancée et la capture des rois ennemis furent impitoyables, comme le commémora une plaque de pierre où l'on voit une Ishtar radieuse lui offrir la couronne de la victoire (*Fig. 102*). Pour avoir pénétré et traversé la quatrième Région interdite, avec son spatioport, Naram-Sin plein de morgue se fit représenter sur une stèle de commémoration (*Fig. 103*) avec les attributs d'un dieu, au pied d'une fusée pointée vers les cieux. Puis il se rendit à Nippur pour exiger qu'Enlil le confirme « roi des quatre Régions ». Enlil ne s'y trouvait pas. Si bien que « Comme un héros accoutumé à ne pas prendre de gants, il s'arrogea l'Ekur », le quartier sacré d'Enlil.

Des gestes inouïs d'insubordination sacrilège. La réaction d'Enlil est contée par le menu dans un texte répertorié sous le titre de *La malédiction d'Agadé*. Il convoqua les chefs anunnaki en assemblée. Tous les grands dieux, y compris Enki, s'y rendirent – mais pas Inanna, qui ne s'y montra pas. Confortablement carrée dans le vénéré temple Eanna d'Uruk, elle expédia en retour des paroles de défi par lesquelles elle exigeait que les dieux la reconnussent « Grande reine des reines » – la divinité féminine suprême.



Figure 102



Figure 103

« La royauté céleste était prise d'assaut **par une femme !** » notat-on dans le texte ancien, avec une pointe d'étonnement. « Inanna avait changé les lois d'Anu le sacré ! »
Au cours de leur assemblée, les dieux arrêterent leur

décision : mettre un terme à toute cette dérive en effaçant Agadé de la surface de la Terre. Les troupes loyales à Ninurta furent amenées de Gutium, un territoire au cœur des monts Zagros, elles se livrèrent à une destruction systématique d'Agadé pour qu'elle retournât à l'oubli. Les dieux décrétèrent que ses ruines seraient à jamais perdues. Et de fait, encore aujourd'hui, personne ne sait précisément où Agadé s'est élevée. La fin de la cité coïncida avec la disparition de Naram-Sin des archives.

Quant à Inanna/Ishtar, son père Nannar/Sin s'en fut la quérir à Uruk pour la ramener à Ur. « Sa mère Ningal l'accueillit à son retour à la porte du temple. "C'en est assez, assez, des innovations", à Inanna dit-elle », rapportent les textes. Elle devait vivre au sein de la famille de Nannar, au cœur de l'aire sacrée d'Ur.

Autour de 2255 av. J.-C., l'ère d'Ishtar était close. Mais l'empire qu'elle avait constitué – tout comme les défis qu'elle avait jetés à la face de l'autorité traditionnelle – gravèrent de leur sceau indélébile tout l'ancien Proche-Orient.



Durant près d'un siècle, nulle royauté ne siégea dans une capitale nationale de Sumer & Akkad. « Qui était le roi ? Qui ne l'était pas ? » nota-t-on dans la Liste royale sumérienne en guise de description de la situation. *De facto*, c'est Ninurta qui administra le pays depuis son « centre culturel » de Lagash – ville dont les archives écrites, les productions artisanales et les sculptures furent source d'une information majeure sur Sumer, les Sumériens et la civilisation sumérienne.

Les preuves archéologiques documentaires tirées du site (son nom moderne est Tello) montrent qu'aux alentours de 2600/2500 avant notre ère – quelque trois siècles avant Sargon d'Akkad –, la loi dynastique s'imposa à Lagash sous la férule d'un monarque nommé Lugal.shu.engur. cette première

dynastie compta des héros demi-dieux aussi renommés qu'Eannatum (connu pour son insémination artificielle). La règle dynastique s'appliqua à Lagash sans solution de continuité durant plus d'un demi-millénaire, signe d'une stabilité remarquable dans le maelström de l'époque. La Liste de ses rois aligne 43 noms !

Ces rois de Lagash, qui préféraient le titre de **Patesi** (« Gouverneur ») à celui de **Lugal**, laissèrent à la postérité quantité d'inscriptions, votives ou d'une autre nature. À en juger par le concours littéraire, furent honorés du titre de roi ceux qui s'efforcèrent d'accorder la vie de leur population à leurs hauts critères divins de justice et de moralité. Le plus grand honneur qu'un roi pût obtenir était de se voir gratifier par Ninurta de l'épithète de « juste Berger ». Un roi dénommé **Urukagina** institua, il y a près de 4 500 ans, un code législatif qui interdisait tout abus de pouvoirs officiels, comme la « saisie » de l'âne d'une veuve, ou le retard de paiement des salaires des travailleurs manuels causé par un responsable. Les travaux publics, tels le creusement des canaux d'irrigation et de transport, étaient considérés comme des corvées dues au roi. L'on créa des fêtes auxquelles toute la population était conviée, comme le festival des premiers fruits. L'alphabétisation, mise en évidence par l'existence de scripts en cunéiformes parmi les plus achevés, fut encouragée. Et quelques-unes des sculptures sumériennes les plus fines – deux mille ans avant l'âge grec classique ! – proviennent de Lagash (v. Fig. 31, 33).

Et pourtant, la Liste des rois sumérienne ne mentionne aucun des monarques de Lagash, qui ne fut jamais consacrée capitale du pays. Après le transfert du siège national de la royauté de Kish à Uruk – exprimé en langage religieux politique, quand le pouvoir passa de l'égide de Ninurta à la domination d'Inanna –, Ninurta s'empessa d'établir sa propre citadelle que protégeait ce qui était alors la meilleure armée formée du pays, à l'abri des lubies d'Inanna et de ses ambitions. Ce fut ainsi de Lagash que Ninurta restaura

l'autorité « enlilienne », et qu'il offrit presque un siècle de répit à Sumer après les bouleversements introduits par le duo Inanna/Naram-Sin. Mais il s'agissait d'un royaume de Sumer & Akkad affaibli, soumis aux incessantes pressions d'un Mardouk lancé dans sa volonté de suprématie sur Terre.

Dans l'intention de contrer de telles ambitions, Enlil autorisa Ninurta, vers 2160 av. J.-C., à ériger, à Lagash, un nouveau temple étonnant, inouï, dont le but était de proclamer la revendication de *Ninurta* à la suprématie. Pour l'affirmer, le temple devait se nommer **E.Ninnu** – « Demeure/Temple du Cinquante » –, de quoi officialiser Ninurta en « successeur d'Enlil », au rang cinquante, juste sous le 60 d'Anu.

Parmi les inscriptions les plus complètes trouvées dans les excavations des ruines de Lagash – certaines riches de détails extraordinaires, dignes d'un épisode de la série télé *La Quatrième Dimension* – quelques-unes ont trait à la construction de ce nouveau temple au cœur du Girsu (le quartier sacré de Lagash) assuré par un roi, **Gudea** (« L'Oint »). L'histoire, conservée sur des cylindres d'argile exposés aujourd'hui au musée du Louvre de Paris, a commencé par un rêve de Gudea. Dans lequel « un homme, lumineux, brillant comme le Ciel, porteur de la coiffe des dieux », lui apparut pour lui ordonner de lui construire un temple. Puis une femme, « dont la tête était surmontée de la structure d'un temple », surgit dans le rêve. Porteuse d'une tablette où était gravée une carte du ciel, elle désignait une étoile précise. Alors Gudea vit apparaître un second dieu qui tenait dans une main une tablette montrant un dessin, et dans l'autre une brique de construction.

À son réveil, voilà Gudea abasourdi : il découvre la tablette au dessin posée sur ses genoux, et la brique déposée dans un panier, à ses côtés ! Pour le moins interloqué par l'événement (qu'il commémore sur l'une de ses statues, *Fig. 104*), Gudea fait la route jusqu'à la « Maison de la clé du destin », demeure de la déesse **Nina**, dans son centre de culte Sirara, pour lui demander de décrypter son rêve, et la

signification de ces objets « surgis de nulle part ».

Le premier des dieux, dit Nina, était **Nin.girsu** (« Maître du girsu », *alias* Ninurta). « À toi, la construction d'un nouveau temple il ordonna ». La déesse est **Nisaba**. « Construis le temple conformément à la Planète sacrée, voilà ce qu'elle t'a indiqué. » L'autre dieu est **Ningishzidda**. La brique sacrée qu'il t'a donnée est destinée à servir de moule. Le panier de transport signifie qu'il t'a été assigné la mission de construire. La tablette où figure le dessin montre le plan architectural du temple à sept terrasses. Il sera nommé **E.Ninnu**, dit-elle.



Figure 104

À côté de la plupart des autres rois, fiers, déjà, de s'engager dans la réparation de temples existants, en construire un tout neuf dès les fondations constituait pour Gudea un honneur inhabituel. C'est avec joie qu'il en organisa la réalisation en mobilisant la population tout entière autour

du projet. Les attentes architecturales, il s'en rendit compte, n'étaient rien moins que simples. Il fallait qu'un observatoire doté d'un dôme en coiffât le sommet – façonné à l'image de la voûte des cieux – de façon à déterminer les positions des étoiles et des planètes à la nuit tombée. Et sur le parvis, deux cercles de pierre devaient être dressés pour identifier les constellations du *lever du soleil le jour de l'équinoxe*. Il fallait en outre construire deux enceintes souterraines, l'une pour l'aéronef de Ninurta, le Divin oiseau noir, l'autre pour son « Arme de terreur ». Au fil de ses écrits limpides rédigés dans une écriture sumérienne parfaite (*Fig. 105*), Gudea explique qu'il dut retourner voir les divinités à maintes reprises pour des instructions, et qu'il ne « connut pas de sommeil tranquille jusqu'à ce que tout fût terminé ». À un moment, il fut sur le point d'abandonner, mais au cours d'une « vision de commandement », fut ordonné que « la construction de la Maison du Seigneur, l'Eninnu, soit achevée ».

Les événements qui ont précédé la complexe édification, ses détails, sont rapportés sur ce que l'on appelle le *cylindre Gudea A*. Le « cylindre B » se consacre aux rites élaborés en relation avec l'inauguration du temple – très exactement le jour du Nouvel An – et aux cérémonies préliminaires à l'arrivée de Ningirsu et de Bau au Girsu, et à leur entrée dans leur nouveau temple-demeure. Il se clôt par la bénédiction de Bau sur Gudea en signe de gratitude pour ses efforts déployés de bâtisseur. En récompense, il vit **Nam. ti muna.sud** – « Sa vie maintenue/prolongée » (mais sans que l'on sache comment).

Dans la présentation qu'il fit de lui sur le cylindre A, Gudea écrivit que la déesse **Nina** – l'une des filles d'Enlil et Ninlil, demisœur de Ninurta – fut sa mère, ce qu'il répéta à plusieurs reprises (« ma mère ») sur le même cylindre. Et dans la bénédiction qu'elle lui consacra, reportée à la fin du cylindre B, Bau le cita deux fois comme « fils de Nina ». Ces textes jetèrent en outre quelque lumière sur les circonstances de sa naissance. La déesse Nina le reçut à partir du moment où *la*

semence fut implantée dans son utérus par la déesse Bau :
 « Le germe que j'étais que tu reçus dans ton sein, dans un siège sacré je fus introduit en toi », dit-il à la déesse Nina. Il était « un enfant par Bau introduit ».

Autrement dit, Gudea s'affirmait demi-dieu, engendré par Bau et Nina, du clan Enlil/Ninurta.



Figure 105



Le défi lancé à Mardouk par le temple Eninnu se compliquait par les rôles tenus par les divinités Ningishzidda et Nisaba – tous deux connus et vénérés en Égypte : le premier comme le dieu Thot, la seconde sous son nom de déesse Sesheta. L'active participation de Ningishzidda/Thot au projet se révélait particulièrement significative puisqu'il était fils d'Enki/Ptah et demi-frère de Mardouk/Ra, avec lequel il était souvent entré en conflit. Du côté de Mardouk, ce n'était pas le seul désaccord familial : son autre demi-frère, Nergal (époux de l'arrière-petite-fille d'Enlil, Ereshkigal), faisait souvent alliance avec les « Enliliens ».

Malgré tout ce contexte, Mardouk et Nabu ne cessèrent de gagner des partisans et d'élargir leur contrôle territorial. L'obstacle grandissant des « Enliliens » tenait à ce que Ninurta, héritier présomptif d'Enlil et d'Anu, était issu de Nibiru, alors que Mardouk et Nabu étaient proches de l'être humain. En désespoir de cause, le clan Enlil abandonna la « stratégie Ninurta » au profit d'une « tactique Sin » : il transféra le siège de la royauté à Ur – le « centre culturel » de Nannar, *un fils d'Enlil né sur Terre*, lequel, contrairement à Ninurta, arborait de plus un nom akkadien : *Sin*.

Ur, entre Eridu au sud et Uruk au nord, baignée par l'Euphrate, était à cette époque le centre commercial et manufacturier florissant de Sumer. Son nom même, littéralement « le site urbain, domestiqué », en vint à ne plus signifier simplement « cité », mais « *La Cité* », synonyme de prospérité et de bien-être. Ses dieux (*v. Fig. 97*), Nannar/Sin et sa femme **Ningal** (*Nikkal* en akkadien), étaient grandement chéris par les habitants de Sumer. Au contraire des autres « Enliliens », Nannar/Sin ne prenait pas part aux guerres des dieux. Le choix qui se porta sur lui fut un signal adressé à tous les peuples, partout, même aux « régions rebelles » : sous son gouvernement, s'établira une ère de paix et de prospérité.

À Ur, le temple-demeure des divinités était une grande ziggourat qui s'élevait en terrasses à l'intérieur d'une aire sacrée entourée de murs où toute une variété de structures

abritaient prêtres, officiels et serviteurs. L'un des bâtiments *intra muros*, la **Gipar** (« La Demeure de nuit ») comprenait la **Gigunu**, la « Chambre des plaisirs nocturnes » du dieu. Car même si Nannar/Sin n'avait qu'une seule épouse, en la personne de Ningal, il pouvait profiter, dans la Gipar – et ne s'en privait pas –, de la compagnie des hiérodules (« prêtresse du plaisir ») comme de ses concubines (susceptibles de lui donner des enfants).

Au-delà de ces murs particuliers s'étendait une ville magnifique, avec ses deux ports et ses canaux qui la mettaient en communication avec le fleuve, l'Euphrate (*Fig. 106*). La grande ville comptait le palais royal, les bâtiments administratifs, des portes élevées, des avenues tracées pour la promenade, un square public pour les fêtes, une place de marché, des habitations multiniveaux (beaucoup à deux étages), des écoles, des ateliers, des entrepôts commerciaux, des stalles pour animaux. L'imposante ziggourat aux escaliers monumentaux (*v. Fig. 35*), même si elle fut longtemps en ruines, domine de nos jours le panorama alentour, même au terme de plus de 4 000 ans.

(Ur, notons-le, était l'« Ur de la Chaldée » où l'histoire biblique d'Abraham l'hébreu commença, le point de départ de sa migration vers Harran puis le Pays de Canaan. Né à Nippur, **Abram** grandit à Ur, où son père servait en qualité de *Tirhu*, prêtre des présages versé dans l'astronomie. La façon dont sa vie et sa mission interfèrent avec les événements et la destinée de Sumer a été décrite par nos soins en détail dans *The Wars of Gods and Men*⁴⁴.)

Pour restaurer une nouvelle royauté à Sumer qui irradiât vers l'extérieur, on s'attacha avec soin à choisir le nouveau roi. Son nom, **Ur-Nammu** (« La Joie d'Ur »). Sélectionné par Enlil et approuvé par Anu. Il n'était pas un simple Terrien – *c'était un demidieu*. Né à Uruk, il était le fils

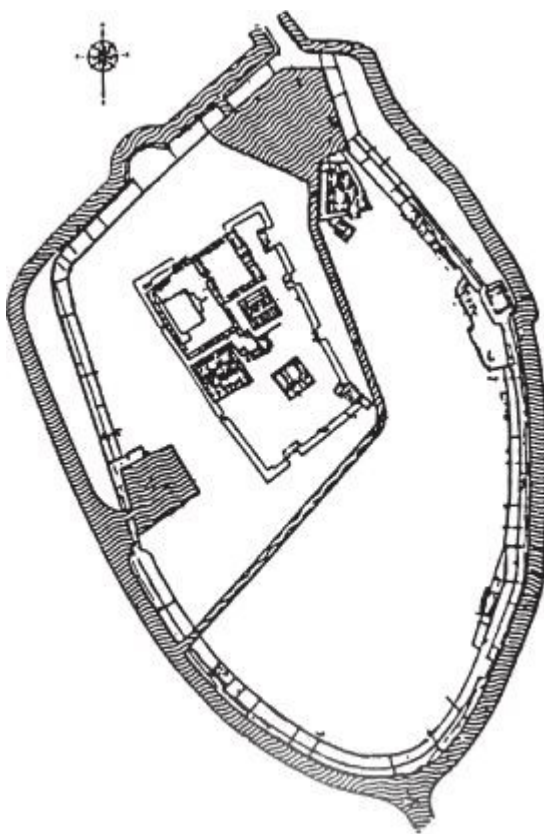


Figure 106

– « le fils bien-aimé » – de la déesse **Ninsun** (qui fut la mère de Gilgamesh) – sa naissance (révèlent les inscriptions) fut approuvée par Anu et Enlil, avec Nannar/Sin pour témoin. Dans la mesure où cette généalogie se vit répéter au travers de nombreuses inscriptions au long du règne d'Ur-Nammu (y compris sa revendication d'avoir reçu l'aide de Ninharsag pour son éducation), en présence de Nannar et d'autres dieux, l'on est en droit de présumer qu'elle épouse la réalité. Il s'agissait

d'une mise en avant de sa légitimité qui donnait à Ur-Nammu le même statut exactement que Gilgamesh, dont les exploits étaient dans toutes les mémoires et dont le nom restait vénéré. Son choix avait donc valeur d'avertissement, tant pour les alliés que les ennemis : les jours de gloire, sous l'autorité incontestée d'Enlil et de son clan, étaient de nouveau d'actualité.

Les inscriptions, les monuments et les vérifications archéologiques montrent que le règne d'Ur-Nammu fut marqué par les travaux publics à grande échelle, la restauration de la navigation fluviale, la reconstruction et la protection des grandes voies du pays. L'on assista à un progrès rapide dans les arts, l'artisanat, l'enseignement, et à d'autres avancées dans la vie sociale et économique. On honorait Enlil et Ninlil en rénovant et en embellissant leurs temples. Et pour la première fois dans l'histoire de Sumer, la prêtrise de Nippur fut alliée à celle d'Ur, ce qui aboutit à un regain de la religion. (Ce qui correspondit à l'époque, selon nos calculs, au transfert du prêtre des présages, **Terah**, père d'Abram, de Nippur à Ur.)

La signature de traités avec les monarques voisins de l'est et du nord-est étendit prospérité et bien-être. Mais l'inimitié suscitée par Mardouk et Nabu à l'ouest prenait de l'ampleur. La situation dans les « pays rebelles » et les « cités pécheresses » le long de la Méditerranée exigeait que l'on passât à l'action. En 2096 av. J.-C., Ur-Nammu se lança dans une campagne militaire contre elles. Mais autant il s'était révélé un « berger » efficace dans la reconstruction et l'économie, autant il échoua dans son personnage de chef militaire : en plein milieu d'une bataille, son chariot s'enlisa dans la boue. Ur-Nammu en fut éjecté puis « écrasé comme un pot de terre ». La tragédie fut complète : le navire qui rapportait sa dépouille à Sumer « sombra sans que l'on sût où. Le courant l'entraîna avec le mort ».

Quand Ur apprit la défaite et la disparition tragique d'Ur-Nammu, une grande lamentation s'éleva. Le peuple ne parvenait pas à comprendre comme un roi si dévot, un juste

berger – un demi-dieu ! – avait pu périr si facilement. « Pourquoi le seigneur Nanna ne lui a-t-il tendu la main ? » demanda-t-on. « Pourquoi Inanna, La Dame du Ciel, n'a-t-elle entouré sa tête de son noble bras ? Comment se fait-il que le vaillant Utu ne lui ait pas porté secours ? » Il ne pouvait y avoir qu'une seule explication, conclurent les habitants d'Ur : « Enlil changea son décret de malhonnête façon » – ces grands dieux avaient renié leur parole. Et la foi en eux en fut profondément ébranlée.

Ce n'est certainement pas un hasard si c'est juste au moment de la mort consternante d'Ur-Nammu en 2096 que le père d'Abram emmena sa famille d'Ur à **Harran** (« Le Caravansérail »), une cité essentielle pour le lien que Sumer entretenait alors avec le pays des Hittites. Harran, aux sources de l'Euphrate et au carrefour des routes internationales du commerce, du territoire militaire et du transport fluvial, était entouré de prairies fertiles, parfaitement adaptées à l'élevage. La ville avait été fondée et colonisée par les marchands venus d'Ur qui y avaient trouvé sa laine de mouton, ses peaux, son cuir, et ses importations de métaux et de pierres rares. En échange, ils avaient apporté les renommés textiles d'habillement en laine et les tapis d'Ur. La ville s'enorgueillissait en outre de posséder le second plus grand temple dédié à Nannar/Sin après Ur, on la surnommait volontiers « la seconde Ur ».

L'accession au trône d'Ur, en 2113 avant notre ère, d'Ur-Nammu, ouvrit une période désignée par « Ur III ». ***L'ère la plus rayonnante pour Sumer, et le moment où le monothéisme – la croyance en un créateur universel, Dieu – s'enracina.***

Ce fut aussi la période la plus tragique pour ce pays : avant que ne passe ce siècle, Sumer avait vécu.



Après la mort violente d'Ur-Nammu, le trône d'Ur fut occupé par son fils Shulgi. Pressé de revendiquer pour lui-même le statut de demi-dieu de son père, il affirma, dans ses inscriptions, qu'il était né sous des auspices divins : le dieu Nannar lui-même avait imaginé que l'enfant fût conçu dans le temple d'Enlil à Nippur par l'union d'Ur-Nammu et de la grande prêtresse d'Enlil, de telle sorte qu'« un petit Enlil, un enfant éligible à la royauté et au trône, sera conçu ». Shulgi prit l'habitude de désigner la déesse Ningal, femme de Nannar, par les mots « ma mère », et Utu/Shamash (leur fils) sous ceux de « mon frère ». Puis il affirma dans ses hymnes d'auto-louanges que « fils né de Ninsun, je suis » (même si, dans un autre hymne, il n'est que son fils adoptif). Tant de versions à variantes contradictoires jettent le doute sur sa légitimité à se réclamer demi-dieu.

Les annales royales indiquent que peu de temps après son accession au trône, Shulgi lança une expédition à destination des provinces voisines, au rang desquelles entraient les « pays rebelles ». Mais ses « armes » avaient pour nom offres commerciales, offres de paix, et ses filles à marier. Son itinéraire reprit les deux destinations d'un Gilgamesh toujours vénéré : la péninsule du Sinaï (qui abritait le spatioport) au sud, et le site d'atterrissage au nord, sans toutefois violer la sanctuarisation de la quatrième Région en s'abstenant d'y pénétrer. En route, il fit halte pour les pratiques culturelles à « La Place des oracles de lumière » – que nous connaissons pour être Jérusalem. Après avoir ainsi rendu hommage aux trois territoires à vocation spatiale, il suivit la route du « Croissant fertile » – cet itinéraire en arc de cercle imposé par les contraintes de la géographie et des points d'eau que suivent les expéditions commerciales et les migrations d'est en ouest – et s'en retourna à Sumer.

Arrivé à Ur, Shulgi se vit gratifié par les dieux du titre de « grand prêtre d'Anu et de prêtre de Nannar ». Pris en amitié par Utu/Shamash, il bénéficia alors de l'« attention personnelle » d'Inanna/Ishtar (installée à Ur depuis la

destitution de Naram-Sin). L' « offensive de paix » de Shulgi porta un temps ses fruits, de quoi lui offrir l'occasion de passer des affaires d'État aux bras d'Inanna. Tout au long de nombreuses chansons d'amour retrouvées parmi les ruines d'Ur, il s'est vanté qu'Inanna « m'ait offert sa vulve dans son temple ».

Mais alors que Shulgi négligeait la conduite de l'État pour se complaire dans ses plaisirs personnels, l'agitation des « territoires rebelles » s'amplifia. Le roi mal préparé à l'action militaire se reposa sur les troupes élamites pour aller à l'affrontement, et entama l'édification d'une muraille fortifiée pour protéger Sumer des incursions étrangères. On l'appela le « Grand mur de l'Ouest », dont les spécialistes pensent qu'il courait depuis l'Euphrate jusqu'au Tigre, au nord de l'emplacement actuel de Bagdad. Conséquence inattendue, la coupure de la tête de pont de Sumer des provinces du Nord. En 2048 av. J.-C., les dieux conduits par Enlil en eurent assez des défaillances étatiques de Shulgi et de sa *dolce vita* personnelle. Ils décrétèrent à son encontre « la mort du pécheur ». Il est significatif de constater que c'est exactement à ce moment-là, sur ordre divin, qu'Abram quitta Harran pour Canaan...

Cette même année en outre, 2048, Mardouk arriva à Harran installer ses quartiers généraux pour 24 ans. Sa venue en un tel endroit, enregistrée sur une tablette d'agate en bon état (*Fig. 107*), posa un nouveau défi direct à l'hégémonie « enlilienne ». Au-delà de l'implication militaire, le mouvement privait Sumer de ses vitales attaches commerciales sur le plan économique. Un Sumer resserré se trouvait désormais en état de siège.

La diagonale du fou de la partie d'échec de Mardouk pour établir son poste de commandement à Harran donnait à Nabu l'occasion de « rassembler ses cités, en direction de la Grande Mer d'établir son parcours ». Les noms spécifiques des sites révèlent qu'ils comprenaient la stratégique aire d'atterrissage au Liban et la ville du contrôle de la Mission de Shalem (*alias Jérusalem*). Puis surgit l'exigence de Mardouk

qui dénonçait la neutralité de la Région du spatioport – pour en faire un domaine appartenant à Mardouk et Nabu. Avec l'Égypte, son territoire d'origine, il contrôlait désormais toutes les infrastructures liées à l'espace.



Figure 107

Les « Enliliens », et c'est compréhensible, ne pouvaient entériner une telle situation. Le successeur de Shulgi, son fils **Amar-Sin**, ne perdit pas de temps : il lança coup sur coup des opérations militaires, dont la plus intense fut l'ambitieuse et remarquable expédition destinée à punir les « terres rebelles de l'Ouest » (le Canaan de la Bible). C'est ainsi que la septième année de son règne, en 2041 av. J.-C., Amar-Sin conclut une grande alliance militaire contre les « cités pécheresses » de l'Ouest (dont Sodome et Gomorrhe), dans le but de reprendre

le contrôle du spatioport. J'ai avancé, dans *The Wars of Gods and Men*⁴⁵, qu'Amar-Sin était l'« Amarphel » de *Genèse* 14.

L'affrontement est restitué dans la Bible comme la Guerre des rois de l'Est contre les rois de l'Ouest. Cette première grande guerre internationale de l'Antiquité vit l'intervention d'Abram : en qualité de commandant d'un corps de soldats sur chameaux, le *Ish Nar* – traduction directe du sumérien ***Lu.nar*** (« Homme sur chameau ») –, il réussit à empêcher les envahisseurs d'atteindre le spatioport (carte, *Fig. 108*). Puis il se lança à la poursuite desdits envahisseurs jusqu'à Damas (de nos jours en Syrie) à la rescousse de son neveu Lot, qu'ils avaient fait prisonnier à Sodome. Le conflit des dieux était en train de tourner à une grande guerre entre de multiples nations.

Amar-Sin mourut en 2039 – non pas abattu par la lance d'un ennemi, mais par le dard d'un scorpion. Son frère Shu-Shin prit sa place. Les données disponibles sur son règne de neuf années font état de deux incursions militaires au Nord, mais non à l'Ouest. Elles mentionnent surtout ses mesures défensives. Il compta principalement sur l'élévation de deux nouveaux segments du Mur de l'Ouest. Les défenses, pourtant, se rapprochaient toujours davantage du cœur de Sumer, et le territoire sous le contrôle d'Ur n'en finissait pas de rétrécir.

Au moment où le successeur (et ultime roi) au trône d'« Ur III », Ibbi-Sin, s'y assoit en 2019 av. J.-C., les envahisseurs de l'Ouest vinrent à bout du Mur, et allèrent au contact de la « légion étrangère » d'Ur, les troupes élamites, en territoire sumérien. À la tête des assaillants qu'il galvanise, Nabu. Son père divin, Mardouk en personne, attendait à Harran la nouvelle capture de Babylone.

Aux vieux arguments qui justifiaient sa revendication de la suprématie (lesquels remontaient à son père Enki, spolié de ses droits à la succession), Mardouk désormais en ajoutait un, « céleste » : son temps pour le pouvoir suprême avait sonné car l'ère zodiacale d'Enlil, le « Taureau », touchait à sa

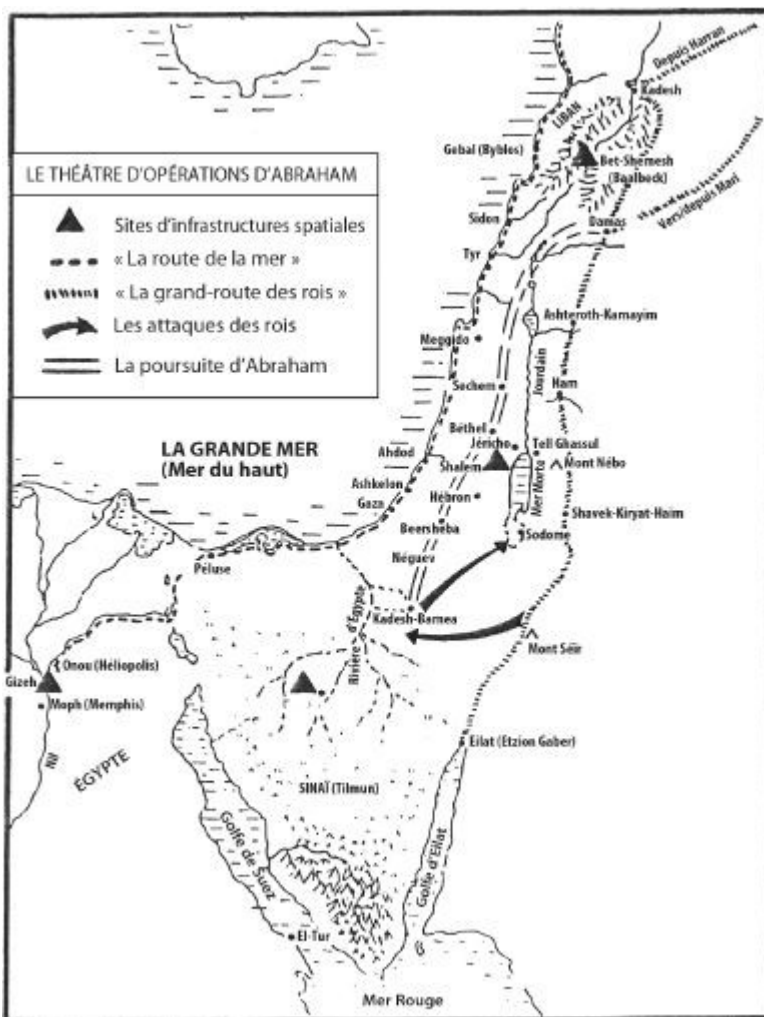


Figure 108

fin, et son ère à lui, celle de Ram (le « Bélier ») se levait. L'ironie veut que ce furent ses deux frères qui firent remarquer

que d'un point de vue astronomique la constellation zodiacale du Bélier n'avait pas encore commencé : Ningishzidda l'annonça depuis l'observatoire de Lagash, et Nergal depuis la station scientifique du Monde d'en bas. Mais les constats de ses frères ne firent que susciter la colère de Mardouk. Et Nabu d'accélérer l'enrôlement de combattants pour son père.

Frustré, prêt à tout, Enlil convia les grands dieux en assemblée extraordinaire : ***elle approuva des mesures hors normes qui allaient changer à jamais l'avenir.***



De façon surprenante, plusieurs documents écrits antiques sont parvenus jusqu'à nous. Ils ne nous donnent pas seulement les grandes lignes des événements, mais regorgent de détails sur les batailles, les stratégies, les échanges, les argumentations, les forces engagées et leurs mouvements, sans oublier les décisions cruciales qui aboutirent au bouleversement le plus profond des choses sur Terre depuis le Déluge.

Les sources principales qui aident à reconstituer le fil de ces événements dramatiques, outre les règles de conversion de dates et plusieurs autres références, restent : les chapitres en rapport dans la *Genèse* ; les dits de Mardouk dans un texte connu sous le nom de *La prophétie de Mardouk* ; un ensemble de tablettes de la « Collection Spartoli » au British Museum (*Les textes Khedorla'omer*) ; et un long écrit historico-autobiographique dicté par Nergal à un scribe de confiance, l'*Erra Epos*. Comme dans un film – en l'occurrence un *thriller* criminel –, où les témoins visuels et les acteurs clés décrivent le même événement de façon légèrement décalée, mais d'où émerge le vrai de l'histoire, nous avons pu reconstituer les faits réels de l'affaire.

Mardouk, nous indiquent ces sources, ne se rendit pas en personne à l'assemblée extraordinaire appelée par Enlil,

mais fit parvenir une demande d'arbitrage au travers de laquelle revenait lourdement une question : « Jusqu'à quand ? » L'année, 2024, marquait le soixante-douzième anniversaire de sa vie de cavale – le temps voulu pour que le cercle zodiacal progresse d'un degré. Voilà 24 ans qu'il attendait à Harran. Alors, il demandait : « Jusqu'à quand ? Quand finiront donc mes jours d'errance ? »

Appelé à défendre la partie « enlilienne », Ninurta accabla Mardouk, jusqu'à accuser ses partisans de souiller le temple d'Enlil à Nippur. Les accusations de Nannar/Sin portèrent principalement contre Nabu. Lequel fut convoqué, et « Devant les dieux se présenta le fils de son père ». Au nom de son père, il critiqua Ninurta. Contre Nergal, il formula oralement ses accusations, et les deux dieux s'affrontèrent en imprécations (Nergal était présent). Et « en faisant montre d'irrespect, il parla mal d'Enlil », il accusa le Seigneur de l'Autorité d'injustice, de tolérer la destruction. Enki prit la parole : « De quoi accuset-on Mardouk et Nabu ? » demanda-t-il. Il tourna son ire tout particulièrement contre son fils Nergal : « À quoi rime ton opposition obstinée ? » le questionna-t-il. Les deux hommes envenimèrent à tel point leur dispute qu'Enki aboya l'ordre à Nergal de se retirer de sa présence.

C'est à ce moment que Nergal – humilié par Mardouk et Nabu, chassé par son père – « délibéra en son for intérieur », et concocta l'idée de recourir aux « *armes de la terreur* ».

Il ignorait où elles étaient tenues cachées, mais connaissait leur existence, cadennassées dans un souterrain secret (selon un texte catalogué CT-XVI, lignes 44-46), quelque part en Afrique, sur les terres de son frère Gibil. Si l'on se fonde sur notre actuel degré technologique, elles pourraient être assimilées à ***sept têtes nucléaires*** : « Blindées de terreur, dans un éclat de lumière elles se ruent en avant. » Elles avaient été transbordées sur Terre fortuitement par Alalu en fuite, et avaient été enfouies en un lieu sûr secret il y a bien longtemps. Enki savait où. Enlil aussi.

À nouveau réunis en conseil de guerre, ils rejetèrent Enki, votèrent la motion de Nergal en faveur d'un coup de semonce punitif à l'encontre de Mardouk. La communication avec Anu était permanente : « Anu envoyait ses paroles vers la Terre, la Terre vers Anu prononçait les mots. » Il fit clairement entendre que son approbation du pas jusqu'alors jamais franchi en faveur du recours aux « armes de la terreur » se limitait à priver Mardouk du spatioport du Sinaï, mais qu'en aucun cas ni les dieux ni les gens ne devaient être blessés : « Anu, seigneur des dieux, prit la Terre en pitié », expriment les antiques archives. Les dieux désignèrent Nergal et Ninurta comme responsables de la mission, en leur précisant sans aucune ambiguïté sa portée limitée et conditionnelle.

En 2024 av. J.-C., Ninurta (surnommé, dans le récit, Ishum, La Fournaise) et Nergal (surnom, Erra, « L'Annihilateur ») déchaînèrent le feu nucléaire qui anéantit le spatioport et les « villes pécheresses » voisines dans la plaine sud de la mer Morte.

Abraham, conte la Bible, alors en camp militaire dans les montagnes dominant la mer Morte, reçut la visite avant ce jour de trois *Malachim* (terme traduit par « anges » qui signifie au sens premier « envoyés, émissaires, messagers ») et fut informé par leur chef des événements à venir. Les deux autres s'en furent à Sodome où vivait son neveu Lot. Cette nuit-là, nous savons, à la lecture de l'*Erra Epos*, qu'Ishum/Ninurta « prit son envol pour le Mont le plus éminent » dans son Divin oiseau noir.

Parvenu à destination,

Il éleva la main [et]

le mont fut écrasé.

La plaine au pied du Mont le plus éminent

il réduisit à néant ;

dans ses forêts, pas un seul arbre sur pied ne resta debout.

Au prix de deux frappes nucléaires « chirurgicales », Ninurta anéantit le spatioport – à commencer par le « Mont le plus éminent » (le « mont Mashu » de l'*Épopée de Gilgamesh*), avec ses tunnels intérieurs et ses installations dissimulées. Suivi par la plaine adjacente, lieu d'atterrissage et de décollage. La cicatrice, sur la péninsule du Sinaï, en est encore visible aujourd'hui comme le montre une photographie de la Nasa prise de l'espace (*Fig. 109*). La plaine – au beau milieu des montagnes de calcaire – est encore recouverte de roches concassées entièrement brûlées et noircies.



Figure 109

L'anéantissement des « cités pécheresses » resta une confuse affaire. Les textes sumériens disent que Ninurta tenta de dissuader Nergal de s'y lancer. Pour la Bible, ce fut Abraham qui négocia avec l'un des anges venus à sa rencontre la sauvegarde des cités si dix « Justes » au moins pouvaient se voir décompter à Sodome. Ce même soir, à Sodome, deux anges venus vérifier les chances d'épargner les villes furent pris à partie par la foule qui voulait les sodomiser. Le « choc » devint inévitable. Mais ils acceptèrent un délai, le temps que Lot (neveu d'Abraham) et sa famille fuissent vers les montagnes. Alors, à l'aube,

Erra, à la manière d'Ishtum,
aux cités fixa leur terme,
jusqu'à la désolation il les bouleversa.

Sodome, Gomorrhe et trois autres villes « sur la terre en désobéissance, il rasa ». La Bible, pratiquement avec les mêmes mots, rapporte que « Le soleil se levait sur la terre [...] lorsque plut du ciel sur ces cités du soufre et du feu, de la part de Yahvé ».

Et Abraham se leva de bon matin,
et vint au lieu où il s'était tenu devant le Seigneur.
Et il regarda vers Sodome et Gomorrhe,
et du côté de tout le pays de la plaine,
et contempla,
et voici la fumée de la région montait
comme la fumée d'une fournaise.

GENÈSE 19, 27-28

Voilà comment les choses se sont déroulées, poursuit la Bible, « lorsque *les Elohim* détruisirent les villes de la plaine ». Cinq têtes nucléaires en vinrent à bout, lâchées par « L'Annihilateur » Nergal.

Dès lors, la loi des conséquences imprévisibles se vérifia à une échelle catastrophique⁴⁶. Car une conséquence imprévue de l'holocauste nucléaire fut la mort même de Sumer : un nuage nucléaire toxique, poussé vers l'est par des vents inattendus, ravagea toute vie à Sumer (Fig. 110).

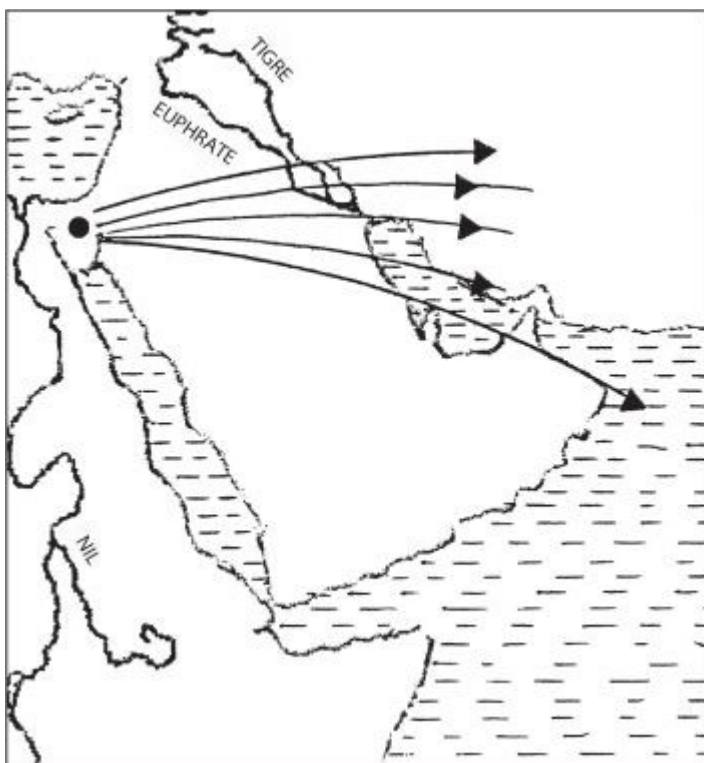


Figure 110

Le « Vent du Diable »

« Une tempête, le Vent du Diable, se leva dans les airs, il fut la cause de la désolation des cités, il fut la cause de la désolation des habitations, il fit que les bergeries se vidèrent, il fut la cause de l'amertume des eaux de Sumer, que sur ses terres cultivées pousse la mauvaise herbe » – ainsi, texte après texte, en ce temps-là, fut décrit ce qui survint.

« Sur la terre de Sumer s'abattit une calamité, de l'une de celles que l'homme ne connut point, l'une de celles que l'on n'avait jamais vue auparavant, l'une de celles auxquelles l'on ne peut résister », expriment les textes. « La mort invisible rôda par les rues, elle allait librement par les routes... Personne ne pouvait la voir quand elle pénétrait les maisons... Aucune défense possible contre ce diable qui attaque comme un fantôme. Quelle que soit la hauteur du mur, son épaisseur, elle traverse comme un torrent qui déborde... À travers la porte, tel un serpent, elle se glisse, tel le vent, elle souffle à l'intérieur à travers les gonds... Ceux qui se cachaient derrière les portes étaient frappés à l'intérieur, ceux qui rampaient sur les toits mouraient sur les toits. » La mort se montrait terrible, épouvantable : partout où le Vent du Diable arrivait, « les gens, terrorisés, ne pouvaient plus respirer... Les bouches s'emplissaient de sang, les têtes baignaient dans le sang, le visage, sous l'effet du Vent du Diable, se faisait blafard ».

Rien à voir avec une calamité naturelle : « Ce fut une grande tempête ordonnée par Anu, elle se leva depuis le cœur d'Enlil. » ***Ce fut la conséquence d'une explosion*** : « Une explosion diabolique fut le signe précurseur d'une tempête maléfique. » ***Des têtes nucléaires déclenchèrent la catastrophe*** : « ... causée par sept armes de terreur dans un éclat lumineux ». Enfin ***la vague partit de la plaine de la mer Morte*** : « De la plaine Sans Pitié c'était venu. »

Informés de la direction prise par le Vent du Diable, les dieux fuirent Sumer en pleine panique. Des textes de « Longue Lamentation », comme *Lamentation sur la destruction de*

Sumer et d'Ur, listent les villes et les temples « abandonnés au Vent » et dépeignent l'affolement, la panique, la détresse suscités par la fuite des dieux, incapables de secourir les gens. (« De mon temple, tel un oiseau, je n'avais plus qu'à fuir », se lamentait Inanna.) Derrière eux, temples, maisons, stalles pour animaux, tous les bâtiments restèrent debout. Mais tout ce qui était vivant – individus, animaux, végétation –, tout mourut. Des récits, même composés des siècles plus tard, ravivèrent le souvenir de ce jour, quand un nuage de poussières radioactives atteignit Sumer, « le Jour de l'étouffement du ciel et de la frappe de la terre, son visage enfoui sous le maelström ».

« Ur est devenue une étrange cité, son Temple est devenu le Temple des larmes », écrit un Ningal en pleurs dans *Lamentation sur la destruction d'Ur*. « Ur et son peuple furent livrés au Vent. »

Chapitre 15

Enterrements grandeur nature

Quatre mille ans ont passé depuis la calamité nucléaire. En 1922 apr.. J.-C., un archéologue britannique, Leonard Woolley, se rendit en Irak pour y « piocher » l'ancienne Mésopotamie. Le voilà attiré par les reliefs imposants d'une ziggourat qui s'élevaient dans le désert (*Fig. 111*). Il décida de commencer les fouilles par le site adjacent que les gens du coin nommaient Tell-el Muqayyar. Au fur et à mesure que d'anciens murs, des objets manufacturés et des écrits sur tablettes furent extraits, il réalisa qu'il était en train de creuser dans l'ancienne Ur – Ur en Chaldée.

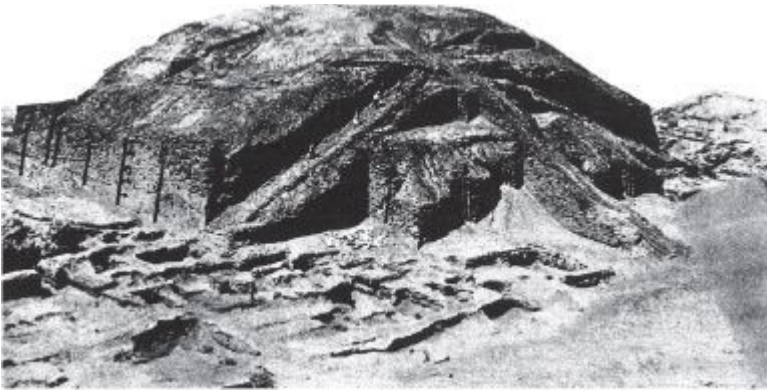


Figure 111

Ses efforts tout au long de douze années furent financés par une expédition conjointe du British Museum et du Musée de Pennsylvanie à Philadelphie. Quelques-unes des expositions les plus spectaculaires de ces institutions demeurent celles des

objets, de l'artisanat, des sculptures « inventés » par Sir Woolley à Ur. Mais ce qu'il avait trouvé était de nature à surpasser tout ce que l'on avait pu exposer jusqu'ici.

Alors que progressait le labeur accablant de décapage des strates d'un terrain que le désert ensable, et en dépit de la météo, le temps passé sur les ruines commençait à laisser entrevoir les contours de l'ancienne cité – nous avons là les murs, là le port et les canaux, puis les quartiers résidentiels, le palais, enfin le **Tummal** – l'aire artificiellement surélevée du quartier sacré. C'est en creusant à sa lisière que Woolley exhuma la découverte du siècle : un cimetière vieux de plusieurs milliers d'années, abri de *tombes « royales » à nulles autres pareilles*.

Les excavations pratiquées dans les zones résidentielles de la ville montrèrent que les habitants d'Ur suivaient la coutume sumérienne qui consistait à enterrer leurs morts directement sous leurs habitations, où continuaient à vivre les familles. Il était donc des plus rare de trouver un cimetière, surtout composé de pas moins de 1 800 tombes. Elles étaient concentrées à l'intérieur de l'aire du quartier sacré, et offraient un éventail d'ancienneté, depuis les époques prédynastiques (avant que ne s'instaure la royauté) jusqu'aux temps des Séleucides. Des sépultures en coiffaient d'autres, des tombeaux en crevaient d'autres, l'on trouva même apparemment des réensevelissements dans les mêmes tombes. Il arriva au personnel de Woolley de creuser de grandes fosses de près de quinze mètres de profondeur pour traverser les couches de terrain afin de mieux dater les tombes.

Beaucoup se résumaient à des trous creusés dans le sol où les corps étaient couchés sur le dos. Woolley partit du principe que ces différents types d'inhumations dépendaient du statut social ou religieux. Jusqu'au moment où, en limite sud-est du quartier sacré – à l'intérieur de l'aire protégée par les murs –, il mit au jour un groupe d'ensevelis en rupture totale avec les autres, environ 660 corps. Parmi lesquels, à *l'exception de seize cas*, des corps avaient été serrés dans une

matte de roseaux comme dans un suaire, ou déposés dans des cercueils de bois – hommage encore plus souligné puisque le bois était rare et très cher à Sumer. Chaque mort était enseveli pour reposer au fond d'une fosse rectangulaire profonde, assez vaste pour les contenir tous. Les corps ainsi enterrés, qu'ils fussent ceux d'un homme ou d'une femme, étaient tous couchés sur le côté – non pas sur le dos comme dans les tombes ordinaires. Bras et mains repliés sur la poitrine, leurs jambes étaient légèrement fléchies (*Fig. 112*). Déposés le long du corps ou à même le corps, des objets personnels – des bijoux, un cylindre-sceau, une coupe, un bol. De quoi dater ces tombes tôt dans la période dynastique, en gros de 2650 à 2350 av. J.-C., quand Ur était la capitale du royaume, au commencement de la première dynastie d'Ur (« Ur I ») et jusqu'au moment où la royauté fut transférée à Uruk.

Woolley en avait conclu sagement que l'élite gouvernante d'Ur occupait ces 660 tombes particulières. Mais il se mit en œuvre d'exhumer les seize tombes spéciales groupées (*Fig. 113*), et se retrouva face à une découverte inouïe. Elles étaient uniques en leur genre. Pas seulement à Sumer. Dans toute la Mésopotamie. Dans tout l'ancien Proche-Orient. Elles n'étaient pas uniques dans la période considérée. Elles l'étaient de tout temps. Woolley en tira une hypothèse claire : seule une personnalité de la plus haute importance avait pu se voir ensevelir dans des tombes et selon un rituel mortuaire aussi exceptionnels. Qui pouvait se révéler plus important que le roi ou la princesse consort, la reine ? Les cylindres sigillaires sur lesquels les noms étaient assortis des titres de **Nin** et de **Lugal** confirmèrent à Woolley qu'il venait de découvrir les **tombes royales d'Ur**.

Une mise au jour singulière majeure était la tombe labellisée PG-800. L'exhumer et y pénétrer constitua un événement dans les annales de l'archéologie mésopotamienne, comparable à la découverte dans la Vallée des rois égyptienne

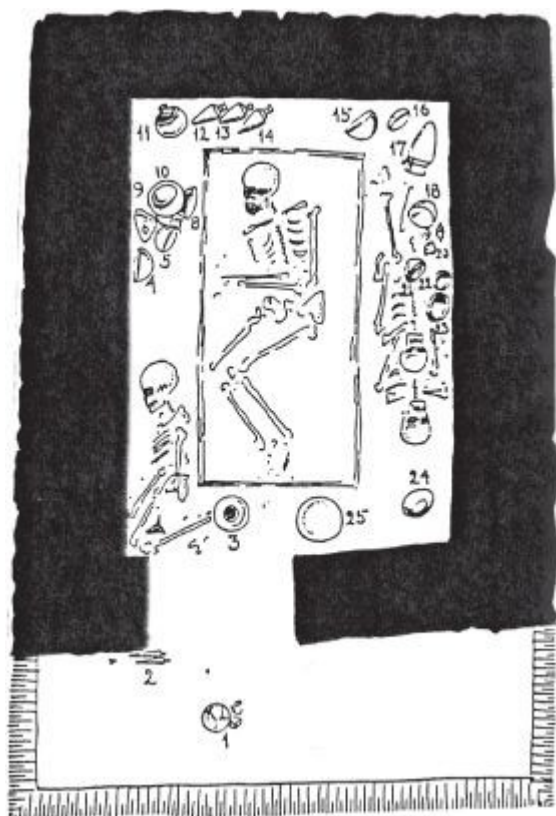


Figure 112

de la tombe de Toutankhamon, et à l'entrée d'Howard Carter dans la sépulture, en 1922. Dans le but de protéger sa trouvaille exclusive des pilleurs du moment, Woolley en télégraphia l'annonce à ses financiers, mais en latin. La date : 4 janvier 1928.

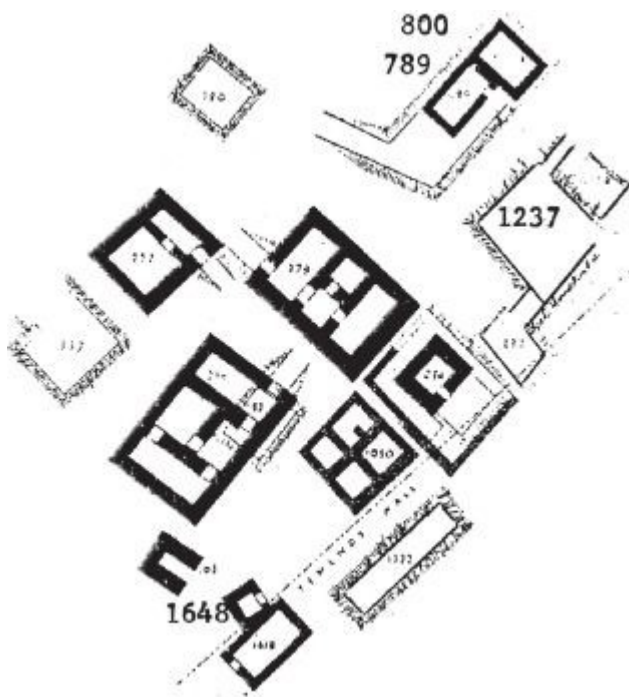


Figure 113

Les chercheurs qui lui ont succédé ont adopté sa logique, et de nos jours encore ils assimilent ce groupe unique de tombes aux sépultures *royales* d'Ur, même si plusieurs d'entre eux se sont demandé – confrontés au contenu des tombes – qui donc pouvait avoir été enterré dans certaines d'entre elles. Mais comme pour ces chercheurs les anciens « dieux » relèvent du mythe, leur perplexité s'est arrêtée là. En revanche, pour qui admet la réalité des dieux, des déesses et des demi-dieux, l'aventure palpitante commence.



Et elle commence par ces seize tombes particulières, loin de se réduire à de simples fosses creusées dans le sol, tout juste assez grandes pour accueillir un corps. Elles se présentaient sous la forme de chambres en pierre qui avaient exigé que soit creusée une forte cavité. Elles avaient été profondément enterrées et bénéficiaient de toits voûtés ou en dômes dont la construction requérait des connaissances mathématiques extraordinaires pour l'époque. À ces caractéristiques structurelles s'en ajoutait une autre : quelques-unes des tombes étaient accessibles *via* des rampes inclinées soigneusement calculées qui conduisaient à un large espace, sorte de parvis précédant la chambre proprement dite.

Au-delà de ces particularités architecturales sans équivalent, ces tombes se distinguaient de toutes les autres dans la mesure où le corps qu'elles abritaient, couché sur le côté, n'était pas toujours dans un cercueil, mais parfois *dans une enceinte construite à part*. S'ajoutait à ce contexte l'accompagnement du corps par des *objets d'une exceptionnelle richesse et qualité, souvent uniques en leur genre*, à travers les lieux ou les époques.

Woolley marqua les tombes d'Ur d'un code « PG » (pour « *Personal Grave* », tombe personnelle) plus un numéro. Dans la tombe **PG-755**, par exemple (*Fig. 114*), figuraient plus d'une douzaine d'objets aux côtés du corps dans le cercueil, et plus d'une soixantaine d'autres épars dans la tombe. Parmi lesquels un splendide *casque d'or* (*Fig. 115*), un superbe *poignard d'or* dans un fourreau d'argent magnifiquement décoré (*Fig. 116*), une ceinture d'argent, un anneau d'or, des bols et autres ustensiles d'or ou d'argent, des bijoux en or, certains décorés de lapislazuli (la pierre gemme bleue tant prisée à Sumer), plus une « variété étonnante », selon les mots de Woolley, d'autres objets artisanaux de métal, en électrum (alliage or et argent), en cuivre et en alliages de cuivre.

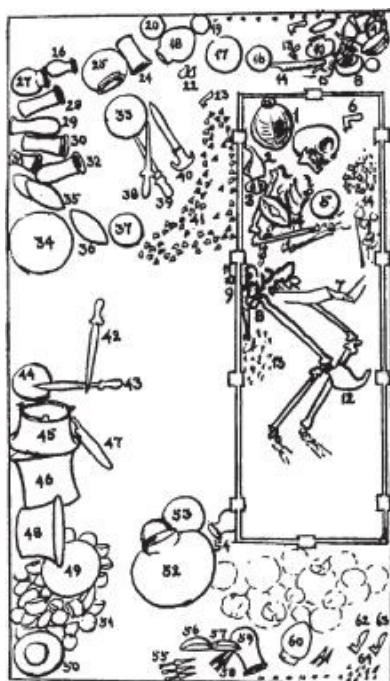


Figure 114

Incroyable pour l'époque : le savoir-faire humain en métallurgie d'alors sortait à peine de l'usage du cuivre (qui se passait de fonderie) à celui de l'alliage cuivre-étain (ou cuivre-arsenic), autrement dit le bronze. Des objets nés d'un tel talent artistique et d'une telle maîtrise des techniques métallurgiques, comme le poignard et le casque, étaient radicalement inconnus partout ailleurs. Certes, ces constats ont de quoi rappeler le somptueux masque mortuaire en or, les objets magnifiques et autres sculptures qui gisaient dans la tombe du pharaon d'Égypte Toutankhamon (*Fig. 117*), à condition que l'on se souvienne qu'il régna vers 1350 av. J.-C. – quelque douze siècles plus tard.



Figure 115



Figure 116

Les autres tombes renfermaient des objets similaires et différents d'or et d'électrum, tous de facture remarquable. Dont des ustensiles de tous les jours comme tasses et verres – jusqu'à un chalumeau⁴⁷ utilisé pour boire la bière – *tous d'or pur*. D'autres coupes, bols, cruches et vases à libation d'argent

massif. Ici et là, des vases taillés dans la pierre d'albâtre, rare. L'on a trouvé en outre des armes – fers de lance, poignards –, des outils, dont houes et ciseaux, *en or eux aussi*. Puisque l'or, métal tendre, rendait l'usage de ces instruments impossible (les « vrais » étaient faits en bronze ou en alliage de cuivre), il fallait bien qu'ils n'eussent qu'un usage cérémoniel, ou valeur d'emblème de condition.



Figure 117

L'on s'est trouvé face à toute une série de jeux de société (*Fig. 118*) et de nombreux instruments de musique tirés de bois rares, décorés au nom d'un art consommé avec incrustation en or et lapis-lazuli (*Fig. 119*). Dont une lyre, pièce

unique tout en argent massif (*Fig. 120*). D'autres trouvailles, telle cette sculpture complexe (surnommée « Le bélier au fourré », *Fig. 121*), objet ou outil, ne connaissent aucun autre spécimen, et constituent de l'art pour l'art. Pour lesquels, une fois encore, les artisans ne lésinèrent pas sur l'emploi de l'or et de ses mariages avec les pierres précieuses.



Figure 118

Même perplexité devant une gamme de joaillerie, depuis des diadèmes et des « coiffes » (terme d'archéologue, faute de mieux) sophistiqués, jusqu'aux ras-de-cou, bracelets, colliers, anneaux, boucles d'oreilles et autres parures. Tous d'or, de pierres semi-précieuses, ou un mariage des deux. À travers tous ces objets, comme pour les premiers cités, se sont exprimés un talent artistique et une technique sans égaux, pleins d'invention, pour les créer et les façonner – en mettant au point des alliages, des combinaisons de matériaux, des techniques de soudure. *Et sans qu'ils aient été atteints nulle part ailleurs, si l'on s'en réfère aux comparaisons possibles avec les objets trouvés en dehors de ces tombes.*

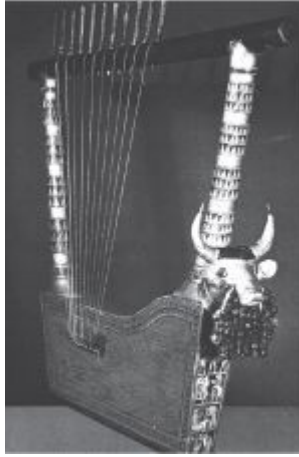


Figure 119



Figure 120



Figure 121

Rappelons-nous qu'aucuns des matériaux utilisés dans la confection de ces objets – or, argent, lapis-lazuli, cornaline, pierres rares, bois rares – n'étaient disponibles à Sumer (pas plus qu'à travers toute la Mésopotamie). Il s'agissait de substances rares qu'il fallait se procurer très, très loin, et rapporter. Et pourtant, les voilà utilisées sans aucune considération de leur rareté ou de leur indisponibilité, l'or, avant tout, dont l'usage se montra à l'évidence sans limite, y compris pour la fabrication d'objets quotidiens (coupes, épingles), ou d'outils (houes, haches). Qui donc avait accès à toutes ces richesses rares, qui donc, à une époque où les ustensiles de ménage étaient faits d'argile, au mieux de pierre, avait recours à des métaux hors du commun pour des biens des plus communs ? Qui exigeait que tout et plus fût fait d'or, même si l'usage en était rendu impossible ?

Quand on compulse les documents venus de ces « dynasties mères », l'on comprend que, pour un roi, il était un objectif majeur, digne de commémorer l'année où il était atteint, que celui qui consistait à avoir fait faire un bol

d'argent et à l'avoir offert à une divinité – en contrepartie de quoi il espérait un surplus de vie. Mais pourtant, là, dans ces tombes particulières, des myriades d'objets, d'ustensiles, d'outils, fabriqués avec la plus grande des délicatesses, n'étaient pas en argent seulement, la plupart étaient en or – en une abondance et un usage que ne connaissait nulle part nulle royauté. L'or, il vous en souvient, constituait la raison de la venue des Anunnaki sur Terre – pour un envoi sur Nibiru. Mais jusqu'à présent, il n'est fait mention d'un usage d'or aussi immémorial et si généreux, là, sur Terre, et pour des vaisselles d'usage quotidien, qu'au détour d'inscriptions **à propos de la visite d'État d'Anu et d'Antu sur Terre, vers 4000 avant notre ère.**

Dans ces textes, certifiés par leurs scribes copies des originaux d'Uruk, des instructions détaillées spécifiaient que *tous les éléments de vaisselle à usage d'Anu et d'Antu, pour manger, boire, et les récipients pour se laver* « seront en or ». Jusqu'aux plats dans lesquels la nourriture allait être servie, tout comme les coupes de libation et les ustensiles propres à la toilette. La liste des variétés de bière et de vin à servir à Anu précisait que ces boissons devaient être présentées dans des récipients **Suppu** spéciaux (« conteneurs de liquide ») en or. La **Tig.idu** (« les instruments culinaires en général ») où seraient préparés les mets, en or. Tous les instruments de la vaisselle, poursuivent les instructions, devront porter une « marque » attestant qu'ils « appartiennent à Anu ». Le lait, cas à part, devait se servir dans des récipients de pierre d'albâtre, et non dans des réceptacles de métal.

S'agissant d'Antu, les vaisselles d'or pour ses agapes étaient listées, et les divinités Inanna et Nannar y étaient citées (dans cet ordre) en qualité d'hôtes particuliers. Les éléments de vaisselle **Suppu** comme les plats de présentation devaient eux aussi avoir été façonnés en or. Et le tout, il faut s'en souvenir, *avant* que l'humanité ne se vît offrir une civilisation. En conséquence, les seuls orfèvres capables de réaliser de tels objets ne pouvaient être que les artisans des dieux eux-mêmes.

Surprise remarquable : la liste des éléments de vaisselle nécessairement en or et, dans un cas particulier (le lait) en pierre d'albâtre, destinés à Anu et à Antu, *se décline tel l'inventaire d'objets découverts dans les tombes « royales » d'Ur*. Ainsi, la question « qui donc devait user d'ustensiles des plus communs faits de métaux hors du commun, qui exigeait que tout et plus fût fait d'or ? », tient sa réponse : ce sont « **les dieux** ».

Conclure que tous ces objets étaient réservés à l'usage des dieux, et non à celui de la royauté mortelle, devient d'autant plus probant à la relecture des hymnes que les Sumériens adressaient à leurs dieux – en témoigne celui-ci, gravé sur une tablette d'argile en provenance de Nippur (qui se morfond dans le sous-sol du Musée de l'Université à Philadelphie). Un hymne dédié à Enlil où l'on exalte sa *houe d'or*, celle avec laquelle il ouvrit le sol où il allait installer son **Dur.an.ki**, le Centre de contrôle de la Mission à Nippur :

Enlil éleva sa houe,
La houe d'or et son extrémité de lapis-lazuli –
Sa houe dont la lame fixée
était d'or façonnée.

Dans le même registre, au fil du texte intitulé *Enki et l'ordre du monde*, sa sœur Ninharsag « s'était saisie du ciseau d'or et du marteau d'argent » – encore une fois des outils de métal tendre qui n'étaient qu'emblèmes de pouvoir et de statut.

Quant à la harpe d'argent, nous découvrons qu'un instrument de musique rare, transcrit **Algar**, est précisément cité parmi les biens d'Inanna dans l'hymne du « Mariage sacré » que lui consacre le roi Iddi-Dagan : les musiciens, y lit-on, « jouent devant toi de l'**Algar**, fait de pur argent ». La nature exacte de l'instrument, qui fit entendre de la « suave musique », n'est pas certaine. Mais l'**Algar**, précisent les textes sumériens, est un instrument musical *dont le jeu est réservé*

aux dieux. À cela près que celui d'Inanna était d'argent massif.

Ces mentions d'objets similaires à ceux dénichés dans les tombes particulières à Ur se recensent dans d'autres hymnes. Au rayon des bijoux et compagnie, on ne les compte plus. Du côté de la joaillerie et des atours d'Inanna, c'est carrément l'avalanche.

Tous ces constats sont capitaux. Mais ce qui fut retrouvé dans plusieurs des « tombes royales » posa une énigme encore plus grande. Car quelque chose de plus insolite encore que les objets et la richesse hantait quelques-uns des squelettes : ***ils étaient accompagnés par quantité d'autres corps humains ensevelis avec eux.***



Des restes humains enterrés avec d'autres ossements d'êtres humains autour du défunt : un phénomène inouï dans tout le Proche-Orient. Déjà, la découverte de deux « compagnons » ensevelis avec le trépassé dans une tombe (identifiée ***PG-1648***) se montrait inhabituelle. Mais ce qui fut mis au jour dans quelques-unes des autres tombes surpassa tout ce que l'on avait pu rencontrer auparavant, et depuis.

Sépulture ***PG-789*** : Woolley l'avait appelée la « ***tombe royale*** » (*Fig. 122*). On y accédait par un plan incliné à ce que l'archéologue nommait « la fosse mortuaire », et à une chambre funéraire. Selon toute vraisemblance, la tombe avait été visitée et pillée par des clandestins dès l'Antiquité, ce qui expliquait l'absence du corps central et d'objets précieux. Mais tout autour, gisaient d'autres restes : six squelettes « accompagnateurs » étaient couchés sur la rampe d'accès. Ils portaient des casques de cuivre et avaient tenu des lances, à la manière de soldats ou de gardes du corps. Dans le bas de la fosse, se trouvaient les restes de deux chariots qu'avaient tirés chacun trois bœufs, dont les os furent retrouvés *in situ*, aux côtés d'un meneur d'animaux et de deux conducteurs par

chariot.

Ce qui n'était qu'un aperçu de ce que Woolley qualifia de « suite du roi » – cinquante-quatre serviteurs, localisés dans la « fosse mortuaire » (leur emplacement précis est marqué par un crâne, *Fig. 122*). À en juger par les objets trouvés près des corps, ils étaient en majorité de sexe masculin, portaient des lances décorées aux fers en électrum. Non loin, s'éparpillent des fers de lance en argent, des guides-rênes de mors du même métal, des boucliers, des armes. Taureaux et lions figuraient comme motif majeur des sculptures et décorations. Même si le tout évoque un chef militaire, les objets recensés auprès d'un plus petit nombre de squelettes féminins supposent le goût pour les arts et la musique : une tête de taureau sculptée en or, avec sa « barbe » en lapis-lazuli, lyres de bois délicatement décorées, et une « boîte sonore » musicale dont les panneaux incrustés de décorations représentent des scènes des aventures de Gilgamesh et Eridu.

Une vue d'artiste de 1928 de l'allure globale possible du rassemblement dans la fosse mortuaire, avant que ses protagonistes ne fussent empoisonnés ou mis à mort sur le lieu même de leur ensevelissement (*Fig. 123*), projette le réalisme glacial de la scène.

Voisine de PG-789, **PG-800**, que Woolley dénomma « la **tombe de la reine** », se présentait sous une mise en scène similaire. Il y trouva pareillement des corps d'accompagnateurs tant sur la rampe d'accès que dans la fosse (*Fig. 123*) – cinq squelettes de gardes, une charrette à bœufs et ses servants, et dix corps interprétés comme ceux d'hôtesse porteuses d'instruments de musique. Mais *là se trouvait un squelette couché dans une bière, disposé dans une chambre funéraire construite à cette fin*, où trois serviteurs l'accompagnaient. Cette chambre n'avait pas été pillée dans l'Antiquité, sans doute parce qu'il s'agissait d'un *caveau secret encaissé* : son sommet, et non pas sa base, affleurerait le sol de la fosse. Au vu des ossements et de l'abondance des bijoux et

autres ornements, en présence d'une grande commode à vêtements, l'on en déduit que le corps était celui d'une femme – la « reine », comme l'appela Woolley.

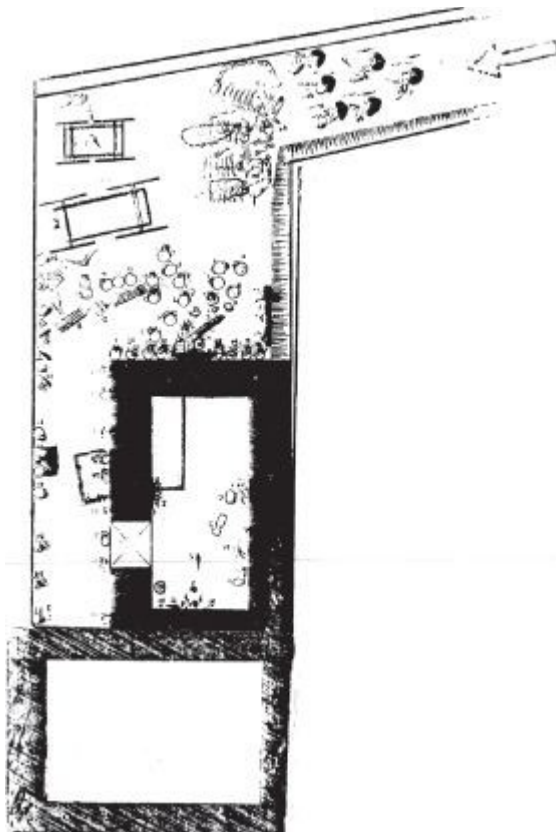


Figure 122



Figure 123

Ce corps de femme avait été orné – pratiquement de la tête aux pieds – de bijoux et d'accessoires en or, en alliage d'or et d'argent (électrum), en lapis-lazuli, en cornaline, en agate. L'or, en mariage avec le lapis-lazuli et autres pierres précieuses, donnait la mesure des trouvailles. D'or et d'argent étaient les ustensiles usuels quotidiens (qu'accompagnaient quelques rares bols d'albâtre), puis des objets divers artistement travaillés, telles les têtes d'un taureau et d'un lion. Les « hôtesse » ensevelies en compagnie de la défunte étaient pareillement adornées, avec un rien de munificence en moins : outre une coiffe d'or sophistiquée, chacune portait des boucles d'oreilles en or, des ras-de-cou, des colliers, des parures de bras, des ceintures, des bagues, des manchettes, des bracelets, des parures de cheveux, des couronnes, des chaînes de front, et quantité d'autres atours.

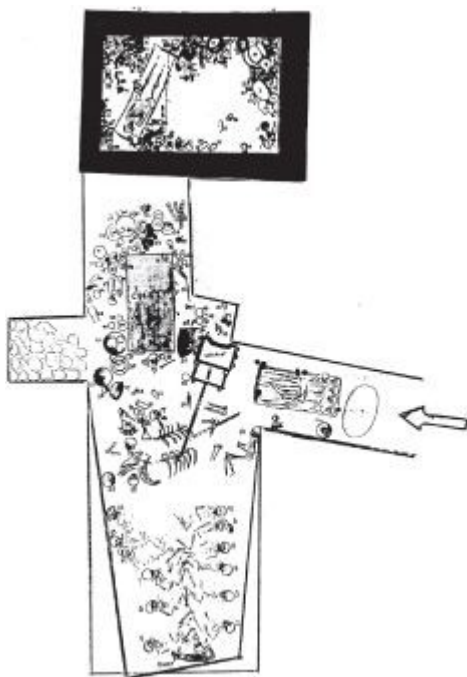


Figure 124

À proximité de ces deux tombes, Woolley mit au jour l'avant-corps d'une autre, vaste, **PG-1237** (voir la carte des emplacements, *Fig. 113*). Il dégagea la rampe et la fosse, mais ne localisa pas la chambre mortuaire qu'elles auraient dû desservir. Il baptisa le lieu « **Grande fosse mortuaire** » au vu de son contenu : *soixante-treize* squelettes de serviteurs (*Fig. 125*). L'étude des ossements et celle des objets trouvés sur ou à proximité des corps révéla que cinq des squelettes seulement étaient ceux d'hommes, couchés sur les côtés d'un chariot. Disposés dans la fosse, gisaient les restes de *soixante-huit femmes*. Parmi les objets à leurs côtés figuraient une lyre extraordinaire (désignée depuis sous l'appellation « Lyre d'Ur »), le « Bélier au fourré », et un fantastique étalage

de joaillerie. L'or, comme dans les autres tombes, écrasait tout. (On confirma par la suite que Woolley avait fini par trouver une chambre funéraire contiguë à PG-1237, mais comme le corps qui y reposait était enveloppé d'une natte en roseau, il estima qu'il s'agissait d'un ensevelissement tardif, et non de l'enterrement original.)

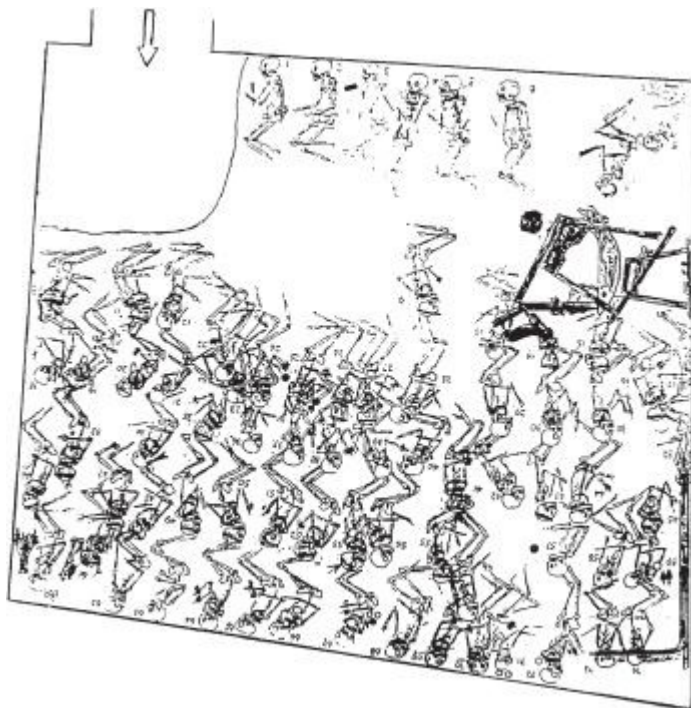


Figure 125

Woolley exposa à l'air libre d'autres « fosses mortuaires » privées du caveau auquel elles avaient été associées. Quelques-unes, comme **PG-1618** et **PG-1648**, contenaient quelques corps seulement, que l'inventeur étiqueta « serviteurs ». D'autres, bien plus : on dénombre par

exemple *quarante corps* dans **PG-1050**. L'on doit constater qu'elles correspondaient toutes à des enterrements semblables à PG-789, PG-800 (et sans doute aussi PG-755). Ces enterrements intriguèrent spécialistes et chercheurs après Woolley dans la mesure où ils *étaient sans équivalents nulle part*, pas plus qu'il n'y était fait allusion dans la vaste littérature venue de Mésopotamie – à une exception près.

Un texte titré *La mort de Gilgamesh* par son premier traducteur en anglais, Samuel N. Kramer, dépeint Gilgamesh à son lit de mort. Le dieu Utu l'a instruit du refus d'Enlil de lui accorder la vie éternelle. Les assurances de « voir la lumière », même depuis le Monde des ténèbres où il doit se rendre, le consolent. Des lignes détruites nous privent du lien avec les 42 dernières dont on peut conjecturer que Gilgamesh allait conserver, dans le Monde des ténèbres, la présence de « sa femme bien-aimée, de son fils bien-aimé... de sa bien-aimée concubine, de ses musiciens, de ses amuseurs, de son bien-aimé échanson », de son majordome, de ses gardiens, et des domestiques du palais qui l'avaient servi.

Une ligne (la septième du verso du fragment), interprétable comme porteuse des mots « quiconque gît à ses côtés au site parfait », ou encore « Quand ils se sont couchés avec lui au site parfait », est vue comme l'indice que *La mort de Gilgamesh* décrit en réalité un « accompagnement funéraire » – vraisemblablement un immense honneur accordé à Gilgamesh, « aux deux tiers divin », en compensation de l'immortalité des dieux qu'il n'a pas conquise. Certes, l'interprétation des lignes lisibles reste débattue, mais *la troublante similitude entre La mort de Gilgamesh et la stupéfiante réalité mise à jour à Ur reste, elle, incontournable*.

Un autre débat, récent, pose la question de savoir si les serviteurs, très certainement partie intégrante de la procession funéraire, demeuraient volontairement dans la tombe, s'ils étaient drogués ou peut-être mis à mort dès qu'ils parvenaient dans la fosse. Il ne change en rien le fait majeur : ils étaient bien là, témoins d'une pratique des plus inhabituelles, *non*

répétée, accomplie nulle part ailleurs, quand des légions de rois et de reines ont été enterrées au fil de centaines d'années. En Égypte, la notion d'« après-vie » impliquait l'accompagnement d'objets, mais pas celui d'une armée de serviteurs. Les grands pharaons étaient ensevelis (au milieu d'une avalanche d'objets qu'ils emportaient avec eux) au cœur de tombes profondément dissimulées – où ils gisaient dans la plus parfaite solitude. Aux confins de l'Est, l'empereur de Chine enseveli Qin Shi Huang (vers 200 av. J.-C.) fut accompagné par une armée de ses sujets – mais ils étaient tous de terre cuite. Nous devons tout autant citer la récente découverte à Sipan, au Pérou, même si elle date de notre ère et se situe à l'autre bout du monde, d'une tombe royale dans laquelle quatre corps accompagnaient le défunt.

Les tombes d'Ur et leurs fosses étaient uniques et elles le demeurent. Dès lors, qui était à ce point considérable pour se voir enterrer en une telle horrible majesté ?

La conclusion de Woolley selon laquelle les seize tombes qui sortent de l'ordinaire furent celles de rois et de reines reste en accord avec la certitude partagée que les dieux et les déesses étaient des mythes, et qu'ils n'ont pas existé sous une forme matérielle. Mais la profusion de l'or, les allures si avancées d'objets sur les plans artistique et technologique, l'ensemble des autres traits que nous avons mis en évidence nous conduisent à cette conclusion : ***des demi-dieux, des dieux même, furent ensevelis en ce lieu.*** Et cette assertion est consolidée par des *cyindres-sceaux à textes* exhumés.



Les fouilleurs sous la conduite de Woolley dégagèrent des cylindres sigillaires au sein des tombes ou loin d'elles. Plusieurs sceaux et des impressions de sceaux émergèrent d'un

monceau de déblais de déchets que Woolley qualifia de Strate d'impression de sceau, la SIS en abrégé. À chacun sa représentation d'une scène. Certains portaient des noms ou des titres, ils étaient donc des sceaux personnels. Si un sceau signé gisait dans un corps ou à son côté, il était logique de partir de l'hypothèse qu'il appartenait à ce personnage. Il y avait de quoi nous en apprendre beaucoup. On a supposé aussi que les seaux perdus de la « SIS » pouvaient provenir de tombes violées et pillées dans l'Antiquité : les pilliers conservaient les objets de valeur et jetaient les pièces en pierre « sans valeur ». Pour les chercheurs d'aujourd'hui, ces sceaux de la SIS eux-mêmes ont une valeur inestimable. Ils vont nous servir d'indices qui vont valider **la révélation du plus grand mystère des tombes royales : celle du personnage qui fut enseveli dans la PG-800.**

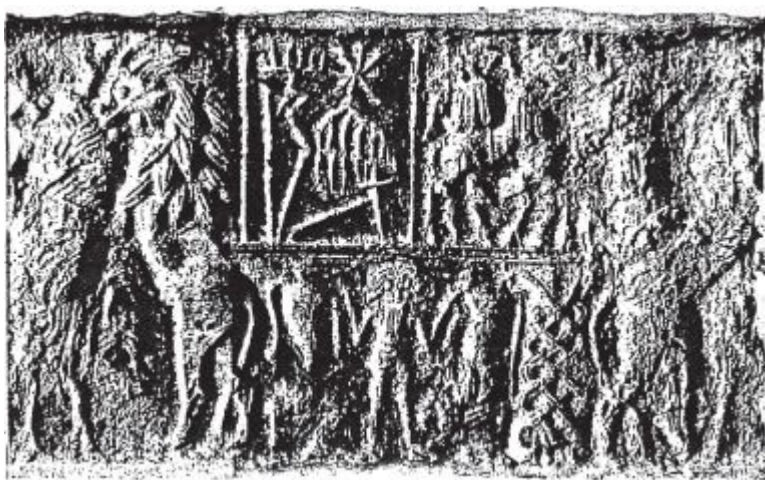


Figure 126

Sur six des sceaux, la scène centrale représentait des lions chassant des proies dans une contrée sauvage. L'un de

ces sceaux provenait de **PG-1382** (la tombe d'une seule personne), un autre fut trouvé au côté d'un seul squelette dans **PG-1054**. Même si ces sceaux ne donnaient pas l'identité de leurs propriétaires, ils accréditaient l'idée qu'il s'agissait d'hommes aux caractéristiques de héros – une dimension rendue aveuglante avec le troisième des sceaux sur lequel figurait, dans la scène, un homme sauvage (ou un homme dans la contrée sauvage). La trouvaille intéressa la **PG-261** que Woolley décrivit comme « inhumation simple qui avait été mise à sac ». Et ce sceau *portait gravé le nom de son propriétaire* sous la forme d'une écriture clairement tracée (*Fig. 126*) : **Lugal An.zu Muschen**.

Woolley ne s'étendit pas, dans son rapport, sur ce cylindresceau, alors même qu'il accréditait la nature royale de la tombe. Les exégètes qui lui ont succédé l'ont ignoré à leur tour : comme **Lugal** signifiait « roi » et **Muschen**, « oiseau », l'inscription ne voulait pas dire grand-chose à la lecture, « Roi Anzu, oiseau ». Mais elle prenait une signification déterminante si on la lisait, comme je l'ai fait, « Le Roi/Oiseau Anzu », pour la bonne raison qu'elle laissait alors penser que le sceau appartenait au *roi de la légende de « l'oiseau Anzu » – ce qui faisait de son propriétaire Lugalbanda*. Souvenez-vous : en route pour Aratta, il fut bloqué à un col stratégique de la montagne par le monstre **Anzu Muschen**, (« L'Oiseau Anzu »). Mis en demeure de prouver son identité, voici ce que répondit Lugalbanda :

Mushen, je naquis dans le *Lal.u* ;
Anzu, je naquis dans le « Grand quartier ».
À l'image du divin Shara, tel je suis,
Le fils aimé d'Inanna.

Était-il possible que le demi-dieu Lugalbanda – un fils d'Inanna, mari de la déesse Ninsun, père de Gilgamesh – fût la Very Important Person enterrée dans la tombe PG-261, tombe violée et pillée ?

Si nous avons raison, d'autres pièces du puzzle vont commencer à former une image plausible encore jamais vue.

En l'absence d'objets d'or révélateurs, restaient, éparpillés ici et là dans la PG-261 (*dixit* Woolley), « des traces d'une collection évoquant des militaires » – armes de cuivre, hache de bronze, etc. – des objets cohérents avec Lugalbanda dont la renommée naquit de ses talents de commandant militaire au service d'Enmerkar. Comme la tombe avait été ouverte et razzinée par d'antiques pilleurs, il est probable qu'elle avait contenu toute une variété d'objets précieux dérobés.

Pour visualiser la PG-261 dans son état initial, penchons-nous plus attentivement sur la fort similaire tombe PG-755 où furent trouvés le casque d'or et le poignard d'or (*v. Fig. 115-116*). Nous savons pertinemment de qui elle fut la tombe puisque, parmi les objets à l'intérieur du cercueil, deux bols en or, dont l'un était effectivement tenu par l'occupant de la tombe, portaient l'inscription **Mes.kalam.dug** – nom du mort, à n'en pas douter. Lequel nom, avec son préfixe **Mes** (« Héros »), comme nous l'avons expliqué plus haut, le désignait comme « *demi-dieu* ». Non pas « déifié », comme le furent Lugalbanda et Gilgamesh, son nom est ignoré par la Liste des dieux (en réalité, la seule occurrence d'apparition d'un nom commençant par *Mes*, dans cette liste – en partie lisible, il en reste Mes.gar.?.ra –, apparaît parmi les noms des fils de Lugalbanda et de Ninsun). Mais Mes.kalam.dug (« Héros que la terre porta ») n'est pas un parfait inconnu : nous savons qu'il fut roi à en croire un cylindre-sceau porteur de cette inscription, **Mes.kalam.dug Lugal** (« Mes.kalam.dug, *roi* »), exhumé du sol de la SIS.

Nous connaissons un peu sa famille : des vases de métal trouvés près de son cercueil dans PG-755 portaient les noms de **Mes. Anne.Pada** et de **Nin.Banda.Nin**, de quoi penser qu'ils étaient apparentés au défunt. Or nous savons qui est Mes.anne.pada : la Liste des rois sumérienne le consacre très important *fondateur de la 1^{re} dynastie d'Ur* ! Et il ne gagna pas cet honneur sans les plus hautes qualités requises :

comme le rapporte un texte conservé au British Museum déjà cité, son « donneur divin de semence » fut Nannar/Sin en personne. Comme il n'était que demi-dieu, on en conclut que sa mère n'était pas l'épouse officielle de Nannar, la déesse Ningal. Il n'empêche que sa généalogie fait de lui un demi-frère d'Utu et d'Inanna.

Nous savons en outre, dans ce contexte, qui était la dame nommée **Nin.Banda.Nin** : un cylindre sigillaire à deux plans (de la série « Homme et animaux dans la nature sauvage »), venu de l'amoncellement de la SIS (*Fig. 127*), portait la mention **Nin. banda Nin/Dam Mes.anne.pada** – « *Ninbanda, déesse, épouse [de] Mesannepada* » – qui fait d'elle la femme du fondateur de la dynastie « Ur I ».

De quelle façon Mes.kalam.dug était-il apparenté à ce couple ? Nonobstant l'opinion de certains chercheurs pour lesquels il fut leur père (!), il nous semble patent qu'un demi-dieu ne pouvait être le père d'une *Nin* – une déesse. *Notre sentiment est que Nin.banda. Nin était la mère de Meskalamdug dont le père était Mes.anne.pada.* Et nous ajoutons l'hypothèse que la présence de leurs sceaux dans la couche SIS ne pouvait signifier qu'une chose, **qu'ils étaient, eux aussi, enterrés dans le complexe des « tombes royales »**, de celles qui furent ouvertes et pillées dans l'Antiquité.



Figure 127



Figure 128

Parvenus à ce point, nous devons clairement, catégoriquement, en finir avec l'antienne universitaire qui fait de Ninbanda une « reine ». **Nin**, à l'image de Ninharsag, Ninmah, Ninti, Ninki, Ninlil, Ningal, Ninsun et j'en passe, a toujours été un préfixe *divin*. La Liste des grands dieux compte 288 noms et épithètes dont le préfixe était **Nin** (y compris, parfois, pour des dieux de sexe masculin, tels Ninurta ou Ningishzidda, où il signifie « Fils seigneurial/divin »). **Nin.banda n'était pas une « reine »**, quand bien même son conjoint fût-il roi. **Elle était une NIN, une déesse**. Comme l'inscription le précise doublement, elle était « **Nin.banda, Nin** » – de quoi confirmer que Mes.anne.pada était son mari, *et de quoi conclure que la Very Important Person enterrée sous PG-755, Mes.kalam.dug, était le fils de cette déesse et de ce demi-dieu, le couple avec lequel démarra la 1^{re} dynastie d'Ur.*

Le passage pertinent de la Liste des rois sumérienne

précise que Mesannepada, fondateur de la dynastie « Ur I », vit ses fils **A.anne.pada** et **Mes.kiag.nunna** lui succéder sur le trône d'Ur. Tous deux arboraient le préfixe **Mes**, confirmation qu'ils étaient aussi des demi-dieux – ce qu'ils étaient assurément si leur mère était la déesse Nin.banda. Le fils premier-né, Mes.kalam.dug, ne figure pas dans la liste « Ur I ». Son titre de *Lugal* semble indiquer qu'il régna ailleurs – au sein de la cité ancestrale de Kish.

Peut-on s'attendre à ce que le seul de ce groupe des rois « Ur I » à avoir été enterré « royalement » à Ur fut Meskalamdug, celui qui ne régna pas à Ur ? Non seulement les cylindres-sceaux jetés aux ordures cités *supra*, mais aussi l'impression endommagée d'un sceau (porteuse de la scène familière héroïque, *Fig. 128*), extirpée de la couche SIS, et estampillée **Mes.anne.pada**, fondateur de la dynastie, indiquent que *d'anciens voleurs mirent la main sur sa tombe*, la pillèrent, et jetèrent (ou déposèrent) le sceau primitivement à côté du corps. Quelle tombe était-ce ? Vu le nombre de sépultures non identifiées, l'on a que l'embarras du choix.

Au fur et à mesure que prend forme le puzzle de la première famille « Ur I » et de ses enterrements, il nous faut nous demander qui était la mère – Nin.banda.Nin. Exista-t-il un lien entre **Lugal. banda** (« Banda, roi ») et **Nin.banda** (« Banda, reine ») ? Si Lugal. banda, comme nous le pensons, fut enterré à Ur, tout comme son épouse Nin.banda, Mes.anne.pada et trois fils – qu'advint-il d'elle ? Sa longévité anunnaki lui évita-t-elle tout enterrement – ou alors ***finit-elle, à un certain degré, par mourir, et par être enterrée dans ce cimetière ?***

Gardons cette question sous le coude, tout en dévoilant, étape après étape, le secret étonnant qui rôde parmi les tombes royales d'Ur.



La sixième « scène de la vie sauvage » d'un cylindre-sceau qui représente un homme nu, couronné, porte clairement le nom de son propriétaire : **Lugal Shu.pa.da** (Fig. 129), le « Roi Shupada ». Nous ne savons de lui qu'une chose : qu'il était... roi. Mais cette simple précision se montre significative car le sceau gisait à ses côtés *dans la fosse PG-800, où il se trouvait en compagnie des gardes*. Le représenter nu serait en cohérence avec d'autres exemples où l'on a vu un **Lu.Gal** dénudé servir une divinité femme (voir par exemple la Fig. 77).



Figure 129

Qu'un roi servît en qualité d'assistant funéraire nous pousse à nous poser la question : les autres serviteurs, gardiens et musiciens, etc. qui accompagnaient le VIP défunt n'étaient-ils que de simples domestiques, ou bien plutôt de hauts fonctionnaires et des dignitaires de plein exercice ? Une autre trouvaille, à proximité de la commode à vêtements de la tombe PG-800, tendrait à accréditer ce scénario. Il s'agit d'un sceau porteur de l'identification **A.bara.ge**, traduisible par « Le Purificateur de l'eau du sanctuaire » – sceau personnel d'un

haut responsable qui, à l'image de l'échanson de la divinité, représentait l'adjoint personnel le plus investi de la confiance du disparu.

Un cylindre-sceau extrait de la Grande fosse mortuaire PG-1237 va attester à son tour que les assistants des VIP enterrés étaient des gens de rang élevé dans l'exercice de leurs fonctions. Ce sceau montre un banquet de femmes en train de siroter de la bière à l'aide de pailles tandis que jouent des musiciens (*Fig. 130*). Il appartenait à une courtisane et portait la signature **Dumu Kisal** – « Fille du parvis sacré ». Encore un titre qui n'était nullement de rang secondaire puisqu'il liait sa détentrice à un roi d'importance nommé **Lugal.kisal.si** (« Le Roi juste du parvis sacré »), marque de généalogie d'une royale prêtrise.

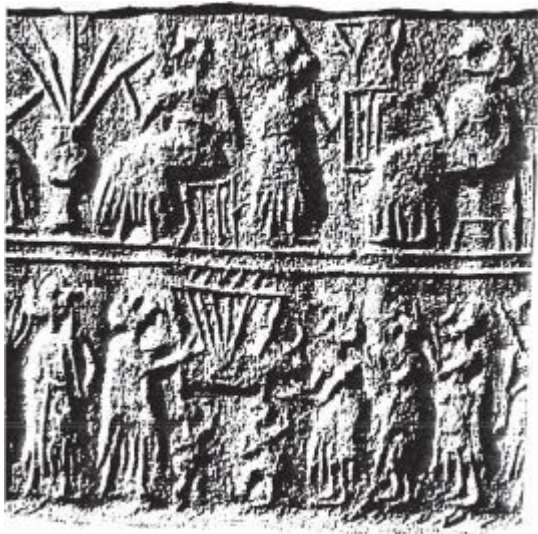


Figure 130

Alors que PG-755 livrait un corps enseveli sans fosse mortuaire, PG-1237 une fosse mortuaire sans tombe mais avec

un corps, PG-800 devenait la découverte parfaite, elle fournissait aux archéologues un corps, une tombe et une fosse mortuaire. Il était compréhensible que Woolley et tous les autres chercheurs vissent en PG-800 « le plus riche de tous les sites funéraires » du cimetière royal d'Ur. Woolley avait en outre considéré la PG-789 du « roi » et la PG-800 de la « reine » – installés l'un contre l'autre – comme une unité particulière, similaires par leur rampe d'accès, par le chariot qui avait transporté la bière ou le cercueil, par la fosse mortuaire et ses occupants, eux-mêmes de rang élevé, et par la chambre tombale spéciale, agencée en un bâtiment de pierre souterrain.

Quel que soit le défunt dans une telle tombe « à fosse » dont l'entourage était composé lui-même de VIP – jusqu'à un roi –, il ou elle devait se montrer plus important(e) qu'une simple princesse royale ou un roi. Il ou elle devait être au moins une semi-divinité – voire un **dieu ou une déesse à part entière**. Ce qui nous conduit à *la plus grande énigme des tombes royales d'Ur – l'identité de la femme que l'on coucha pour son repos dans la tombe PG-800.*



Pourquoi ne pas commencer à lever le voile du mystère en examinant de plus près les bijoux et ornements trouvés avec elle ? Nous avons déjà décrit une partie de l'avalanche d'or dans PG-800 (sur laquelle les voleurs de l'Antiquité n'avaient pas fait main basse). Nous avons dit son prolongement jusqu'au façonnage d'ustensiles à usage quotidien – un bol, une coupe, un verre –, et nous avons souligné l'adéquation d'un tel usage aux exigences du séjour d'Anu et d'Antu à Uruk quel que deux mille ans plus tôt.

L'adéquation en question incluait en plus l'emblème d'Anu, la « rosace » aux pétales de fleur. Il est donc très significatif que *le même emblème se soit retrouvé ciselé sur le fond des ustensiles d'or trouvés à Ur (Fig. 131)*. Ce qui n'aurait

été possible que dans l'hypothèse où les ustensiles trouvés à Ur fussent très exactement ceux qui provenaient de la visite d'Anu à Uruk, comme s'ils avaient été préservés depuis deux millénaires en qualité d'héritage familial – auquel cas, il s'agirait d'une réussite liée à Inanna à laquelle Anu avait légué l'E. Anna, temple d'Uruk, et tout ce qu'il contenait. Si ces ustensiles avaient été fondus tout spécialement à Ur, alors le ou la VIP auquel ils étaient destinés détenait la légitimité d'arbore l'emblème d'Anu. Qui donc, sinon quelqu'un qui appartint *en ligne directe* à la famille dynastique d'Anu ?

Nouvel indice, pensons-nous, un objet discret tiré de PG-800, une paire de pinces à épiler, en or. Les archéologues partent du principe qu'elles étaient conçues à usage cosmétique. Peut-être. Mais nous avons identifié un objet identique représenté sur un cylindre-sceau, propriété (à en croire l'inscription) du Sumérien **A.zu**, médecin. Si nous superposons les prétendues pinces de la PG-800 au dessin du sceau (*Fig. 132*), nous en tirons la conclusion qu'il s'agissait d'un *instrument médical*. Quant à savoir si cette reproduction en or fin donnait une indication sur la profession de son propriétaire ou s'il s'agissait d'un bien de famille transmis par héritage, nous l'ignorons. Mais dans l'un et l'autre cas, ***il tend à montrer que la déesse de la PG-800 entretenait des liens avec une tradition médicale.***

Venons-en à la joaillerie et aux ornements du tombeau de la « reine » (comme la qualifiait Woolley). Jusque dans leur moindre détail, ils justifient l'emploi d'adjectifs comme « inhabituels », « remarquables », « extraordinaires ». Ils méritent en tout état de cause notre attention, et plus.

Allongée pour son repos éternel, elle portait sur le torse non pas une robe, mais une cape tout entière constituée de cordons de bijoux (*Fig. 133*). Nous l'avons dit, était disposée hors la chambre funéraire une « commode à vêtements », signe de l'ampleur de la garde-robe de la « reine ». Pourtant, à partir de l'encolure, son corps nu n'était pas drapé dans *Figure 131* un vêtement, mais recouvert de longs cordons de perles



Figure 131

d'or – en tout soixante –, mariés d'artistique manière à des motifs en perles de lapis-lazuli et de cornalines. Les lanières de perles étaient agencées en « cape » fixée à la taille par des bandeaux d'or rehaussés des mêmes pierres gemmes. Ses dix doigts portaient tous des anneaux d'or, sa jambe droite une jarretière d'or reliée à la ceinture. Non loin, posé sur une étagère qui avait chu, trônait un diadème d'or et de lapis-lazuli que décoraient des rangs d'animaux miniaturisés, de fleurs et de fruits, tous d'or. Les épingles à leur tour étaient de petites œuvres d'art en or.

Sans conteste, la pièce de sa parure la plus chatoyante pour l'œil restait la grande coiffe sophistiquée que portait la « reine ». Elle avait été trouvée écrasée par l'effondrement du sol, puis restaurée et présentée par les spécialistes sur une tête-mannequin (*Fig. 134*). Ce qui lui a valu depuis de figurer parmi les objets des tombes royales d'Ur les plus renommés et les plus exposés. Telle qu'elle est présentée face à l'entrée du hall sumérien du Musée de l'Université à Philadelphie, elle arrache souvent un « Ooooh... » de surprise au premier coup

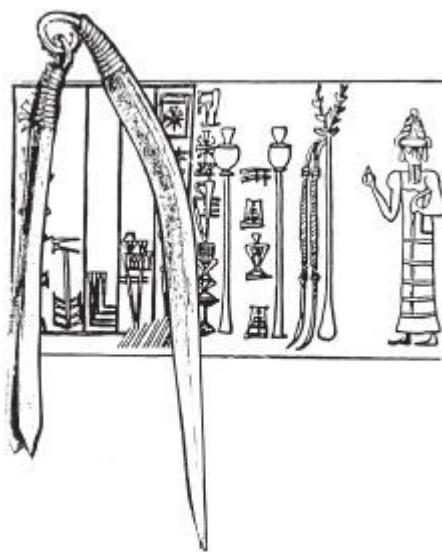


Figure 132

d'œil. Ce fut ma réaction quand je la vis pour la première fois. Mais à partir du moment où j'en devins le familier spectateur bien informé de l'endroit de sa découverte, il m'est apparu que le seul moyen que l'on ait imaginé pour l'adapter à la tête d'un mannequin (inspirée de celles des femmes représentées sur les sites sumériens) a été hors de propos : elle avait été affublée artificiellement d'une énorme coiffure de cheveux raides. La lourde coiffe était assujettie à l'aide d'épingles d'or et de rubans du même métal. Des boucles d'oreilles, en or aussi, rehaussées de pierres précieuses, se montraient à l'unisson par leur dessin et leur taille.

La disproportion de la coiffe saute aux yeux quand on la compare à celles des « hôtesse » enterrées avec la « reine » (*Fig. 135*). Elles lui ressemblent, un peu moins sophistiquées, et s'adaptent parfaitement aux têtes sans avoir recours à une

lourde perruque. De deux choses l'une : ou bien la « reine » portait une coiffe qui ne lui appartenait pas, **ou bien sa tête était exceptionnellement grande.**

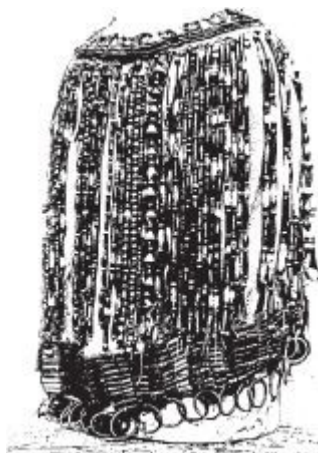


Figure 133

La « reine » arborait un bijou ras-de-cou, un collier et une parure, tous d'or et de pierres gemmes. Au centre du bijou était accroché un insigne d'or (l'emblème d'Anu). Le *design* du collier faisait montre de triangles tête-bêche, l'un d'or, l'autre en lapis-lazuli. (*Fig. 136*, rangée supérieure). Ras-de-cou et collier furent aussi trouvés sur des « accompagnatrices » dans la PG-1237 (rangées du bas). Très éclairant ! Dans certaines de ses représentations, la déesse Inanna/Ishtar (voir son image en superposition) apparaissait porteuse du *même collier, exactement* ! Un *design* identique fut créé sur le chemin d'entrée et sur des colonnes cérémonielles (*Fig. 137*) des tout premiers temples de Ninmah/Ninharsag. Apparemment réservé aux divinités féminines, ce « motif culturel » (dans le jargon universitaire) sous-tend une forme d'affiliation entre les déesses concernées.



Figure 134

Ces éléments, plus des points de rattachement antérieurs, demandent un examen plus détaillé de la cape perlière unique en son genre et de la coiffe exceptionnelle que portait la « reine » de la tombe PG-800. Le recours à profusion au lapis-lazuli et à la cornaline demande que l'on se souvienne que la source la plus proche de lapis-lazuli était l'Élam (l'actuel Iran), celle de la cornaline plus loin à l'est, dans la vallée de l'Indus. Il est dit dans *Enmerkar et le Seigneur d'Aratta* que c'était dans l'intention de décorer la demeure d'Inanna à Uruk que le roi sumérien avait exigé d'Aratta un tribut de cornaline et de lapis-lazuli. Il n'est dès lors pas sans intérêt de savoir que l'un des rares objets exhumés des ruines des centres urbains de la vallée de l'Indus, une statuette de la déesse d'Aratta – Inanna – la montre nue, adonnée en tout et pour tout de cordons et de colliers de perles, de pendentifs d'or, assujettis par une ceinture porteuse d'un disque-emblème (*Fig. 138*). Les rapprochements frappants avec la « reine » de la PG-800 avec cape perlière et ceinture ne s'arrêtent pas là : **la statuette à**

la coiffe imposante et aux grandes boucles d'oreilles relève d'un artiste qui aurait tenté apparemment de copier dans l'argile la coiffe de la tombe PG-800.



Figure 135



Figure 136

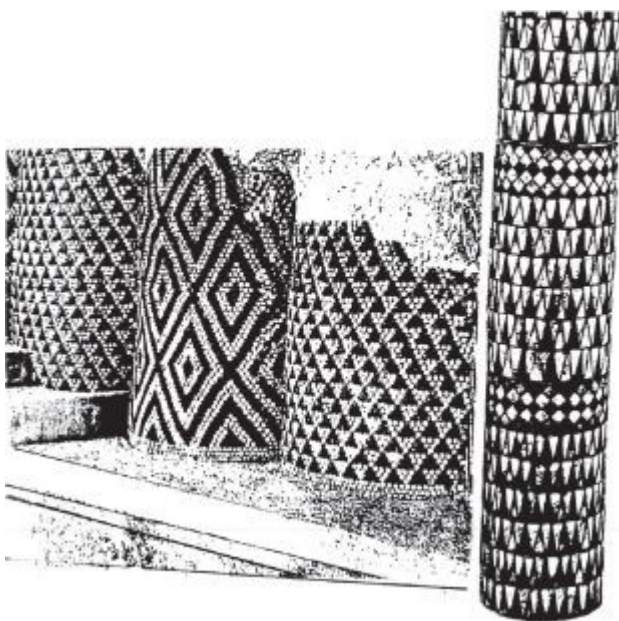


Figure 137

Peut-on en tirer la leçon que la « reine » ensevelie dans cette PG-800 fut la déesse Inanna ? Presque... si l'on oublie qu'Inanna/Ishtar vivait encore des siècles plus tard, au moment où le Vent du diable s'abattait sur Sumer. Ce que nous savons bien car sa personne et sa fuite en catastrophe apparaissent clairement dans les textes de Lamentations. Elle se montra tout aussi active encore des siècles après – aux temps assyro-babyloniens au premier millénaire de notre ère.

Pas Inanna ? Mais qui, alors ?

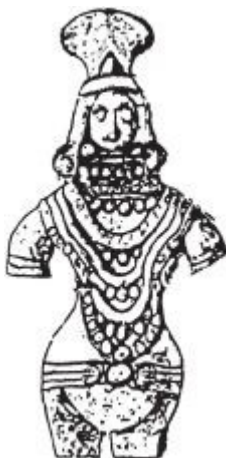


Figure 138

Quand meurent les « immortels »

L'« immortalité » des dieux anunnaki, nous l'avons déjà observé, se confond en réalité avec une grande longévité due à leur cycle de vie nibirien. L'idée de dieux, ou même de demi-dieux, immortels, est née en Grèce. La découverte des « mythes » cananéens au cœur de leur capitale Ougarit (sur la côte syrienne de la Méditerranée) montra d'où les Grecs tirèrent leur inspiration.

En dressant la liste des couples d'ancêtres sur Nibiru, les Anunnaki confirmèrent qu'ils connaissaient à long terme la mort. Dans le tout premier récit du « Paradis » d'Enki et Ninmha, celle-ci inocule des maladies à celui-là (pour qu'il suspende ses harcèlements sexuels), au point de l'emmener au seuil de la mort – c'est donc bien que les dieux sont susceptibles de tomber malades et de mourir. Du reste, la simple venue du Docteur Ninmah et de sa cohorte de soignantes prouve l'existence des maladies chez les Anunnaki.

Alalu le banni, en avalant la « mansuétude » d'Anu, mourut empoisonné. Le maudit Zu fut capturé et exécuté.

La littérature sumérienne a conté la mort de Dumuzi, noyé pour avoir voulu échapper aux « shérifs » de Mardouk. Sa femme Inanna retrouva son corps, mais elle ne put rien faire d'autre que le momifier dans l'espoir d'une future résurrection. Des textes plus tardifs présentent Dumuzi hôte du Monde des ténèbres. Inanna même, qui s'invita sans l'accord de sa sœur dans son Monde du bas, y fut mise à mort – « cadavre pendu au crochet ». Deux sauveteurs androïdes récupérèrent son corps afin, par le moyen d'un « pulsateur » et d'un « émetteur » de la ramener à la vie.

Quand le Vent du diable nucléaire commença à rouler vers Sumer, dieux et déesses – pas plus immunisés qu'immortels – furent précipitamment dans la panique. Le dieu Nannar/Sin le fit avec retard et fut frappé de claudication. La grande déesse Bau de Lagash refusa d'abandonner les siens, et le Jour de la Calamité sonna son glas : « Ce jour-là, **à la manière d'une mortelle**, la Tempête la saisit dans ses bras», chante une Lamentation.

La version babylonienne d'*Enuma Elish* – lue en public le jour du Nouvel An – cite la mise à mort du dieu **Kingu** (homonyme du chef de l'armée de Tiamat) dont on tira le sang pour la création de l'homme.

À Sumer, la mort des dieux avait la même crédibilité que leur naissance. La question : où furent-ils inhumés ?

Chapitre 16

La déesse qui jamais n'abandonna...

Cette question qui est la nôtre, « Qui est enterré dans la PG-800 ? », aurait paru étrange à Sir Leonard Woolley s'il l'avait entendue de son vivant. Car dès qu'il eut atteint la chambre funéraire du caveau – le 4 janvier 1928 –, il envoya au Musée de l'Université à Philadelphie un télégramme *via* la Western Union qui disait (traduit du latin dont il usait pour garder secrètes ses communications) :

J'ai découvert la tombe de pierre avec sa voûte de briques intacte de la reine Shubad ornée d'une robe sur laquelle des couronnes de fleurs et des figures animales en gemmes sont magnifiquement tissées, avec des bijoux et des tasses en or. Woolley.

« **La tombe intacte de la reine Shubad.** »

Comment Woolley connut-il la réponse au mystère à l'instant où il pénétra dans la chambre ? La VIP arborait-elle une étiquette marquée « Reine Shubad » ? Eh bien, d'une certaine façon, oui : quatre cylindres-sceaux furent mis au jour dans la PG-800, l'un près de la commode aux vêtements et trois à l'intérieur de la chambre funéraire : ils représentaient des femmes en train de banqueter. L'un des trois près du corps était gravé de quatre signes cunéiformes (*Fig. 139*) que Woolley lut **Nin.Shu.ba.ad** et qu'il traduisit par « *Reine Shubad* » – alors même que **Nin** signifiait « déesse ». Woolley estima que le mot valait pour « Reine » puisqu'il savait bien, et tout le monde avec lui, que dieux et déesses n'existaient que sous forme de mythes, et qu'ils ne possédaient nul corps à enterrer. Sa supposition qu'il tenait le sceau de la *Very Important Person* enterrée céans a été considérée validée, quand bien même le décryptage de son nom a depuis été restitué en **Nin-Pu.a.bi**. (Je note que le Musée de l'Université à Philadelphie, à l'occasion de la réouverture de l'exposition

des Tombes royales d'Ur en mars 2004, modifia le titre de « Reine Puabi » en « Dame Puabi ».)

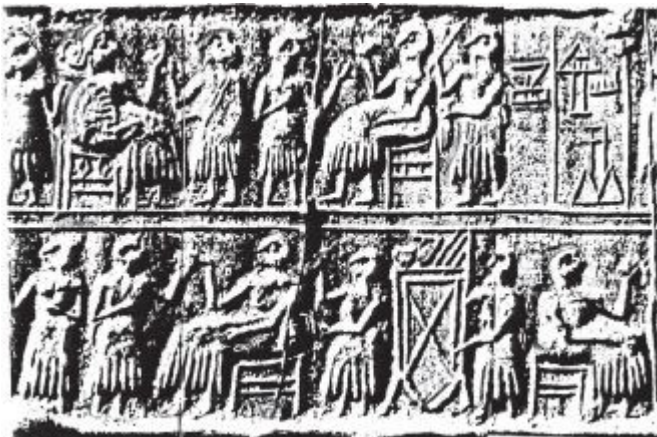


Figure 139

La scène représentée sur ce sceau, sous forme de deux « plans », figure des femmes attablées en banquet. Comme les verres sont montrés tendus au bout du bras des convives, on en conjecture qu'elles buvaient du vin. Sur chacun des plans, l'on a deux participantes assises, et plusieurs femmes gardiennes/serviteurs. Les deuxième et troisième sceaux venus de la chambre funéraire à leur tour montrent, sur deux plans, deux convives – elles boivent de la bière à l'aide de longues pailles ou disposent de vin et de mets, présentés par des servantes, et elles sont distraites par un harpiste. Nul écrit sur aucun des deux sceaux.

Le quatrième sceau, positionné au pied de la commode aux vêtements de la chambre funéraire, représente encore des scènes de banquet réunissant des dames, convives, et des servantes. Nous l'avons déjà souligné, le nom qui y figure, **A.bara.ge** (« Le Purificateur de l'eau du sanctuaire ») désigne son propriétaire comme haut fonctionnaire de la charge

d'échanson. Je note en plus au passage qu'il ou elle devait être un personnage royal ès qualités puisque porteur/euse de l'homonymie d'un roi renommé de Kish, **En.me.bara.ge.si** – *un demi-dieu* auquel l'on a prêté 900 ans de règne (*lire chapitre XI*).

Hors sa proposition de faire de la VIP de la tombe PG-800 la « Reine Shubad », Woolley n'eut rien à nous en dire. Nulle mention d'une telle reine ne figure dans les archives mésopotamiennes (ni **Shubad** ni **Puabi**). Si tant est qu'elle fut une **Nin** – une déesse – nommée **Puabi**, aucune trace d'elle dans la Liste des dieux non plus. Hormis le cas d'une épithète non répertoriée – dont chaque divinité possédait pléthore –, reste l'hypothèse d'un surnom local ou familial. Force nous est donc de recourir à des tactiques de détective pour dévoiler son identité.

Le signe gravé **Nin** sur le sceau n'offre aucune ambiguïté, il est inutile de s'y étendre (*v. Fig. 57*). La décomposition de l'épithètenom **Pu.a.bi** en ses constituants nous apprend, pour le premier, le **PU**, qu'il correspond au signe 26a de la Liste sumérienne des signes, et qu'il est un synonyme de **Sud** – « Celle qui apporte son secours » –, une soignante, un agent médical. Ce qui recoupe notre conclusion *supra* à propos des « pinces », selon laquelle la VIP enterrée dans PG-800 était quelqu'un qui guérissait, à l'image de Ninmah/Ninharsag, Ninlil (femme d'Enki) et Bau (épouse de Ninurta). Et **notre sentiment est qu'elle était en lien familial direct avec l'une d'elles**, donc une « Enlilienne ».

Le deuxième constituant, le **À** comme signe cunéiforme numéro 383, signifiait « Grand/Beaucoup ». Quant à **BI**, signe numéro 214, il renvoyait à un type particulier de *bière*. Littéralement donc, **Nin Pu.a.bi** voulait dire une **Nin**, une déesse, « Guérisseuse [d'une] grande quantité de bière ». *Soit un surnom en cohérence totale avec un banquet arrosé de bière* tel que représenté sur le deuxième cylindre-sceau gisant près du corps de Puabi (*Fig. 140*). En fait, les images de chacun des six sceaux « féminins » issus des tombes royales renvoient

à des femmes attablées dont l'aspect diffère sous l'angle de l'âge, de la coiffure, de la vêtue et de la stature. Dans la mesure où le graveur pourrait avoir tenté de personnaliser les sceaux en y dessinant les portraits les plus ressemblants possible, ces légers détails méritent attention. Le sceau de la PG-800 (*v. Fig. 139*) intrigue tout spécialement : sur le plan supérieur, une déesse plus jeune (l'hôtesse ?), assise sur la partie droite, tout près du nom/titre gravé ; et une déesse plus corpulente, à la vêtue plus élégante, à la coiffure recherchée, assise (l'invitée ?), sur la partie gauche. S'agissait-il d'un portrait réaliste de l'occupante de la tombe, en compagnie de son invitée, plus imposante et puissante ?

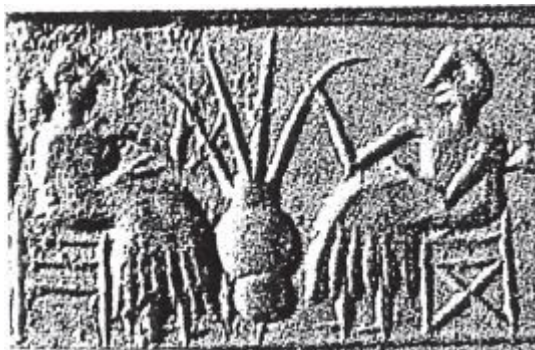


Figure 140

C'est un scénario à garder en mémoire, car la taille physique de l'hôtesse (et de son invitée) entre de plain-pied dans leur identification. La raison en est que les restes des squelettes relevés dans plusieurs des tombes d'Ur, dont PG-800 et PG-755, furent examinés par celui qui était alors le chef de file de l'anthropologie, Sir Arthur Keith.

Voilà comment, pour Shubad/Puabi, il attaqua son rapport, partie prenante du livre de 1934 de Woolley sur les tombes royales d'Ur :

L'examen des restes de la Reine m'a conduit à formuler ces conclusions la concernant :

La Reine était âgée d'approximativement quarante ans au moment de sa mort ;

elle mesurait environ 1,51 mètre (5 pieds) ;

elle avait des os fins, des mains et des pieds petits ;

elle avait une grande tête allongée.

Sur la question de l'âge, Sir Arthur était resté perplexe : la denture et d'autres aspects des ossements indiquaient un sujet bien plus jeune que quarante ans. Quant à la taille, remarquons qu'elle s'apparente à celle d'Inanna sur la photographie de Mari, *Fig. 86*.

Même si le crâne, salement fracturé, avait pu se voir écraser sous la pression des terrains au point d'apparaître plus allongé et réduit en largeur que du vivant du sujet, Sir Arthur conclut, au vu de prises de mesures fines, que **la reine avait pu ne pas être sumérienne** – qu'elle « appartenait à une race hautement dolichocéphale » (« dolichocéphale », état d'une tête proportionnellement plus longue que large). Il alla plus loin : il fut stupéfait et intrigué par **la taille globale de la tête et la capacité crânienne (le cerveau)** :

Il nous suffit de mesurer les os frontaux, pariétaux et occipitaux à partir de la ligne médiane sommitale pour comprendre combien importante a pu être la capacité cérébrale... Elle a pu ne pas descendre en dessous de 1 600 cm³ – soit 250 cm³ de plus que la moyenne des Européennes.

« Ses restes, écrivit-il, **ne laissent aucun doute sur la capacité cérébrale hors du commun de la reine.** » Après quelques autres enseignements tirés des ossements, Sir Arthur en vint à la conclusion générale que **sa tête était exceptionnellement développée**, alors que son corps, ses mains, ses pieds, rapportés à la tête, étaient plutôt menus, « quoique solidement bâtis ».

Dans une terminologie sumérienne, nous pourrions

dire qu'elle avait la tête d'un **Gal** et le corps d'un **Banda...**

Sir Arthur examina également les restes de l'homme de la tombe PG-755, qu'il identifia au « Prince Mes-kalam-dug ». De la comparaison des deux, il tira l'observation qu'« à l'exception de sa grande capacité cérébrale, la reine Shub-ad présentait des caractéristiques physiques puissamment féminines ; quant à Mes-kalam-dug, sa charpente osseuse était celle d'un sujet masculin très robuste ». Ses os se montraient bien plus épais que ceux de la femme. « Chez le prince, le bras droit présentait une épaisseur particulière dénotant la force. » Au final, résuma Sir Arthur, « les os du prince – hélas ! tous réduits en fragments désormais – montrent qu'il fut un homme solidement bâti, puissant, d'1,65 mètre à 1,67 ½ mètre... C'était un homme au cou musclé ».

Le crâne du « prince » offrait « le même index céphalique que celui de la reine Shub-ad » (c'est-à-dire le même rapport longueur/largeur) – notablement allongé –, et sa capacité cérébrale (la taille de son cerveau) se révélait « bien au-dessus de la moyenne sumérienne ». Sur le plan de la race, écrivit Sir Arthur, « je l'assimilerais, faute de mieux [d'une meilleure expression], à un Proto-Arabe ».

Les crânes fracturés et les ossements de plusieurs autres tombes des premières dynasties connurent à leur tour un examen. La conclusion majeure de Sir Arthur fut la même : ils étaient « protoarabes ». Dans un bilan global, il prit acte que les restes de la « reine » et du « prince » sortaient du lot :

Il relève d'un intérêt particulier d'observer
le bon physique et les riches dotations cérébrales
de la Reine Shub-ad et du Prince Mes-kalam-dug.
Lequel était un homme d'une force physique hors
du commun, et s'il est permis de faire coïncider
la taille du cerveau avec les capacités mentales,
alors le Prince n'était pas seulement fort physiquement,
mais il était un homme d'une intelligence supérieure.

Le capital cérébral de la Reine était exceptionnel, et si nous pouvons nous fier au développement physique de son corps comme indice de son tempérament sexuel, alors nous pouvons en inférer qu'elle fut une femme hyperféminisée.

En adéquation totale avec chacun des autres aspects que nous avons mis en avant, Sir Arthur a donc décrit avec précision :

• ***Un héros demi-dieu dans la tombe PG-755, « un sujet masculin de constitution très robuste » doté d'« une intelligence supérieure »,***
et il avait raison à travers sa remarque sur...

• ***« Une hyperféminisée » petite « reine » dotée d'une « capacité cérébrale hors du commun » dans la tombe PG-800.***

Les restes du « prince » de la PG-755, associés aux capacités qui lui ont été attribuées, correspondent à cent pour cent à son identification à Mes.kalam.dug que nous avons confirmé être le fils du couple d'une déesse et d'un demi-dieu initiateurs de la première dynastie d'Ur. Mais la VIP de la PG-800 nous oppose toujours son énigme : aussi parée de bijoux qu'Inanna, de même stature qu'Inanna, mais pas Inanna... Qui pouvait-elle bien être, et qui la côtoyait dans la tombe PG-789?



Pour l'occupante de la PG-800, voici les points établis par nos soins susceptibles de conduire à son identification :

• Un cylindre-sceau adjacent à son corps la désignait comme Nin. Puabi – ***la déesse*** « Puabi ».

- Les servants et gardiens enterrés à ses côtés étaient des courtisans de haut rang, parmi lesquels figurait même un roi, signe qu'elle les surpassait en importance – **qu'elle était une déesse** –, de quoi confirmer son titre de **Nin**.

- L'or avait été utilisé pour cet enterrement, y compris pour des ustensiles de la vie de tous les jours – sur le modèle de l'unique occurrence d'un tel événement consignée en archives : la visite d'Anu et d'Antu à la Terre vers 4000 av. J.C.

- Ces ustensiles étaient frappés du même emblème – une « rosace » – que celui qui avait marqué les objets lors de la visite d'Anu. De quoi accréditer l'idée que la femme ensevelie dans la tombe PG-800 appartenait à « la Maison d'Anu » – **une descendante en ligne directe d'Anu**. Un tel lien direct généalogique avec Anu pouvait passer **par ses fils, Enki et Enlil**, ou par **ses filles, Ninmah et Bau**.

- Un instrument présent dans la tombe, qui doit être fabriqué dans le plus dur des métaux – une houe –, était travaillé dans le métal tendre qu'est l'or, autrement dit, il avait valeur de symbole. Le seul exemple antérieur de même portée fut la Houe sacrée à l'aide de laquelle Enlil fendit le sol pour établir le Centre de contrôle de la Mission, le *Duranki*, à Nippur. Ce signe de la houe laisse penser que la **VIP de la tombe était du clan Enlil**, associée à Nippur, et non pas à Enki et Eridu. Enki éliminé, il nous **reste trois candidats seulement – Enlil, Ninmah ou Bau - au titre de lien généalogique direct de « Puabi » à Anu**.

- En possession d'un instrument médical en or symbolique (les « pinces »), Puabi est liée à la tradition du secours médical – comme l'étaient **Ninmah et Bau**. De quoi ne pas éliminer Enlil dont l'épouse **Ninlil** était aussi une soignante.

- Comme il est hautement improbable que Puabi d'allure si jeune eût été l'une des Anciennes qui étaient venues sur Terre depuis Nibiru, il nous est **impossible de nous arrêter à Ninmah, ou Bau, ou Ninlil**, et devons nous concentrer sur **leurs descendantes**.

- Étant donné que les filles connues de Ninmah eurent pour père Enki, elles sont hors jeu. Nous restent les **filles d'Enlil avec Ninlil, ou de Bau avec Ninurta**.

- Enlil et Ninlil eurent des fils (Nannar/Sin et Ishkur/Adad), nés sur Terre, et quelques filles, dont la déesse **Nisaba** (mère du dieu Lugalzagesi) et la déesse **Nina** (mère du roi Gudéa). Comme Nina vécut assez longtemps pour fuir, plus tard, le Vent maudit, **on l'élimine** comme « prétendante Puabi ». Et dans la foulée **Nisaba**, en qualité de contemporaine de l'ère Gudéa.

- **Bau** (« La Grande »), sœur puînée d'Anu, se maria avec l'aîné d'Enlil, Ninurta. Ils eurent sept filles de médiocre renommée à l'exception de **Ninsun**, femme du fameux Lugalbanda. Leur fils célèbre fut Gilgamesh, qui dut hériter de sa mère Ninsun (plutôt que de son petit mari) le physique de son père à elle, Ninurta, et la taille de sa mère, Bau/Gula.

- Si les revendications, de la part des rois d'« Ur III », de leur ascendance maternelle en la personne de Ninsun sont fondées, **Ninsun ne saurait être « Puabi »** (mise au tombeau au cours d'« Ur I »).

- En continuant à égrener la ligne des descendantes, nous arrivons à la génération suivante née sur Terre – qui correspondrait à une Puabi « dans les quarante ans » (selon Sir Arthur Keith) – *pour peu qu'elle soit née sur Terre*. La deuxième génération de déesses connues nées sur Terre comprend la fille de Nannar/Sin, **Inanna**, et une fille de

Ninsun et Lugalbanda, nommée Nin.e.gula.

• Inanna (pour les raisons données *supra*) ne peut être « Puabi ». Pourtant, la joaillerie de Puabi, sa cape perlée, le collier rasde-cou avec ses symboles, la harpe tout argent, sa grande « féminité » (à en croire Sir Arthur), etc. – sans oublier sa stature –, tout désigne *Inanna*. À telle enseigne que si Nin.Puabi ne fut pas Inanna en personne, ***elle a dû, d'une façon ou d'une autre, se voir lier à Inanna.***

• On a connu un fils à Inanna (le dieu Shara), mais pas de fille. Mais elle a pu avoir une petite-fille, et elle l'a eue : puisqu'Inanna fut la mère de Lugalbanda, à ce qu'il a dit, une fille de Lugalbanda était donc la petite-fille d'Inanna, héritière de sa « féminité » et de sa passion pour les bijoux.

• ***Mais la fille de Lugalbanda était aussi la petite-fille de Bau/Gula***, puisque la femme de Lugalbanda, Ninsun, était la fille de Bau et Ninurta !

• Son nom, d'après la Liste des dieux, **Nin.e.gula** (« Dame de la Maison/Temple de Gula ») apporte la confirmation qu'aux « gènes de la féminité/passionnée de bijoux » de grand-mère Inanna, s'ajoutait en elle celui de « **Gula** » hérité de sa grand-mère Bau/Gula – sa tête extraordinairement grosse !

Nous avons donc obtenu deux lignes d'héritage généalogique d'investigation qui convergent :

**Anu > Enlil + Ninlil > Nannar > Inanna
> Lugalbanda + Ninsun**

et

**Anu > Enlil + Ninmah > Ninurta + Bau
> Ninsun + Lugalbanda**

Donc, cette convergence des deux lignes généalogiques pointe vers **le même couple, Lugalbanda-Ninsun, en qualité de progéniteurs de la déesse de la tombe PG-800 : leur fille Nin.e.gula, alias Nin.Puabi.**

Une telle conclusion apporte une explication plausible au caractère contradictoire du physique de « Puabi » – petit corps (petite-fille d’Inanna !) et grosse tête hors norme (petite-fille de Bau/Gula).

Cette même conclusion offre en outre une raison plausible à l’idée que Lugalbanda fût l’hôte de la tombe PG-261.

Et elle donne une explication à l’indice négligé des deux noms gravés sur les vases déposés auprès du cercueil de Meskalamdug de la PG-755, **Mes.Anne.Pada** et **Nin.bandaNin**, comme elle en donne une à l’inscription du sceau **Nin.bandaNin/Dam Mes. anne.pada** (« *Ninbanda, déesse, épouse [de] Messanepada* ») : de quoi confirmer, selon nous, qu’ils furent le couple de déesse et de demi-dieu initiateurs de la première dynastie d’Ur.

Cette solution, apportée non pas seulement à la tombe PG-800, mais en outre aux autres tombes « royales » identifiables, a-t-elle du sens ? Rappelons-nous de cette intrigante circonstance : Ninsun s’impliqua dans les mariages dynastiques – exemple flagrant, son projet de marier l’une de ses filles à Enkidu. Se projetait-elle au-delà, à partir du moment où la décision avait été prise de transférer la royauté centrale vers une autre dynastie à Ur, dans l’idée de marier sa fille au demi-dieu choisi à cette fin ? L’autre grande marieuse, sa mère, Bau/Gula – qui pourrait être cette visiteuse plus âgée et plus corpulente représentée sur le cylindre sigillaire, coupe de vin en main – aurait donné sa bénédiction à ce mariage. Tout comme l’autre grand-mère Inanna, pour laquelle un tel choix signifiait un triomphant retour à sa capacité d’influence. Était-elle l’autre visiteuse, trinquant d’un verre de bière ?

Nin.bandaNin, c’est mon hypothèse, était la fille

de Ninsun et de Lugalbanda :

• ***Liée à Inanna par le titre dynastique de Nin.banda***

• ***Gratifiée par l'épithète-nom Nin.e.gula par son héritage de Bau***

• ***Surnommée affectueusement Nin.Puabi pour son goût permanent de la fête conviviale***

• ***Enterrée pour son repos éternel dans le complexe funéraire familial au cœur du quartier sacré d'Ur.***

On comprend qu'elle fut en outre une sœur cadette de Gilgamesh – tous deux enfants du couple exceptionnel du demi-dieu déifié Lugalbanda et de la considérable déesse Ninsun. Et voilà qui nous ouvre à une question plus large.



Au moment où cette identification (probable, mais au moins plausible) de l'occupante de la tombe PG-800 nous procure le sentiment d'une réussite gratifiante, il nous faut tenter de connaître l'identité des occupants des quinze autres royales tombes pour comprendre l'« embrouillamini » des enterrements des chambres funéraires, et tout particulièrement celui des fosses mortuaires. L'absence totale d'annales, d'hymnes, lamentations ou autres textes qui auraient pu jeter une lumière sur les raisons est en soi troublante. Que le seul texte qui corrobore le processus se réduise à *La mort de Gilgamesh* n'a contribué qu'à brouiller davantage les cartes. Mais voilà une idée originale : et si le récit de Gilgamesh décrivait son enterrement réel ? – ***Et si le***

grand Gilgamesh fut effectivement enseveli dans l'une des tombes royales d'Ur ?

L'emplacement de la tombe de **Gilgamesh** n'a jamais été trouvé, pas plus que les textes disponibles ne l'ont jamais précisé. L'on a toujours présumé que Gilgamesh avait rejoint sa dernière demeure là où il avait régné, à Uruk. Mais nulle part, à Uruk, un site qui s'est prêté à des fouilles très étendues, l'on a identifié pareille tombe. Dès lors, pourquoi ne pas nous pencher sur le cimetière royal d'Ur ?

Projetons-nous dans le Sumer d'il y a 5 000 ans, quand la royauté centralisée, après s'être installée à Kish et Uruk, était sur le point de revenir à Ur : imaginons donc la suite des événements nés à Kish. Dès le tout premier monarque, les rois étaient des demi-dieux : Mes.kiag.gasher était « fils d'Utu ». Tout comme les suivants, fils d'un dieu. Pour saisir l'immense changement au temps de Lugalbanda, père de Gilgamesh, il nous paraît fort utile de reprendre la liste établie dans un chapitre antérieur (dans lequel nous allons pouvoir ajouter Gudéa et sa mère, la déesse Nina) :

Etana : de la même semence qu'Adapa (donc d'Enki)
Meskiaggasher : le dieu Utu est son père
Enmerkar : le dieu Utu est son père
Eannatum : semence de Ninurta, Inanna le jucha sur les genoux de Ninharsag pour son allaitement
Entemena : nourri au lait de Ninharsag
Mesalim : « fils bien-aimé » de Ninharsag
Lugalbanda : la déesse Inanna, sa mère
Gilgamesh : la déesse Ninsun, sa mère
Lugalzagesi : la déesse Nidaba, sa mère
Gudéa : la déesse Nina, sa mère

Au commencement, les rois sont des demi-dieux car engendrés par un dieu côté paternel et des Terriennes côté maternel (Enki avait donné l'exemple aux temps prédiluviens). Une transition intervient, au cours de laquelle prennent place

une insémination artificielle de la part du dieu, et un allaitement par une déesse. Puis Lugalbanda entre en scène au nom d'une rupture majeure : à partir de lui, la divinité est conférée par les femmes – *la mère est une déesse*. Nos connaissances modernes de l'ADN et de la génétique éclairent la portée de ce basculement : les demi-dieux nouveaux ne se contentent pas de porter l'ADN normal mixte dieu-Terrien, mais en outre le second jeu d'ADN mitochondrial en provenance exclusive de la mère. Pour la première fois, à travers Lugalbanda, le demi-dieu est plus que « demi »...

Comment traiter **Lugalbanda** à sa mort ? Le voilà davantage qu'un simple roi, le voilà plus qu'un demi-dieu « normal ». Mais pour autant, il n'est pas non plus un dieu de sang pur, d'où l'impossibilité de lui offrir sa dernière demeure sur Nibiru – pas plus qu'il ne saurait être enseveli dans le quartier sacré d'Uruk qu'Anu en personne a sanctuarisé. Si bien que les dieux l'ont porté à Ur, ville de naissance (et résidence habituelle) de sa mère, Inanna. Ils l'ont « déifié » en l'enterrant en lisière du quartier sacré de Nannar, dans une tombe spécialement édifiée pour lui – peut-être, à mon avis, la **PG-361** –, la main refermée sur son sceau **Lugal An.zu Mushen** de prédilection.

Le suivant à apparaître sur scène, **Gilgamesh**, se révèle tout aussi particulier : non seulement c'est sa mère, et non son père, qui incarne le dieu-parent, mais son père à son tour n'est pas un Terrien comme les autres. Ce père, Lugalbanda, était aussi le fils d'une déesse (Inanna). Dès lors, Gilgamesh est « aux deux tiers divin », de quoi lui laisser croire qu'il peut prétendre à l'« immortalité » des dieux. Avec l'aide de sa mère, la déesse Ninsun, et celle du dieu Utu, et en dépit de leurs réserves, il s'embarque dans des quêtes aventureuses à la recherche d'une vie éternelle, quêtes qui s'avèreront vaines. Pourtant, il conserve la certitude qu'il n'aura pas à « porter son regard au-delà du mur à la façon d'un mortel » même à l'heure où il s'étend sur son lit de mort – jusqu'à ce que le dieu Utu lui assène le verdict final : Enlil a parlé, pas de vie éternelle. Mais

il trouve consolation : de par ta différence, de par ton caractère unique, tu bénéficieras de la présence de ta femme (et de ta concubine...), de ton échanson, de tes gardes, de tes musiciens, et des gens de ta Maison, jusque dans le Monde des ténèbres...

C'est pourquoi, au fil de ce scénario imaginaire, Gilgamesh est enseveli près de son père, dans le quartier sacré d'Ur, au milieu de cette suite qui l'accompagne et que rien n'explique si ce n'est qu'elle lui fut promise en lieu et place de la vie éternelle. Dans quelle PG ? Mystère. Mais plusieurs (vidées par d'antiques pilleurs) sont éligibles. Comme la PG-1050 et ses quarante squelettes d'accompagnateurs – presque le chiffre donné par la liste qui figure dans *La mort de Gilgamesh*.

Un exemple est établi, un précédent est créé.

La mort de Gilgamesh – nous sommes, côté calendrier, autour de 2600 av. J.-C. – signe la fin de l'âge héroïque. Tout ce qu'il a laissé se résume aux textes des épopées et aux images des cylindres-sceaux à la gloire de Gilgamesh, d'Enkidu et des épisodes de l'ère des héros. À l'heure où les maîtres anunnaki se posent la question de savoir où ils vont installer la royauté centralisée, **Nin.bandā**, la sœur de Gilgamesh, et son mari **Mes.anne.pada** rongent leur frein à Kish. Sitôt que tombe la décision du choix d'Ur, le couple déesse-demi-dieu s'y installe dans le rôle de fondateurs de la première dynastie d'Ur.

Ils laissent derrière eux leur fils aîné **Mes.kalam.dug** – institué roi de Kish, même si la ville n'est plus la capitale. C'est lorsque les nouveaux patrons d'Ur réunissent les cités rivales de Sumer et qu'ils assurent l'extension géographique et culturelle du pays que ce fils aîné, Mes.kalam.dur, meurt à Kish.

En qualité de demi-dieu, il repose non loin de son grand-père Lugalbanda et de son oncle Gilgamesh, dans ce qui devient le caveau familial de la dynastie d'« Ur I ». Woolley, en classant la tombe **PG-755**, la décrivit comme une « simple sépulture » dans laquelle il trouva le casque d'or personnel du défunt roi et un magnifique poignard d'or (disposé à côté du

corps dans le cercueil). Plus de soixante objets éparpillés dans la tombe réunissent des affaires personnelles (sa ceinture d'argent, un anneau d'or, de la joaillerie d'or rehaussée ou pas de décorations en lapis-lazuli) et ses ustensiles royaux, en grand nombre d'or et d'argent – preuve pour la postérité de son statut de demi-dieu et de roi. Mais nous sommes incapables de savoir si une fosse mortuaire fit partie d'un caveau plus complexe – la découverte de son sceau personnel poinçonné **Mes.kalam.dug Lugal** (« Meskalamdug, Roi ») dans la strate de terrain SIS plaide en faveur de l'existence d'une autre structure disparue, violée et pillée dans l'Antiquité. Des vases de métal gisaient près du cercueil dans la PG-755, porteurs des noms de ses parents **Mes.Anne.Pada et Nin.Banda Nin**, preuves supplémentaires de l'identité du défunt.

Survient le jour où **Mes.anne.pada** à son tour « porte le regard au-delà du mur ». Sa femme et les deux fils qui lui restent lui assurent une sépulture sophistiquée, digne d'un fondateur de dynastie : il eut son cercueil personnel, une chambre funéraire de pierre, une fosse mortuaire accessible par un plan incliné. Un grand trésor d'artisanat d'or, d'argent et de pierres gemmes l'accompagna, amassé dans deux chariots tirés chacun par trois bœufs menés par deux hommes et leur conducteur. Six soldats coiffés de casques de cuivre et porteurs de lances tenaient le rôle de gardes. Au fond de la fosse, bien d'autres soldats en grande tenue arboraient leurs lances décorées aux fers en électrum, et portaient leurs boucliers. Un groupe de chanteuses et de musiciennes était rassemblé, avec des lyres finement décorées et une « boîte musicale » dont les panneaux aux décorations incrustées évoquaient des scènes des récits de Gilgamesh. Diverses sculptures avaient été transportées qui figuraient des taureaux et des lions. L'une, celle que le roi appréciait le plus, était une tête taurine d'or à la barbe de lapis-lazuli. En tout, cinquante-quatre servants réunis dans la fosse pour tenir compagnie à Mes.anne.pada dans le Monde des ténèbres.

Woolley, à l'ouverture de la sépulture, l'étiqueta **PG-789** et la dénomma « **Tombe du Roi** », par référence au lien patent qu'elle offrait avec la « PG-800 » de la Reine. Je dis que ce tombeau était bien **celui de Mes.anne.pada, fondateur de la dynastie « Ur I »**.

Devant la disparition du corps principal, en raison de l'absence d'objets d'or, d'argent et de lapis-lazuli, Woolley conclut au pillage dans un lointain passé – sans doute lorsque le creusement de la tombe PG-800 révéla la présence de la chambre funéraire PG-789.

Nous voilà, au cœur de ce voyage imaginaire dans le passé, au moment de la mort de la « Reine Puabi ». La raison de son décès, la date, nous l'ignorons. Partant du principe qu'elle a aussi survécu à ses deux autres fils (A.anne.pada et Mes.kiag.nunna) qui régnèrent après la disparition de leur père, Nin.bandā/Nin.e.gula/Nin.Puabi se retrouva bien seule, les proches chers à son cœur – son père Lugalbanda, son frère Gilgamesh, son époux Mes.anne.pada, ses trois fils – morts et enterrés dans le caveau familial qu'elle pouvait voir jour après jour. Souhaita-t-elle être inhumée sur Terre près d'eux, ou bien les Anunnaki renoncèrent-ils à rapatrier son corps sur Nibiru, fût-elle une **Nin**, parce que porteuse de gènes terriens de par son demi-dieu de père ?

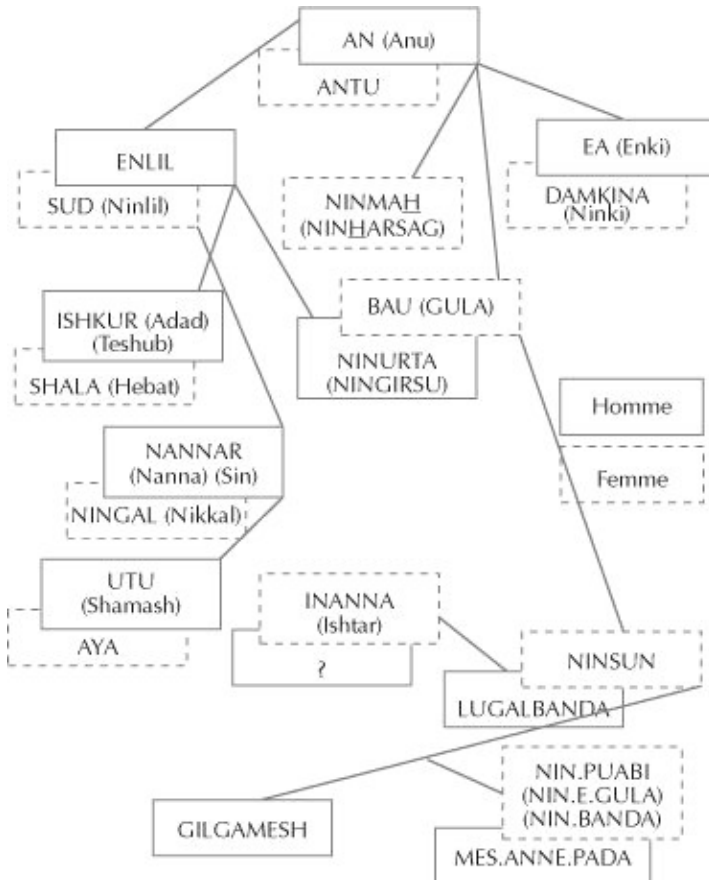
Question sans réponse. Mais qu'elle qu'en soit la raison, Nin. Puabi fut enterrée à Ur, dans un tombeau adjacent à celui de son mari, entourée de tous les trésors et de tous les accompagnateurs que cette dynastie s'était donné la coutume d'avoir, à titre unique – parée des bijoux de grand-maman Inanna et héritière du crâne hors norme de Mamy Bau/Gula...

Et voilà qui nous conduit à la plus grande découverte des origines humaines jamais dévoilée : de tous les Anunnaki et des Igigi qui ont foulé le sol de la planète Terre et s'en sont allés, **Nin.Puabi – une NIN, et peu importe de savoir qui elle fut vraiment – demeurera la déesse qui jamais n'abandonna... la Terre.**

L'ADN de Nin.Puabi et les lignages mtADN

Voici comment, si notre hypothèse est fondée, l'ADN global de Nin. Puabi et son patrimoine spécifiquement féminin la relie directement à Nibiru *via* les enfants d'Anu, Enlil, Ninmah/Ninharsag et Bau/Gula :

L'arbre généalogique de Nin.Puabi



Notes

¹ *Genèse 6*, traduction de la Bible du Roi Jacques, par Nadine Stratford. Sans mention particulière, tous les passages cités de la Bible hébraïque se réfèrent à cette traduction, avec l'aimable autorisation de son auteure : <http://456-bible.123-bible.com/kjf/kjf.htm>

² En français dans le texte.

³ Traduit en français sous le titre *La Planète cachée à l'origine de l'humanité*, Carnot, 2004, traduction Olivier Magnan.

⁴ Un stade en Grèce ancienne valait entre 147 et 192 mètres.

⁵ J. P. Morgan, 1837-1913, fut un financier et un banquier américain.

⁶ Dans la veine de la Loi de Murphy, par exemple, cette Loi des conséquences imprévisibles est un clin d'œil qui tend à rappeler qu'une simple interaction dans un système complexe aboutit invariablement à des effets imprévus et souvent incontrôlables.

⁷ Le livre tout entier compte 30 chapitres (trois « commencements » ont été ajoutés aux vingt-sept initiaux), chacun consacré à une « première », depuis *Les premières écoles* jusqu'aux *Premiers catalogues de bibliothèque*, en passant par *Le premier arrêt de tribunal* ou *Les premiers essais d'ombrages protecteurs... !*

8 *Rencontres divines* (ou *Chocs des dieux*), paru en 1995, non traduit en français.

9 *An essay investigating the origins of human knowledge and its transmission through myth*, non traduit en français.

10 Traduit en français sous le titre *La Planète cachée à l'origine de l'humanité*, *op. cit.*

11 À ne pas confondre avec l'adjectif *gothique*, il s'agit d'une langue germanique disparue, indo-européenne, parlée par les Goths et singulièrement les Wisigoths.

12 Pour rappel, couche brillante, polie.

13 Il s'agit d'un néologisme inspiré par l'anglais *sentient*, *sensible*, adopté par le traducteur du romancier Franck Herbert (*Dune*), et qui a l'avantage de combiner pour un lecteur francophone les notions de « sensible » et « conscient ».

14 La traduction de référence de la Bible du Roi Jacques de Nadine Stratford dit « et qu'il [le firmament] sépare les eaux d'avec les eaux ».

15 En français dans le texte.

16 Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre de *L'Escalier céleste*, éditions Ramuel.

17 *Le Livre perdu du dieu Enki*, à paraître en 2011

chez Macro Éditions.

18 Se prononce « mé ». Dans *L'histoire commence à Sumer*, Samuel N. Kramer en donne cette perception tout en précisant que « *le sens exact est encore incertain* » : « [...] *un ensemble de règles et de directives faisant partie des choses, en quelque sorte, et assignées à chacune d'elles par les dieux créateurs dans le dessein de les maintenir en existence et en action, à jamais, selon les plans divins.* » (Traduction Josette Hesse, Marcel Moussy, Paul Stéphano, Nicole Tisserand.)

19 L'auteur a choisi de rendre le terme akkadien par l'anglais « *bind* », au sens général d'attacher, lier, ligaturer.

20 *La Planète cachée à l'origine de l'humanité, op. cit.*

21 Transcrit parfois sous la forme Outna-pishtim.

22 *La Planète cachée à l'origine de l'humanité, op. cit.*

23 L'auteur joue sur le mot *alien*, à la fois « étranger » et « extraterrestre ». D'où notre choix de ne pas le traduire.

24 *Les Royaumes perdus* et *Au commencement du temps* n'ont pas été traduits en français.

25 Non traduit en français.

26 La transcription française donne Userkaf, *alias* Ogserkeris, Sahura, *alias* Sahuré, *alias* Sephris, Kakai, *alias* Nefererkare, *alias* Neferkeris.

27 En français dans le texte.

28 *Bible de Jérusalem*. La version du Roi Jacques rend ce passage ainsi : « Et par eux les nations de la terre ont été divisées après le déluge. »

29 *Guerres des dieux, guerres des hommes, op. cit.*, non traduit.

30 *Op. cit.*

31 *L'Escalier céleste, op. cit.*

32 Dans *L'histoire commence à Sumer*, Samuel Noah Kramer, qui cite longuement ce poème, se demande si Enmerkar n'aurait pas purement et simplement inventé le support d'écriture qu'est la tablette d'argile.

33 « Parrain » est rendu par « *godfather* » en anglais, et ne reflète donc pas la qualité « divine » contenue dans le mot anglais.

34 Préférentiellement rendu en français sous la forme « Enkidou ».

35 Transcrit aussi Houwawa (en anglais transcrit Huwawa).

36 Transcrit souvent Our-Sanabi.

37 Les exégètes orthodoxes rendent la nature mixte de ces gardes par « les hommes-scorpions ».

38 La traduction anglaise du texte cunéiforme donne *buckthorn* (*Rhamnus catharticus*), d'où le rendu proposé de nerprun (cathartique), et *briervine*, que les spécialistes assimilent à *spikenard* (*Nardostachys jatamansi*), en français *nard (indien)*. Le traducteur remercie ici Keith Bradford *et als* pour leurs suggestions.

39 Selon les sources, cette mesure s'entend aussi du coude au poignet.

40 ADNmt. Les mitochondries sont des organites cellulaires qui ne sont transmis que par l'ovule de la mère.

41 *Rencontres avec le divin, op. cit.*

42 Officier chargé de présenter les boissons au roi, donc investi d'une totale confiance.

43 Prêtresse sacrée.

44 *Op. cit.*

45 *Op. cit.*

46 Lire note 6.

47 Au sens de tuyau de paille, de roseau, de métal, etc.

48 En français dans le texte.

Postface

Les ancêtres extraterrestres de l'humanité : toutes les preuves

Depuis la proposition de Darwin de faire de l'évolution l'explication de la vie sur Terre, son chapitre le plus important – celui qui traite des origines humaines – s'est fracassé contre deux remparts, à l'image des vagues de la mer qui s'écrasent sans effet sur les rochers de la côte : pour les « croyants », le caractère sacré de l'affirmation biblique que c'est Dieu, et non l'évolution, qui a créé l'homme ; pour les « scientifiques fondamentaux », l'incapacité d'expliquer comment, au cours d'un processus évolutionniste qui exige des millions et des dizaines de millions d'années, l'homme a bien pu passer de l'état d'hominidé tout juste capable d'apprendre à marcher à l'homme qui pense (*Homo sapiens*), nous. Pratiquement d'un jour à l'autre, il y a quelque 300 000 ans. Plus l'on remonte dans le temps par la découverte de fossiles, plus s'épaissit l'énigme du « chaînon manquant » (puisque telle est l'expression par laquelle l'on désigne cette problématique).

Voilà plus de trente années, désormais, depuis la publication de *La Douzième Planète*, que j'essaie de mon mieux de montrer qu'il n'existe *aucun conflit* entre Bible et science, croyance et savoir. Le « chaînon » manque, ai-je affirmé, parce que des êtres ont brûlé les étapes de l'évolution, et ont recouru à une ingénierie génétique de haut niveau pour améliorer un *Homo erectus* ou un *Homo ergaster* (comme certains préfèrent nommer son cousin africain) en mariant ses gènes avec *les leurs*, plus évolués. Parce que ces « êtres » étaient les *Elohim* de la Bible (que les Sumériens nommaient *Anunnaki*) venus sur Terre depuis leur planète Nibiru. Qu'ils fabriquèrent L'Adam, puis couchèrent avec les filles de

l'homme. J'ai expliqué cette relation sexuelle possible pour la raison que la vie sur leur planète et la nôtre est régie par le même ADN – transmis au moment où les deux planètes se sont percutées...

Vous me suivez toujours ?

Il existe sans doute un meilleur moyen, oui, sans doute, d'expliquer l'ensemble de l'affaire sans tomber dans la polémique. Non pas seulement de se contenter d'affirmer que l'enquête sur la scène du crime prouve qu'un meurtre a eu lieu. Mais le moyen de *retrouver le corps du délit pour affirmer : voilà⁴⁸ !*

Ah... Si seulement un Anunnaki pouvait encore se tenir parmi nous, un type sympa ou une nana dont l'identité nibirienne ne serait pas douteuse, quelqu'un qui retrousserait sa manche histoire de dire : allez-y, testez mon ADN, déchiffrez mon génome, constatez que je viens d'ailleurs ! Allez, marquez les différences, découvrez le secret de la longévité, éradiquez vos cancers... Oui, si seulement !

Mais, eh bien ? Par la grâce de la chance et le professionnalisme des archéologues, une telle preuve – le corps physique d'un Anunnaki – existe bel et bien. Ce sont les ossements de Nin.Puabi.

Août 2002 : le British Museum de Londres révèle le contenu de boîtes scellées qui prenaient la poussière dans ses caves depuis l'époque de Woolley. Il s'agit de crânes en provenance des tombes royales d'Ur. En quête de détails auprès du musée, je m'enquiers de savoir « si l'on a l'intention d'analyser l'ADN de ces os ». On me répond poliment que, « pour le moment, rien n'est prévu en termes d'analyse ADN », mais que, pourtant, « une recherche complémentaire est menée par le Département de la Recherche scientifique et le Département du Proche-Orient ancien, et que l'on espère que

les premiers résultats seront rendus publics au début de l'année 2003 ».

À la suite d'échanges ultérieurs à propos de la taille des crânes et des coiffes, le conservateur du Département du Proche-Orient ancien du musée m'informa qu'« un réexamen minutieux de tous les ossements collectés à Ur est en cours ». Le rapport, publié en 2004, révéla que le réexamen avait consisté en des radiographies (aux rayons X) prises par des scientifiques au Musée d'Histoire naturelle de Londres. Il explique qu'« en dépit du délai important écoulé depuis l'exhumation des squelettes, les conclusions des spécialistes de l'époque étaient en mesure de se voir confirmer ». Par « spécialistes de l'époque », on entendait Sir Arthur Keith et ses assistants.

Penché sur une copie du rapport, me voilà frappé à l'idée que plusieurs années après les découvertes de Woolley, un musée de Londres *détenait toujours les restes intacts de la « Reine Puabi » et du « Prince Meskalamdug » !*

Était-ce bien sûr ? me suis-je demandé. Affirmatif : le British Museum me fit savoir, le 10 janvier 2005 : « *Le squelette de Puabi est détenu par le Musée d'Histoire naturelle, entre autres corps en provenance des fouilles de Leonard Woolley à Ur.* »

Découverte sensationnelle : le squelette d'une déesse nibirienne (et d'un roi demi-dieu), ensevelis il y a près de 4 500 ans, se retrouvaient intacts, en dépit de toute attente !

L'on peut débattre autour des bâtisseurs réels de la Grande pyramide, chipoter sur la signification de tel texte sumérien, ou encore invalider une trouvaille gênante en alléguant un faux. Mais nous sommes là en présence d'une preuve physique irréfutable dont la provenance, la date et l'emplacement de sa découverte excluent le doute.

Autrement dit, si mon identification de Puabi à une déesse anunnaki, et non à une « reine », et celle de Mes.kalam. dug à un demi-dieu, et non à un « prince

» sont fondées, alors nous avons à notre disposition deux génomes de gens totalement ou en partie issus d'une autre planète !

J'insiste et enfonce le clou : des tests ADN ont-ils été ou seront-ils menés ? On finit par me mettre en contact avec la responsable du réexamen scientifique, le Docteur Theya Mollenson. Quand je parvins à la contacter, elle était partie à la retraite. De nouvelles tentatives pour en savoir plus avec l'aide d'amis londoniens débouchèrent sur une impasse. D'autres priorités avaient rejeté les conclusions dans un « trou noir ». Puis des informations nouvelles établirent que des biologistes avaient réussi à déchiffrer et à comparer de l'ADN néandertalien vieux de 38 000 ans avec celui d'un homme moderne. Ce fut un éclair : pourquoi, dès lors, ne pas déchiffrer et comparer l'ADN d'une femme Anunnaki morte il n'y a « que » 4 500 ans ?

J'écrivis en ce sens en février 2009 au Musée d'Histoire naturelle à Londres. Une réponse polie signée par le Docteur Margaret Clegg, chef de la section des Restes humains du musée, me confirma que leurs collections comptaient à la fois « Nin Puabi, *répertoriée aussi sous l'appellation de Reine Shubad, et le Roi Mes-Kalam-dug* ». Elle ajoutait qu'« aucune analyse ADN n'avait été conduite sur ces restes », que « le musée ne procédait pas systématiquement à une analyse ADN sur les ossements de la collection, et qu'*aucun projet en ce sens n'avait été envisagé dans l'immédiat* ». Position reconduite par le musée en mars 2010.

Certes, l'ADN de Nin.Puabi n'est pas à cent pour cent anunnaki dans la mesure où son père, Lugalbanda, n'était que demi-dieu. Mais son ADN mitochondrial en provenance exclusive de la mère, est, lui, totalement anunnaki – *via* Ninsun et Bau, il remonte aux aïeules nibiriennes. En cas de test, ses os révéleraient les différences ADN et mtADN constitutives de notre chaînon génétique manquant – ce groupe réduit mais crucial de « gènes extraterrestres » (au

nombre de 223 ?) qui nous firent passer de l'état d'hominidés sauvages à celui d'homme moderne il y a quelque 300 000 ans.

Je garde le fervent espoir que cet ouvrage convainque le musée que les restes de NIN-Puabi ne relèvent pas d'une « procédure », qu'ils sortent de l'ordinaire, et que de tels tests seront menés. Ils sont de nature à donner une explication vitale à la réponse prodiguée à Gilgamesh :

Quand les dieux créèrent l'humanité,
ils lui conférèrent une vaste intelligence ;
la sagesse ils lui donnèrent ;
ils lui ont donné le savoir –
La vie éternelle, ils ne la lui donnèrent pas.

Était-ce à dire que, sur le plan génétique, les « dieux », délibérément, se coupèrent de nous ?

Peut-être le Créateur de toute chose a-t-il voulu que la « Déesse qui jamais n'abandonna » restât parmi nous pour nous donner enfin une réponse.

Zecharia Sitchin



Quand les géants dominaient sur Terre

Cesena – Italie : *Macro Éditions*, 2010.

Titre original : *There Were Giants Upon the Earth*,
Zecharia Sitchin

Traduction de Olivier Magnan

ISBN 978-88-6229-408-9